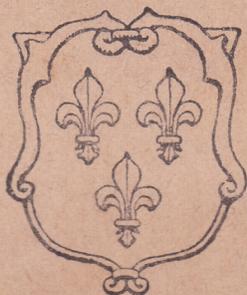


CH. FRONZAC

**LE FIL
D'ARIANE**

Il leur fallait que la France mourût



ÉDITIONS

Aux Armes de France

23, rue Chauchat

PARIS-IX^e

Ch. FRONZAC
LE FIL D'ARIANE
IL LEUR FALLAIT QUE LA FRANCE MOURÛT

Le monde est mené par de tous autres personnages que ne s'imaginent ceux qui ne sont pas dans la coulisse.
Le Juif DISRAËLI, premier ministre de S. M. la reine Victoria.

ISRAEL poursuit un BUT suprême : L'EMPIRE DU MONDE.
La poursuite de ce BUT s'est trouvée nécessiter la victoire de la France, en 1918,
comme elle a exigé sa défaite et sa radiation de la carte du monde en 1940.
Tel est le FIL D'ARIANE qu'il faut tenir pour comprendre la victoire d'abord et sa destruction ensuite ;
puis la défaite et notre destin dans l'heure présente.

Ce livre¹ a été écrit au cours de l'automne 1941 et de l'hiver 1942.
Seules les circonstances de la guerre ont retardé sa parution jusqu'en janvier 1944.

SOMMAIRE

PREFACE

TITRE I

CHAPITRE I. - LA FRANC-MAÇONNERIE AUTOCRATE de la REPUBLIQUE et DESPOTE de L'OPINION

CHAPITRE II. - L'EPINE DORSALE de la véridique Histoire de France depuis Louis XIV

CHAPITRE III. - L'ETAT JUIF et L'ANGLETERRE COMPLICE INTERESSEE dans sa guerre pour « L'EMPIRE DU MONDE » aux juifs

CHAPITRE IV. - ISRAEL, RACE ELUE et sa mystique de domination du monde

TITRE II

CHAPITRE V. - LA VERIFICATION SUR LE PLAN « NATIONAL » de la poursuite des BUTS harmonisés de l'Etat Juif, de la Franc-maçonnerie et de l'Angleterre, ou LE FIL D'ARIANE qui donne l'explication des traîtres et de la trahison permanente de la République

CHAPITRE VI. - LA VERIFICATION SUR LE PLAN « MONDIAL » de la poursuite des BUTS harmonisés de l'Etat Juif, de la Franc-maçonnerie et de l'Angleterre

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

PRÉFACE

Des quelques personnes auxquelles l'auteur a communiqué son manuscrit, sont venues des observations très pertinentes, dont souvent a bénéficié, en clarté et en documentation, le texte même de l'ouvrage.

Mais, d'un ancien démocrate, l'auteur a reçu cette lettre tellement significative, d'une si brusque et si véritable illumination de clarté, qu'il ne croit pouvoir mieux faire que de la reproduire ici sans en changer un mot, en manière de préface.

Mon cher Ami,

Je suis encore sous l'impression d'illumination que m'a causée la lecture de votre travail. Oui, l'heure a sonné de dévoiler la vérité.

Il faut que tous les Français sachent :

***Pour qui** ils sont en guerre ;*

***Pourquoi** ils sont en guerre ;*

***Qui sont ceux** qui nous ont jetés dans la détresse et la famine,*

*et **pourquoi** ils nous y ont jetés.*

Il faut que tous les Français sachent que cette guerre présente cette nouveauté sensationnelle de n'être qu'à peine, et du côté de l'Amérique et de l'Angleterre seulement, une guerre à objectif commercial ; qu'elle n'est pas du tout une guerre d'idéologie, même pas une guerre de religion. Le stade est dépassé. Par-dessus tout, elle est une guerre de civilisation contre barbarie. Elle est une croisade.

***Oui ou non**, le juif sera-t-il le maître du monde ?*

***Oui ou non**, tous les humains de toutes les religions deviendront-ils les serfs des juifs, élevés au rang de seigneurs féodaux d'une humanité rétrogradée de **DIX** siècles en arrière ?*

***Oui ou non**, un homme, qui prendra le titre de « **Roi des JUIFS, Messie d'Israël** », montera-t-il sur le trône de « **L'Empire du Monde** » ?*

*Telle est la signification profonde du problème de ces jours, que vous avez entrepris de démêler, et dont l'évidence surgit, fulgurante, de la lecture de votre travail, comme l'éclair dans la nuit. Certainement, parce que, laissant systématiquement de côté toute idée abstraite, vous vous êtes saisi des **événements nationaux et internationaux** de ces vingt-quatre dernières années, **faits connus, établis, incontestables** ; et avec une logique toute droite, vous vous êtes inlassablement posé et reposé la question :*

*Cela ne s'est pas fait **tout seul**. Dans quel **BUT** cela fut-il fait ? **Pourquoi, par qui et pour qui ?...** et, inlassablement, la logique vous a répondu :*

¹ **Les gras et italiques sont ceux de l'original.**

Livre conseillé par la Marquis de La Franquerie dans son ouvrage, Lucifer et le pouvoir occulte,
http://www.a-c-r-f.com/documents/Franquerie-Lucifer_et_pouvoir_occulte.pdf

1° **BUT** suprême : triomphe de **L'EMPIRE JUIF MONDIAL** ;

2° Agents moteurs : la franc-maçonnerie, ses annexes et filiales ;

3° Agents d'exécution : les gouvernements juifs ou enjuivés (Angleterre, Russie, Amérique, France républicaine, etc.) ;

4° Bras séculiers : **Intelligence Service** et **Komintern** ;

5° Victimes : tous les peuples du monde ; **Anglais et Américains, exactement au même titre que les autres.**

Et vous avez rendu éclatant de lumière que, depuis vingt-quatre ans, en ce siècle grotesque de démocratie à outrance, une poignée de monstres, autocrates insurpassés, ont mené le monde et soulevé les peuples les uns contre les autres, dans un **BUT**, un **seul BUT** effarant, qui se développe comme il suit :

- Conflagration mondiale ;

- Epuisement universel ;

- Sur ces cadavres, ruées de hordes bolchevistes ;

- Dans une mer de sang, établissement du bolchevisme universel, comme en Russie, où **450 juifs** tiennent les **450 premiers** postes de l'Etat ;

- Proclamation du « **Roi des juifs, Messie d'Israël** », régnant par une féodalité de seigneurs juifs (Sur le roi des Juifs, Messie temporel, voir chapitre IV) ;

- Tous les non-juifs réduits en servage.

De cette lumière, une autre jaillit, qui, celle-là, laisse dans la consternation le démocrate que je fus autrefois : c'est le processus lentement conçu et patiemment exécuté - depuis des siècles - par les sages de Sion pour se rendre maîtres du monde, et que je synthétiserai comme il suit :

Démocratie d'abord, pour dissocier les chrétiens et donner le commandement effectif aux sociétés secrètes. Travail préparatoire, lent et de longue haleine.

Bolchevisme ensuite, pour brûler les dernières étapes de la destruction de la civilisation chrétienne. C'est-à-dire, dictature toute-puissante, permettant de supprimer par le fer et par le feu toute tête capable de penser, ne laissant qu'un troupeau de pauvres bêtes à face humaine, exploitable à merci.

Proclamation du roi des juifs, qui régnera avec une aristocratie de circoncis avides, cruels et méprisants, sur un monde nivelé, où seul le juif pourra prétendre à la qualité d'homme. Et l'exemple de la Russie nous montre que ceci n'est pas une vue de l'esprit.

Je vous le dirai franchement. De tout ceci j'avais bien entendu parler, mais je ne pouvais y croire. Maintenant j'ai compris, du moins l'essentiel ; car pour ce qui reste encore à assimiler, je tiens le bon fil, et je ne le lâche plus.

Oui, je suis franchement convaincu **que le peuple anglais est une victime aussi inconsciente que nous l'étions nous-mêmes**, mais que ses dirigeants sont des monstres ou des fous. **Des monstres**, s'ils sont vendus aux juifs. **Des fous**, s'ils s'imaginent se servir du juif pour le rouler ensuite. Idem pour l'Amérique yankee.

Plus d'équivoque possible !

Quiconque est avec l'Angleterre et l'Amérique est pour le juif.

Quiconque est pour le juif est comme s'il pensait et criait : « Vive ma mort ! »

Malheur à l'équipage du navire en perdition qui discute les ordres du capitaine. La France est plus que jamais en perdition.

C'est le devoir de ceux qui ont compris de ne rien épargner pour éclairer les autres. Mais, c'est aussi le devoir du Chef de mettre ceux qui ne veulent pas comprendre hors d'état de faire sombrer la nation tout entière.

C'est à ce devoir que vous avez obéi en publiant cette étude. Que la Providence lui accorde de donner tout le bien qu'elle peut faire.

Avec reconnaissance,

Votre XXX.

CHAPITRE I LA FRANC-MAÇONNERIE AUTOCRATE DE LA RÉPUBLIQUE ET DESPOTE DE L'OPINION

LES TEMPLIERS ET LA FRANC-MAÇONNERIE MODERNE

L'ordre des Templiers, fondé au XII^e siècle pour la défense des Lieux saints, avait, à ce titre, obtenu dans toute la chrétienté des privilèges considérables. Soldats, mais commerçants et banquiers tout à la fois, la fortune des Templiers devint immense, et leur foi se perdit. Ils en arrivèrent à nier le Christ ; puis, éblouis par leur puissance, ils ne rêvèrent rien moins que de renverser à la fois le royaume et la papauté.

S'ils en étaient arrivés là, c'est que le Temple était devenu la position de repli des Cathares (Albigéois), vaincus par l'Inquisition, et qui voulaient faire triompher par lui le catharisme ou isotérisme luciférien des vieux paganistes, contre le christianisme, sectateur de Jehovah (Voir Jean GUIRAUD, *L'Inquisition médiévale* ; Maurice MAGRE, *Magiciens et illuminés* ; LE SAR PELADAN, *Le secret de Jeanne d'Arc* ; duc de Lévis-Mirepoix, *Montségur*).

Le complot fut éventé, grâce à un seigneur languedocien détenu pour dettes à la prison de Béziers, qui eut la bonne fortune de recueillir les confidences d'un Templier, son coprisonnier, détenu pour mœurs, lequel, pris de remords, lui dévoila le mécanisme du complot, dont il faisait lui-même partie.

Alerté, le roi de France Philippe le Bel comprit, et, en accord avec le pape Clément V (pape d'Avignon), il put arracher à temps la mèche de la bombe qui allait éclater.

Les arrestations en masse, la confiscation des biens, le bague pour les compagnons et, suivant la coutume du temps, le bûcher pour les maîtres, ôtèrent aux imitateurs, et pour longtemps, toute envie de recommencer. Tandis que ses lieutenants étaient brûlés à Vincennes, ce fut à la pointe de l'île de la Cité, à l'emplacement qu'occupe de nos jours le Pont-Neuf, et face au palais du roi, qu'il avait peut-être rêvé d'habiter un jour, que s'éleva le bûcher du grand maître de l'ordre : Jacques Bourguignon de Molay. Le choix de ce lieu fut significatif.

La poigne solide de Philippe le Bel venait d'assurer de ce côté, à la monarchie, à la papauté et au monde chrétien, **une paix de près de cinq siècles**. Mais, le pape, le roi et toute sa descendance mâle périrent empoisonnés.

Le roi s'éteignit le **14 juillet 1314**, date mémorable qui ne présente peut-être qu'une coïncidence, mais qui coïncide en tout cas remarquablement avec le **14 juillet 1789**, première explosion de la Révolution française, œuvre de la franc-maçonnerie anglaise.

Un certain nombre de chefs templiers purent cependant s'enfuir en Angleterre, avec beaucoup de documents sauvés de Montségur et le plus d'argent possible. Ils y firent souche et leurs successeurs ne cessèrent d'être les animateurs de tous les malheurs de la France, notamment de la guerre de Cent ans et de toutes les guerres de Religion, rejets greffés sur le vieux cep cathare. Hommes d'argent et financiers en France, ils le restèrent en Angleterre, et par là maintinrent leur influence sur les destinées de ce pays, dont, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant, ils devinrent, avec l'avènement au trône de Guillaume d'Orange, en 1688, **le véritable gouvernement, occulte mais tout-puissant**.

Associés par l'intérêt aussi bien qu'unis par la même haine aux juifs talmudistes, sectateurs de Baal, ces financiers et marchands de la City réussirent plus tard la plus totale des mainmises sur la franc-maçonnerie, qui, créée en 1717 et vraisemblablement en dehors d'eux, mais par des hommes qu'animait le même souffle satanique, ne tarda pas à être accaparée par eux, au point de devenir leur chose et leur arme, pour étendre sur les destinées de la France cette si profitable souveraineté qu'ils exerçaient déjà sur celles de l'Angleterre. Cette arme est aussi celle qui doit leur permettre de poursuivre leur vieux rêve de destruction de la papauté et de cette vieille monarchie française qui leur avait fait mordre la poussière à la veille du jour où ils avaient cru en triompher.

Et ce ne fut certainement pas par une coïncidence toute fortuite, mais bien par une volonté significative qu'au terme de cette lutte de plusieurs siècles entre le Temple et la monarchie : ce fut justement **la prison du Temple**, ancienne forteresse des Templiers, qui fut assignée par les F. : M. : de la Convention au dernier des Capétiens avant de l'envoyer à l'échafaud.

Si donc, entre les Templiers et la F. : M. : moderne, la filiation n'est pas établie, en ce sens qu'il n'est pas prouvé que les premiers soient les inventeurs et les créateurs de la deuxième, ce qui n'est pas niable, c'est qu'entre les Templiers et les F. : M. : il y a une **filiation morale et une reprise de pensée qui sont totales** ; et c'est bien là, en définitive, ce qui nous importe. Cela est tellement exact que certaines obédiences maçonniques, l'Ecosisme notamment, se sont mises sous le vocable des Templiers, et particulièrement de son grand maître Jacques Bourguignon de Molay, auréolé par elles de la palme des martyrs. Et ce fut aussi dès son berceau que la F. : M. : tira de l'échec cuisant des Templiers, dans leur entreprise de renversement de la monarchie et de la papauté, une leçon qui est à la base de son institution, et qui, en vue **des mêmes BUTS**, l'a amenée à adopter une ligne de conduite **toute différente**.

Les Templiers étaient riches ; les loges seront pauvres. Les Templiers vivaient au grand jour ; les loges ne vivront que dans la nuit. Les Templiers voulaient attaquer de front la monarchie et la papauté ; les loges attaqueront par l'arme toute différente de la démocratie ; parce qu'à l'encontre des bourgeois libéraux, dont l'essence fut de ne jamais très bien comprendre, tout autant du moins qu'ils restèrent attachés aux idées libérales, les penseurs et les sages de la franc-maçonnerie eurent, au contraire, le génie de comprendre que, l'âme et le cerveau populaire étant ce qu'ils sont, il était dans l'ordre inéluctable que :

Démocratie = Autocratie des sociétés secrètes.

Autocratie d'autant plus totale et d'autant plus redoutable que, secrète, elle serait invulnérable.

ORGANISATION DU PERSONNEL MAÇONNIQUE

PERSONNEL DIRIGEANT. PERSONNEL EXÉCUTANT ET RÉPÉTANT.

Le personnel maçonnique se divise en deux catégories : le personnel **dirigeant**, infiniment peu nombreux et aussi parfaitement inconnu du public que des francs-maçons eux-mêmes ; et le personnel **exécutant et répétant**, organisé en loges dans chaque nation.

Le premier se cache farouchement. L'autre, hauts dignitaires, 33^e degrés, princes sublimes, vénérables, etc., ne sont que des adjudants et petits caporaux, qui reçoivent les directives, donnent ou transmettent les ordres et veillent à leur exécution. Le troupeau maçonnique propage, répand, répète dans le public ce qu'il lui a été ordonné de dire, de répandre et de répéter, **pour créer l'OPINION** sur chaque sujet.

L'opinion personnelle est interdite en maçonnerie.

GRANDS HOMMES ET PETITS CAPORAUX.

M. Philippe HENRIOT, député de Bordeaux, rapporte le fait suivant, dont tous les députés ont été témoins, à l'occasion de la discussion du Pacte à quatre, pacte qui, en 1935, avait pour objet de substituer à la Société des Nations un Directoire à quatre : France, Angleterre, Italie, Allemagne.

Je raconterai les faits, dit M. HENRIOT, dans leur nudité tragique :

« Dès que fut connue l'intention de soumettre à la Chambre le Pacte à quatre, le président de la commission des affaires étrangères, M. Edouard Herriot, en entretint ses collègues de la commission. Il fit devant eux une critique sévère du Pacte, et leur démontra d'une façon émouvante et **convaincante**, que le Pacte à quatre constituait à la fois une **menace pour la sécurité de la France et la paix du monde**.

« Il fut si **persuasif**, que, dans la commission, deux de nos collègues seulement refusèrent de suivre leur président : j'ai nommé M. Pierre Vienot, député pacifiste des Ardennes, et Jean Longuet, député socialiste de Paris.

« Quoi qu'il en soit, l'opinion de **M. Herriot** avait emporté l'adhésion de la commission à la presque unanimité.

« Et voici que le jour où allait venir en discussion, non le Pacte lui-même, mais la Conférence économique de Londres, comme l'on avait appris que M. Daladier avait l'intention de demander en même temps une sorte de blanc-seing pour le Pacte à quatre, à midi trente, je précise, dans la salle des Conférences de la Chambre, où je passais, je trouvais M. Herriot en conversation avec trois de nos collègues.

« Et comme je passais, M. Herriot m'appela et me dit :

- Herriot, vous savez que cet après-midi, le président du Conseil a l'intention de faire venir le Pacte à quatre ?

- Je sais, je suis prévenu par mes amis.

- Vous savez que c'est une chose très grave pour la France ?

- Je sais les efforts que vous avez faits à la commission des affaires étrangères pour en persuader nos collègues...

- Et **j'entends**, me dit-il, les refaire devant la Chambre ; et je viens vous demander ceci : Comme nous aurons, ce soir, séance de nuit, voulez-vous obtenir de vos amis de la Fédération républicaine qu'ils acceptent de me suivre quand je demanderai le renvoi à **22 heures**, et non à **21 heures** ? Je voudrais, en effet, que tous nos collègues aient le temps d'avoir dîné, pour que la Chambre soit vraiment **au complet** pour entendre les déclarations que j'ai à faire connaître, qui sont de la **plus haute gravité**. »

A quoi je répondis : « Je me porte garant, au nom de tous mes collègues, que leur adhésion vous est d'avance assurée ». Et je quittai M. HERRIOT.

L'après-midi, débat sur la Conférence économique de Londres. Quand les interpellateurs se furent succédé, le président DALADIER monta à la tribune, et, ayant répondu sur l'affaire de Londres, aborda le Pacte à quatre au milieu des protestations de quelques-uns d'entre nous, qui rappelaient que l'affaire n'était pas à l'ordre du jour.

« Quelques protestations se firent entendre, celles de MM. Ybarnegaray et Franklin-Bouillon, en particulier ; mais l'un et l'autre, membres de la commission des affaires étrangères, **comptant sur l'intervention de leur président, M. Herriot**, se bornèrent à se référer à ce qu'il dirait.

« C'est alors que furent déposés les ordres du jour. L'un d'eux le fut par M. Torrès. Or, pendant que Torrès parlait, nous vîmes entrer par le couloir de gauche de la Chambre, avec son pas feutré, traînant, son regard de hibou effaré, son long nez flairant prudemment devant lui, sa haute taille voûtée et inquiète, M. Jammy-Schmidt, président du groupe maçonnique parlementaire et **agent de liaison permanent du Grand-Orient avec le Parlement**.

« Je verrai longtemps la scène. Daladier à son banc, et Jammy-Schmidt venant vers lui, le poussant doucement, s'installant à son côté et dépliant sous ses yeux un minuscule billet, dont la lecture détendit tout à coup les traits du président du Conseil.

« Ils n'échangèrent pas un seul mot, un signe d'assentiment, et Jammy-Schmidt se retira. Puis il continua de monter les gradins, lentement, silencieusement, jusqu'au banc où siégeait, tout en haut, à sa place habituelle, M. Herriot.

« A celui-là aussi, il montra le papier. De celui-là, non plus, il n'eut pas de réponse ; un simple geste du regard et des mains, et M. Jammy-Schmidt redescendit.

« Torrès parlait encore... Et quand il eut terminé, la Chambre entendit avec stupeur son président déclarer : Messieurs, je suis saisi d'un ordre du jour de M. Herriot. Ceux qui sont d'avis de l'adopter mettront dans l'urne un bulletin blanc. Avis contraire, bulletin bleu ».

« Ainsi, sans discussion, sans débat, le scrutin fut ouvert sur un ordre du jour **rédigé par la franc-maçonnerie et signé par elle du nom de M. Herriot, sans que celui-ci osât élever la moindre protestation**.

« Plus de débat, plus de discours, plus d'ajournement de séance ; il n'y avait plus qu'à voter. **Et, docilement M. Herriot descendit de sa place, pour mettre dans l'urne le bulletin blanc et approuver le Pacte à quatre, qu'il avait si vigoureusement combattu à la commission des affaires étrangères ; et le jour même, dans les couloirs, dénoncé comme un grave danger pour la France et pour la paix du monde.**

« Et, le lendemain, parut en tête du journal « **la Petit Méridional** » un article de M. Herriot, expédié quelques heures avant le vote, dans lequel **il condamnait en termes implacables le pacte qu'il avait voté et fait voter, le soutenant par un ordre du jour, signé de son non. Ceci, par ordre supérieur.**

« Je dis, ajoute M. Herriot, ce que j'ai vu, ce que nous avons tous vu, ce qui nous a remplis de je ne sais quelle épouvante ».

Inutile de multiplier les exemples. Celui-ci **est typique, probant et décisif**. Il n'est pas un homme ayant vécu dans les sphères gouvernementales qui puisse **crier**, s'il veut dire vrai, que cette intervention autocratique de la franc-maçonnerie dans les affaires de l'Etat était le fait normal et permanent ; qui puisse nier que, pour devenir un grand homme de la République, il fallait avoir l'estomac de savoir être à la fois : **une vedette applaudie sur la scène et un petit caporal aux ordres dans la coulisse.**

Satrape, despote, potentat ! Il n'est pas de terme qui puisse être exagéré pour exprimer la toute-puissance de la franc-maçonnerie en régime démocratique ; **toute-puissance qui jouissait, au surplus, de ce privilège unique de ne pouvoir être jamais discutée, ni jamais assombrie par aucun vent de révolte.**

Cet effarant régime de liberté, de gouvernement du peuple par le peuple, qu'était-il en réalité ? Il était, nous venons de le voir, **un homme obscur entre tous, apportant un ordre exécutoire sans hésitation ni murmure, rédigé on ne sait OU, par on ne sait QUI, mais qui, sur l'heure, devenait la loi, et duquel devait dépendre, un jour, la VIE ou la MORT de la nation.**

RECRUTEMENT ET MAINTIEN DU PERSONNEL MAÇONNIQUE

MUTUALITÉ MAÇONNIQUE.

Les agents d'exécution répètent à l'envi que la franc-maçonnerie n'est qu'une association d'entraide mutuelle. Tout franc-maçon devant, en toute circonstance, tendre la main à son frère pour le hisser plus haut. C'est exact mais incomplet.

Serait-il concevable que le personnel dirigeant se consacre à conduire une organisation mondiale si vaste, de laquelle il ne reçoit ni argent, ni honneurs, et ce dans le seul but extravagant d'altruisme, de savoir que ces milliers d'hommes qu'il ne voit ni ne connaît s'entraident mutuellement ? Il y a autre chose. Le bon sens le crie. Et il saute aux yeux que les avantages que les francs-maçons trouvent réellement dans la solidarité maçonnique ne sont que l'appât qui les attire et les encourage à bien servir dans les loges. C'est la solde du mercenaire, en contrepartie **du don de sa personne qu'il a fait à son armée et à ses chefs**. Et les chefs, de leur côté, se dévouent au maintien de cette armée, parce que de cette force ils veulent faire quelque chose ; parce qu'ils ont leur **BUT**.

MYSTIQUE ET BUT RÉEL MAIS NON FINAL.

Que veut le personnel dirigeant ? Quel est le **BUT** en vue duquel, depuis des siècles, il maintient et dirige l'armée maçonnique du monde entier ?

L'argent ne serait pas une explication.

L'argent explique l'obéissance du personnel d'exécution. Si abondant qu'il puisse être, il ne saurait expliquer l'implacable ligne de conduite du personnel dirigeant au travers des siècles. Tout au contraire, il l'aurait inévitablement dévoyée : la richesse amollit l'esprit.

Or, **le BUT** depuis plus de deux siècles, n'a jamais cessé d'être poursuivi sans désespérer. C'est donc que les hommes qui se succèdent dans le gouvernement de l'armée maçonnique sont soutenus par l'une ou l'autre des deux plus grandes forces morales de l'être humain : **l'amour ou la haine**.

L'amour spirituel n'engendre que sacrifices et dévouements. Point n'est question qu'il s'agisse ici de cet amour.

Se peut-il vraiment que **la haine** puisse soutenir de telles œuvres et d'une telle envergure ? **Non**, si c'est une haine ordinaire. **Oui**, si c'est une haine faite de mysticisme, c'est-à-dire de cet état d'âme qui, « *ayant une fois pour toutes subordonné toute chose à une idée ou à un sentiment, fait qu'on ne juge et ne dispose de quoi que ce soit qu'en fonction de cette idée ou de ce sentiment* ». Et c'est soutenu par un **mysticisme immense, diabolique**, qu'au travers des siècles les dirigeants maçonniques font poursuivre à cette armée le **BUT** qu'eux-mêmes croient peut-être être le **BUT final** de la franc-maçonnerie ; qui, quoi qu'il en soit, est le **BUT officiel** et toujours réellement poursuivi par la secte : « **la destruction du catholicisme, et tout d'abord de la papauté** ».

« **Œuvre d'argent n'est jamais qu'éphémère. Œuvre mystique seule peut braver le temps** ». C'est cette mystique qui a assuré la continuité de l'œuvre maçonnique.

Mais, si telle est la **haine mystique** de ceux qui sont les animateurs de la franc-maçonnerie - et ceci ne peut être mis en doute - tous les adeptes ont-ils le même état d'âme ?

Certainement non, et nous pensons franchement que même à un degré beaucoup plus faible, ce mysticisme n'est pas le fait de la majorité des francs-maçons. Mieux encore : ceux qui vont à la franc-maçonnerie **par pur mysticisme**, ne sont qu'une **minorité infime**. Combien de francs-maçons parmi les purs et les ardents se sont amèrement plaints de la cupidité de leurs frères, qui ne viennent à eux que poussés par l'intérêt et l'avidité d'arriver ! **Ils sont le nombre** ceux qui

ne seraient jamais allés à la franc-maçonnerie sans l'appât des **bénéfices immédiats, pour lesquels ils ont vendu leur âme.**

Ils y vont par intérêt et **par inconscience** aussi de la réalité des engagements qu'ils vont prendre. Engagements cependant sans équivoque, puisqu'ils vont jurer :

« **Obéissance pleine et entière aux ordres de leurs chefs, même à l'encontre des ordres de leur gouvernement** » ; et qu'ils savent en outre et parfaitement que dans la franc-maçonnerie « **n'y entre ni surtout n'en sort qui veut** ». Qu'on ne rompt pas à son gré un engagement contracté avec l'armée ; qu'il faut finir son temps ; et qu'ici le temps **ne finit qu'avec la VIE**. Quand ils y sont, l'ardeur de chacun est certes plus ou moins grande, mais l'ambiance finit toujours par laisser son empreinte. En tout cas, bon gré mal gré, telle est la rigueur des sanctions que l'ordre reçu sera toujours exécuté.

On ne soupçonne pas le nombre des francs-maçons exécutés dans leur fortune, leur situation, leur famille, et au besoin leur vie, pour mollesse ou désobéissance.

L'appât attire. La mystique maintient et assure la pérennité de l'œuvre. Les sanctions assurent l'obéissance aux ordres, QUELS qu'ils soient, d'OU qu'ils viennent, et qui viennent toujours d'INCONNU.

LE SECRET DE LA TOUTE-PUISSANCE MAÇONNIQUE

Tel étant le fait, il ne serait pas concevable de se désintéresser **du secret de cette toute-puissance**, du moyen qui permet à la franc-maçonnerie de l'acquérir et de la conserver. Ce moyen est bien connu aujourd'hui. C'est heureux ! Mais il est assez honteux pour un peuple réputé intelligent qu'il nous ait fallu tant d'ans et tant de malheurs pour le découvrir, alors que, depuis deux siècles et demi, il fonctionnait sous nos yeux et que ses maîtres se riaient de nous.

La franc-maçonnerie était le despote de la république, parce que son organisation et son fonctionnement lui permettaient d'être toujours **la despotique maîtresse de l'opinion**, qu'elle fait, défait et malaxe à son gré ; à laquelle elle est en mesure de faire hurler quand il le faut ; « **Vive mon mal ; vive ma mort !** » avec un enthousiasme qu'elle règle comme il lui convient.

Pour pénétrer le secret de cette toute-puissance, il suffit d'observer l'organisation et le fonctionnement de cette invention britannique.

HIÉRARCHIE INCONNUE.

La franc-maçonnerie a ceci de génial et de déconcertant à la fois qu'à l'encontre de toute organisation humaine, où chaque inférieur connaît son supérieur et sait exactement l'échelon qu'il occupe lui-même dans la hiérarchie, le gradé maçonnique ne sait exactement, de l'échelon qui est le sien, que le nom sous lequel on le désigne. Il en ignore toujours sa place exacte dans la hiérarchie, en ce sens que, quand il reçoit un ordre, il ne sait jamais d'où cet ordre est parti. Il **sait seulement que s'il n'obtempère pas, la sanction sera impitoyable.**

AUTOMATE IDÉAL.

Comment discuter, comment protester contre un ordre dont on ignore la provenance ? Impossible. Et l'habitude de cette passivité engendre chez le soldat de l'armée maçonnique une abdication si totale de la personnalité que ces automates réalisent le type véritablement idéal du : « **Obéissez et ne cherchez pas à comprendre** ».

ARMÉE CONTRE TROUPEAU.

Ceci suffit à mesurer la puissance colossale que tient dans sa main l'homme ; car enfin, tout de même, *c'est un homme, et non un dieu* qui commande à cette armée ! Et il n'y a donc rien que de très logique et de parfaitement normal à ce que, dans ces conditions, ce soit dans le domaine **de la propagande** et de « **la création de l'opinion publique** » que, depuis deux siècles et demi qu'elle existe, la franc-maçonnerie se soit imposée comme une force imbattable et d'une supériorité écrasante à tout ce qui a pu et à tout ce qui pourra jamais être imaginé pour la combattre sur ce terrain. En tout temps, en tout pays, la franc-maçonnerie, si elle dispose d'un nombre suffisant de loges, a toujours pu dire, parce que c'est mille fois vrai : « **L'OPINION C'EST MOI** ». Et elle pourra toujours le dire, parce que, sur ce terrain, elle jouira toujours de la supériorité, qui est le fait **d'une armée organisée, disciplinée et invisible, sur le troupeau bêlant.**

COLOSSALE MACHINE À RÉPÉTER.

Ceci est l'évidence même.

Quand le pape donne un ordre, le clergé obéit et ne discute pas, et cette unanimité d'agents d'exécution, dispersés jusque dans le moindre village, est un élément essentiel de la puissance de la papauté. Mais qu'elle que soit la puissance de diffusion, tout autant que de pression morale de l'Eglise, elle est très inférieure à celle de la contre-Eglise. Les porte-parole du pape ont toujours sur eux un insigne qui ne les quitte jamais. Nul n'a jamais pu s'y méprendre. Un prêtre n'a jamais pu dire : « *Je ne suis pas catholique* ». Transmis par eux, un ordre porte son sceau. L'on sait d'où il vient. Point de surprise de bonne foi. Mais les prêtres de la contre-Eglise ne portent pas sur eux la tunique de leur obéissance. Le conseil ou **L'OPINION** qu'ils transmettent ne porte point le sceau de leur origine. Données de tous côtés, répétées par mille voix qui les représentent comme un sentiment ou une opinion tout à fait personnelle, ces consignes sont mille fois plus dangereuses et mille fois plus efficaces.

Il n'est pas de cause si mauvaise, dit-on, qui ne puisse être plaidée ; et Dieu sait si l'habileté et la rouerie des avocats ont souvent fourvoyé la justice elle-même. Que n'en pourrait-il être quand il s'agit de **L'OPINION**, c'est-à-dire d'une masse de braves gens qui se trouvent avoir à se faire une idée sur des problèmes dont bien des facteurs, souvent les principaux, échappent obligatoirement à leur connaissance. Si nous étions tous parfaitement compétents en toute chose, la

propagande serait un vain mot ; mais elle n'est pas un vain mot, et c'est bien là l'aveu même de notre insuffisance. Or, l'essence même de la propagande, c'est la répétition, et la franc-maçonnerie est **une colossale machine à répéter, qui, sur un déclic, se déclenche simultanément partout.**

LA TRIPLE SUPÉRIORITÉ DE L'INTERLOCUTEUR MAÇONNIQUE.

Prenons un exemple : Un événement vient de se produire. Il nous surprend, et, de prime abord, nous ne savons trop qu'en penser. Une impression naît en nous, qui, sous l'influence de la réflexion, ou peut-être simplement du temps, deviendra progressivement une **OPINION**. Mais, voilà que, tandis que nous sommes individuellement livrés à nos réflexes, à nos connaissances ou à nos erreurs, pour résoudre l'inconnue qui se pose à nous, il se trouve que, disséminés dans tout le pays et dans toutes les classes sociales - surtout dans les classes dites dirigeantes - des hommes reçoivent immédiatement d'un **point de départ qu'ils ignorent**, non pas la solution du problème, mais exactement la solution et l'argumentation qu'il leur est **ordonné de propager et qu'en se faisant francs-maçons ils se sont, par avance, engagés à soutenir et à répandre par tous les moyens en leur pouvoir**. Et voici que le brave homme, même pourvu de raison, d'intelligence et aussi bien d'érudition qui a fini par se faire une idée, mais dont ce n'est pas le métier de fouiller les profondeurs de telles questions, rencontre un ami auquel il livre sa pensée.

Ce franc-maçon le domine aussitôt par la triple supériorité que lui donne :

1° La certitude de la solution qu'il va avoir à soutenir ;

2° Une argumentation qui, pour si mal fondée quelle puisse être, sera toujours une argumentation habile, perfide s'il le faut, et, fait capital, **étudiée et mise au point par des spécialistes** ;

3° La surprise de bonne foi de son interlocuteur, qui croit écouter un homme libre comme lui, et n'écoute en réalité que l'agent d'un **trust d'intérêts** qui sont peut-être **les ennemis des siens, de sa famille et de son pays**.

S'il n'a pas été convaincu, il est normal et, disons-le, presque inévitable que, de cette conversation, notre homme emporte tout au moins la piqûre du doute.

Et quand, au cours des jours qui suivront et sous des formes chaque fois empreintes d'un **cachet personnel** - ce qui ne peut que mieux contribuer à en celer l'origine commune - la même argumentation lui aura été redite et soutenue par des personnes souvent d'importance : de hauts fonctionnaires, des magistrats, parfois même des hommes de talent, reconnaissons qu'il faudra à notre homme une personnalité hardiment chevillée pour que ses impressions ou son incertitude ne se laissent pas entraîner dans le chemin que de tous côtés on lui montre. Et dès lors, il n'y aura rien de surprenant qu'en toute droiture aussi bien qu'en toute inconscience, dupé et convaincu, il se fasse lui-même le propagandiste du venin qui lui a été infusé pour le perdre. On frémit d'y penser ; mais si telle est la puissance colossale de la propagande maçonnique sur l'homme capable de penser, quel triomphe ne serait le sien sur la masse invertébrée, surtout quand cette propagande est orchestrée par la Presse, par les hommes politiques et les comités électoraux !

Les choses en sont à ce point que l'observateur est obligé de conclure : **que sur le terrain de la propagande, avec la franc-maçonnerie, on ne se mesure pas. Ou bien l'on accepte sa loi, ou bien l'on est terrassé par elle ; et c'est par elle et par sa volonté que la France fut terrassée.**

Elle le fut d'autant plus aisément qu'elle s'était donné un régime dont la souveraineté résidait dans **l'OPINION**. Cette **OPINION**, dont, **de par son organisation, sa puissance de mensonge et son invulnérabilité, la franc-maçonnerie est la despote absolue.**

Démocratie = Autocratie maçonnique, avons-nous déjà dit.

De la mystification démocratique, cette muse n'est pas l'unique, car la démocratie est inséparable de la culture du mécontentement ; mais cette cause est certainement la principale, et suffit à elle seule à **faire rejeter à jamais ce régime à base de mensonge.**

LA MYSTIFICATION DEMOCRATIQUE

LA CULTURE DU MÉCONTENTEMENT.

Le Maréchal PÉTAÏN, dans une de ses premières proclamations, a lumineusement défini le système démocratique, quand il a dit : « *La règle du jeu consistait dans la culture du mécontentement* ». Tout parti candidat critiquant, dénaturant obligatoirement l'action du parti au pouvoir et promettant le paradis sur terre dès que, suivant l'expression courante, lui seraient remis les leviers de commande.

Dans ce jeu de « *Tire-toi que je m'y mette* », l'élu ne pouvait jamais tenir qu'une infime partie de ses promesses. Les hommes et les partis passaient et s'usaient. Seules, les **sociétés secrètes ne connaissaient jamais la défaite**. Jamais un candidat ne s'est présenté comme candidat du parti maçonnique. Si on lui reprochait d'être franc-maçon, il hurlait à la calomnie. La franc-maçonnerie avait ses hommes partout. Si l'un tombait, l'autre le remplaçait. **Gagnante à tous les coups** sur le terrain électoral, **tous les crimes lui étaient impunément permis** sur le terrain parlementaire et gouvernemental.

D'un crime ordonné par elle, ce n'étaient, au pire, que ses hommes qui pouvaient porter personnellement la responsabilité. Ils tombaient. Elle les remplaçait par d'autres ; cependant qu'elle attendait qu'un peu d'oubli se fit pour faire réapparaître les premiers.

Nul ne pouvait jamais prouver que c'était un crime maçonnique parce que, conformément à l'ordre donné par le Grand-Orient en 1922 : « *La franc-maçonnerie se sentait partout, mais ne pouvait se découvrir nulle part* ».

L'AUTOCRATIE MAÇONNIQUE.

Et c'est pour arriver à cette autocratie effroyable, à cette autocratie de caverne de bandits, **inhérente, qu'on le veuille ou non, à tout système démocratique quel qu'il soit, faisant partie de sa substance comme le cœur fait partie du système circulatoire**, que nos aïeux se firent tuer sur les barricades et que le XIX^e siècle, apothéose des songe-creux, fourmilla de guerres et de révolutions.

République ! Démocratie !

Tels sont les noms de la plus grande mystification de l'histoire du monde.

République ! Démocratie !

Tels sont les noms de **L'AUTOCRATIE** de **L'IRRESPONSABILITE** poussée jusqu'à la démence ; de **L'AUTOCRATIE** la plus absolue et la plus barbare à la fois, dans les domaines essentiels de la vie et de la mort des nations et des hommes.

Le régime démocratique est donc le régime idéal pour la franc-maçonnerie, celui où, quotidiennement et sans frein, elle exerce son autocratie dans tous les actes du gouvernement. C'est son véritable régime d'élection.

Une anecdote, de date encore toute récente, montre exactement, jusqu'à quel point peut aller cette autocratie.

C'était au lendemain du 6 février 1934. La monstrueuse escroquerie de Stavisky, escroquerie spécifiquement maçonnique, dont tous les compères et tous les bénéficiaires étaient des francs-maçons, qui s'étaient partagé quelque **SIX CENTS MILLIONS** dérobés au bas de laine français, venait de provoquer la révolte spontanée du peuple de Paris, les fusillades du 6 février et la constitution du ministère Doumergue, pour calmer **L'OPINION** et la conduire sur la voie de garage.

Ce ministère avait à peine quelques jours, et la France mettait en lui son espérance pour ramener l'ordre et la propriété, quand M. TARDIEU, qui en faisait partie, reçut la visite de l'un de ses amis.

On parla politique, et l'ami parlait d'espérance, quand il remarqua le visage mélancolique de M. TARDIEU.

« - Qu'y a-t-il donc, lui demanda-t-il ?

- *Ce qu'il y a, mon cher ami ! C'est que, comme vous, j'avais cru que nous allions faire quelque chose. Eh bien ! Non. Détrompez-vous. Nous ne ferons rien. Ce n'est ni vers l'ordre, ni vers la propriété : c'est vers le désordre et vers le socialisme que, malgré nous, nous allons marcher. Ainsi en ont décidé les forces qui nous dominent. Je viens de l'apprendre ».*

Et ce fut bien ainsi, puisque, deux années plus tard, cette France honnête, ce peuple généreux qui, dans un élan spontané, s'était révolté pour vomir l'escroquerie judéo-maçonnique, la portait **trionphalement au pouvoir en mai 1936**, avec un juif à sa tête, le premier juif qui ait été premier ministre de France.

Que s'était-il passé ?

Tout simplement ceci : M. DOUMERGUE n'était pas encore installé que, quelque part, dans une salle close, en termes maçonniques dans un temple bien couvert, quelques hommes s'étaient réunis autour d'une table.

« *Comment ! y avait-il été dit. Voici que maintenant le peuple se révolte Pour une **bagatelle de six cent millions !** Quelle audace, et vit-on jamais électeurs souverains affolés d'une telle insolence !*

« *Or ça, Messieurs les Français ! Serait-il donc vrai que contre nous vous prétendriez maintenant jouer aux petits soldats ? Elle serait vraiment trop bonne !*

« *Et puisque vous voulez savoir **QUI** nous sommes et de quel bois nous nous chauffons, voici comment, devant vos menaces, nous capitulons :*

« *Dans vingt-sept mois, il y aura des élections. Vingt-sept mois, c'est plus qu'il ne nous en faut pour faire **L'OPINION**. Dans vingt-sept mois donc, vous tous, révoltés, factieux et jobards, électeurs souverains, comme vous dites, qui menez présentement si grand vacarme contre nous, **vous voterez pour nous, et vous nous porterez au pouvoir, dans un éclat et un triomphe jusque-là inconnus ».***

« *Ainsi nous l'ordonnons. »*

Et, vingt-sept mois plus tard, aux élections de 1936, l'électeur souverain, bien cuisiné, comme il se doit, par **une propagande orchestrée suivant les règles qui en conditionnent le succès**, votait docilement et en masse pour le Front populaire.

Le saviez-vous, braves gens, que le peuple souverain c'était cela ?...

LE VETO MAÇONNIQUE.

Mais si la **DESPOTE de L'OPINION** ne jouit pas sous les autres régimes d'une autocratie semblable, sa puissance n'y en est pas moins en état, de toujours pouvoir contrarier leur fonctionnement normal. Elle n'y commande pas, mais, contre tous, elle jouit d'un droit permanent de **VETO**. A ce point que la vérité nous oblige à convenir que si la France avait eu un autre régime que la République, **elle ne l'eût jamais conservé que dans la mesure où la franc-maçonnerie le lui aurait permis.**

A son jour, à son heure, sur un incident quelconque, sur un événement au besoin inventé et créé par elle dans ce but, la franc-maçonnerie, en un tournemain, aurait ameuté **L'OPINION** et renversé ce régime, de la même manière qu'elle a renversé, **comme elle l'a voulu et quand elle l'a voulu**, tous les régimes 'qui avaient cessé de lui plaire, et dont, depuis Louis XVI, nous n'avons jamais fait l'essai que **sur son ordre et par sa volonté**, à l'exception d'un seul, celui qui, présentement, tente de sauver la France : **la régence de L'ETAT FRANÇAIS** : le régime du Maréchal.

CHAPITRE II L'ÉPINE DORSALE DE LA VÉRIDIQUE HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS LOUIS XIV

LA FRANC-MAÇONNERIE INVENTION ANGLAISE ET INSTRUMENT ANGLAIS DE DOMINATION DE LA FRANCE

Dans sa partie documentaire, ce chapitre est redevable de très nombreux renseignements au livre remarquable de M. E. Morand, *L'Angleterre maîtresse des destinées de la France* (Editions du Colombier, 1939), que nous ne saurions trop engager le lecteur à se procurer et à lire avec toute son ardeur. Se lisant passionnément, comme un roman, il apporte, en la **démontrant méticuleusement, la plus sensationnelle révélation de l'Histoire de France contemporaine** : la clé de l'énigme de toutes les guerres, de toutes les révolutions, des mouvements d'idées et des calamités qui, depuis deux siècles, ont bouleversé le monde, et la France surtout. Et tout cela dans un style remarquable et une simplicité qui, de bout en bout, arrache au lecteur ce cri d'étonnement : « **Comment se peut-il ? Je ne savais pas cela !** »

M. C. Morand nous montre l'Angleterre ne cessant, au cours des deux derniers siècles, d'user de cette maîtrise de nos destinées, pour le service de ses intérêts contre les nôtres.

Son livre, paru à la veille de la guerre, ne pouvait faire état des événements de 1940, qui sont venus nous révéler les toutes dernières exigences de ces intérêts britanniques et nous montrer que, pour être pleinement satisfaits, « **il leur fallait maintenant que la France mourût** ».

Le but de M. Morand était de démontrer jusqu'à quel point stupéfiant l'Angleterre, depuis plus de deux siècles, a gouverné chez nous. Notre but est de dégager ce que, depuis vingt-cinq ans, elle a fait de cette maîtrise de nos destinées.

Pour qui ? Pourquoi cette guerre ?

Qu'advierait-il de la France et du monde si ceux qui l'ont voulue, et de longue main l'ont rendue inévitable, remportaient la victoire ?

Le livre de M. Morand n'est donc que l'un des points de départ de notre démonstration, et il nous était impossible, dans le cadre succinct du résumé que nous allons en donner, de reproduire **l'abondance de preuves et de documents** qui appuient chacune de ses affirmations. Une fois pour toutes, nous renvoyons pour cela à l'auteur.

Ceci dit : **Il leur fallait maintenant, disons-nous, que la France mourût.**

Là est la clé de l'énigme, inexplicable sans elle, des hommes qui assumaient la responsabilité de nos destinées, et qui, **sur l'ordre venu de Londres**, nous ont, en pleine conscience, jetés dans une guerre qu'ils savaient **perdue d'avance pour nous**. Certes, ils ne l'ont pas fait par volonté d'assassiner la France ; mais, bien que présumant cet assassinat, ils l'ont fait quand même, **parce que francs-maçons et redevables de toute leur carrière politique à la franc-maçonnerie, qui, par mille mailles, les tenait dans ses filets, il ne leur a pas été possible, quand ils en ont reçu l'ordre, de pouvoir s'y dérober**. La franc-maçonnerie, c'est cela.

Et comme il est de règle avant d'aborder l'étude d'un crime de dresser d'abord le bilan des antécédents du criminel, nous étudierons d'abord quels sont les antécédents de l'Angleterre dans ses rapports avec la France depuis deux siècles et demi.

C'est avec l'avènement au trône d'Angleterre, en 1688, de Guillaume d'Orange, l'implacable ennemi de Louis XIV, qu'apparaît **la domination des financiers et des marchands**, qui prendra en main les destinées de l'Angleterre et dirigera sans défaillance mais sans secret toute la politique anglaise jusqu'à nos jours.

C'est à cette spiritualité de marchands, à **cette coalition redoutable de la finance et du négoce, souveraine maîtresse de l'Angleterre, que l'Europe sera redevable de presque toutes les guerres qui l'ensanglanteront, jusque et y compris les guerres de 1914 et 1939.**

Pour ces deux dernières, toutefois, **sur cette coalition déjà deux fois centenaire, une nouvelle coalition est venue se greffer**, qui, après avoir réussi à harmoniser les buts de chacune d'elles, en vue d'une tactique commune, a fini par prendre la première pour le tremplin, en la mettant totalement dans son jeu.

Nous nous occuperons ultérieurement de cette **deuxième coalition, dont le but n'est rien moins que l'anéantissement de toute la civilisation chrétienne et son remplacement par une civilisation restreinte et féodale, dont les féodaux seraient et ne pourraient être que les juifs**. Pour l'instant, nous nous occuperons seulement de la première coalition, celle des marchands et des financiers de la City de Londres, qui, en l'an 1717, deux années après la mort de Louis XIV, **inventa et créa la franc-maçonnerie**, dans le **BUT**, depuis lors poursuivi sans défaillance et merveilleusement réussi, d'avoir par elle un instrument simplement extraordinaire **de domination de la France pour le service des intérêts britanniques**.

FONDATION EN ANGLETERRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE MODERNE EN 1717.

La franc-maçonnerie ancienne, dont l'origine semble remonter à l'époque de la construction de la cathédrale de Strasbourg, vers le début du XIV^e siècle, était une association de maçons, ouvriers, maîtres et apprentis, qui, en vue de se perfectionner dans leur art et aussi de défendre et de mieux faire payer leur talent, se réunissaient en associations corporatives indépendantes, d'où leur nom de francs-maçons. Chacune de ces associations gardait jalousement les secrets de son métier et louait ses services aux villes ou aux Etats qui faisaient construire des cathédrales.

Au début du XVIII^e siècle, il y avait longtemps que les cathédrales étaient bâties. Les associations de francs-maçons se survivaient à elles-mêmes, mais l'habitude du secret si longtemps et si jalousement gardé était resté chez elles comme un réflexe de fondation.

Comprenant tout le parti qui pouvait être tiré de cette puissance du secret, un pasteur protestant, fils d'un autre pasteur d'origine française, émigré en Angleterre, le pasteur Désagulier, chapelain du prince de Galles, entreprit de donner à

ces associations une vie nouvelle, dans le but d'en faire son instrument de lutte contre la religion catholique. Et, pour mettre dans son jeu la monarchie anglaise, la convainquit du profit immense qu'elle y trouverait en favorisant en France et dans tous les pays où elle aurait à lutter contre l'influence française la multiplication de ces associations, qui, sous l'apparence de réunions d'études philosophiques et philanthropiques, seraient, en réalité, **des instruments de lutte en faveur du Protestantisme et de la monarchie anglaise contre le catholicisme et la monarchie française.**

La monarchie anglaise prit la chose en main, et la première loge de la franc-maçonnerie nouvelle fut créée en Angleterre en 1717. Cette loge devint l'aïeule de toutes les loges maçonniques du monde entier. Le **patronage de la monarchie anglaise ne s'est jamais démenti.** Et ce furent toujours des seigneurs de la cour ou des princes de la maison royale qui, en Angleterre, furent les grands maîtres de la franc-maçonnerie. Ce furent toujours des grands seigneurs, ou tout au moins de puissants personnages anglais, qui, dans le monde entier, se rendirent en personne pour présider à la fondation des premières loges dans chaque pays (sur les origines de la franc-maçonnerie et ses buts, voir le livre de M. SAINTOYANT, *Une œuvre maçonnique en France*).

SON IMPORTATION EN FRANCE.

En France, la première loge fut fondée en 1726 par milord Derwent Waters, assisté du chevalier Moskine, de M. d'Héguetty et de quelques seigneurs anglais, dans un local de la rue Boucherie Saint-Germain, à Paris. Elle fut régulièrement affiliée à la grande loge anglaise le 7 mai 1732, sous le nom définitif de loge « *Saint Thomas au Louis d'argent* ».

En 1734 et 1735, le duc de Richmond, grand maître de la franc-maçonnerie anglaise, vint installer à Paris les deux loges d'Aubigny et de Bussy, dont Montesquieu était l'un des membres.

En 1743, à la veille de la guerre de succession d'Autriche (1744-1748), au cours de laquelle la franc-maçonnerie devait, pour la première fois, « **créer L'OPINION** », en la soulevant contre cette guerre victorieuse, **afin de sauver l'Angleterre, battue, en lui faisant obtenir une paix blanche** ; les 22 loges que comptait Paris se réunirent en un corps fédéral, qui prit le nom délicieux de « **Grande Loge anglaise de France** », affiliée à l'aïeule « **la Grande Loge d'Angleterre** ». La consécration solennelle de cet état de choses eut lieu, le 11 décembre 1743, par l'assemblée générale des vénérables des 22 loges parisiennes (Albert LANTOINE, *Histoire de la franc-maçonnerie française*, Noury, 1925, p. 62. M. LANTOINE est un franc-maçon ardent).

La transmission rapide des ordres venus d'Angleterre était désormais bien assurée.

Quelques années plus tard, ce titre maladroit, qui pouvait choquer le patriotisme de certains adeptes, fut modifié, et la « **la Grande Loge anglaise de France** » devint « **la Grande Loge de France** ».

Trente ans plus tard. Pour préparer la Révolution française, qu'exigeait le service des intérêts britanniques, la multiplication des loges s'imposait. Ce développement ne pouvait se faire que par un recrutement élargi jusque dans les milieux petits bourgeois. Question de caste. Les grands seigneurs de la Grande Loge de France s'y opposaient. Pour en avoir raison, une sorte de révolution de palais fut organisée, qui, par un de ces escamotages de vote dans lesquels les francs-maçons sont passés maîtres, aboutit, le 24 décembre 1772, à la dissolution de la Grande Loge de France, à laquelle se substituait : le **Grand-Orient de France, dont le duc d'Orléans, prétendant usurpateur au trône de France, fut élu grand maître.**

Ce n'était en rien une rupture avec les **BUTS** et les directives britanniques. Bien au contraire, c'était une réorganisation intérieure, en vue du développement et de l'amélioration du service des intérêts britanniques (voir l'auteur maçonnique, Gaston MARTIN, *La franc-maçonnerie française et la préparation de la révolution*, in-12, Presse universitaire, 1926, p. 18-20, cité par M. E. MORAND).

Depuis, la Grande Loge de France, s'est reconstituée, et les loges de son obédience veillent à n'admettre dans leur sein que des gens de qualité. Suivant une humoristique boutade que l'on prête au général Peigné, qui avait gravi tous les échelons des dignités maçonniques en même temps que ceux de la hiérarchie de l'armée, « **les diverses obédiences maçonniques ne sont que les diverses classes d'un même train** » : ... **Le train britannique !**

SA MYSTIQUE ANTICATHOLIQUE : MOYEN DE DURÉE ET BUT RÉEL MAIS NON FINAL.

En langage clair, une telle organisation a un nom. Elle s'appelle « **Une agence d'espionnage et de trahison au profit d'une puissance étrangère** ». Et, au su ou à l'insu de ses adhérents, c'est bien cela, qu'au profit de l'Angleterre la franc-maçonnerie n'a jamais cessé d'être.

Mais ses fondateurs et ses maîtres à travers le temps ont voulu mieux encore.

Agence de renseignements ! Certes, cela va de soi ; **mais instrument d'influence, et même de domination et de gouvernement**, était ce qu'il leur fallait. Leur échec eût donc été total si, avant de s'affilier, les néophytes avaient pu soupçonner que c'était à une telle entreprise qu'ils allaient se soumettre et collaborer. Pour le leur masquer, la franc-maçonnerie se présenta, au XVIII^e siècle, comme un cénacle d'études philosophiques et sociales, aux idées acceptables en apparence, bien que tendant toujours à saper le principe de l'autorité et à jeter la confusion dans les esprits, ce qui aboutit à la crise de maboulisme du milieu du XIX^e siècle; mais enfin, rien ne permettait de déceler le but essentiellement anticatholique de ses animateurs; et ce ne fut guère que vers le milieu du XIX^e siècle que commença justement à pointer cette mystique anti-romaine.

Ce fut une idée couramment admise plus tard que, d'un siècle à l'autre, la franc-maçonnerie avait beaucoup évolué. Erreur ! Elle n'a pas évolué. Son but n° 1 étant « **le service des intérêts britanniques** ». Pour assurer ce service, il lui fallait vivre à travers le temps, et, pour vivre à travers le temps, il lui fallait une mystique. A la mystique du pasteur Désagulier et de ses successeurs, entendant que la franc-maçonnerie soit aussi un instrument de lutte contre l'Eglise, **il fallait substituer extérieurement une mystique de façade acceptable par les adeptes.** « *La Philosophie et la philanthropie* » en firent l'affaire. **C'est cette mystique de façade qui seule a évolué en nature comme en intensité, suivant**

les possibilités de chaque époque : en attendant que, par l'avènement au pouvoir de la secte, avec la III^e République, **la vraie mystique, l'anticatholique, l'antipapiste**, celle des fondateurs, des maîtres et animateurs à travers les âges, **puisse se démasquer sans équivoque**.

Et, comme la Providence ne perd jamais ses droits à bousculer les desseins des hommes, même les plus machiavéliques, il arriva ceci : Tandis que, pour le bien des intérêts britanniques, la franc-maçonnerie, au XVIII^e et dans la première moitié du XIX^e siècle, s'était à peu près également développée dans tous les pays, à ce point que Palmerston, premier ministre de S. M. britannique put, grâce à elle, provoquer dans toute l'Europe, au lendemain de la Révolution de 1848, des mouvements révolutionnaires, qui, au prétexte d'explosion de sentiments nationalistes, n'étaient que la préparation d'une politique anglaise dirigée contre la France. Ce développement des loges marqua des différences très nettes, d'un pays à l'autre, à mesure que se dévoila la mystique anticatholique (E. MORAND, *op. cit.*, p. 156, et N. DES-CHAMPS, *Les sociétés secrètes et la société*, t. 2, p. 280-284 et 313-314. Tout ce vaste mouvement de révolution européenne avait été réalisé par le moyen d'une commune action des loges et des sociétés secrètes dans les divers pays).

Dans les pays catholiques, leur nombre s'accrut et leur influence grandit, tandis que, dans les pays protestants européens, elles se développèrent beaucoup moins. La raison en est très simple : Là **où le gibier manque, la chasse manque d'entrain**. Quels intérêts pourraient avoir des associations de lutte contre la papauté dans un pays dont tous les habitants seraient foncièrement protestants ? Aucun, puisque de la papauté personne ne se préoccuperait. Et un jour viendra où, dans l'empire allemand, **cette perte d'influence sera lourde de conséquences pour l'empire britannique**.

Aux Etats-Unis, où il y a 3 millions de francs-maçons contre 360.000 en Angleterre et 120.000 en France, les rites sont nombreux. Certains d'entre eux sont réellement anticatholiques (ne pas oublier que Chicago compte plus de catholiques pratiquants que Paris); presque tous le sont infiniment moins ; mais les affaires, le plus souvent, y tiennent beaucoup plus de place que la politique.

Il est toutefois remarquable que ce sont ces **trois millions** de francs-maçons qui ont, puissamment contribué à pousser **'OPINION** en faveur de la guerre aux côtés de l'Angleterre; mais il est certain qu'en la circonstance ce fut beaucoup plus l'influence juive que l'influence anglaise qui mobilisa la franc-maçonnerie américaine.

LES DEUX RÈGLES FONDAMENTALES DE LA DIPLOMATIE ANGLAISE.

Nous avons étudié jusqu'ici :

- 1° **La domination maçonnique régnant despotiquement en France** sous le nom de République;
- 2° **Sa toute-puissance en matière de formation de 'OPINION**. Toute-puissance qui lui permet de dire, parce que c'est mille fois vrai : **L'OPINION C'EST MOI ;**
- 3° **Son invention et son origine spécifiquement anglaises** ; puis son importation et son développement en France, par les soins et sous la direction sans défaillance de l'Angleterre.

Il nous reste à démontrer que cette organisation diabolique n'a pas failli à sa tâche, et que, depuis son apparition jusqu'à nos jours, **c'est à elle que nous sommes redevables de presque toutes nos guerres et de presque tous nos malheurs ; en tout cas, de toutes nos révolutions et de notre présente défaite, organisée et rendue inévitable par elle, sur l'ordre et pour le service de nos permanents ennemis, les financiers et les marchands de la City de Londres**, despotes eux-mêmes des destinées du peuple britannique, en cette circonstance **aussi victime que nous-mêmes**.

Pour cela, il nous est indispensable de broser un tableau succinct des grands événements de notre Histoire depuis Louis XIV, **en montrant dans chacun d'eux l'intervention décisive de la franc-maçonnerie en faveur des intérêts britanniques contre les intérêts et, plusieurs fois, contre la vie même de la France**.

D'un mot. **Créée en 1717 par l'organisation qu'en France nous appelons le 2^e Bureau, qui, en Angleterre, prendra plus tard le nom d'INTELLIGENCE SERVICE, la franc-maçonnerie est restée jusqu'au bout l'INTELLIGENCE SERVICE**.

De l'étude qui va suivre se dégageront quelques règles très simples, dont la connaissance préalable facilitera la tâche souvent méritoire du lecteur.

Règle directrice.

La politique anglaise ne connaît qu'un seul objet : « **Les intérêts du commerce britannique** », ce qui a fait dire très justement à Palmerston : « **L'Angleterre n'a pas d'amitiés. Elle n'a que des intérêts.** »

Règles d'exécution.

PREMIÈRE RÈGLE. - A la nation menaçant le commerce britannique, susciter un rival qui lui fasse la guerre ou une révolution qui la désagrège.

DEUXIÈME RÈGLE. - Sous le nom de franc-maçonnerie, entretenir dans toutes les nations l'organisation n° 1 de l'INTELLIGENCE SERVICE, par laquelle :

- a) **Elle connaît exactement l'état moral du pays ;**
- b) **Elle crée l'OPINION;**
- c) **Elle arrive à y gouverner, parfois mieux que dans ses propres dominions.**

L'ANGLETERRE ET LES NEUF GUERRES EUROPÉENNES DEPUIS 1688.

En comptant pour deux toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire, selon qu'elles font partie de la série antérieure ou postérieure à la paix d'Amiens (25 mars 1802) la France, de 1686 à 1939, a été engagée dans **neuf** grandes

guerres continentales, qui sont :

LOUIS XIV Guerre de la ligue d'Augsbourg, 1686-1697 Guerre de la succession d'Espagne, 1701-1713 LOUIS XV Guerre de la succession d'Autriche, 1744-1748 Guerre de Sept ans, 1756-1763 REVOLUTION 1 ^{re} et 2 ^e coalition, 20 avril 1792-25 mars 1802 CONSULAT ET I ^{er} EMPIRE 3 ^e et 5 ^e coalition, 17 mai 1803-18 juin 1815 SECOND EMPIRE Guerre de 1870-1871 III ^e REPUBLIQUE Guerre de 1914-1919 Guerre de 1939 à (?)	Terminée par le traité de RYSWICK. UTRECHT. AIX-LA-CHAPELLE. PARIS. AMIENS. CONGRES DE VIENNE FRANCFORT VERSAILLES.
---	---

Les sept premières ont été soutenues, ou suscitées et soutenues, **par l'Angleterre contre la France.**

Les deux dernières, celles de 1914 et 1939, ont été faites **par la France pour le compte de l'Angleterre.**

Gracieusement, gratuitement et pour le seul bénéfice de l'Angleterre, nous avons, entre temps, soutenu sous le second Empire les deux guerres de Crimée et d'Italie. Mais comparées aux autres, ce n'étaient que des expéditions militaires.

Si nous sommes son ennemie, l'Angleterre **nous fait attaquer par une tierce puissance, qui se bat pour elle.**

Si nous sommes son alliée, **elle nous pousse devant, et c'est nous qui nous battons pour elle.** Il lui arrive une fois (guerre de succession d'Autriche, 1744-1748) qu'étant **notre alliée, elle nous pousse devant, pour, le lendemain, prendre parti en faveur de notre adversaire et nous déclarer aussitôt la guerre à son tour.**

Une fois, une seule fois, dans une guerre rendue par elle obligatoire de longue main, celle de 1914-1918, **l'Angleterre s'est franchement battue à nos côtés et a réellement voulu, notre victoire en même temps que la sienne.** Nous en savons aujourd'hui l'explication : maîtresse de notre gouvernement par l'organisation n° 1 de son INTELLIGENCE SERVICE, la franc-maçonnerie, l'Angleterre tenait en main le pain et le couteau pour qu'en quelques années de **victoire franco-anglaise il ne restât que victoire anglaise tout court.** Et qui pourrait nier que si la victoire fut certes piètrement défendue par les gouvernements de la chambre patriote dite bleu horizon, élue en 1919, ce fut par la chambre radicale maçonnique, dite du cartel, élue en **1924**, que son sac et sa mise en miettes furent menés bon train. Or, l'élection de cette chambre provoqua à Londres une grande joie, tout comme, douze ans plus tard, celle du Front populaire. Quel Français ayant quelque mémoire pourrait ne pas se souvenir de la campagne de presse, de réunions publiques, d'affiches et de mensonges, qui, pendant une année avant ces élections de 1924 orchestrées par le journal « *Le Quotidien* », fut déchaînée à travers toute la France. MM. HERRIOT et PAINLEVÉ en étaient les grandes vedettes, et ce dernier l'appela un jour : la grande Croisade républicaine.

Le cartel vainqueur. La franc-maçonnerie totalement au pouvoir. **L'organisation n° 1 de l'INTELLIGENCE SERVICE** avait bien rempli sa mission et pouvait dire avec orgueil une fois de plus : **l'OPINION c'est MOI.**

La vedette HERRIOT devenue chef du gouvernement, l'Angleterre, pour la bonne exécution de ses ordres, n'avait plus qu'à faire porter à son caporal de service en France, via la franc-maçonnerie, un bout de papier, que lui remettait le vaguemestre JAMMY-SCHMIDT.

LE TRIPTYQUE CINQ FOIS RÉPÉTÉ.

Donc, les huit dernières guerres ou périodes de guerres, qui ont ensanglanté l'Europe de Louis XIV à nos jours, **sont le fait de l'Angleterre**, et peut-on presque dire, **de l'Angleterre seulement.** Est-ce à dire que si les flots bienfaiteurs avaient rendu à l'humanité l'inestimable service d'engloutir préalablement les îles Britanniques, l'Europe n'aurait connu que la paix ? On ne peut évidemment présumer d'un destin si heureux ! Qu'il y eut quelques guerres quand même, c'est possible, mais infiniment moins, voilà qui ne souffre pas de doute.

Pour la clarté de tout ce qui va suivre, nous conseillons au lecteur de se reporter tout d'abord au tableau synoptique placé en tête de ce chapitre. Il y verra tout de suite, que de Louis XIV à 1870, **c'est par 5 fois que revient dans notre Histoire le triptyque :**

- **Vassalité,**
- **Redressement,**
- **Révolution,**

et que si, après « **redressement** », au lieu de lire « **Révolution** », il lit « **Guerre** », c'est uniquement parce que, pour l'Angleterre, la guerre fut à ce moment-là l'intermédiaire indispensable **pour nous conduire à la révolution ou à l'invasion.**

Par elles, le régime coupable d'avoir secoué la vassalité **pour ne** poursuivre que les intérêts de la France était abattu et remplacé par un autre, **choisi et préparé à Londres**, avec lequel, pour un temps, nous retombions obligatoirement dans « **la vassalité** ».

Au triptyque n° 1, sous Louis XV, la Révolution ne vint que vingt-six ans après la guerre. Deux raisons à cela : d'une part, le vol de notre premier Empire colonial en 1763 était, sur le moment, un succès suffisant en lui-même ; d'autre part,

la franc-maçonnerie n'en était encore qu'à l'essai de ses ailes, et la monarchie millénaire avait des racines autrement solides que celles des régimes qui lui succéderont. Il fallut du temps, et vingt-six années de préparation furent nécessaires pour obtenir la Révolution. La même chose s'obtint par la suite en dix-huit mois, huit jours, et même quarante-huit heures.

Regardons de très près ces **5 triptyques. Ils sont véritablement « L'EPINE DORSALE » de notre véridique histoire de France.**

LOUIS XIV

LES DEUX DERNIÈRES GUERRES DE LOUIS XIV.

- *Guerre de la ligue d'Augsbourg, 1686-1697.*

Guillaume d'Orange suscite contre Louis XIV la troisième coalition, dite guerre de la ligue d'Augsbourg, dont, devenu roi d'Angleterre, en 1688, il prendra en personne la direction. Guerre épuisante qui dure huit années, use toutes nos forces, et se termine par la paix de Ryswick, en 1697.

Louis XIV reconnaît Guillaume d'Orange comme roi d'Angleterre, mais la France garde l'intégrité de son territoire, plus Strasbourg, et reste une grande nation.

- *Guerre de succession au trône d'Espagne, 1701-1713.*

Cette paix ne fait pas l'affaire de l'Angleterre. Son **BUT** : abattre la France, n'est pas atteint. Pour l'atteindre, elle déchire, quatre ans plus tard, le traité de Ryswick, et réussit à provoquer contre nous une quatrième coalition à l'occasion de la succession au trône d'Espagne. La Chambre des communes vote soudain, en 1701, les crédits pour une guerre immédiate. Après des débuts heureux, nous connaissons une longue période de revers, et, en 1709 nous étions envahis dans les Flandres, en Artois et en Provence, mais la victoire du maréchal Villars à Denain permit le traité d'Utrecht (2 avril 1713).

Du traité d'Utrecht sortait définitivement l'Angleterre moderne, celle des financiers et des marchands de la City de Londres.

LE GRAND POINT D'INTERROGATION.

Ici se place le grand point d'interrogation de l'Histoire de France : celui des morts suspectes...

14 avril 1711 : Mort du Grand Dauphin, qui disparaît presque subitement.

18 février 1712 : Mort du duc de Bourgogne, fils aîné du précédent.

Fin 1712 : Mort du duc de Bretagne, fils aîné du précédent.

En 1714 : Mort du duc de Berry, troisième fils du Grand Dauphin, qui, par suite de la mort de son frère aîné et du renoncement au trône de son frère cadet, le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne, se trouvait être le régent présomptif du futur Louis XV.

1^{er} sep. 1715 : Mort de Louis XIV, qui tombe subitement malade et s'éteint quelques jours après.

L'on ne peut pas écrire, parce qu'aucune preuve matérielle n'en a jamais été apportée, que, dans cette avalanche de morts suspectes, l'Angleterre ait été pour quelque chose, mais cette réserve même nous fait un devoir de contempler la sollicitude de la Providence, qui, en quelques années et en toutes choses, fit si bien les affaires de l'Angleterre qu'au terme du règne du Grand Roi elle va se trouver à nouveau, mais pour la première fois depuis la guerre de Cent ans, « **la maîtresse des destinées de la France** ».

Quel trouble ne naîtrait de la contemplation des faits suivants, qu'il convient de bien méditer

1° 1697 : L'Angleterre signe avec la France la paix de **Ryswick**.

2° 1^{er} novembre 1700 : Agissant chacun dans la plénitude de leur droit, le roi d'Espagne Charles II laisse par testament, sa couronne au petit-fils de Louis XIV, le duc d'Anjou, et Louis XIV accepte. Cet événement intéresse l'Autriche, non l'Angleterre. Cependant celle-ci s'en saisit pour coaliser l'Europe une quatrième fois contre nous. Sans motif aucun, elle déchire le traité de Ryswick, signé par elle quatre ans plus tôt, et se jette avec enthousiasme dans la guerre...

3° Cette guerre, qui eût pu être la fin de la France sans la victoire de Villars à Denain en 1712, et qui nous avait été faite pour empêcher le duc d'Anjou de monter sur le trône d'Espagne, aboutit en 1713 au traité d'Utrecht, Or lequel :

a) Le duc d'Anjou reste sur le trône d'Espagne;

b) La France diminuée reste encore une grande **puissance** ;

c) Mais nous cédon à l'Angleterre de vastes territoires en Amérique du Nord (une partie des Etats-Unis actuels) ;

d) L'Espagne livre à son commerce ses immenses territoires de l'Amérique du Sud.

Le **BUT** : abattre la France, déjà manquée à *Ryswick*, n'était pas encore atteint, mais du moins obtenait-elle cette fois-ci des avantages substantiels.

4° de 1711 à 1714 : Le fils, deux petits-fils et l'arrière-petit-fils de Louis XIV, c'est-à-dire trois héritiers de la couronne et le régent éventuel disparaissent, emportés par des maladies étranges et parfaitement suspectes.

La mort ne s'arrête de faucher les héritiers du roi que quand la couronne s'arrête elle-même sur la tête d'un enfant de quatre ans, le futur Louis XV, et la régence aux mains du duc d'Orléans, sur lequel planait le terrible soupçon d'être allé, au temps de la guerre de succession d'Espagne, jusqu'à négocier avec notre ennemie l'Angleterre un complot qui l'aurait substitué à Philippe V sur le trône d'Espagne. Au demeurant, prince méprisable entre tous et totalement vendu à l'Angleterre (E. MORAND, *op. cit.*, p. 19).

L'année suivante, le roi lui-même, sa succession se trouvant parfaitement établie pour le bien de l'Angleterre, tombe subitement malade et meurt en quelque jours.

5° Six mois avant la mort de Louis XIV, le roi d'Angleterre envoie en France un ambassadeur de confiance, lord Stairs,

avec mission d'entretenir des relations étroites avec le futur régent. Et quand le roi tombe subitement malade, l'on voit cet étrange ambassadeur se préoccuper fébrilement des affaires de la couronne, multipliant de tous côtés les intrigues et les visites au futur régent.

6° Louis XIV meurt le 1^{er} septembre 1715, laissant un testament qui instituait un conseil de régence, tant il se méfiait à bon droit de son neveu. Le lendemain 2 septembre, par un abus de pouvoir qui était à la fois une véritable révolution et l'aboutissement manifeste d'intrigues menées de longue main, le Parlement, réuni d'urgence, annulait sur l'heure le testament de Louis XIV, et donnait la régence au duc d'Orléans.

La France était livrée à l'Angleterre, et nous écrivons à nouveau : **Quel trouble ne naîtrait de la contemplation de ces faits !**

LA REGENCE (1715-1723)

LA VASSALITÉ : VINGT-HUIT ANNÉES D'AMITIÉ ANGLAISE.

Avec le régent, l'Angleterre venait de s'installer à Versailles, et le premier soin de celui-ci fut de lui livrer au plus tôt la conduite de nos affaires extérieures. Le traité du 2 août 1718, élargissant les deux traités déjà signés par lui en 1716 et 1717, établissait entre l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Autriche une quadruple alliance, stipulant entre les quatre pays l'union la plus étroite et la promesse formelle de se procurer fidèlement tous avantages réciproques (E. MORAND, *op. cit.*, p. 20).

Dans ce réseau d'alliances, on cherchait vainement l'intérêt de la France, mais celui de l'Angleterre est évident :

1° Elle s'assurait des pions sur l'échiquier européen, au cas, peu probable d'ailleurs, mais cependant possible, où l'Espagne aurait eu la velléité de lui reprendre tout ou partie des avantages commerciaux qu'elle lui avait cédés par le traité d'Utrecht.

2° Elle s'assurait une ingérence constante dans la direction de notre politique étrangère.

3° Enfin et surtout, cette amitié lui était indispensable pour introduire et développer chez nous cette franc-maçonnerie qu'elle **avait justement créée chez elle, en 1717, à notre intention, au moment même, où elle négociait avec nous les traités de 1716-17-18.**

Nouveau cheval de Troie, cette soudaine amitié, que notre implacable ennemie venait de se découvrir pour nous, portait dans ses flancs le venin qui allait ouvrir toutes grandes les portes de notre maison à toutes les calamités qui devaient nous conduire jusqu'au désastre final de 1940, **le venin qui, même aux heures où l'Angleterre devint notre ennemie, ne cessa de travailler chez nous, pour elle, contre nous.**

LOUIS XV (1723-1775).

Le redressement.

L'amitié anglaise ne se démentit pas tant que dura notre asservissement, mais voici qu'avec le temps et sous l'habile impulsion du cardinal Fleury, ministre de Louis XV de 1726 à 1743, notre marine s'était développée, notre commerce maritime s'était étendu, et nous commençons à tirer un parti important de toutes les colonies que le traité d'Utrecht ne nous avait pas enlevées, c'est-à-dire : le Canada, la grande partie des Etats-Unis actuels ...et les Indes. Notre Compagnie des Indes, notamment connaissait une très grande prospérité, et ses actions, cotées 680 livres en 1725, avaient atteint 2.316 livres en 1740 (E. MORAND, *op. cit.*, p. 28).

D'un mot, il se produisait pour la première fois ce qui devait si souvent se produire au cours du siècle suivant : un monarque, qu'il fut mis sur le trône par la volonté ou le consentement agissant de l'Angleterre, tels le premier Consul (devenu monarque par la suite), Louis XVIII, Louis-Philippe et Napoléon III ; ou bien qu'il ait trouvé, comme Louis XV, sa couronne inféodée à l'Angleterre, finissait toujours par échapper à la tutelle anglaise et par devenir spécifiquement français. Il était réservé à la République de devenir, au contraire, de plus en plus pro-étrangère et antifrançaise, jusqu'à la trahison totale.

Donc, la France renaissait, ses colonies prospéraient, et les financiers et les marchands de la City de Londres découvraient une concurrence. Dès cet instant, la loi britannique : « *Au concurrent qui menace le commerce britannique susciter une guerre* », entrainé en jeu. Mais ce concurrent était aussi un vieil allié de trente ans... Qu'importe ! **L'Angleterre n'a pas d'amitié. Elle n'a que des intérêts** (Palmerston). De cette alliance, d'ailleurs, elle se souciait beaucoup moins maintenant. Elle l'avait voulue pour introduire chez nous la franc-maçonnerie, **et celle-ci était en place.** Le but était atteint. De cette alliance elle se servirait donc une dernière fois, mais ce serait pour nous **jeter dans la guerre (ô temps précurseur de 1940) et nous attaquer ensuite.**

Vite, elle se hâte de créer, le 11 décembre 1743, « *la Grande Loge anglaise de France* », organisme fédéral des 22 loges existantes, pour assurer la bonne et rapide exécution des ordres venus de Londres. Puis, ses aveugles serviteurs ainsi puissamment organisés chez nous, elle ne poursuit plus que de nous jeter dans une guerre.

GUERRE DE SUCCESSION D'AUTRICHE (1744-1748).

Une guerre était imminente entre l'Autriche et la Prusse à l'occasion de la succession au trône d'Autriche. Notre intérêt était alors de soutenir la Prusse. Diplomatiquement nous n'y manquions pas, mais nous hésitions à prendre les armes. Pour nous y décider, l'Angleterre de toute son amitié nous y engage et nous jure qu'elle restera neutre. Une vieille alliée de trente ans ! Comment ne pas avoir confiance en sa parole ? Elle sait si bien promettre et jurer son désintéressement ! Donc, nous la croyons, nous l'écoutons, et nous déclarons la guerre à l'Autriche. Mais, à peine avons-nous pris les armes, que, tenant sa parole à sa manière, elle prend parti pour l'Autriche, et nous déclare la guerre à son tour.

Il ne s'agit que de s'entendre et de savoir une fois pour toutes que c'est là ce qu'on appelle : « *le Fair Play et l'amitié* »

anglaise ». Mais combien de Français savent-ils, dans sa réalité, ce précédent de notre Histoire ?...

LE DÉFAITISME MAÇONNIQUE.

L'Angleterre avait atteint son premier **BUT** : nous fourvoyer dans la guerre. Il ne lui restait plus que d'atteindre le deuxième : nous faire battre. Mais les opérations militaires tournent mal pour elle et ses alliés. Sous la conduite du maréchal de Saxe, l'armée française ne connaît que des victoires, notamment, celle de Fontenoy (11 mai 1745), et elle allait envahir la Hollande autrichienne quand, **pour la première fois, la propagande maçonnique sur l'opinion publique entra en jeu**. Une incompréhensible campagne de découragement réussit à ruiner le moral du pays, en exploitant contre cette guerre victorieuse les sacrifices financiers qu'elle exigeait. Surpris et désespéré par ce phénomène qu'il ne pouvait comprendre, le gouvernement de Louis XV, sous cette influence, signa à Aix-la-Chapelle, en 1748, une véritable paix blanche. Nous rendions toutes nos conquêtes, aussi bien en France qu'aux Indes, où Dupleix venait d'enlever Madras aux Anglais. Seul, le roi de Prusse gagnait la Silésie. De là naquit l'expression : « *Travailler pour le roi de Prusse* ».

La Fédération du 11 décembre 1743, qui avait institué « **la Grande Loge anglaise de France** », n'avait pas été un vain mot.

Résumons :

cette date : 11 décembre 1743. Création de la « **Grande Loge anglaise de France** », quand l'Angleterre a déjà décidé la guerre contre nous ;

cette propagande : que, seule, la franc-maçonnerie est capable de réussir ;

cette coïncidence : la franc-maçonnerie est **spécifiquement anglaise**, et cette propagande ne sert et ne peut servir qu'à **sauver l'Angleterre battue**;

cette constatation : un hasard semblable, au cours des deux siècles qui vont suivre, se renouvellera chaque fois que l'Angleterre en aura besoin.

Les anciens disaient : « *Is fecit cui prodest*. » « Il a fait cela, celui auquel cela profite. »

GUERRE DE SEPT ANS (1756-1763).

Il était certes beau de se tirer par une paix blanche d'une guerre où l'on n'avait connu que des défaites. Mais le **BUT**, abattre la France et lui voler ses colonies, n'en était pas moins manqué. Il n'y avait donc qu'à recommencer, mais en s'y prenant mieux cette fois.

La Prusse venait d'être élevée au rang de grande puissance. Elle était devenue un atout avec lequel il faudrait désormais compter en Europe. Et l'Angleterre, avec une maestria qu'il faut admirer, réussit à nous enlever cette alliée pour laquelle nous venions de nous battre et à la mettre dans son jeu contre nous.

Pour nous voler nos colonies en toute tranquillité, il fallait nous mettre hors d'état de les secourir ; et ce but serait pleinement atteint si, nos bateaux préalablement confisqués, nous nous trouvions par surcroît immobilisés par une guerre sur le continent. Les rôles furent donc partagés : le vol des bateaux serait le fait de l'Angleterre, et la guerre celui de la Prusse.

LE PIRATE AMIRAL BOSCAZVEN.

Le 10 mai 1755, en pleine paix, sans que l'on fût même dans ce qu'on appelle une période de tension diplomatique, sans aucune provocation de notre part, ni aucun préavis de la sienne, et exactement comme devait tenter de le faire cent quatre-vingt-cinq ans plus tard un autre amiral anglais à Mers-el-Kébir, l'amiral Boscawen, sur un ordre venu de Londres, attaqua et saisissait près de Terre-Neuve trois navires français se rendant au Canada. Aussitôt, sur toutes les mers du monde, la flotte anglaise courait sus à tous nos navires naviguant paisiblement, et, en 3 mois, nous volait 300 navires marchands et 8.000 hommes d'équipage (E. MORAND, p. 32).

Louis XV fait quand même l'impossible pour éviter la guerre, et plusieurs mois se passent en vaines négociations. Mais, à la fin de 1755, il fallut se résigner à l'inévitable, devant la mauvaise foi de l'Angleterre devenue cynique, sûre qu'elle était maintenant de son alliance avec la Prusse, laquelle fut signée à Londres quelques jours plus tard, le 16 janvier 1756.

Pour y parer, la France signait à son tour, le 1^{er} mai 1756, un traité d'alliance avec l'Autriche.

Ce fameux traité, connu sous le nom de « *Renversement des alliances* », ne fut pas compris par le peuple. Certains historiens ont même écrit qu'il fut, entre la monarchie et le peuple, le point de départ du divorce qui devait se consommer le 21 janvier 1793. Il y a certainement beaucoup de vrai dans cette opinion, et nous y reviendrons tout à l'heure.

La guerre de Sept ans fut un désastre, au terme duquel le traité de Paris, signé le 10 février 1763, nous chassait des Indes, du Canada et des Etats-Unis actuels, dont se saisissait l'Angleterre, qui, de tout notre empire colonial, ne nous laissait que quelques îles perdues au milieu des mers lointaines (E. MORAND, p. 36).

LE DÉFAITISME MAÇONNIQUE PERFECTIONNÉ. LES ARPENTS DE NEIGE.

Sous l'influence du génie créateur de Richelieu et de Colbert, la France avait mis plus d'un siècle à créer un empire colonial. Cette méthode laborieuse n'est point le fait préféré de l'Angleterre. Il lui faut mieux, plus vite et moins coûteux. Elle nous avait laissé créer et construire ; puis quand l'édifice lui était apparu beau et désirable, se jetant sur nous comme un voleur dans la nuit, elle nous avait d'abord volé nos bateaux, et, pendant que la Prusse nous occupait en Europe, elle s'était jetée sur notre empire et nous l'avait volé.

D'autres complices, des Français ceux-là, mais aveugles ou vendus, embrigadés par elle dans cette colossale organisation de propagande avec laquelle nous sommes maintenant familiarisés, créaient chez nous en même temps l'atmosphère favorable à ce vol, en propageant la diffusion de bobards et de mensonges, tels que les célèbres « *Arpents de*

neige » du franc-maçon Voltaire, qui désignait ainsi le Canada et la richissime vallée de l'Ohio, une des plus riches du monde.

La construction laborieuse, manière française ; le vol, manière anglaise. L'histoire tout entière de ces deux peuples n'est-elle pas dans ces quelques mots ? Et c'est certainement, il n'en faut pas douter, à ce précédent historique que se réfèrent ceux qui, de nos jours, s'en vont répétant que, victorieuse, l'Angleterre nous rendrait nos colonies, puisqu'elle l'a dit, et que la radio de Londres le leur répète, exactement comme Voltaire et les francs-maçons répétaient, propageaient et finissaient par convaincre une partie importante de l'opinion qu'il était fou de se battre pour disputer à l'Angleterre quelques arpents de neige !

LE RENVERSEMENT DES ALLIANCES (1^{ER} MAI 1756).

Et ce fut dans le même but et pour servir pareillement les intérêts de l'Angleterre que les mêmes francs-maçons soulevèrent **l'OPINION** contre le fameux renversement des alliances du 1^{er} mai 1756 ; acte louable entre tous, à l'actif de la diplomatie de Louis XV, grâce auquel le désastre put être limité à notre empire et n'atteignit que peu la France métropolitaine. Nous avons renversé nos alliances le 1^{er} mai 1756 parce que, menacés de tous côtés, il nous fallait nous défendre ; parce que l'Angleterre, ayant la première renversé ses alliances en abandonnant l'Autriche et en retournant contre nous notre alliée, la Prusse, il ne nous restait plus que la possibilité de nous allier à l'Autriche ou de rester seuls. Peu d'actes diplomatiques ont eu la bonne fortune d'une justification aussi impérieuse et d'une nécessité aussi évidente. Mais cinquante années de république maçonnique nous ont appris aujourd'hui que, suivant la parole de l'un de ses psychologues : « **En matière d'OPINION, les événements comptent peu : seule importe, la publicité donnée à leur déformation.** »

Nous avons fini par nous en apercevoir... Les psychologues maçonniques l'avaient compris avant nous, et en cela ils ont marqué le point.

Au cours de la guerre de succession d'Autriche, ils avaient réussi à faire crier au peuple : « **A bas ma victoire !** » Se perfectionnant, ils étaient arrivés, au cours de la guerre de Sept ans, à lui faire crier : « **Vive ma mort !** »

La société et le peuple, par une aberration inouïe du sens national le plus élémentaire, applaudissaient au succès du roi de Prusse et chantaient nos généraux vaincus (E. MORAND, p. 34).

Privé de bateaux pour soutenir la guerre en Amérique et aux Indes, trahi à l'intérieur par une **OPINION** publique résolument hostile, qui, pour employer une expression de nos jours, ne pensait qu'à saboter la défense nationale, fait que, dans son ignorance des choses maçonniques, il ne pouvait arriver à comprendre, comment le gouvernement de Louis XV aurait-il pu être vainqueur !

Pour la deuxième fois, l'acte fédératif du 11 décembre 1743, qui avait créé « la Grande Loge anglaise de France », n'avait pas été un vain mot.

LE GRAND MAÎTRE COMTE DE CLERMONT.

C'est un devoir d'information de ne pas clore cet exposé de la guerre de Sept ans sans porter à la connaissance du lecteur le fait suivant. Le 11 décembre 1743, **la Grande Loge anglaise de France** ne fédérait que 22 loges. Elle s'était étendue depuis lors. Un certain nombre, parmi les plus grands personnages du royaume, appartenaient maintenant à la secte, qui avait ainsi réalisé la plus profitable des mainmises sur toutes les avenues du pouvoir. Tel, ce comte de Clermont, prince de sang royal, nouveau grand maître de l'Ordre maçonnique en France, qui fut alors l'un des chefs de nos armées en Allemagne, où il se fit battre à Crefeld, en 1758, par Ferdinand de Brunswick, général prussien, aux ordres et à la solde de l'Angleterre (E. MORAND, p. 35).

Le grand maître de « **la Grande Loge anglaise en France** » n'était pas nécessairement lui aussi à la solde de l'Angleterre. Mais, conscient ou non, pouvait-il échapper à son influence ? Conscient ou non, il n'en était pas moins le grand maître de l'organisation n° 1 de ce qui pouvait bien à cette époque porter un autre nom, mais qui n'en était pas moins ce qui de nos jours s'appelle : l'INTELLIGENCE SERVICE.

LE MENSONGE MAÇONNIQUE ET L'ŒUVRE DE LOUIS XV.

L'histoire du XVIII^e siècle est certainement, celle qui a été la plus déformée et la plus avilie par les historiens officiels contemporains. Il était de règle d'enseigner aux écoliers français que ce furent les fautes, et beaucoup disaient les crimes de Louis XV qui furent la cause de la Révolution. C'est pourquoi nous nous sommes assez longuement étendu sur l'histoire de la **conspiration maçonnique, qui seule doit porter la responsabilité de la perte de notre premier empire colonial.** Qui donc pourrait équitablement faire grief au gouvernement de Louis XV, d'en avoir été la dupe et la victime, quand, après cent ans et plus de trahison ininterrompue, voici que, sous nos yeux, cette conspiration nous a si bien joués nous-mêmes que vendus, vaincus, anéantis par elle à un point que la France n'avait jamais connu, ceux qui commencent à comprendre ne sont encore qu'une faible minorité. Il faut les éclairer. Mais, de grâce ! pardonnons d'abord à Louis XV, et notons au passage que, sans les travaux tout récents de méritoires chercheurs, au rang desquels il faut citer M. Pierre Cazotte, le mensonge maçonnique aurait continué à nous faire ignorer que le règne de Louis XV fut le grand règne de l'organisation intérieure.

N'est-ce donc rien pour un roi que d'être le père de cet admirable réseau de routes nationales qui fait l'admiration du monde et de l'avoir construit **sans avoir endetté l'Etat ?**

N'est-ce donc rien non plus que d'avoir créé toutes les administrations modernes, dont le mensonge maçonnique **a** fait attribuer tout le mérite au Consulat, alors que Bonaparte n'a fait que remettre en place et développer ce que Louis XV avait créé, et que la Révolution avait détruit. Et que ce furent notamment tous les cadres et tous les grands directeurs de toutes les administrations dispersées par la Révolution que le premier Consul rappela et chargea du soin de reconstruire.

N'enlevons en rien au premier Consul sa gloire de génial administrateur. Le génie consiste aussi bien à savoir créer qu'à savoir se servir de ce qui est. Mais pour masquer **la conspiration maçonnique, qui seule prépara, créa et conduisit la Révolution, sur l'ordre, sous la conduite et pour le compte de l'Angleterre**, il fallait un responsable.

L'escamotage de l'œuvre organisatrice de Louis XV la plus grande de l'Histoire de France, est certainement une magistrale réussite maçonnique, à l'usage des classes instruites.

LOUIS XVI

Après le traité de Paris, 10 février 1763, qui mettait fin à la guerre de Sept ans et ratifiait le vol par l'Angleterre de notre premier empire colonial, les yeux s'ouvrent en France sur les désastres de cette guerre. Choiseul refait une flotte et pense à la revanche. L'heure en approchait quand, sous des influences dont l'Histoire n'a jamais défini le fin mot. Louis XV, en 1770, décida de se séparer de lui.

L'INDÉPENDANCE DES ETATS-UNIS, CAUSE DÉTERMINANTE DE LA RÉVOLUTION.

Mais Louis XVI, qui montra toujours un sens profond de la politique étrangère, reprend la pensée de Choiseul, et, pour prendre sa revanche en affaiblissant autant que possible notre éternelle ennemie, il saisit l'occasion que lui offre la révolte contre celle-ci de sa colonie des Etats-Unis actuels d'Amérique, qu'elle nous avait volée au traité de Paris en 1763.

Grâce au corps expéditionnaire de 15.000 hommes commandé par La Fayette, l'armée franco-américaine captura toute l'armée anglaise à Yorktown, le 19 octobre 1781, et, le 3 septembre 1783, le traité de Versailles ratifiait l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique.

Il n'est pas d'écolier de notre génération qui n'ait appris que « *la Révolution française fut un élan spontané du peuple pour se libérer de la tyrannie que depuis..., etc.* ».

L'histoire officielle tout entière des causes et de la conduite de cette Révolution n'est qu'un colossal tissu d'erreurs et de mensonges, qui, dans un sens, laisse dans l'admiration ceux des hommes de notre génération qui savent que cette Révolution qui bouleversa la France et même le monde, **fut tout simplement une création de l'INTELLIGENCE SERVICE**, au service des financiers et des marchands de la Cité de Londres; et ce, en application de la règle n° 1 de la diplomatie anglaise : « *Au concurrent menaçant le commerce britannique, susciter un rival qui lui fasse la guerre ou une révolution qui le désagrège.* »

La France venait de porter un coup de la plus haute gravité au commerce britannique en lui faisant perdre les Etats-Unis. Demain, elle pouvait lui faire perdre le Canada. Il fallait aviser et, sans plus tarder, passer à la réalisation de ce qui, depuis plus de vingt ans, se préparait méthodiquement.

Trois dates que nous retrouverons plus loin sont éloquentes :

1783 : Traité de Versailles, par lequel Louis XVI enlève les Etats-Unis à l'Angleterre;

1786 : Convent maçonnique de Francfort, qui condamne Louis XVI à mort;

1789 : La Révolution se déclenche.

LA REVOLUTION

SCHÉMA.

Le schéma réel de la Révolution est très simple.

BUT DE L'ANGLETERRE.

En finir avec la France, concurrente commerciale, qui renaissait sans cesse, en réussissant ce qui, deux fois déjà avait été manqué sous Louis XV. Dans ce **BUT, la désagréger par une Révolution, la faire envahir par l'Europe tout entière, la dépecer et la rayer de la carte du monde. Anvers, 8 avril 1793.** Cette date, qui reviendra, est la date symbolique de toute la Révolution.

MOYEN.

Préparer, conduire et faire aboutir cette Révolution par la franc-maçonnerie. Le **DESPOTE de L'OPINION**, qui, sur ce terrain, a toujours la supériorité de l'armée organisée, disciplinée et invisible sur le troupeau bêlant.

ORGANISATION DE CETTE ARMÉE.

Un chef qui soit personnellement intéressé au succès. Un accord est donc conclu avec le duc d'Orléans, auquel l'Angleterre promet la couronne de France, quand il aura réussi à la rendre vacante par l'exécution de Louis XVI.

DES LOGES.

a) En nombre suffisant pour couvrir tout le pays;
b) D'une composition telle, qu'elles puissent mobiliser le peuple, surtout les bas-fonds, qui seront indispensables pour le succès des journées révolutionnaires.

LA PRÉPARATION MAÇONNIQUE.

Considérons encore les dates :

Choiseul, parce qu'il préparait la revanche du traité de Paris de **1763**, est renvoyé par Louis XV, dupé, le **24 décembre 1770**. La révolution de palais qui dissout la Grande Loge de France et la remplace par le démocratique Grand-Orient de France est acquise le **24 décembre 1772**, et les loges, aussitôt, se multiplient à une cadence accélérée.

Avec le Grand-Orient, apparaît dans le serment maçonnique : « ***l'obligation d'obéir à son chef maçonnique, même à l'encontre des ordres du roi*** ».

A la Grande Loge, le principe d'égalité était limité à l'égalité entre les frères. Au Grand-Orient, il est étendu à l'humanité. Tous les hommes étant égaux, il en découlait que nul n'avait plus le droit d'être roi. D'où le principe de liberté, duquel découle celui de la souveraineté populaire.

Le *Contrat social* de Rousseau avait paru en 1762.

Voltaire, établi à Ferney, lança ses pamphlets anonymes de 1760 à 1778, date de sa mort. Diderot publie son *Encyclopédie* à partir de 1751, mais surtout de 1765 à 1773. Turgot, ministre franc-maçon de Louis XVI, combat de toutes ses forces le projet d'intervention en Amérique. Cette attitude d'un homme aussi intelligent, dans une entreprise où l'intérêt de la France était aussi évident, montre d'une manière stupéfiante jusqu'où peut aller l'emprise de la déformation maçonnique même sur un cerveau aussi doué que celui de Turgot.

En **1786** : Trois ans après le traité de Versailles, le Grand-Orient est prêt. Il commande à **700** loges. La littérature de Voltaire, Rousseau, Diderot, Montesquieu, tous francs-maçons, a troublé les cerveaux de la noblesse et de la bourgeoisie, **non ceux du peuple, dont personne ne se soucie**. Le principe de souveraineté nationale y a fait son chemin. En conséquence, un convent qui réunit des francs-maçons français et anglais se réunit hors de France, à Francfort, en Allemagne ; les derniers plans y sont arrêtés, et le roi de France y est condamné à mort.

Désormais, de par le serment maçonnique et sans qu'aucune considération de famille, de patrie, d'honneur ni de devoir puisse jamais l'arrêter, tout maçon, sous peine de mort, sera tenu de concourir à l'exécution de cette sentence.

M. Deschamps, dans son livre *Les sociétés secrètes et la société*, rapporte le fait suivant, qui vaut d'être cité :

Ce sont les aveux du régicide Jean Debry, devenu préfet de l'Empire, recueillis plus tard par des gens dignes de foi :

« *J'étais parti de chez moi dans la décision formelle de voter le bannissement du roi, non la mort. Je l'avais promis à ma femme. Arrivé à l'assemblée, on me rappela d'un signe le Serment des loges. Je votai la mort* ». (DESCHAMPS et Claude JANET, *Les sociétés secrètes et la société*, 4^e éd., 2 vol. in-8°, Paris, Oudin, t. II, chap. VI, § 2 : « Le régicide et le Convent maçonnique de 1786 », p. 134-136, cité par E. Morand).

Un siècle passa. Qui dira combien de fois et combien de francs-maçons, députés, sénateurs, ministres ou puissants personnages de la république maçonnique, **qui se refusaient à voter ou à ordonner une mesure qu'ils savaient néfaste ou mortelle pour la France, se sont vu, d'un geste, d'un mot, d'un regard, ou par un bout de papier signé d'autorité et par INCONNU de leur propre nom, rappeler le serment d'obéissance maçonnique même à l'encontre du bien de la patrie**

Là est le drame, et le drame tout entier, de la France assassinée.

LA MANŒUVRE.

La franc-maçonnerie avait à son actif **DEUX** grandes réussites d'agitation de **L'OPINION**. Elle était donc assurée de son succès sur le terrain électoral ; surtout en un temps où personne ne se méfiait d'elle. Si elle obtenait la convocation des Etats généraux, elle en serait obligatoirement l'âme et elle y mènerait à son gré le train contre la monarchie. Pour obtenir cette convocation, il fallait un prétexte. Le déficit budgétaire serait certainement le meilleur. Mais il se trouvait que, malgré la guerre d'Amérique et la continuation de la construction de notre splendide réseau de routes nationales, les finances étaient au-dessus de l'étiage normal. Qu'à cela ne tienne. Elles seront dilapidées. Et, sous des influences que nous comprenons aujourd'hui, mais dont Louis XVI, dans l'ignorance totale où l'on était à cette époque sur le fait maçonnique, est bien excusable d'avoir été la dupe, les finances furent, à la fin de 1783, confiées à Calonne, le ministre le plus dissipateur qui ait jamais existé. En pleine paix et en moins de trois ans, il emprunte plus que Necker pendant toute la guerre d'Amérique... Le 20 août 1786, la caisse était vide, l'emprunt impossible, et dès lors commença **la lutte décisive, entre le roi de France et le potentat, maître absolu de L'OPINION et de l'armée des 700 loges, le duc d'Orléans.**

Pour aviser au déficit, l'assemblée des notables est convoquée. Mais, par la voix du franc-maçon La Fayette, elle refuse d'examiner les projets, et demande la convocation des Etats généraux. La Fayette était certainement bien loin de toute pensée antimonarchique, tout autant que de toute intention de travailler pour l'Angleterre contre sa propre patrie, **et cet exemple illustre bien à quel point un franc-maçon peut être inconscient de la cause qu'il sert.**

Calonne est remplacé par Loménie de Brienne, qui renvoie les notables et s'adressé au Parlement. Sous l'influence du duc d'Orléans et de ceux de ses membres qui étaient francs-maçons, le Parlement refuse, demande à son tour les Etats généraux et adopte une attitude si ouvertement révolutionnaire que le roi doit se résoudre à le mettre en vacances.

A ce moment la rue entre en scène et des émeutes éclatent un peu partout. Le vrai peuple reste chez lui, mais la tourbe et la lie font figure de peuple et hurlent surtout contre la reine. La monarchie, qui ne connaissait pas **l'adversaire invisible** qu'elle rencontrait pour la première fois depuis neuf siècles qu'elle régnait sur la France, ne commit obligatoirement que des erreurs. En accordant les Etats généraux, elle croit ramener le calme... ; elle ne fait que hisser au pouvoir **la franc-maçonnerie, créée en Angleterre et importée par elle en France, comme une mine, pour faire sauter la nation concurrente.**

LES ASSEMBLÉES MAÇONNIQUES. ETATS GÉNÉRAUX. CONVENTION.

Les élections aux Etats généraux furent un triomphe maçonnique. Le franc-maçon Gaston Martin, historien de la franc-maçonnerie, dans son ouvrage, *La franc-maçonnerie et la préparation de la Révolution* (in-12, Paris, Presses universitaires, 1926), s'explique ainsi :

« *Il n'est pas exagéré de dire que près de la moitié des députés aux Etats généraux appartenaient comme membres actifs au Grand-Orient de France, et, encore une fois, la disproportion entre ce pourcentage et celui des Maçons*

dans la population du royaume, doit faire écarter l'idée que, seul, le hasard était en cause. » (p. 148.)

M. Gaston Martin dit fort juste. La France comptait en ce temps-là 20 millions d'habitants, dont 14.000 francs-maçons, soit 1 franc-maçon par 1.500 habitants. **L'OPINION C'EST MOI**, avons-nous écrit de la franc-maçonnerie. Méditons cette proportion :

Dans la population, 1 F. : M. : sur 1.500 Français ;

Aux Etats généraux, 1 F. : M. : sur 2 élus

Dans la lutte entre des hommes organisés, disciplinés, qui obéissent aveuglément aux ordres d'un **INCONNU**, qui mentent et se présentent impudemment comme le contraire de ce qu'ils sont en réalité, et la foule de ceux qui vont aux urnes en bêlant au petit bonheur, comment pourrait-il en être autrement ?

Tenant compte de la même supériorité qu'ont au sein d'une assemblée **ceux qui, sur chaque question, font chorus avec leurs chefs de file, contre la masse des indécis et des indéterminés**, quel triomphe permanent n'eût pas été le leur ? Cent vingt députés, par surcroît, et de toute évidence des non-francs-maçons auxquels la populace rendait la vie impossible, abandonnèrent dès les journées d'octobre 1789 l'assemblée, pour n'y jamais reparaître.

Tels furent les Etats généraux. Quant à la Convention, elle fut, à proprement parler, **un convent maçonnique**, et presque tous les non-francs-maçons qui s'y étaient fourvoyés par accident, ainsi d'ailleurs que bon nombre de francs-maçons jugés trop tièdes parce que leurs yeux s'ouvraient, durent s'enfuir presque aussitôt.

A son ouverture, en septembre 1792, elle comptait 782 membres

Dès le mois suivant il n'y en paraissait plus que 460

Quatre mois après, en janvier 1793, ce chiffre tombait à 350 membres

Au dixième mois, en juillet, il tombait à 200 membres, chiffre auquel il se maintint jusqu'au 9 thermidor.

La mort du roi fut votée à **UNE** voix de majorité, par environ 350 présents d'une assemblée de 782 membres. Oh ! fiction de l'élection !

ANVERS, 8 AVRIL 1793.

Nous voici au cœur du drame, au moment où **l'Angleterre, déjà, prête à sonner l'hallali**, juge la partie définitivement gagnée, abat ses cartes, jette le masque, et, par ses actes, proclame à la face du monde **la vérité sur l'immense mystification maçonnique et révolutionnaire**, en appelant l'Europe entière à la curée de la France effondrée.

Pour assurer la vacance de la couronne, qui, selon ses accords avec l'Angleterre, doit lui revenir sous la forme d'une monarchie constitutionnelle, le duc d'Orléans, devenu le Citoyen Philippe-Egalité, a voté la mort du roi. Qu'en est-il advenu ?

Le **21 janvier 1793**, le roi de France est monté sur l'échafaud.

DIX jours plus tard, le **31 janvier**, avec une duplicité qu'il nous faut méditer, **nous, hommes de 1942**, l'Angleterre, devant ce crime commis sur son ordre par sa franc-maçonnerie, joue soudain l'indignation et s'en saisit pour amener contre l'affreuse nation régicide, tout ce qui en Europe n'était pas encore en guerre contre nous, et donne l'exemple en nous la déclarant.

Deux yeux s'ouvrent alors. Ce sont ceux du citoyen traître Philippe-Egalité.

Soutenu par un état-major d'aristocrates, cadets aigris de noblesse, pour la plupart conscients comme lui et quelques milliers de bourgeois, pour la plupart, inconscients, il avait mené cette révolution pour voler son trône à son roi. Et voici que sa tâche terminée, et se croyant à la veille d'en gravir les marches, il s'aperçoit que l'Angleterre s'est jouée de lui en lui promettant la couronne d'une nation contre laquelle, dans un formidable ricanement, elle amène l'Europe entière pour une guerre d'extermination.

Et c'était tellement vrai que le **8 AVRIL 1793** (deux mois plus tard), les représentants de l'Angleterre, de la Prusse et de l'Autriche, réunis à **ANVERS**, se mettaient d'accord sur le partage de la France. L'Angleterre aurait Dunkerque et le solde de nos colonies ; l'Autriche, les Flandres et l'Artois ; la Prusse, l'Alsace-Lorraine. Les autres, ce qu'ils pourraient prendre (E. MORAND, p. 80).

S'il nous était donné de redevenir écoliers et qu'un examinateur nous demandât : Quel fut le **BUT** de la Révolution française ?

Nous répondrions : **ANVERS, 8 AVRIL 1793.**

L'ANGLETERRE LAISSE TOMBER LA FRANC-MAÇONNERIE.

Criminel impayé, il ne restait plus au grand maître du Grand-Orient qui avait fait la Révolution française qu'à abandonner la partie ; ce qu'il fit **UN MOIS** plus tard, le 22 février 1793, dans une lettre restée fameuse où il donnait sa démission de grand maître du Grand-Orient de France.

Quant à la franc-maçonnerie, moralement tout autant que matériellement, elle avait ruiné, bouleversé, désorganisé la nation. Il n'y avait plus ni finances, ni administration. En assassinant le **ROI**, elle avait aussi éteint la dernière lueur autour de laquelle, pensait-on en Angleterre, la France, dans une détresse suprême, pourrait encore se rallier. **La proie était prête. L'Angleterre pouvait s'en saisir.** Et de cette curée de la France déliquescence, pour laquelle, à son appel, l'Europe entière s'ébranlait maintenant, **l'Angleterre était tellement certaine** qu'elle laissait tomber sa franc-maçonnerie française, qui l'avait pourtant si bien servie, **mais qui n'offrait plus désormais aucun intérêt pour elle.** Sa tâche terminée, elle pouvait disparaître. Et, à l'exemple de son chef, elle disparut après la dernière assemblée du Grand-Orient, tenue le **13 MAI 1793**, sous la forme réduite d'une chambre d'administration. C'est la règle avons-nous déjà dit à l'occasion d'une circonstance semblable : on conserve ce qui peut servir, non ce qui a achevé de servir. Il faut savoir être pratique...

De la franc-maçonnerie, il ne sera plus question, et son existence sera sans manifestation aucune jusqu'au moment du Directoire, quand, l'anéantissement de la France manqué grâce à l'échec de l'invasion de 1793 et aux vicissitudes de Bonaparte, l'Angleterre se retrouvera avoir à nouveau **besoin de reprendre en main la direction des affaires de la France**.

Et ce fut sans réaction aucune, ni du peuple, ni des francs-maçons, ni de personne, que le grand maître depuis vingt et un ans du Grand-Orient de France, le père et le chef de toute la Révolution, tel un vulgaire noble de l'époque, gravit à son tour les marches de l'échafaud, le 6 novembre 1793. **Il avait achevé de servir.**

Savent-ils cela, nos dissidents anglophiles ?

RAPPROCHEMENT SUGGESTIF.

Au lieu de : Période préparatoire de dérèglement des cerveaux, de 1772 à 1789 : 17 ans

Mettez : Période préparatoire de destruction de la victoire et des insanités de la Société des Nations, de 1919 à 1936 : 17 ans

Au lieu de : Période de désagrégation nationale par les troubles de la Révolution, de 1789 à 1793 : 4 ans

Mettez : Période de désagrégation nationale par les troubles du Front populaire, de 1936 à 1939 : 3 ans

Au lieu de : Trahison anglaise d'abord, et invasion ensuite (1793).

Mettez : Invasion d'abord, et trahison anglaise ensuite (1910).

Au lieu de : Coup d'arrêt de 1793 et de Bonaparte,

Mettez : Coup d'arrêt de Pétain,

et vous trouverez, à un siècle et demi de distance, les mêmes manœuvres de la même franc-maçonnerie toujours agissante pour le compte de la même Angleterre contre la même France. Vous y reconnaîtrez aussi la même Providence.

LE CONSULAT ET L'EMPIRE

La franc-maçonnerie disparue, les francs-maçons gardent, certes, individuellement leurs idées dites libérales, pour laquelle ils avaient cru travailler, mais, sur le plan national, ils se retrouvent libres et Français, et les merveilles des armées de 1793 et 1794 devinrent possibles. Il ne peut être mis en doute que si une franc-maçonnerie agissante était alors intervenue pour dévoyer **L'OPINION**, comme elle avait si bien réussi à la dévoyer au cours des deux guerres du règne de Louis XV ; comme elle la dévoie présentement par la radio anglaise, la France eût été irrémédiablement perdue. Aussi ce fut à Londres une déception qui confina à l'ahurissement quand il fut acquis que, de cette Révolution faite pour tuer la France, surgissait l'homme de génie qui, par ses victoires, allait, au traité de Campo-Formio, le 17 octobre 1797, assurer les limites d'une France plus grande que jamais, possédant toute la rive gauche du Rhin, donc la Belgique et Anvers, qu'il appela lui-même : « **un pistolet chargé au cœur de l'Angleterre** ».

Et tout cela parce que, trop sûre de sa victoire, l'Angleterre avait jeté le masque trop tôt et trop tôt abandonné la plus valeureuse de toutes ses armées : la franc-maçonnerie, l'Organisation n° **UN**, de ce qui, de nos jours, s'appelle l'INTELLIGENCE SERVICE.

Cette stupéfaction, **cet ahurissement de L'OPINION anglaise devant l'aboutissement de cette Révolution, faite pour abattre à jamais la France, pèseront lourdement sur les destinées ultérieures de notre pays.**

Les maîtres occultes de l'Angleterre savaient évidemment la raison qui avait amené la Révolution à tourner à leur complète confusion. Ils se mordaient les doigts d'avoir trop tôt jeté la franc-maçonnerie par-dessus bord. Ils savaient bien que s'ils l'avaient conservée en activité les choses auraient tourné tout autrement. **Mais cela, ils ne pouvaient pas le dire**, parce que, le dévoiler à **L'OPINION** anglaise, eût été le dévoiler obligatoirement à **L'OPINION** française et **porter à la franc-maçonnerie le coup mortel.**

Ils durent donc subir longtemps **cette erreur de L'OPINION britannique, cette peur de la République**, qui nous vaudra de connaître, avant d'y revenir soixante ans plus tard, en 1875, toute la gamme des régimes intermédiaires : Restauration, Monarchie de Juillet, second Empire.

Pour le moment, la force ayant échoué, il fallait revenir à la diplomatie, et le projet fut conçu à Londres **de faire de ce parvenu qu'était le jeune général Bonaparte un nouveau régent docile à l'Angleterre.**

LA FRANC-MAÇONNERIE REPARAÎT.

En conséquence, le 7 juin 1796, tandis que Bonaparte avait déjà conquis tout le nord de l'Italie, le Grand-Orient de France faisait une réapparition soudaine et procédait à la réouverture de ses travaux. Mais, pour ranimer les loges, il faudra du temps, et ce ne sera que dix-neuf mois plus tard, le 24 février 1798, que le Grand-Orient pourra envoyer à toutes les loges une circulaire les invitant à une nouvelle et féconde activité (sur le rôle de la franc-maçonnerie dans l'élévation de Bonaparte au pouvoir, BÉSUCHET, *Précis historique de l'ordre de la franc-maçonnerie*, in-8°, Paris, 1929, t. II, p. 213 ; E. CARTIER, *Lumières et ténèbres*, in-16, Paris, 1888, p. 183-184).

En attendant, le 16 juillet 1796, quarante jours après la réouverture du Grand-Orient, la franc-maçonnerie réussissait à installer au ministère des relations extérieures (affaires étrangères), et ce pour dix-huit années, c'est-à-dire jusqu'à la chute de Napoléon I^{er}, l'homme le plus vil, le plus corrompu et le plus vendu à l'Angleterre : Talleyrand.

L'EXPÉDITION D'EGYPTE.

Tandis qu'avec le régent l'Angleterre avait eu la certitude d'avoir un homme bien à elle et qui ne lui échapperait pas, il en allait tout autrement avec le jeune vainqueur de la campagne d'Italie, dont la soumission à la volonté britannique n'était garantie par rien.

A ce point **qu'élevé au pouvoir par la franc-maçonnerie, il devrait toujours ignorer que l'Angleterre y avait été pour quelque chose.** Cette carte était donc hasardeuse et il convenait pour Londres de ne la jouer qu'en tout dernier ressort.

C'est pourquoi, avant d'en arriver à cette extrémité, l'Angleterre entendait essayer la force une fois encore ; et les traités de paix qui avaient mis fin à la première coalition étaient-ils à peine paraphés, que déjà elle nouait les intrigues qui allaient rapidement rassembler la seconde. Mais avant d'abattre ses cartes, avant de déclencher contre la France cette seconde coalition, la diplomatie anglaise, grâce à Talleyrand, son représentant au sein du gouvernement français, réussissait à faire adopter par celui-ci le projet de cette fameuse expédition d'Egypte, qui, pour ses desseins, était un coup de maître.

Par cette expédition, elle éloignait et neutralisait notre meilleure armée et surtout notre meilleur général, ce qui fut un puissant argument pour décider l'Autriche et la Russie à reprendre les armes contre nous ; en même temps, qu'en prévision de l'échec toujours possible de ces mêmes alliés, elle se trouverait avoir mis en réserve, en Egypte, le général Bonaparte, pour l'en faire revenir au moment opportun, l'élever au pouvoir, en faire, espérait-elle, son homme, et, par lui, régner encore sur la France.

Par un double miracle, dont seules les vues de l'Angleterre sur Bonaparte peuvent nous donner l'explication, la double traversée de la Méditerranée dans toute sa longueur, aussi bien à l'aller qu'au retour, quand Bonaparte débarquera à Fréjus, se fera sans encombre d'une mer sillonnée par les flottes de l'amiral Nelson.

Au moment choisi par l'Angleterre, Bonaparte reviendra, mais son armée, privée de ses bateaux, incendiés par Nelson, à l'ancre en rade **d'ABOUKIR**, restera prisonnière en Egypte. Lui-même, alerté par la liasse de vieux journaux français que lui fera passer son adversaire, le général anglais Sydney-Smith, par lesquels il apprendra, à la fois la deuxième coalition et le péril dont elle nous menaçait, ne se rembarquera subitement pour la France que quand, par suite de la rupture russo-autrichienne, ce péril sera déjà passé ; quand, la force, ayant une fois de plus virtuellement échoué, l'Angleterre aura décidé le retour à la politique de l'amitié, avec l'espoir, avons-nous dit, de faire de Bonaparte un nouveau régiment docile à ses volontés.

LE 18 BRUMAIRE.

A son départ d'Egypte, Bonaparte ne pouvait se douter de l'échec de la deuxième coalition. En l'apprenant, à son arrivée à Fréjus, il ne pouvait se douter davantage qu'il était là par **la volonté de l'Angleterre de l'élever au pouvoir**, et que ce serait pour obéir à cette volonté que le franc-maçon Talleyrand, soutenu par toutes les loges, serait un mois plus tard, avec le franc-maçon Sieyès, l'âme du **DIX-HUIT BRUMAIRE** (voir E. MORAND, *op. cit.*, p. 89-95).

LA VASSALITÉ MANQUÉE : PAIX D'AMIENS.

Après Marengo (14 juin 1800), l'Angleterre, ayant perdu tous ses alliés, est obligée de signer, le 25 mars 1802, la paix **d'AMIENS**, que d'ailleurs elle souhaitait maintenant. Elle nous rend les quelques colonies que nous avait laissées le traité de Paris et dont elle s'était emparée, évidemment, à la faveur de la Révolution. Elle nous les rend, d'abord parce que c'était peu de chose, ensuite parce que le Premier Consul l'exigeait, enfin parce qu'elle avait intérêt à soutenir la popularité en France de celui qu'elle considérait maintenant comme le futur représentant de sa politique. Mais elle comptait bien alors se rattraper en commerçant avec la France, qui, au sortir de la période révolutionnaire, manquait de tout ; et, suivant le mot de l'un de ses ambassadeurs, « *faire fleurir ses affaires jusque dans Paris* ».

LE REDRESSEMENT.

Mais le premier Consul n'était point de la trempe de ces hommes qui peuvent accepter de n'être que de petits caporaux aux ordres **d'INCONNU** ou de **l'ETRANGER**. Chef de la France, il en prit les destinées résolument en main et lui imprima le plus prestigieux relèvement qu'une nation puisse connaître. Il protégea le commerce, l'industrie, l'agriculture. Pour développer notre commerce maritime, il acheta aux Espagnols la Louisiane et allait leur acheter la Floride.

Une fois de plus, la France renaissait.

LA GUERRE.

La déconvenue de l'Angleterre fut grande, et plus grande encore sa colère contre l'homme sur lequel elle avait misé, que, pour une très grande part, elle avait fait et qui lui échappait. Et, après la guerre, la paix ayant à son tour échoué, les financiers et les commerçants de la City repensèrent à nouveau à la guerre.

Pour le bien et la prospérité de la France, le premier Consul ne pensait qu'à la paix. Il avait ramené sa flotte à 5 vaisseaux et 10 frégates contre les 200 bateaux de l'Angleterre, et son armée aux effectifs du temps de Louis XVI. Aucune provocation ne semble pouvoir ébranler sa volonté de paix. Pas même le refus par l'Angleterre d'exécuter la clause du traité d'Amiens, par laquelle elle devait rendre Malte aux chevaliers de l'Ordre.

Lord Malmesbury, l'un des ministres du Cabinet anglais, en était venu, dans un accès de dépit certainement, à écrire sur son journal privé, où elles devaient être retrouvées plus tard, ces lignes, qui constituent le plus accablant des aveux :

« *Bonaparte souhaite encore ardemment la Paix. Il redoute la guerre, et j'ai le pressentiment qu'aujourd'hui encore, 17 mai, à 9 heures, il consentira à toutes nos propositions et que, pour le moment, nous allons ajourner la guerre, remise mais non perdue.* » (SOREL, *L'Europe et la Révolution française*, 8 vol. in-8°, Paris, Plon, t. VI, liv. II, chap. CI, § 6, p. 296).

LA DEUXIÈME PIRATERIE ANGLAISE À LA BOSCAWEN.

Ce même jour, 17 mai 1803, en pleine paix, sans que l'on fût même dans ce que l'on appelle une période de tension

diplomatique, sans aucune provocation de notre part, ni aucun préavis de la sienne, exactement comme l'avait fait l'amiral Boscawen quarante-huit ans plus tôt, et comme devait tenter de le faire cent trente-sept ans plus tard un autre amiral anglais à Mers-el-Kébir, la flotte anglaise courait sus à tous nos bateaux naviguant paisiblement sur toutes les mers du monde et vous volait 1.200 bateaux marchands.

Douze années de guerre allaient s'ensuivre. La grande épopée napoléonienne était ainsi imposée à l'homme qu'un immense mensonge historique n'a cessé de représenter comme le perturbateur du monde, **et qui n'avait voulu, mais ardemment voulu, n'être grand que dans la Paix.**

TALLEYRAND.

Tandis que l'empereur couvrait la France de gloire sur tous les champs de bataille, près de lui, pour le compte de l'Angleterre, veillait le génie satanique qui, bien insouciant des flots de sang répandus par tous les peuples, frappait ses victoires de stérilité et l'obligeait à un perpétuel recommencement.

Ce fut Talleyrand qui, pour priver nos armées de son génie, lui suggéra, d'ordre de Londres et à la veille de la deuxième coalition, l'idée de l'expédition d'Egypte, avec perspective de marcher ensuite sur les traces du grand Alexandre, pour porter aux Indes le coup de grâce à l'Angleterre.

Ce fut lui qui le fourvoya dans la désastreuse expédition d'Espagne pour en donner le trône à son frère Joseph.

Ce fut lui qui, traître à sa patrie et aux devoirs de sa charge, profita de ce que l'empereur se trouvait empêtré en Espagne pour révéler à l'Autriche la fragilité des liens qui l'unissait au tsar Alexandre, ce qui, en décidant l'Autriche à reprendre les armes contre nous, eut pour conséquence d'assurer la formation de la cinquième coalition, que l'Angleterre s'efforçait vainement de mettre sur pied.

Ce fut lui, enfin, qui lui donna le dernier coup de poignard dans le dos par le complot que, de toutes pièces il monta à Paris, aux derniers jours de la campagne de France, complot qui eut pour conséquence de ramener les envahisseurs sur Paris, et de le leur livrer, au moment où le plan génial de l'empereur de couper les arrières des armées d'invasion réussissant, celles-ci battaient déjà en retraite vers l'Est.

L'aveuglement de Napoléon sur la trahison permanente de son ministère des Affaires étrangères est une chose que l'esprit a de la peine à concevoir. Cependant il n'est pas possible d'en douter. C'est à cet aveuglement et à cette trahison qu'il faut attribuer ce que les historiens appellent la nullité diplomatique de Napoléon, et notamment ce fait extraordinaire de l'Autriche, qui, régulièrement écrasée tous les trois ou quatre ans aux plus grandes batailles de l'Histoire : Castiglione (1797), Marengo et Hohenlinden (1800), Austerlitz (1805), Wagram (1809), effaçait ses défaites comme de simples accidents, et, soldat de l'Angleterre, se retrouvait en guerre contre nous comme si de rien n'avait été (sur l'affiliation maçonnique et les trahisons de Talleyrand, LACOUR-GAYET, *Talleyrand*, 4 vol. in-8°, Paris, Fayot, 1928).

LA RESTAURATION

LA VASSALITÉ BÉNIGNE.

Par le duc d'Orléans Philippe-Egalité, l'Angleterre avait fait la Révolution pour désagréger la France et la livrer à la curée de l'Europe. Le sursaut de 1793 provoqua chez elle une stupéfaction qui, avons-nous dit, confina à l'ahurissement, **et la république lui apparut comme le pire des régimes à donner à la France.** Elle avait poussé Bonaparte, qui, pensait-elle, ne serait ni monarchie ni république. L'échec avait été le pire de tous. Elle en était ainsi venue à vouloir une monarchie genre anglais; et ce fut donc son homme d'argent, qui d'ailleurs laissa une fortune énorme, l'ange gardien qu'elle avait réussi à garder, et qui avait eu le génie satanique de réussir à rester auprès de l'empereur jusqu'au dernier coup de poignard dans le dos, Talleyrand, qui, soutenu par elle, fut chargé de faire accepter au Congrès de Vienne Louis XVIII par les coalisés vainqueurs.

Et voici donc que les fourgons de l'étranger - ces fameux fourgons de l'étranger - inlassable objet de scandale pour ces républicains, eux-mêmes inlassablement à la remorque de l'Angleterre, ne furent que les fourgons de l'Angleterre elle-même. Pire, et ceci ne souffre pas déni. Ce sont ces mêmes fourgons dans lesquels, de l'autre côté de la Manche, nombre d'entre eux, et les plus pétulants, se morfondent présentement avec la république dans l'attente du jour où, par eux, ils seront ramenés en France. Tartufe n'a pas été privé de son rôle dans la comédie démocratique...

Ce fut donc par la volonté anglaise que Louis XVIII monta sur le trône. Ce ne sera pas le dernier régime que la France se **donnera librement par la volonté des Anglais !**

Sous son règne, la France vécut en paix **avec l'Angleterre.**

En effet, détruite à Trafalgar en 1805, notre flotte de guerre n'avait pas été reconstituée. Amputée de **1.200 navires** par le vol de la piraterie anglaise en 1803, et devenue en outre sans objet du fait du blocus anglais depuis cette date, notre marine marchande aussi bien que notre commerce maritime étaient inexistantes. Par ailleurs, exsangue après tant de guerres, la France avait trop à refaire à l'intérieur pour songer à une expansion maritime. La paix et l'amitié avec l'Angleterre furent donc chose facile, et notre vassalité, cette fois, eut au moins ce côté favorable, que nous n'eûmes que bien peu à abdiquer, pour cette excellente raison qu'il n'était possible à l'Angleterre ni de beaucoup nous demander, ni de beaucoup nous envier.

En conséquence, Louis XVIII, qui ne régna que neuf ans, mourut paisiblement sur le trône. En cela, il sera le dernier des monarques français.

LE REDRESSEMENT : ALGER 1830.

Charles X, son successeur, ne connaîtra pas une aussi heureuse fortune, parce que, avec le temps et la France redevenue elle-même, il pourra reprendre une politique extérieure française.

Vers 1825, la question d'Alger prit une importance de premier plan. L'outrage du dey d'Alger à notre consul, M. Deval,

survenait le 30 avril 1827, et il apparut bientôt que, seule, la force serait une solution. Evidemment, l'Angleterre ne voulait à aucun prix nous laisser nous installer à Alger. L'anecdote est bien connue de l'ambassadeur d'Angleterre disant à notre ministre des Affaires étrangères : « *Et si en chemin votre flotte rencontre la flotte anglaise, que fera-t-elle ?* » Et celui-ci de lui répondre : « *Eh bien elle lui f... des coups de canon.* »

La flotte anglaise évita de se trouver sur le chemin de la flotte française, et l'expédition d'Alger réussit, parce que l'Angleterre, pour ce qui apparaissait en ce temps-là comme une simple opération de police, ne peut trouver sur le continent une armée à jeter contre nous. **Nous n'eûmes pas la guerre, mais, sur-le-champ, nous eûmes la Révolution.**

LA RÉVOLUTION-ÉCLAIR DE 1830.

En 1783, pour punir Louis XVI, qui, par le traité de Versailles, venait de faire perdre les Etats-Unis à l'Angleterre, il avait fallu **SIX** années pour faire éclater la Révolution. Cette fois, pour punir Charles X d'avoir osé prendre Alger contre la volonté de l'Angleterre, nous aurons une révolution-éclair :

Le 5 juillet 1830, l'armée française entra dans Alger.

Le 20 juillet 1830, le roi remettait à l'ambassadeur anglais la note suivante : « *Pour prendre Alger, je n'ai considéré que la dignité de la France. Pour la garder, je ne considérerai que son intérêt.* »

Le 28 juillet 1830, la Révolution éclatait à Paris.

Ce fut donc en huit jours, cette fois, que l'Angleterre, par l'organisation de sa franc-maçonnerie, avait eu raison de la monarchie française.

De cette cause unique de la Révolution de 1830, l'Histoire officielle ne parle pas. Elle l'escamote au profit du prétexte qui, il faut le dire, se présenta fort à propos. Au même moment, paraissaient des ordonnances royales qui modifiaient le mode de scrutin de la nomination des députés.

Ces ordonnances étaient parfaitement conformes à la Constitution, mais le prétexte en était excellent, et la franc-maçonnerie s'en saisit pour ameuter la rue et, en trois jours, renverser la monarchie.

La quiétude du roi, qui était à Saint-Cloud, puis se retira à Rambouillet, nous paraît stupéfiante. Elle s'explique, parce que le mouvement qui commença le 26 juillet, au lendemain des ordonnances, parues le 25, était en réalité une émeute, non une révolution, et que le pays était absolument calme. Cette émeute, d'ailleurs, ne réussit que par la faiblesse de la police de Paris, qui fut ridiculement au-dessous de sa tâche. La république en 1905 au 1er mai, en 1934 au 6 février et en 1937 à Clichy, a maté en un tournemain des mouvements autrement dangereux que celui de 1830. Mais elle réussit aussi d'une manière foudroyante parce que, depuis plusieurs années, depuis exactement qu'il y avait tension diplomatique sur la question d'Alger, l'Angleterre avait décidé de se débarrasser des Bourbons et de tenter un nouvel essai de monarchie avec cette famille qui, depuis un siècle, suivant une expression de la reine Victoria, quelques années plus tard, était pour l'Angleterre « la famille chérie », et parce que, depuis que cette tension était entrée dans sa phase décisive, les loges avaient reçu l'ordre de préparer la révolution. Si puissante que soit la franc-maçonnerie, elle n'est tout de même pas de taille, prise au dépourvu, à renverser une monarchie ni en **TROIS** ni en **HUIT** jours.

Ce fut La Fayette, le grand maître de la loge « *Les amis de la vérité* », fédération des loges de la Charbonnerie, créées indépendamment de la franc-maçonnerie, mais vite annexées par elle, qui fut le grand organisateur de cette émeute. Ce fut le maréchal Maison, grand officier du Grand-Orient qui, précédant la cohue inoffensive, parce que lamentable et exténuée, qui allait arriver à Rambouillet, persuada mensongèrement à Charles X que 60.000 hommes armés allaient envahir le château. Ce mensonge eut raison des velléités de résistance du roi (E. MORAND, *op. cit.*, p. 128).

Charles X fut impardonnable de s'être laissé détrôner aussi ridiculement. Il n'en avait pas moins perdu son trône, sur l'ordre de l'Angleterre, par la franc-maçonnerie, organisation n° **UN** de ce qui, de nos jours, s'appelle l'INTELLIGENCE SERVICE, parce qu'il avait sauvé l'honneur et l'intérêt de la France en lui donnant Alger, premier maillon de la chaîne qui, par la suite, nous vaudra toute l'Afrique du Nord. Si Charles X avait capitulé devant la menace anglaise, c'eût été l'Angleterre qui, certainement, eût bientôt pris Alger à notre place. Quel état de vassalité n'eût été le nôtre sous la III^e République et quelle serait notre situation en cette année 1942, si, au lieu d'être à nous, l'Afrique du Nord était à l'Angleterre ?

Charles X est ridiculement tombé, mais il est tombé pour avoir bien mérité de la patrie.

LA MONARCHIE DE JUILLET

LES RÉPUBLICAINS ARDENTS SOUDAIN MONARCHISTES.

Les francs-maçons qui avaient organisé et réussi l'émeute de juillet 1830 étaient tous républicains, avaient agi pour la république, et pas un ne doutait que la république allait être proclamée avec La Fayette comme président.

« *Lorsque la Révolution de Juillet éclata, avoue avec fierté l'historien franc-maçon Clavel, les membres de la loge « Les amis de la vérité » furent les premiers à prendre les armes. On les voyait au plus fort du danger animant par leur parole et par leur exemple les combattants* », et les événements se passèrent comme il suit.

Charles X avait abdiqué le 28 au soir. Le surlendemain 30 juillet, soit donc trente-six heures après, les murs de Paris se couvraient subitement d'un manifeste que l'on distribuait à profusion dans les rues, et par lequel la candidature du duc d'Orléans était ouvertement posée. « *La République, y lisait-on, nous exposerait à d'affreuses divisions. Elle nous brouillerait avec l'Europe. Le duc d'Orléans n'a jamais combattu contre le Peuple et c'est du Peuple qu'il tiendra sa couronne.* » (E. MORAND, *op. cit.*, p. 132).

En ce temps-là, il n'y avait ni automobiles ni grandes rotatives d'imprimerie. Le télégraphe Chappe ne fonctionnait pas la nuit. Rambouillet est à 57 kilomètres de Paris. En trente-six heures : recevoir dans la nuit la nouvelle de l'abdication, se mettre d'accord avec le duc d'Orléans, rédiger, imprimer à un tel tirage sur des presses à pédales et organiser à une telle

profusion la distribution et l'affichage de ce manifeste était chose matériellement impossible. Le manifeste était imprimé depuis longtemps. Voilà la conclusion, qui ne se discute pas.

Combien ces dates sont éloquentes :

Juillet 1830 :

Le 20, Charles X parle net à l'Angleterre.

Le 28 au soir, il abdique.

Le 30, au réveil, parution du manifeste.

Le 31, mise en scène du balcon de l'hôtel de ville, où La Fayette, grand maître maçonnique et président certain de la république, si elle avait été proclamée, se retire spontanément devant Louis-Philippe, en le présentant au peuple « *comme la meilleure des républiques* ».

Le 10 août, les députés de l'opposition, presque tous républicains ardents et francs-maçons, qui depuis le 31 juillet menaient campagne à outrance pour Louis-Philippe, emportent par 219 voix, soit tout juste la majorité, le vote proclamant le **ROI**.

Donc, la franc-maçonnerie veut la république ; elle prépare de longue main l'émeute de la rue qui doit l'établir. Ses membres y participent activement. Ce sont eux qui mènent tout. Et le **BUT** atteint, et la monarchie renversée, l'ordre étant arrivé de Londres : « *Non, pas de république, encore une monarchie* », comme un seul homme, tous ces républicains ardents se trouvent instantanément monarchistes, font campagne à outrance pour **LE ROI**, et contre la droite monarchiste, qui s'y oppose, emportent de justesse le vote proclamant la monarchie.

Nous ne pensons pas qu'il y ait dans toute l'histoire de la franc-maçonnerie, et sur un fait de cette taille, l'espoir de trouver mieux pour mieux prouver que la **franc-maçonnerie c'est l'INTELLIGENCE SERVICE**.

LA VASSALITÉ SÉRIEUSE.

Mais telle est l'essence et la force prodigieuse du principe monarchique que le monarque, pour tant qu'il doive sa couronne à l'étranger, ne reste jamais que fort peu de temps dans l'état de vassalité et ne tarde pas à secouer le joug pour devenir spécifiquement national. Il est permis de penser que le cas ne connaît pour ainsi dire pas d'exception, et, une fois de plus, l'Angleterre allait en connaître l'amertume.

Pendant **DIX** ans, l'accord fut parfait entre Londres et Paris ; à ce point que Paris alla jusqu'à envoyer comme ambassadeur à Londres, Talleyrand ! Quel moyen de mieux avouer sa vassalité !

TROIS événements illustrent fort péniblement pour nous **cette décennie de vassalité**.

- Celui du droit de visite, par lequel, dans l'Atlantique, nous livrions, en fait, tous nos navires au bon plaisir de la visite anglaise.

- Le traité de Londres du 15 juillet 1840, par lequel la question d'Egypte était réglée à notre insu par l'Europe contre nous.

- L'affaire Pritchard, au terme de laquelle, sur une menace de l'Angleterre, nous abandonnions Tahiti, en désavouant l'amiral Dupetit-Thouars, qui avait agi par ordre ; et, comble d'humiliation, nous indemnisons et faisons des excuses à un ressortissant anglais du nom de Pritchard, arrêté par nous à la suite d'une émeute fomentée par lui contre des marins français, dont plusieurs furent tués. A noter au passage que l'héritier de la couronne, le duc d'Orléans, ne cachait pas son indignation de l'affront du traité de Londres. Hasard certainement, puisque rien ne permet de penser le contraire : vingt mois plus tard, il trouvait la mort dans un accident de voiture.

LE REDRESSEMENT : LES MARIAGES ESPAGNOLS.

Mais tout a une limite, et M. Thiers comprenant que cette vassalité finirait par nous mener en fin de compte à la guerre la préparait activement. Louis-Philippe le laissait faire, mais quand il en vint à demander au roi la mobilisation de 500.000 hommes, le roi refusa de le suivre plus avant dans cette voie, et M. Thiers se retira. Ce n'était que diplomatie. En apparence, le roi feignait de capituler devant l'Angleterre ; en fait, se sentant maintenant très populaire dans le pays, dont la prospérité était très grande, il s'apprêtait à lui résister et à marquer le point contre elle dans l'affaire des mariages espagnols. Il le marqua en effet, et les deux candidats de la France à la main des deux filles de la reine d'Espagne furent préférés à ceux de l'Angleterre.

Le 10 octobre 1846, les mariages furent célébrés, et Guizot déclarait à la tribune de la Chambre : « *C'est la première grande chose, la seule grande chose que nous ayons faits seuls, complètement seuls, en Europe, depuis 1831* ». (E. MORAND, *op. cit.*, p. 145).

Dès lors, la monarchie proclamée, d'ordre de l'Angleterre, par la franc-maçonnerie, sur les barricades républicaines de 1830, allait être à son tour renversée par la même franc-maçonnerie, sur un nouvel ordre venu de Londres.

LA RÉVOLUTION À RETARDEMENT DE 1848.

En 1830, la prise d'Alger avait été prévue longtemps à l'avance. Pour mettre en mouvement **l'OPINION** et préparer à la fois l'émeute et l'atmosphère favorable à son succès, l'INTELLIGENCE SERVICE avait eu tout le temps nécessaire ; si bien qu'au jour où se produisit l'événement, tout était prêt. L'heure « H » avait pu être fixée sans délai, et, en **HUIT** jours, le trône de Charles X avait été renversé.

En 1848, au contraire, le Cabinet britannique s'était refusé jusqu'au dernier moment à croire au succès de la diplomatie française. Le 10 octobre 1846 le surprit comme un coup de tonnerre. En conséquence, la Révolution ne put éclater que dix-huit mois plus tard. Ce délai fut nécessaire à la franc-maçonnerie pour préparer **l'OPINION**, c'est-à-dire choisir le

prétexte (encore une question électorale), le faire surgir, remuer **I'OPINION** sur son fait, etc. D'un mot, faire ce qu'il faut faire chaque fois que l'on veut faire quelque chose au peuple, chaque fois que l'on veut un succès électoral. La technique en est de nos jours parfaitement connue et parfaitement au point, mais il faut avoir les moyens de la mettre en pratique, et nous avons démontré que sur ce terrain la franc-maçonnerie ne connaît pas de rival.

Quand tout fut prêt, l'INTELLIGENCE SERVICE - car c'était le nom que maintenant il portait - donna l'heure « H ». Et la date de 1848 restera dans l'Histoire synonyme de la plus parfaite explosion de jobardisme, de songe-creux et de stupidité de l'Histoire de France.

Plus ridiculement encore que Charles X, Louis-Philippe s'enfuit en toute hâte devant une poignée d'émeutiers. Mais, et c'est là ce qui importe, si la même émeute deux ans plus tôt, de n'importe quel coin de Province où il se fût arrêté, le roi eût été reconduit de force aux Tuileries par l'enthousiasme des populations, tant était grande sa popularité. Pour que l'émeute de 1848 atteigne le **BUT** voulu par l'Angleterre : « renverser la monarchie infidèle », il était indispensable qu'elle trouvât dans **I'OPINION** un terrain favorablement préparé. Cette **OPINION**, il fallait la créer, d'où l'agitation des dix-huit mois qui l'écoulèrent entre la décision anglaise et l'émeute. D'un mot il fallait, comme l'on dit en langage d'avocat, « **créer l'atmosphère** », on dit aussi « **le climat** ».

Avec de l'argent, on trouve toujours des émeutiers. Créer l'atmosphère, préparer **I'OPINION**, est une autre affaire.

Une effroyable association de malfaiteurs, dont les membres sont pour les 9/10 inconscients de la cause qu'ils servent, est passée maîtresse et imbattable dans cet art. Telle est son organisation et la perfection de sa méthode, que jamais elle n'a marqué d'échec, et ne le marquera jamais tant qu'elle aura la vie, parce qu'elle seule peut dire : « L'OPINION C'EST MOI. »

Ceci, tous les francs-maçons le savent parfaitement. Beaucoup ignorent seulement que la mystique qui les anime, et qui pour eux est un **BUT**, n'est pour **I'INCONNU** qui les mène qu'un **moyen : le moyen** de les faire marcher vers **son BUT, à lui INCONNU**. Et lui, **I'INCONNU**, il est l'INTELLIGENCE SERVICE.

Parce qu'il est invisible, tout-puissant, et que, par son essence même, il tient cette toute-puissance à la disposition **d'INCONNU**, l'Etat maçonnique est un Etat dans l'Etat, et, de par son principe même, le plus intolérable de tous. Sous aucun régime, aucun gouvernement voulant gouverner ne peut le tolérer.

Cependant, pourrait-on dire : « **Voilà deux siècles et demi qu'il existe, et bien des gouvernements ont vécu quand même. Parfaitement, à une condition : se soumettre ou se démettre.** » Ce fut le franc-maçon Gambetta, pour la première fois, au cours de la campagne électorale pour l'élection de la deuxième législature de la république, lança cet avertissement à l'adresse du Maréchal de Mac-Mahon, et ce fut encore le franc-maçon Clemenceau, au temps où il était le fougueux polémiste et le représentant notoire et notoirement bien payé de l'influence anglaise en France, qui, de la tribune de la Chambre, lança à tous les gouvernements au travers de celui qui était devant lui **cet ultimatum, expression véridique d'un état de fait incontestable** (sur les affiliations maçonniques des vedettes de cette époque, voir DESCHAMPS et Claude JANET, *Les sociétés secrètes et la société*, 4e éd., 2 vol. in-8°, Paris, Oudin, 1881, t. 2, p. 446-451. GAMBETTA affilié avant 1869 à la loge « La réforme de Marseille »; CLEMENCEAU, à la loge « Les amis réunis de Paris »).

Et depuis la Révolution, à l'exception de Napoléon I^{er} qui, par son prestige et surtout par l'inquisition de sa police, avait réduit la franc-maçonnerie au silence, tous **les gouvernements de tous les régimes n'ont jamais vécu que sous I'ULTIMATUM : SE SOUMETTRE OU SE DEMETTRE.**

- Se soumettre à qui ?
- A la puissance despote de **I'OPINION**.
- Et à qui cette puissance obéit-elle, elle-même ?
- A **INCONNU**.
- Et qui est cet **INCONNU** ?
- **I'INTELLIGENCE SERVICE**.

l'INTELLIGENCE SERVICE, c'est-à-dire cette nation qui, dans la paix comme dans la guerre, n'a jamais conçu à notre égard, que « **l'asservissement ou l'anéantissement** ».

« **Se démettre ou se soumettre à qui ne veut que notre asservissement ou notre anéantissement.** »

Serait-il possible qu'un cerveau de France reste gaulliste, qu'un franc-maçon reste franc-maçon, si l'un et l'autre voulaient bien prendre conscience de ce double dilemme ? Les traîtres, il y en a. Mais leur nombre ne serait plus qu'infime, eu égard à celui des gaullistes aussi bien qu'à celui des francs-maçons.

LE SECOND EMPIRE

Tout comme ceux de 1830, les francs-maçons qui, en quelques heures, avaient réussi l'émeute de 1848 étaient tous ardemment républicains; et pour que, cette fois, la république ne leur échappât point, moins de quatre heures après la fuite du **ROI**, ils firent acclamer par les émeutiers réunis sur le parvis de l'hôtel de ville une liste de **SEPT** noms, qui, sur-le-champ, furent proclamés : « *Gouvernement provisoire de la République.* »

Une nation de 30 millions d'habitants qui ne se doutent de rien. Un traître, le franc-maçon, Odilon-Barot, vénérable de la loge des Trinosophes et président du Conseil, qui, pour maîtriser l'émeute à sa manière, lui livre les Tuileries en en retirant la police. Une cinquantaine d'individus qui, dans un coin, tirent quelques coups de feu, tandis qu'à la dérobee une voiture sort du château. **SEPT** meneurs ou fantoches, qui, d'un balcon, se font acclamer par une foule où l'on n'entend que ceux qui crient, et 30 millions de Français durent convenir qu'ils avaient exprimé leur volonté et leur enthousiasme d'être en république.

L'ÉVASION PRÉVENTIVE DU REMPLAÇANT IMPÉRIAL.

Mais c'est une chose admirable, très curieuse, et à laquelle aucun démenti ne pourrait être apporté, **qu'en matière d'explosion de volonté souveraine des peuples** il n'y eut jamais rien de fait, ni en France, ni ailleurs en Europe, tout au long du XIX^e siècle, **tant que l'Angleterre n'avait pas dit « OUI »**. Or, en 1848, pas plus en 1830, l'Angleterre n'avait dit « OUI ». Et l'Angleterre n'avait pas dit « OUI » parce qu'en ce temps-là 1793 n'était pas encore assez éloigné dans la brume des temps, et que **l'OPINION** publique de ce pays se souvenait encore avec terreur de la cuisante déception qu'avait été pour elle l'explosion de patriotisme de « *la Patrie en danger* », de la levée en masse, du refoulement des envahisseurs et de la désastreuse période de guerre qui s'en était suivie pour elle.

Ces miracles, nous l'avons vu, n'avaient été possibles que grâce à la disparition momentanée de la franc-maçonnerie, trop tôt abandonnée par l'INTELLIGENCE SERVICE de l'époque. Mais cela, **l'OPINION anglaise ne pouvait pas le savoir**, et les attribuant, à tort, au fait de la république, au lieu de les attribuer au fait du caractère français, si chevaleresque dès qu'il n'est pas dévoyé, chez elle, on disait encore : « **Oh ! non, pas de république en France, c'est trop dangereux.** »

Pour cette raison, le gouvernement anglais, avant d'ordonner la liquidation de Louis-Philippe, avait prévu son remplaçant, qu'il couvait et tenait en réserve à Londres : ô fourgons de l'étranger !

Par une coïncidence fort curieuse, ce remplaçant, qui avait été condamné à la prison perpétuelle pour avoir, une première fois à Strasbourg en 1836, et une deuxième fois à Boulogne en 1840, tenté de soulever la garnison contre le roi, avait réussi à s'évader du fort de Ham, où il était détenu depuis six ans, pour s'enfuir droit à Londres, et cela **juste au moment où les affaires se gâtaient entre le roi et l'Angleterre, c'est-à-dire en 1846, au moment des mariages espagnols.**

Coïncidence fort banale, n'est-ce pas ! Quoi de plus simple pour la franc-maçonnerie ? Tous les francs-maçons n'ont-ils pas juré « **OBEISSANCE TOTALE AUX ORDRES D'INCONNU, MEME A L'ENCOTRE DES ORDRES DU ROI ?** » Pourquoi donc, un franc-maçon ministre ou haut placé n'aurait-il pas, un jour, reçu **d'INCONNU** l'ordre d'user de tous moyens en son pouvoir pour faire placer au poste directeur de la prison de Ham tel autre franc-maçon, qui, dûment stylé, savait fort bien que ce poste ne lui était dévolu que pour faire évader le prince Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de l'empereur ? Et cela, sans que le franc-maçon ministre ou haut placé ni ne s'en doute, ni n'ait à s'en préoccuper.

LES RÉPUBLICAINS ARDENTS, SOUDAIN MONARCHISTES IMPÉRIALISTES.

Cette fois donc, l'Angleterre n'envoya pas à sa franc-maçonnerie, comme en 1830, l'ordre : « *Non. Pas de République. Encore une monarchie.* » Elle modifia le procédé, mais le résultat fut exactement le même. L'INTELLIGENCE SERVICE laissa proclamer et fonctionner la république, mais bientôt les loges reçurent l'ordre : « **le prince à la présidence** ». Et, dix mois plus tard, le 10 décembre 1848, la campagne électorale ayant été menée comme il convenait par la toute-puissance qui, une fois de plus, pouvait redire : « **L'OPINION C'EST MOI** », le peuple souverain élisait le prince président. Quatre ans plus tard, au coup d'Etat du 2 décembre 1852, l'empire était proclamé.

LA VASSALITÉ TOTALE.

Entre l'Angleterre et la France, l'idylle aussitôt recommença tout comme aux premiers ans du règne de Louis-Philippe, mais réellement ardente cette fois. A ce point que Palmerston, premier ministre de sa Gracieuse Majesté la reine Victoria, laissa échapper à la Chambre des Communes la phrase fameuse : « *Les deux pays (FRANCE ET ANGLETERRE) n'ont qu'un seul et même cabinet, dont quelques membres habitent les rives de la Seine, et les autres celles de la Tamise.* » Et le prince consort Albert pouvait s'écrier : « *La France est prête à faire tout ce que nous voudrons.* » (SEIGNEBOS, *La Révolution de 1848. Le second Empire*, dans Lavis, p. 303-309).

LA GUERRE DE CRIMÉE.

Ce que l'Angleterre voudrait ! l'empereur, pour payer sa couronne, était si prêt à le faire que l'Angleterre ayant décidé de s'opposer à l'expansion dans la mer Noire de la Russie, dont le tzar Nicolas I^{er} convoitait les Détroits, ce qui constituait une menace pour la route des Indes, une expédition franco-anglaise débarqua en Crimée, et, après un siège fameux, enleva et détruisit la forteresse de Sébastopol.

Nicolas I^{er} capitula et accepta de signer avec la Turquie un traité par lequel la Turquie gardait les Détroits, et les deux pays, Russie et Turquie, s'interdisaient toute flotte de guerre et tout arsenal dans la mer Noire. L'Angleterre était comblée. De son côté, la France recevait l'honneur d'avoir fourni la très grosse part du corps expéditionnaire, celui qui, par surcroît, avait gagné toutes les batailles, l'Angleterre n'ayant fourni qu'un contingent symbolique, qui, par une délicatesse dont l'armée anglaise a toujours eu le secret, avait eu le tact de ne pas se départir de la réserve la plus discrète ; ce qui faisait dire à la reine Victoria : « *Il est en notre pouvoir de maintenir l'Empereur dans le droit chemin* » (pour documentation détaillée et probante sur l'élévation de Louis-Napoléon Bonaparte par les loges maçonniques, voir E. MORAND, *op cit.*, p. 151-156, et Albert LANTOINE, *Histoire de la franc-maçonnerie française. La franc-maçonnerie chez elle*, in-8°, Paris, Noury, 1925, p. 309-310).

L'UNITÉ ITALIENNE.

Mais l'Angleterre, qui depuis Louis XV ne rêvait que d'équilibre européen, Angleterre exclue, cela va de soi, et qui, dans ce but, avait, au Congrès de Vienne, fait donner à la Prusse la frontière du Rhin, pour nous faire sentir constamment la mitoyenneté avec un Etat puissant, avait maintenant décidé de nous en donner une deuxième et de créer le royaume d'Italie. Quel coup de maître pour sa diplomatie que de faire créer cette unité italienne par le sang de ceux-là mêmes contre lesquels elle était conçue ! Ce fut très compliqué.

Aux négociations diplomatiques les plus perfides, les plus enchevêtrées, l'Angleterre dut ajouter l'appoint de l'action

directe par l'attentat d'Orsini, dont **les bombes, fabriquées en Angleterre**, firent morts et blessés et ne manquèrent que de justesse l'empereur. Mais, en fin de compte, elle y réussit magistralement ; et, sur les champs de bataille de Solferino et de Magenta, le sang de la France fut gratuitement versé pour créer l'Italie. Décidément, le poulain impérial surclassait ses devanciers, les **TROIS D'ORLEANS**. Il avait refoulé les limites de l'asservissement.

LE REDRESSEMENT : CANAL DE SUEZ.

Mais telle est l'essence et la force prodigieuse du principe monarchique, que le monarque, pour tant qu'il ait pu commencer par s'asservir à l'étranger auquel il doit sa couronne, finit toujours par secouer le joug pour devenir spécifiquement national. Et ce fut du fond de cet ultime asservissement que l'empereur allait bientôt, et **pour la troisième fois en moins de quarante années**, en faire faire à l'Angleterre la cruelle expérience.

Le 30 novembre 1854, Ferdinand de Lesseps avait obtenu du vice-roi d'Egypte le firman de concession du canal de Suez. Le capital international fut facilement souscrit. En France, la souscription de 207.111 actions qui lui avaient été réservées, soit plus de la moitié du capital, fut un véritable triomphe. L'empereur donna tout son appui à l'entreprise, et sa protection ne se démentit jamais. Le premier coup de pioche fut donné le 25 avril 1859, et l'inauguration eut lieu en présence de l'impératrice, le 16 novembre 1869.

Mais l'Angleterre pouvait-elle concevoir que l'influence française prît un pied sur la route des Indes; même sous la forme d'un canal dont elle serait elle-même la principale bénéficiaire ? La chose, en ce temps-là, était considérée à Londres comme simplement inconcevable, et tout y fut donc mis en œuvre pour discréditer, ridiculiser et faire échouer l'entreprise. Palmerston, à la tribune de la Chambre des Communes, la traita de « *projet d'attrape-nigauds offert à la crédulité des capitalistes* ». - « *C'est un leurre, dit-il, du commencement jusqu'à la fin* ». Mais quand il s'avéra que le canal sera une réalité, et cela fut définitivement admis en Angleterre en 1865, après la visite des travaux par sir Henry Bullwer, ambassadeur d'Angleterre en Turquie, l'hostilité fit place à une explosion de fureur et de haine.

Aucune menace n'ébranla l'empereur. **Dans le cerveau et dans le cœur de celui qui, médiocrement doué, avait été le plus asservi des chefs d'Etat, le sentiment du Devoir et de la Grandeur française avaient maintenant pris sa place normale ; sans doute, par le réflexe même du sentiment dynastique.** Devant le monarque, le carbonaro mis sur le trône par l'Angleterre pour la servir avait disparu.

Dès lors, la règle n° 1 de la diplomatie anglaise : « *A la nation menaçant le commerce britannique, susciter un rival qui lui fasse la guerre ou une révolution qui le désagrège* », entraînait automatiquement en jeu ; et les jours de l'empire étaient comptés. La révolution ? Il n'y fallait pas songer. La popularité de l'empereur était immense. Les plébiscites le prouvaient surabondamment. **Donc, la France aurait la guerre.**

LA GUERRE DE 1870.

L'Intelligence Service et les deux rives du Rhin. -

Parce que l'un de ses fils avait doté le monde et la civilisation de l'une des œuvres les plus fécondes pour le bien de l'humanité, la France aurait la guerre et l'invasion. Mais cette guerre et cette invasion, l'Angleterre n'aurait jamais osé les déclencher si **l'INTELLIGENCE SERVICE**, grisé maintenant par les stupéfiantes et mathématiques victoires qu'en France, mais aussi bien hors de France, dans les pays catholiques surtout, la franc-maçonnerie depuis trois quarts de siècle lui donnait à tout coup, ne s'était laissée aller jusqu'à faire sien le fameux mais si dangereux : **QUO NON ASCENDAM !** et n'avait été là pour dire au gouvernement de l'Angleterre : « **Allez, tout vous est permis. La République en France, maintenant, CE SERA MOI, et, avec la République, vous serez à l'abri de l'ingratitude d'un Bonaparte, d'un Charles X, d'un Louis-Philippe ou d'un Napoléon III.** »

L'Angleterre nous a trop appris qu'elle ne décidait pas la liquidation d'un régime en France sans avoir son remplaçant sous la main pour que nous ne soyons pas assurés qu'en décidant la liquidation de Napoléon III elle avait sous la main et son régime et son personnel de remplacement. Et la phrase joyeuse : « *Les armées de l'empereur sont battues !* » prend tout son sens dans la bouche de ce républicain franc-maçon, promis au pouvoir par la liquidation de l'empire. De même s'explique tout simplement l'ultimatum reçu à Frosdorf par le comte de Chambord, quand déjà il avait accepté la couronne, d'avoir à y renoncer ou d'avoir à compter avec une nouvelle guerre immédiate au lendemain de la défaite.

Pour liquider l'empire, la France aurait la guerre, et l'Angleterre recueillerait le bénéfice de la précaution prise par elle cinquante-cinq ans plus tôt au Congrès de Vienne en mettant la Prusse sur le Rhin, aussi bien que de sa politique depuis la guerre de Sept ans, sous Louis XV, en 1756, par laquelle elle n'avait cessé de protéger l'expansion prussienne, politique à laquelle elle allait donner maintenant la dernière impulsion en ouvrant la voie à l'empire allemand.

Résultat : en France, elle aura la république d'abord, puis la république maçonnique, puis enfin l'INTELLIGENCE SERVICE tout court, sans pudeur et sans voile. De ce côté du Rhin, le calcul sera exact. Mais le Rhin a deux rives. Sur l'autre rive, le cerbère que, depuis plus d'un siècle, elle a fait grandir contre nous deviendra maintenant, plus grand qu'elle ne l'aurait voulu, et, par un juste retour des choses, se dressera contre elle-même. Le danger de concurrence commerciale ne sera plus en France, mais en Allemagne. Puis un jour viendra où le Reich allemand ne tendra à rien moins qu'à la rayer elle-même de la carte du monde.

Là le calcul de l'INTELLIGENCE SERVICE a été faux, car certainement, si, à la veille de 1870, il avait calculé que l'Allemagne lui échapperait aussi exactement qu'il a calculé que, par la république, la France serait à lui, la guerre de 1870 n'aurait pas eu lieu. Il aurait su attendre une heure plus favorable pour se débarrasser de l'empire par un autre moyen; car enfin rien ne pressait, et la suite a bien démontré qu'il était possible pour l'Angleterre de s'accommoder de la Compagnie internationale du canal de Suez.

Ce jour-là, l'INTELLIGENCE SERVICE, qui jusque-là n'avait pas eu à porter son effort sur la franc-maçonnerie germa-

nique comme il l'avait porté sur la franc-maçonnerie française, a calculé faux ; parce qu'ébloui par les succès imaginables de cette dernière en France, il a escompté un rendement tout au moins comparable en Allemagne. Là, il a marqué l'échec. La franc-maçonnerie, en Allemagne, n'a jamais connu un développement comparable à celui qu'elle a eu en France. Elle n'y a jamais été un élément de gouvernement, parce que, nous l'avons déjà dit, « *Là où le gibier manque, la chasse manque d'entrain* ». Et, en Allemagne, pays protestant, la mystique anticatholique, pour laquelle les neuf dixièmes des francs-maçons croient exclusivement travailler, était sans objet, ou tout au moins à objet très réduit.

LES RÉPUBLICAINS ARDENTS ESPAGNOLS, SOUDAIN MONARCHISTES.

La guerre décidée, il ne restait qu'à la faire éclore. Mais au préalable, pour donner le change, un revirement d'opinion, comme il s'en produit si facilement dans ce pays-là quand l'intérêt l'exige, se produisit en Angleterre. On acceptait maintenant le fait accompli. On louait l'œuvre de de Lesseps. Il n'était plus aucunement question d'intérêts anglais alarmés par la présence d'une œuvre française sur la route des Indes. Qu'importait tout cela ! Le stade était dépassé. Prise et bien arrêtée, la décision d'infliger une guerre à l'empereur devenu trop français; le gouvernement anglais ne cherchait plus que la circonstance qui lui permettrait de jeter une armée sur la France. Ce fut l'Espagne qui en fournit l'occasion.

Le 18 septembre 1868, une révolution éclatait en Espagne, qui renversait la reine Isabelle II et proclamait la république. Cette révolution était manifestement le fait des loges maçonniques, et, **en Espagne comme en France, comme partout : les loges, c'est l'INTELLIGENCE SERVICE.**

Exactement comme les francs-maçons, qui, en 1830, avaient renversé Charles X, comme ceux qui, en 1848, avaient renversé Louis-Philippe, ceux qui, en Espagne, venaient de renverser Isabelle II étaient tous républicains et avaient cru ne travailler que pour la république. Ils l'avaient proclamée. Mais voilà que par un miracle identique encore à celui qui, deux fois déjà, s'était produit en France, quelques mois à peine passés, ces francs-maçons, **tous républicains ardents, se découvriraient soudain monarchistes et se mettaient en quête d'un roi.** Et sur qui finirent-ils par arrêter secrètement leur choix ? Ce nom seul révèle toute la trame du complot et donne le dessous des cartes de l'INTELLIGENCE SERVICE. Sur Léopold de Hohenzollern, parent du roi de Prusse et fils d'Antoine de Hohenzollern, qui, en 1858, avait été son premier ministre. Un Hohenzollern protestant, de pure race germanique sur le trône de l'Espagne catholique et latine, était une gageure dont le cynisme en disait long, disait tout sur son but. La France aurait-elle pu envisager, même un instant, l'éventuelle possibilité d'un nouvel empire de Charles-Quint ?

On était alors à l'automne 1868. En 1864, la Prusse s'était agrandie au détriment du Danemark ; en 1866, après Sadowa, au détriment de l'Autriche. Elle pensait maintenant à l'empire allemand. Un Hohenzollern sur le trône d'Espagne, quelle aubaine ! De toute manière, quel prétexte merveilleux pour trouver une querelle à la France. Aussi les choses ne traînèrent-elles que le temps nécessaire pour permettre à de Moltke d'achever les préparatifs de l'armée prussienne. Quand tout fut près, la France apprit avec stupeur, le 3 juillet 1870, qu'un Hohenzollern se voyait officiellement offrir par les républicains ardents du gouvernement de Madrid la couronne d'Espagne. **SEIZE** jours plus tard, le 19 juillet 1870, la guerre éclatait entre la France et la Prusse.

La révolution maçonnique en Espagne, les républicains monarchistes, un Hohenzollern ! La guerre en seize jours ! Tout cela parce que l'empereur des Français avait osé faire hors de France œuvre française ! Qui pourrait innocenter l'Angleterre ? Quel homme éclairé pourrait penser qu'il puisse y avoir compatibilité entre ces deux mots : **PAIX ET ANGLETERRE**, à moins que ce ne soit : **PAIX DANS L'ASSERVISSEMENT...**

Dans la tragédie, la perfide Albion ne dédaigne pas la comédie. Il semble même que ce soit parfois chez elle une sorte de sadisme. Dans le même temps où se déroulaient les préliminaires diplomatiques qui allaient aboutir à la tragédie du 19 juillet, Ferdinand de Lesseps, par une comédie infâme, était reçu en triomphateur à Londres et dans les grandes villes d'Angleterre. Le 8 juillet, on tirait un feu d'artifice au Cristal Palace en son honneur. Le 9 juillet, le prince de Galles lui remettait la médaille d'or dite du prince Albert. Le 11 juillet, Gladstone, premier ministre, lui conférait au nom de la reine la grand-croix de l'Etoile de l'Inde, tandis que le Conseil de la couronne le nommait : Citoyen d'honneur de Londres. La presse, enfin, qui l'avait couvert de sarcasmes, ne savait quels éloges imaginer sur son compte. Le *Times* écrivait : « Le canal de Suez est une des merveilles du monde ». Et, le 19 juillet, parce qu'il avait fait ce canal, la patrie de de Lesseps subissait l'invasion (E. MORAND, *OP. cit.*, p. 180-188).

LA RÉVOLUTION ÉCLAIR DU 4 SEPTEMBRE 1870.

Le sort des armes ne tarda pas à être décisif contre nous. Bientôt notre armée d'Alsace, battue en diverses rencontres, se repliait en désordre, partie sur la Saône et partie sur la Suisse, où elle se réfugiait. Sous les ordres de l'incapable ou du traître Bazaine, notre armée de Lorraine, forte de 200.000 hommes de nos meilleures troupes, contrevenant aux ordres reçus, s'enfermait dans Metz, où, après un siège de deux mois, elle devait capituler sans avoir combattu ni essayé de s'échapper.

Une troisième armée avait été concentrée au camp de Châlons, qui, le 20 août, se mettait en marche sur Montmédy en vue de débloquer notre armée de Metz. L'empereur était avec elle. Cette manœuvre avait d'autant plus de chance de réussir que, par suite de circonstances qui restent un mystère pour les critiques militaires, le commandant prussien, ignorant tout de cette armée, poussait la sienne en direction de Paris, comme si elle n'eût pas existé. De ce fait, la manœuvre considérée comme géniale du premier empereur des Français, de se porter en 1814 sur les derrières des armées d'invasion pour les couper de leur ravitaillement, et qui avait déjà réussi, quand la trahison de Talleyrand la rendit vaine, allait maintenant réussir à nouveau, au profit du deuxième empereur des Français, quand, par une nouvelle trahison d'un autre franc-maçon, le juif Crémieux, futur membre du gouvernement provisoire après le 4 septembre, Londres fut informée du danger qui menaçait l'armée prussienne. Londres alerta de Moltke, et l'armée prussienne, remontant aussitôt vers le Nord, se mit à la poursuite de l'armée française, l'atteignit, la surprit, l'encercla, et ce fut le désastre de Sedan. Le 2 sep-

tembre, notre troisième et dernière armée capitulait avec l'empereur, qui était fait prisonnier. Le surlendemain 4 septembre, telle celles de 1830 et 1848, une émeute surgit, toute prête, du fond des loges et de la lie des faubourgs, qui, en quelques heures, obtint par la terreur un vote du corps législatif prononçant la déchéance de l'empereur; puis aussitôt acclama sur la place de l'hôtel de ville une liste de noms prête depuis longtemps, qui, tout comme ceux de 1848, se proclamèrent sur-le-champ « *Gouvernement provisoire de la République* ».

Une révolution, nous l'avons déjà démontré, ne s'improvise pas. Quand, à la suite d'un événement quelconque, il se trouve qu'elle éclate soudain, c'est qu'elle était déjà prête et que cet événement ne fait que marquer l'heure « H » qu'elle attendait. Ce fut le cas en 1870.

Ce jour-là, la garde du palais de l'impératrice régente était commandée par le général Mellinet, qui, trahissant son empereur, joua un rôle important dans le succès de la journée. Mellinet n'était pas seulement franc-maçon, il était un ancien grand maître du Grand-Orient.

En 1830, Odilon Barrot avait trahi Louis-Philippe en livrant le palais à l'émeute. Odilon Barrot était vénérable de la loge « *les Trinosophes* ».

En 1830, le maréchal Maison avait trahi Charles X en lui affirmant mensongèrement que les quelques émeutiers lamentables et harassés de fatigue qui, derrière lui, arrivaient à Rambouillet après une marche de 57 kilomètres, étaient, à son dire, 60.000 hommes armés et résolus. Le maréchal Maison était grand officier du Grand-Orient.

Donc, dans **TROIS** circonstances identiques, **TROIS** hommes : un maréchal, un général et un civil, sont trois traîtres qui font chacun le succès d'une révolution au profit de l'Angleterre en renversant chacun un gouvernement coupable d'avoir osé **être librement français** ; et ces **TROIS** traîtres sont par hasard : un grand maître, un grand officier et un vénérable du Grand-Orient.

La conclusion revient donc et s'impose. Quel gouvernement voulant vivre et gouverner pour la France pourrait tolérer l'existence de cette association dont les membres ont juré « *obéissance, sous peine de mort, à INCONNU, même à l'encontre des ordres de leur gouvernement ?* » (sur le rôle militaire du général MELLINET le jour du 4 septembre, voir P. DE LE GORGE, *Histoire du deuxième Empire*, in-8°, Paris, Plon, 1895, t. 2, P. 317-322, cité par M. MORAND).

LES DEUX TRAHISONS DE LA « DÉROUTE JUSQU'AU BOUT ».

M. Werlé, maire de Reims, dévoila plus tard dans le *Figaro*, la conversation qu'il avait eue à Reims, le 14 septembre 1870, avec le chancelier de Bismarck, au cours de laquelle celui-ci lui apprit qu'au lendemain de Sedan il avait lui-même proposé l'armistice aux conditions suivantes : indemnité de **DEUX MILLIARDS** et cession d'une bande de territoire de 20 à 25 kilomètres le long du **RHIN** jusqu'à **WISSEMBOURG**, dans le seul but que le Rhin ne coulât qu'en territoire allemand. Que ces conditions avaient été acceptées par le gouvernement du 4 septembre, mais qu'il avait fallu rompre devant son refus de convoquer immédiatement une assemblée nationale, la Prusse exigeant de ne traiter qu'avec un pouvoir représentant réellement la France.

Ainsi donc, voilà des républicains ardents, qui se proclament l'incarnation même de la République, qui viennent de faire une révolution pour l'instaurer, et qui, se voyant offrir par le vainqueur des conditions de paix inespérées, au lendemain d'une débâcle jusque-là sans précédent, les refusent et, en pleine conscience, enfoncent leur patrie dans le désastre, **uniquement** parce que le vainqueur a exigé d'eux **que, républicains, ils fassent fonctionner la république, en appelant aux urnes le peuple souverain.**

Le fait est sérieux. Il a coûté à la France 3 milliards de plus, deux provinces, quatre mois de guerre, l'invasion jusqu'au-delà de la Loire, de l'argent, du sang, des pillages, le siège de Paris, la Commune et la honte de la capitulation de Bazaine, cinquante jours plus tard, le 27 octobre 1870. Et tout cela, parce que les super-républicains, qui bientôt allaient réussir à se faire passer pour ces super-patriotes de la défense à outrance, **n'ont pas voulu appeler le peuple aux urnes !**

En d'autres temps, il aurait peut-être fallu conclure : comprenez qui pourra ! Grâce à Dieu, nous avons maintenant compris et la lumière est faite.

Ces super-républicains se sont refusés à faire fonctionner la république parce que, francs-maçons, ils savaient tous que **l'ELECTION** n'est que l'art de dévoyer **l'OPINION** et de lui faire dire ce que l'on veut, mais à la double condition, **que l'on soit la franc-maçonnerie et que l'on ait devant soi le temps nécessaire.** Ils, savaient tous que les élections, tout comme les révolutions, **on les fait, mais on ne les improvise pas.**

Et ce fut exactement ce qui arriva. Pour éviter des élections brusquées, ils avaient enfoncé la France dans le désastre ; mais quand, quatre mois plus tard, après la capitulation de Paris, le 28 janvier 1871, le désastre fut totalement consommé, ils ne purent les éviter. Les électeurs, convoqués d'urgence, élurent, le 8 février 1871, une chambre qui comptait environ 400 monarchistes contre 200 républicains, et les criminels durent céder la place. Cinq ans plus tard, le 20 février 1876, auront lieu les élections de la Première législature de la république. Cette fois, **la franc-maçonnerie aura eu tout le temps nécessaire pour mettre en mouvement son appareil de propagande.** En conséquence, les monarchistes n'auront plus que 200 sièges environ au lieu de 400 contre 333 aux républicains, et les criminels du 4 septembre et de l'armistice refusé reprendront leurs places.

Situons comme il convient le crime de ces hommes, dont tant de nos rues et de nos places portent encore les tristes noms, qui refusèrent l'armistice et décrétèrent la guerre à outrance.

La levée en masse et l'enrôlement de tous les hommes valides sont des mouvements splendides pour sauver l'honneur. Après l'anéantissement ou la neutralisation de nos trois armées régulières, contre les armées prussiennes victorieuses quel redressement pouvait être escompté par une armée improvisée en quelques jours ? Aucun, absolument

aucun ! La foule pouvait s'y méprendre, non les hommes au pouvoir.

Le crime de ces hommes du **PREMIER** gouvernement de la III^e République fut donc un crime immense; exactement le même que celui de leurs successeurs du **DERNIER** gouvernement de la même III^e République, refusant, le 13 juin 1940, de demander l'armistice et décrétant, tout comme les premiers : « **le désastre jusqu'au bout** ».

Le 13 juin 1940, la déroute de nos armées était aussi définitive qu'au lendemain de Sedan. Le Maréchal PÉTAIN, ministre de la Guerre, et le général WEYGAND, généralissime, qui venait de remplacer trop tard l'incapable GAMELIN, supplièrent le Conseil des ministres, réuni au château de Gangey, de limiter le désastre en demandant un armistice immédiat. Sur l'ordre de M. Churchill, venu lui-même de Londres, en avion, l'apporter deux heures plus tôt au président du Conseil français Paul REYNAUD, cette demande fut repoussée. En apparence, mais en apparence seulement, ce refus se couvrait d'un sentiment héroïque. Nous avions une alliée, l'Angleterre, décidée à continuer la lutte. Chassé de notre territoire, notre gouvernement se retirait en Algérie, et de là continuait aux côtés de notre alliée une lutte qui ne pouvait plus être que de principe, puisque nous n'avions plus d'armée. Ce fut ainsi qu'à ce moment-là l'interpréta la quasi-unanimité des Français, qui ignoraient que ce **bouillant héroïsme ne masquait, en réalité, que la cession convenue, totale et définitive, de toute notre flotte de guerre et de tout notre empire colonial à l'Angleterre.**

A cette trahison, le Maréchal PÉTAIN, mieux au courant que le public de la secrète mais effarante réalité, porta quelques jours plus tard, à Bordeaux, le coup d'arrêt, en exigeant du président LEBRUN la démission immédiate du ministre REYNAUD, et la présidence du Conseil pour lui-même. Par lui, ce dernier crime de la III^e République à la veille de sa mort fut un crime avorté.

Mais, le premier crime, celui de 1870, pleinement réalisé huit jours à peine après sa naissance, n'eut point, comme l'autre, la bonne fortune de pouvoir se couvrir d'un si beau paravent d'héroïsme, aussi fut-il tenu rigoureusement secret pendant très longtemps. La France ne soupçonna pas que, sur l'ordre de l'Angleterre, transmis par sa franc-maçonnerie, les francs-maçons du 4 septembre l'enfonçaient dans le désastre, parce que l'Angleterre voulait maintenant en France une république maçonnique et que des élections brusquées pouvaient la lui faire échapper, et faillirent la lui faire échapper, ainsi que nous l'avons montré plus haut.

Ne vaut-elle pas quelques instants de contemplation, la triste destinée de ce régime à base de mensonge, dont les perpétuels bêlements à la paix de ses gouvernants démagogues, véritables trahisons à certaines heures, furent encadrés à son berceau comme au seuil de sa tombe par les clameurs de la guerre à outrance de ses **PREMIERS** comme de ses **DERNIERS** gouvernants, dont les trahisons identiques ont par deux fois, à soixante-dix années de distance, enfoncé la France dans le désastre et la déroute jusqu'au bout ?

L'ASSEMBLEE NATIONALE

ARMÉE CONTRE TROUPEAU. LE MENSONGE FONDAMENTAL DU PRINCIPE RÉPUBLICAIN.

L'assemblée nationale élue le 8 février 1871 comptait environ 400 monarchistes déterminés contre 200 républicains, et nul ne douta un instant, ni à l'assemblée, ni dans le pays, que le rétablissement de la monarchie dût être considéré comme un fait acquis. Cependant, cette assemblée, après quatre années de session, aboutit à voter le 30 janvier 1875, par 353 voix contre 352, l'amendement Wallon, qui instituait la république. Une fois de plus, l'Angleterre et la franc-maçonnerie restaient maîtresses de la scène politique. Comment cela avait-il pu se faire ?

Disons tout de suite que l'histoire des quatre années de l'assemblée nationale mériterait d'être étudiée dans tous ses détails avec le plus grand soin, parce qu'elle offre un exemple typique de la supériorité que peut acquérir une minorité disciplinée, obéissant aveuglément à un chef, contre une majorité même écrasante, mais qui n'a pas la même discipline. C'est l'histoire universelle et permanente de l'armée et du troupeau. C'est aussi la négation définitive de toute comptabilité entre le **BIEN PUBLIC** et le **PRINCIPE** électif **en matière POLITIQUE**. Pourquoi en matière politique seulement ? Mais uniquement parce qu'en matière économique le collège électoral n'est pas, comme en matière **politique**, totalement dépourvu, dans son ensemble, de toute compétence.

La matière **ECONOMIQUE**, c'est sa vie quotidienne, c'est la profession qu'il exerce : il s'en préoccupe tous les jours. Sur ce terrain, il est guidé, non par ses sentiments, mais par sa raison. Si l'on arrive à le leurrer, ce ne peut jamais être que momentanément.

En matière **POLITIQUE**, au contraire, il n'est plus sur son terrain. Ce n'est pas sa vie, ce n'est pas son métier. Normalement, il n'y réfléchit guère que tout juste le temps qu'il consacre à en parler, et encore !... Sur ce terrain où il est totalement incompetent, sa raison obligatoirement abdique et il ne peut plus avoir pour guide que ses sentiments. Le leurre est son état normal.

Dans ces conditions, le **PRINCIPE REPUBLICAIN** n'est même plus beau en lui-même. Il est faux, archifaux, puisqu'il ne peut faire appel qu'aux sentiments, non à la raison du souverain. Aucune autre possibilité ne lui est permise que d'aboutir au **PILLAGE DU BIEN PUBLIC**, parce que tant que le monde sera monde il y aura toujours assez d'aigrefins intelligents pour se constituer, telle une bande de brigands, en groupes disciplinés, payés de leur soumission, de leur renoncement à toute liberté de penser, par leur victoire permanente sur la masse des **honnêtes indisciplinés, qu'on ne disciplinera jamais, parce qu'il n'est pas de discipline sans sanctions, et qu'il n'est pas de sanctions possibles contre des hommes dont l'essence et la raison d'être sont justement la liberté de penser, le libre examen permanent et la totale liberté d'action individuelle qui en découle.**

Si bien que l'on arrive à cette splendeur : que la **LIBERTE** fut la trouvaille mirifique offerte en permanence à la foule immense des dupes par un **TRUST** qui, s'étant dénommé **LIBRES-PENSEURS** pour donner le change, avait pour base fondamentale de sa discipline intérieure : « **Suppression de toute liberté de penser** » ; et que l'assemblée nationale fut elle-même un exemple typique du **mensonge fondamental** de ce principe républicain, que justement elle intronisa définitivement.

A l'assemblée nationale, les affaires de la monarchie commencèrent donc par aller pour le mieux. Le franc-maçon M. Thiers, élu chef du gouvernement, affichait, des sentiments monarchistes, mais, obéissant aux ordres de la franc-maçonnerie, il ne travaillait que pour, la république. Ayant soutenu un projet nettement républicain, il fut renversé le 24 mai 1873, et remplacé par le maréchal de Mac-Mahon à la présidence, et le duc de Broglie comme chef du gouvernement, tous deux royalistes très nets.

Le 5 août 1873, le comte de Paris, chef de la branche cadette, se rendait officiellement à Frosdorff en Autriche, où il reconnaissait le comte de Chambord chef de la branche aînée comme seul roi de France.

Le 14 octobre 1873, M. Chesnelong, délégué des monarchistes, avait avec le comte de Chambord, à Salzbourg, une entrevue où l'accord était conclu pour le rétablissement de la monarchie. **La France entière attendait son ROI.**

Mais voici que, soudain, le comte de Chambord envoyait treize jours plus tard, le 27 octobre, à M. Chesnelong une lettre qui, au prétexte de la question des drapeaux blancs et tricolores, sur laquelle un accord avait été conclu à Salzbourg, était un renoncement au trône.

Il est presque admis aujourd'hui, à la suite de certaines révélations qui n'ont pas voulu être officielles, que le comte de Chambord renonça le 27 octobre à la couronne, qu'il avait formellement acceptée le 14 octobre, parce qu'entre temps il avait reçu d'une puissance étrangère l'ultimatum d'avoir à y renoncer ou d'avoir à compter avec une nouvelle guerre immédiate au lendemain de la défaite. Ces révélations indiquent que cette puissance fut l'Allemagne. L'historien, M. SOREL, a indiqué dans ses cours que le chancelier de Bismarck avait voulu la république en France parce qu'il considérait ce régime comme un élément de faiblesse. C'est possible. Mais Angleterre et Allemagne étaient alors si unies et cette démarche servait si bien les vues de l'Angleterre, qui ne voulait plus de monarchie en France, qu'il serait bien difficile de ne pas la considérer comme en étant l'inspiratrice.

Dans cette conjoncture, la faiblesse de la cause monarchiste fut que, pour faire une monarchie, il faut un monarque, et celui-ci renonçait au seuil de son avènement... Certains, parmi les monarchistes de l'assemblée, se résignèrent donc à inventer une Constitution qui serait une Constitution monarchiste, copiée sur celle de l'Angleterre, où, en attendant des jours meilleurs, la place du **ROI** serait provisoirement tenue par des régents élus. On sait ce que donna cette belle chimère.

LE FRANC-MAÇON DUC DECAZES, NOUVEAU TALLEYRAND.

Cette majorité monarchiste, cependant, ne manquait pas d'hommes clairvoyants, qui comprenaient dans quelle voie on allait fourvoyer la France. Aussi l'affaire n'alla-t-elle point sans tiraillements. Dans cette atmosphère d'incertitude et souvent d'incohérence, un homme doué d'ailleurs de talent, ce qui lui avait valu le portefeuille de ministre des Affaires étrangères, le duc Decazes, dont le rôle et surtout l'affiliation maçonnique ne furent dévoilés que beaucoup plus tard, s'éleva par ses intrigues, **toujours au bénéfice de l'Angleterre contre la France**, au rang de digne émule de Talleyrand.

Il avait de qui tenir, puisqu'il était le fils de ce duc Decazes, ministre extrêmement suspect de Louis XVIII, sur lequel pesèrent les plus lourds soupçons, au moment de l'assassinat du duc de Berry, fils du futur Charles X. Comme Talleyrand, il arrivait directement de Londres, où il avait été ambassadeur, et, franc-maçon comme lui, son affiliation maçonnique vaut la peine d'être rapportée ici.

M. E. Morand (*op. cit.*, p. 200) en fournit la preuve d'après la revue *Le monde maçonnique*, qui, dans son numéro de janvier 1878, s'exprime ainsi :

« C'est le 22 septembre 1829, dit le procès-verbal de la loge « L'Avenir », de Bordeaux, qu'eut lieu la réception au premier degré du **Louwton** Louis Decases, duc de Glucksberg. Environ deux cents visiteurs du rite français, parmi lesquels figuraient des vénérables, assistaient à la tenue et consacraient par leur présence les premiers pas du récipiendaire. Tous confondaient leurs vœux pour voir, un jour, le nouveau frère devenir l'une des fortes colonnes de l'Écossisme. » (CL DESCHAMPS, *Les sociétés secrètes et la société*, t. 2, p. 433).

Nous ne sommes pas dans le secret des loges, mais le bon sens impose qu'une telle réception faite à un tout jeune homme, presque un enfant, soit motivée par quelque grande noblesse maçonnique dans son ascendance et, sans doute aussi, quelque grand service rendu par elle.

Ce fut ce ministre français franc-maçon, **donc serviteur de l'Angleterre d'abord**, qui, ayant reçu, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères, l'offre de cession par le kédive d'Égypte de ses 167.602 actions d'apport du canal de Suez, et ce pour la somme de cent millions de francs, laissa l'affaire sans réponse pendant plusieurs jours. Dieu seul saura jamais, sans doute, si ces quelques jours ne furent pas justement **le temps nécessaire pour prévenir l'Angleterre** et permettre au juif Disraeli, premier ministre anglais, de conclure l'affaire dans les **DEUX** heures qui suivirent le moment où elle fut portée à sa connaissance.

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre, en deux heures de temps, avait acquis la propriété de presque la moitié des actions et une influence prépondérante sur ce canal, création française, à cause duquel elle avait provoqué une révolution en Espagne, une guerre entre la France et la Prusse, et doté la France de la république.

LA FRANC-MAÇONNERIE CEINT LA COURONNE.

La république définitivement établie, il ne restait plus à la franc-maçonnerie qu'à mener les choses bon train, pour que, maintenant, le régime fût à elle. La **DESPOTE de l'OPINION** n'y manqua pas.

Aux élections pour la première législature elle fit élire, le 20 février 1876, 333 républicains contre 200 monarchistes. Ceux-ci, stupéfaits des conséquences de leur œuvre, voulurent aussitôt reprendre par la force ce que leur incompréhension des réalités de la politique dans le domaine de **l'OPINION** leur avait fait céder bénévolement.

Le 16 mai 1877, à la suite d'un vote déplaisant de la Chambre, à l'occasion d'une loi sur la presse, le maréchal obtenait la démission du ministère républicain Jules Simon et appelait à nouveau au pouvoir le duc de Broglie. A la demande

de celui-ci, le Sénat, usant de sa prérogative parfaitement légale, prononçait la dissolution de la Chambre.

Aux élections brusquées de 1871, le pays avait spontanément envoyé à l'assemblée **400** monarchistes contre **200** républicains. Les monarchistes étaient donc autorisés à penser que si tant d'électeurs monarchistes de 1871 avaient, en 1876, voté pour des républicains, c'était parce que, lassés et déçus, ils avaient été particulièrement perméables à la propagande républicaine; qu'il suffirait donc qu'un gouvernement monarchiste montra cette fois de l'énergie pour les rallier à nouveau. C'était logique, mais c'était raisonner sans la **DESPOTE de L'OPINION**, qui n'avait été jusque-là qu'un facteur de renversement des régimes, mais à laquelle **L'INTELLIGENCE SERVICE** venait de donner l'ordre, suivant la si juste expression de M. Morand : « **De ceindre maintenant la couronne elle-même par le truchement de la République.** »

Sur le terrain électoral, nous l'avons déjà dit « **La toute-puissance maçonnique est telle que contre elle on ne se mesure pas. On s'incline.** » Les élections du 14 octobre 1877 furent typiques sur ce point. Pour faire élire ses candidats, le duc de Broglie mit en mouvement tous les moyens dont peut disposer un gouvernement. Pour soutenir les siens, la franc-maçonnerie se contenta de déclencher discrètement son appareil de propagande. Il n'y eut aucun trouble, presque aucune manifestation. Seulement un discours retentissant de Gambetta, où il prononça sa fameuse formule, si exacte : « **Se soumettre ou se démettre** » et la **DESPOTE de L'OPINION** resta maîtresse du champ de bataille avec **119** mandats de majorité.

L'ASSERVISSEMENT JUSQU'AU BOUT.

Bientôt le duc de Broglie et le maréchal démissionnaient; et tout aussitôt, sous la présidence de Jules Grévy et de M. Waddington, un Français, mais d'origine anglaise, comme chef du gouvernement **commença l'œuvre de maçonnisation de toutes les administrations et d'ASSERVISSEMENT définitif à l'Angleterre.** Dans cette voie, la France ira maintenant jusqu'au bout. Pour l'Angleterre, elle avait, sous l'empire, livré les petites batailles de Sébastopol, de Solferino et de Magenta. Sous la république, il ne sera plus question que d'opérations de grand style : et, pour la même Angleterre, elle connaîtra maintenant les grandes guerres de 1914 et 1939. L'asservissement sera si total et si absolu qu'à la séance du 9 juillet 1940, où l'Assemblée nationale de Vichy votera la déchéance de la république, M. LAVAL pourra dire : « *Nous étions à la remorque de l'Angleterre. Rien n'était plus humiliant que de voir nos hommes politiques aller à Londres chercher la permission d'être ministre français. Avec humour, certains Anglais, parlant d'eux, disaient : « Ils viennent à la Coronation.* »

LA MORT DU PRINCE IMPÉRIAL.

Par ses victoires électorales de 1876 et 1877, l'Angleterre avait définitivement évincé du trône les **DEUX** prétendants royalistes. Restait le prétendant impérial, dont il n'avait encore jamais été question.

Nous avons déjà convié le lecteur à contempler la sollicitude de la Providence, qui, du 14 avril 1711 au 1^{er} septembre 1715, soit donc en moins de quatre années et demi, fit si bien et en toute chose les affaires de l'Angleterre que, par **QUATRE** morts dans la descendance de Louis XIV et celle du roi lui-même, elle se trouvait avec l'avènement du régent, **son homme**, « **maîtresse des destinées de la France** ». Ce nous est ici un devoir identique de lui demander la même contemplation pour la nouvelle sollicitude de la Providence envers la même Angleterre : la débarrassant à point nommé du prince impérial, dont la mort soudaine au lendemain de l'avènement de la république lui assurait à nouveau la paisible et définitive « **maîtrise de nos destinées** ».

Comme l'avaient fait Charles X en 1830 et Louis-Philippe en 1848, comme avait demandé à le faire son grand-oncle, l'empereur, en 1815, le prince impérial, en 1871 était allé « *s'asseoir au foyer du peuple britannique* ». Ah ! s'ils avaient su !... Mais ils ne savaient pas. De nos jours seulement nous savons, nous comprenons pourquoi ce foyer daigne être accueillant pour celles de ses victimes effacées de l'Histoire, Charles X et Louis-Philippe,... tandis que pour celles qui pourraient revivre, il y a Sainte-Hélène et le Sud-Africain...

Or, le sentiment bonapartiste n'était pas mort en France, et l'éviction des prétendants royalistes aussi bien que les premiers dégâts de la république avaient vigoureusement ranimé sa flamme. Pourquoi pas un nouveau 2 décembre ? se disaient beaucoup de Français. La France avait été si prospère sous l'empire. Ils ignoraient eux aussi que le 2 décembre avait été voulu et ordonné à sa franc-maçonnerie par l'Angleterre, tandis que, cette fois, **c'était à cette franc-maçonnerie elle-même qu'elle avait déjà remis la couronne de France.**

A la fin de 1878, le prince impérial avait 23 ans. Une tentative de restauration impériale, à laquelle il ne paraît pas qu'il eût été pour quelque chose, s'ébaucha : Le refus catégorique du maréchal d'entrer dans cette voie en ruina les espoirs, mais l'Angleterre pouvait-elle admettre que dans ce pays dont elle entendait faire maintenant le premier de ses dominions la pensée d'un régime autre que celui voulu par elle pût seulement prendre corps ?

Deux mois plus tard, le prince quittait Southampton pour aller dans le Sud-Africain servir en qualité d'officier anglais contre les Zoulous. Il était à peine entré en campagne qu'il trouvait la mort dans une embuscade affreusement suspecte.

Le dernier et le plus dangereux certainement des prétendants au trône de France ainsi évincé, la république, sous son nom la franc-maçonnerie - et par elle l'Angleterre - pouvait en paix régner sur la France (Voir dans E. MORAND, *op. cit.*, les détails très suggestifs sur la mort du prince impérial, p. 222-224).

LA III^e REPUBLIQUE ou LA VASSALITE DANS L'ASSERVISSEMENT JUSQU'AU BOUT

Français à l'esprit frondeur, qui nous imaginions que nos aïeux au cerveau fécond avaient été les inventeurs de tant d'idées baroques et les créateurs de tant de régimes en si peu de décades ! Au point où nous en sommes de cette étude, que reste-t-il pour notre orgueil ? Constatation pénible, mais, hélas ! sans conteste. Rien d'autre que la honte d'avoir été les jouets inlassés d'une effarante mystification ; les machines à redire ce qui de Londres nous était soufflé; la bonne

chair à canon des intérêts britanniques.

Sur ce passé, qui va de l'invention de la franc-maçonnerie, en 1717, par les Services du 2^e Bureau britannique, devenus par suite **L'INTELLIGENCE SERVICE**, nous nous sommes longuement étendu, peut-être trop ! Mais l'histoire de notre asservissement tout au long de presque ces **DEUX** siècles est si mal connue ! Sur celle de notre asservissement sous la III^e République, nous serons au contraire très bref. Elle est si évidente ! Le lecteur trouvera d'ailleurs toute documentation désirable dans de nombreuses études, parmi lesquelles figurent en bonne place le fameux livre de Charles Mauras, *Kiel et Tanger*, ainsi que celui maintes fois cité de M. E. Morand, *L'Angleterre maîtresse des destinées de la France*. Il convient, en effet, de ne pas perdre de vue que l'exposé que nous faisons ici de **l'agence d'espionnage et de trahison pour le compte de l'Angleterre qu'est la franc-maçonnerie** n'est pas **le but final de ce livre**, mais, plus exactement, une **sorte de préambule indispensable pour permettre au lecteur de mieux comprendre la cause, le BUT préalable de la présente guerre : pourquoi** « *Il leur fallait maintenant que la France mourût* », dont la démonstration fait l'objet de cette étude.

Nous nous bornerons donc à attirer l'attention sur quelques faits dont la trame secrète, **vu ce** que l'on sait maintenant de la franc-maçonnerie, organisation n° **UN de L'INTELLIGENCE SERVICE**, sera très aisée à comprendre.

LA REPUBLIQUE MODEREE (1875-1898)

TUNISIE, INDOCHINE, MADAGASCAR, FACHODA.

Ces colonies furent conquises dans les premières années de la république. Rendons hommage au plus néfaste de tous les régimes du bien qu'il a fait en cela. Mais ne nous leurrions pas, et soyons bien assurés **que cela ne se serait jamais fait si l'Angleterre ne l'avait pas accepté**, et l'Angleterre ne l'a consenti que parce que ces terres, toutes fort pauvres au regard de ses propres colonies, ne l'intéressaient pas en ce temps-là et que, ne pouvant tout de même annexer l'univers tout entier, elle calcula certainement qu'à tout prendre mieux valait encore que ces colonies appartenissent à sa docile France plutôt qu'à toute autre nation plus indépendante vis-à-vis d'elle, qui, mise en goût de colonisation, pourrait un jour devenir une rivale. Car, il faut le reconnaître, en fait de colonies, l'Angleterre et la France servies, il ne resta plus grand chose à prendre dans le monde. Et qui donc, sachant tout ce qui précède, oserait affirmer que l'Angleterre ne calcula pas dès cette époque que ce serait **une manœuvre splendide que de laisser la France suer sang et eau pour mettre ces territoires en valeur, et qu'elle serait toujours en mesure, par la toute-puissance de sa franc-maçonnerie, de créer, à l'heure opportune pour elle, telle ou telle situation qui, sans coup férir peut-être, lui permettrait de s'emparer de ces territoires, comme elle s'était déjà emparée des Indes et du Canada. La maison toute construite ne vaut-elle pas mieux que le simple terrain à bâtir ?** La preuve que l'Angleterre ne consentit jamais qu'il ce qui ne la gênait pas nous fut fameusement donnée le jour où un ministre de la république, réellement épris de la grandeur française, M. Hanotaux, ayant voulu annexer le cours moyen du Nil, par l'envoi de la célèbre mission Marchand, qui planta le drapeau français à Fachoda, l'Angleterre l'arrêta net.

En ce temps-là, la situation se tendit, jusqu'à faire craindre une guerre. M. Neuville Chamberlain, premier ministre britannique, dans un discours prononcé vers 1938, fit allusion à cette guerre évitée de justesse. Sachant ce que nous savons de la manière anglaise, qui est de **faire battre uniquement les autres**, nous pouvons aujourd'hui certifier que ce ne fut là qu'un bluff, que jamais l'Angleterre, au moment de Fachoda, ne pensa un instant à nous faire la guerre, parce qu'à cette époque, vu l'état de l'Europe, il lui aurait fallu la faire elle-même; et cela, l'Angleterre ne le fait pas.

Moins que jamais, en cette circonstance, elle s'y serait aventurée, parce que, dans le même temps où elle nous menaçait de la guerre, ce qu'elle voulait de nous, c'était la **PAIX**. Mieux que la **PAIX** : elle voulait **L'ALLIANCE**.

Il est donc certainement permis d'écrire aujourd'hui que si, au moment de Fachoda, la république, tel Charles X, avait dit « **NON** » jusqu'au bout, l'Angleterre jusqu'au bout aurait capitulé.

Ce ne fut donc qu'un bluff, mais un bluff qui réussit magistralement. Nous rappelâmes la mission Marchand, qui abandonna Fachoda, **et nous abandonnâmes en fait tous nos droits sur l'Egypte, au profit de l'Angleterre, qui n'en avait aucun.**

Cela ne fut possible que parce que, par une manœuvre, qui, en mieux et en plus grand, rappelle exactement celle qui avait si bien réussi sous Louis XV au moment de la guerre de succession d'Autriche, quand, par un mouvement **d'OPI-NION** créé chez nous par sa franc-maçonnerie, elle avait réussi à annuler les victoires du maréchal de Saxe ; l'Angleterre, par un mouvement **d'OPINION** créé de toutes pièces par la même franc-maçonnerie, soutenue cette fois par de puissantes divisions de la cavalerie de Saint-Georges, réussit, au moyen de **L'AFFAIRE DREYFUS**, à annuler la victoire de Marchand sur la brousse africaine et les si heureuses conséquences qui allaient s'ensuivre pour la France.

Pour notre gouverne, de cette affaire Dreyfus, tirons tout d'abord la conclusion : que, sur un peuple sentimental comme le nôtre, on peut tout ce que l'on veut, à la condition que l'on ait assez **d'OR** pour acheter une part suffisante de la Presse et quelques hommes politiques.

L'AFFAIRE DREYFUS.

Quand, avec le recul du temps, on étudie cette affaire Dreyfus, quand on rapproche les faits et les dates des événements de notre politique extérieure des coups de théâtre de cette affaire, on reste stupéfait de ce synchronisme, qui toujours avait pour conséquence notre abdication devant l'Angleterre et la progression de la mainmise sur nos leviers de commande.

De cette affaire elle-même, il nous faut dire quelques mots.

L'acte de trahison révélé et établi par le document dit « le **BORDEREAU** » était indéniable, il ne s'agissait que d'en connaître l'auteur. Plusieurs expertises d'écritures, dont l'une fut faite par le célèbre M. Bertillon, attribuèrent formellement ce document au capitaine **DREYFUS**, en service au ministère de la Guerre, qui fut en conséquence condamné par un

conseil de guerre à la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée.

Pour innocenter **DREYFUS**, les juifs, soutenus par toute la franc-maçonnerie, prétendirent attribuer la paternité de ce document à un homme de paille, connu pour sa situation financière déplorable, et qui ne se défendit que mollement : le commandant Esterhazy. Celui-ci fut donc, à son tour, traduit devant un conseil de guerre. Mais les expertises d'écritures lui ayant été aussi formellement favorables qu'elles avaient été défavorables à **DREYFUS**, il fut acquitté à l'unanimité.

Tout avait donc été fait pour que lumière et justice soient faites ; et la justice, par **DEUX** fois, s'était formellement prononcée. Que d'affaires ont été closes à beaucoup moins de frais, quand de justice seulement il s'agissait ! Et celle-ci, certainement, n'eût pas dépassé ce stade si de justice seulement il s'était agi, et si tout autre n'avait été le fond du sac. Mais ce dont il s'agissait pour l'Angleterre, inspiratrice et payeuse de cet immense battage, était tout simplement de créer, au prétexte d'un sentiment de justice, **un mouvement d'OPINION électoral à la faveur duquel les républicains modérés qui détenaient le pouvoir depuis 1875 seraient remplacés par les radicaux, c'est-à-dire par le parti spécifiquement maçonnique, docile aux ordres de l'Angleterre, qui allait avoir un besoin urgent de tenir bien en main tous les leviers de commande de notre politique intérieure aussi bien qu'extérieure**. Nous en verrons plus loin la raison **CAPITALE**.

Ce fut pourquoi l'affaire close **rebondit dès le surlendemain** par la fameuse lettre publique « **J'ACCUSE** » de l'écrivain Emile Zola, dans laquelle il accusait formellement de forfaiture et de crime les **DEUX CONSEILS DE GUERRE**, les experts et tous ceux qui avaient été mêlés à cette affaire.

La justice, l'équité, le salut d'un innocent ! Allons donc ! ce n'était plus que de l'agitation que maintenant il fallait, et celle-ci devint incroyable au procès en cours d'assises où Zola réussit à faire reprendre toute l'affaire Dreyfus. Un verdict affirmatif, sans aucune circonstance atténuante, clôtura les débats, et la cour condamnait aussitôt le diffamateur au maximum de la peine : un an de prison et 3.000 francs d'amende.

La justice populaire venait donc de sanctionner la sentence deux fois rendue déjà par la justice militaire. Juridiquement et moralement, c'était pour les défenseurs de **DREYFUS** un effondrement. Cet effondrement parut un instant atténué quand la franc-maçonnerie eut réussi à faire casser par la Cour de cassation le verdict de la cour d'assises ; mais il ne fut que plus accentué quand une nouvelle cour d'assises eut rendu un nouveau verdict identique au premier. Le lendemain, le diffamateur Zola s'enfuyait en Angleterre. Evidemment !

En matière d'agitation de **L'OPINION**, qu'importent les faits, il n'est que le tapage qui compte. **L'OR** anglais coulant à flots, celui-ci atteignit au paroxysme ; et contre les **DEUX CONSEILS** de guerre, auxquels, plus tard, devait s'en ajouter un **troisième**, celui de Rennes, et les **DEUX VERDICTS** de cours d'assises, ce furent le tapage et l'agitation qui restèrent vainqueurs.

La polémique prit des proportions inouïes. Les passions étaient déchaînées. Il semblait que les Français ne vivaient plus que pour savoir si le juif de l'île du Diable était innocent ou coupable, et la France offrit un spectacle affreux.

Mais la **DESPOTE de L'OPINION** avait réussi à soulever en faveur de DREYFUS, donc, par voie de conséquence - et **c'était là son BUT** - en faveur des hommes et des partis qui le défendaient, c'est-à-dire en faveur des francs-maçons et des partis de gauche, la foule innombrable des crédules et des jobards, la même certainement qui, en cette année 1942, ayant effacé de sa mémoire le souvenir de notre défaite de 1940, serait presque prête à provoquer l'Allemagne, parce que la radio anglaise le lui dit chaque soir, et qui, en ce temps-là, se serait battue pour l'innocence de DREYFUS.

Aucune agitation n'est vaine, pourvu qu'elle soit bien faite, dit un précepte du *Vade mecum électoral*, et celle-ci ne manqua pas de porter ses fruits.

Au lendemain des élections de 1898, le ministère Méline cédait la place au ministère nettement radical du franc-maçon Henri Brisson.

En conclusion :

Par **L'AFFAIRE DREYFUS**, l'INTELLIGENCE SERVICE, grâce à sa franc-maçonnerie, soutenue par les puissantes divisions de la cavalerie de Saint-Georges, venait de remporter une double victoire :

1° Nous avons capitulé en Egypte, où le nom de Fachoda restera pour nous synonyme de « *honte nationale* ». L'Angleterre avait la voie libre. Elle pouvait bientôt construire le chemin de fer du Cap au Caire ;

2° La république modérée avait vécu, et la république maçonnique prenait le pouvoir, avec, dans l'esprit de ses maîtres de Londres, une mission bien déterminée :

- a) **la rupture du rapprochement ébauché avec l'Allemagne ;**
- b) **l'alliance anglaise, dite Entente cordiale ;**
- c) **la guerre à l'Allemagne.**

LA REPUBLIQUE MAÇONNIQUE (1898-1919)

Le 15 juin 1898, le radical Henri Brisson prenait le pouvoir, et M. Hanotaux, qui était ministre des Affaires étrangères depuis 1894, cédait la place à M. Delcassé, qui devait la garder jusqu'en 1905, date à laquelle il se retira sur l'ordre, ou tout comme, de l'empereur d'Allemagne. Avec lui, l'Angleterre prenait possession du Quai d'Orsay.

M. DELCASSÉ. LA RUPTURE DU RAPPROCHEMENT AVEC L'ALLEMAGNE.

M. Hanotaux avait compris que, pour le bien de la France, il fallait d'abord tendre à éviter le retour d'une nouvelle guerre avec l'Allemagne, et il avait, en conséquence, porté ses efforts dans le sens d'un rapprochement entre les deux pays. Bien que n'en étant encore qu'aux préliminaires, celui-ci avait été cependant sérieusement amorcé. En 1895, une escadre française s'était rendue aux fêtes de l'inauguration du canal de Kiel.

Entre la France et l'Allemagne il n'était somme toute qu'un obstacle vraiment sérieux : **l'Alsace-Lorraine**. Cette plaie

béante que nous ne pouvions oublier, Bismarck ne l'avait pas voulue : non seulement le fait est connu par la lutte qu'il soutint à ce sujet contre de Moltke, mais ses propositions d'armistice au lendemain de Sedan nous en donnent la preuve. Sa vive intelligence, qui savait voir haut et loin, lui avait fait percevoir de quel poids cette erreur pourrait peser sur l'avenir. Mais tandis qu'en 1870 il ne consultait que lui-même, en 1871, il avait dû compter avec le parti militaire, dont le prestige venait d'être tellement grandi qu'il put lui imposer cette annexion.

Les criminels du gouvernement du 4 septembre étaient certainement des forbans capables de tout, puisque, pour **une question de trucage électoral, ils avaient délibérément enfoncé la France dans le désastre**. Ils furent pires qu'ils ne le pensaient eux-mêmes. Responsables de la perte de l'Alsace-Lorraine, leur plus grande responsabilité n'est-elle pas celle des conséquences qui y furent attachées : celle du fossé demeuré béant entre les deux peuples ; celle de cet état de guerre toujours latent qui rendit précaire les efforts de M. Hanotaux, et dont, pour le malheur de la France comme de **l'Allemagne et l'unique intérêt de l'Angleterre**, les explosions furent 1914 et 1939.

Cette politique, M. Delcassé venait d'être mis au Quai d'Orsay justement pour **ne pas la continuer**. Aussi dévoué à l'Angleterre que jadis l'avaient été Talleyrand ou le duc Decazes, il commença sa carrière par notre capitulation en Egypte. Il devait à ce point se faire l'homme de Londres qu'en 1905 l'empereur d'Allemagne, sous menace de guerre, exigea son départ, et il partit; ce qui d'ailleurs trouva faire encore les affaires de l'Angleterre, par l'indignation que les éléments patriotes du pays en ressentirent justement contre l'Allemagne.

Pendant **sept** ans, M. Delcassé fut ministre inamovible des Affaires étrangères. De son fauteuil du quai d'Orsay, il contemplait souriant ses collègues des ministères Brisson, Waldeck-Rousseau, Combes, Rouvier, Sarrien, Clemenceau, et nous en oublions peut-être ! qui se succédaient au gouvernement de la France. Aucune crise ne l'atteignait. Il savait par avance que, dans le ministère montant, sa place était toujours réservée.

Cette inamovibilité de M. Delcassé fut en son temps un grand objet d'étonnement. On ne comprenait pas, et cependant c'était fort simple.

Ministre officiel de l'Angleterre et de la franc-maçonnerie. Placé par elles dans ce poste de choix **"en vue d'une mission déterminée : « L'ENTENTE CORDIALE »** ; il jouissait de la même immunité dont de^vait exactement jouir, plus tard, son successeur M. Briand, placé dans le même poste, par les mêmes puissances, **en vue d'une autre mission anglaise : « LA VICTOIRE A SACCAGER »**.

Pour l'un comme pour l'autre, les ministres de la **France passaient, le ministre britannique** ne passait pas. La franc-maçonnerie, **pour le bien et le seul bien des intérêts britanniques**, les maintenaient solidement en place. Pauvre France !

L'ANGLETERRE VEUT L'ARMÉE FRANÇAISE.

Car pour l'Angleterre, maintenant, il s'agissait de bien autre chose que de paralyser l'expansion de la grandeur française, contre laquelle pendant **115 ans**, depuis 1756, début de la guerre de Sept ans, elle s'était toujours servie du soldat allemand ; lequel chaque fois y avait toujours trouvé son compte par quelque annexion ou quelque augmentation de puissance ; si bien qu'en fin de compte, la petite Prusse de Frédéric II avait fini par devenir l'empire allemand.

Voici que, par un juste retour des choses, ce soldat de l'Angleterre est devenu si grand que c'est lui maintenant qui menace ceux qui, pendant ces **115 ans**, de 1756 à 1871, n'avaient cessé de le grandir ; et que, par un renversement de vapeur, qui est chose toute naturelle dans un pays comme l'Angleterre, dont tout l'idéalisme est exprimé par le seul mot « *Bussiness* », celle-ci, pour se défendre contre son enfant protégé, l'Allemagne, va faire appel à son héritaire adversaire, la France.

Pendant 115 ans, l'Angleterre s'est servie de l'armée prussienne contre la France ; c'est l'armée française qu'il lui faut maintenant contre l'Allemagne.

LA CONCURRENCE COMMERCIALE ALLEMANDE.

Pourquoi cela ? Tout simplement parce que l'empire allemand n'est pas resté, comme la Prusse, une petite nation continentale. Il s'est mis au travail, il a développé son industrie, son commerce, et, par voie de conséquence son commerce maritime et ses exportations. Or, de droit divin, « *la mer est anglaise* », et qui touche à la mer outrage l'Angleterre. Non seulement l'Allemagne a outragé l'Angleterre par une puissante flotte marchande, mais, sacrilège, elle a osé, pour protéger ses navires marchands, construire des navires de guerre.

Quelques chiffres suffisent à illuminer d'un éclair aveuglant la clarté, la cause, la vraie, disons-le nettement : **la cause motrice de la guerre de 1914.**

FER - FONTE - ACIER².

En 1870, la Prusse produisait 14 millions de tonnes.
En 1897, l'Allemagne produisait 24 millions de tonnes.

MARINE MARCHANDE³.

En 1870, le tonnage de ses bateaux était de 600.000 tonnes.
En 1897, le tonnage de ses bateaux était de 2.500.000 tonnes.
Il devait atteindre en 1914 4.800.000 tonnes.

² E. MORAND, *op. cit.*, p. 265 ; E. LÉMÉNON, *L'Europe et la politique britannique, 1882-1909*, in-8°, Paris Alcan, 1910, p. 248.

³ E. MORAND, *op. cit.*, p. 270 ; Ch. GUET, *Le développement économique de l'empire allemand*, in-8 Paris, Lavauzelle, 1904, p. 32-38 (extrait de la *Revue du service de l'Intendance*).

En sens inverse, le commerce extérieur britannique subissait la dégression continue suivante (en millions de livres sterling)⁴ :

1882	316
1887	281
1896	240
1897	234
1898	233

Et la maison de commerce Allemagne continuait de s'accroître chaque jour au détriment de la maison de commerce Angleterre. Jusqu'où irait-on ? Il fallait aviser, et dès lors la règle n° 1 de la diplomatie britannique :

« **A la nation menaçant le commerce britannique, susciter un rival qui lui fasse la guerre ou une révolution qui le désagrève** », entraînait automatiquement en jeu.

La révolution ? Dans l'Allemagne de 1914, il n'y fallait pas songer. Pour faire une révolution, il faut avoir en mains une franc-maçonnerie bien établie, et l'INTELLIGENCE SERVICE se trouvait dans l'obligation de constater que sa franc-maçonnerie, soutenue par la mystique de l'antipapisme et de l'anticatholicisme, était fort loin de lui avoir donné en pays protestant le même rendement que dans les pays catholiques, parce que, nous le redisons encore : « *Là où le gibier manque, la chasse manque d'entrain.* »

La révolution était impossible, donc l'Allemagne aurait la guerre.

L'ENTENTE CORDIALE.

Pour faire une guerre, il faut une armée, et pour faire cette guerre, il n'en était manifestement qu'une qui fût possible : l'armée française. **Pour que l'armée française entrât en campagne au service des intérêts britanniques**, il fallait que la France fût mieux qu'une nation influencée par la diplomatie anglaise ; il fallait, c'est l'évidence, **qu'elle fût une nation amie, totalement amie, une alliée : il fallait l'Entente cordiale.**

Ce n'étaient plus les velléités d'expansion de ses gouvernements qu'il s'agissait seulement de brider. C'était l'amitié, l'affection, le cœur des Français qu'il s'agissait de conquérir... Pour cela, il fallait tenir en mains tous les leviers de notre politique intérieure aussi bien qu'extérieure. Pour souffler chaque jour aux Français que l'Angleterre était une amie et que leur salut ne pouvait être que dans ses bras, pouvait-il être conçu mieux que de réussir à ce que partout, au pouvoir comme dans les avenues du pouvoir, dans toutes les administrations comme dans tout ce qui peut contribuer à faire **L'OPINION**, l'influence soit aux mains des francs-maçons, tous, par essence, zélés dévoués et propagandistes permanents des intérêts britanniques, tous, pour les appeler par leur nom « **agents numérotés de l'INTELLIGENCE SERVICE** ».

Car la France a ceci de très beau, mais aussi de désastreux pour elle, qu'à l'encontre de tous les peuples du monde, pour lesquels l'intérêt est un puissant mobile, chez elle, l'intérêt ne porte presque pas. Cela avait été, en s'arrangeant pour qu'elle y trouvât chaque fois son intérêt, que l'Angleterre avait toujours fait marcher la Prusse contre nous. Il n'eût pas été possible de découvrir un mobile d'intérêt qui pût faire marcher les Français contre l'Allemagne. La reprise de l'Alsace-Lorraine elle-même relevait du sentiment beaucoup plus que du calcul.

Notre peuple est ainsi fait qu'il a ce je ne sais quoi du grand seigneur, qui, ne daignant pas s'abaisser à ces viles questions d'argent, acceptait d'être volé, mais renvoyait à son intendant. De cette désinvolture, noblesse et fortune sont les postulats. Notre ancienneté de première nation de l'Europe par l'âge nous vaut, certes, quelques quartiers de noblesse. Notre fortune fut toujours enviée. Faut-il en conclure qu'il y a une âme des peuples faite à l'image de celle des hommes ? Aux philosophes d'en disserter. Mais cet état curieux de l'âme française n'en impose que plus impérieusement de capter nos sentiments pour obtenir notre concours ; et l'Anglais, qui n'est point précisément à notre image, sut fort bien en profiter pour nous avoir au moindre prix : si bas, si petit, qu'il finit par nous avoir pour rien. Cela le changeait de la Prusse.

En quelques années, l'Entente cordiale fut un fait accompli. Le roi Edouard VII, qui, avant de monter sur le trône, en 1901, avait su faire de la personne du prince de Galles une figure très parisienne, extrêmement sympathique aux Français, en fut le puissant artisan. Nous lui avons élevé une superbe statue équestre au milieu d'un square qui porte son nom. Il avait travaillé pour son pays. Combien sont-ils encore, les Français qui croient sincèrement mais simplistement qu'il avait travaillé pour le nôtre !

Diplomate remarquable, il assumait, à l'encontre de la tradition des souverains britanniques, de mettre sa personne en avant ; et, sous son impulsion, l'isolement de l'Allemagne se réalisa méthodiquement ; pour s'achever en 1913 au traité de Bucarest, qui, enlevant à la Turquie tous ses territoires d'Europe, coupait celle-ci de toute communication avec l'Allemagne, dont elle restait, avec l'Autriche, la dernière alliée. L'Allemagne, comprenant dès lors que la guerre était inévitable, se mit fébrilement à la préparer.

L'ANGLETERRE A L'ARMÉE FRANÇAISE. GUERRE DE 1914-1918.

Les choses furent ainsi menées que jusqu'au dernier moment ce fut la France, seule avec la Russie, mais plus encore que la Russie, qui fit figure d'ennemie de l'Allemagne.

Aucun Français ne devrait avoir oublié la lettre qu'aux derniers jours de juillet 1914 M. POINCARÉ, président de la République, écrivit personnellement au roi George V pour l'adjurer de faire déclarer sans délai par son gouvernement qu'en cas de conflit l'Angleterre serait aux côtés de la France ; cette déclaration devant, à son avis, avoir pour conséquence certaine d'arrêter l'Allemagne. C'était rigoureusement exact. Tellement exact que George V ayant, par une réponse évasive, refusé d'accéder à cette demande, l'Allemagne, dupée, y trouva une confirmation sur sa conviction de la

⁴ E. MORAND, *op. cit.*, p. 269 ; M. LAIE, *L'impérialisme allemand*, in-12, Paris, Colin, 1902.

neutralité anglaise et brusqua les événements.

L'Angleterre avait gagné. La guerre était acquise. La France allait en supporter le poids de beaucoup le plus lourd. Sur l'autel de l'amitié anglaise, elle allait, en holocauste, faire le sacrifice de 1.700.000 morts et de la dévastation d'une partie de son territoire. Après quoi, la victoire acquise, l'Angleterre comblée et pleinement atteints les buts de guerre que, depuis 1895, elle avait commencé à poursuivre par le cheminement de l'affaire Dreyfus et de la république maçonnique, la France garderait pour sa part ses morts, ses dévastations et ses dépenses de guerre, toutes à sa charge.

CLEMENCEAU.

Les démocraties - c'est un fait que la présente guerre vérifie tragiquement - sont lamentablement inférieures aux régimes d'autorité pour tout ce qui est de la préparation et de la conduite des guerres. Cette infériorité nous mit en 1917 à deux doigts de la défaite. L'Angleterre, alarmée, nous imposa le gouvernement de CLEMENCEAU, dont la dictature de fait nous mena à la Victoire.

Homme de l'Angleterre, le franc-maçon CLEMENCEAU fut admirable tant que les intérêts de la France, identiques à ceux de l'Angleterre, se formulèrent par un seul mot : « **la Victoire.** » Il se retrouva, **l'homme tenu par l'Angleterre**, quand, au lendemain de l'armistice, ce **ne fut plus l'Allemagne, désormais hors de jeu, que l'Angleterre considéra comme son adversaire, mais la France, qu'il fallait maintenant déposséder de sa victoire.**

Ce jour-là, CLEMENCEAU avait le devoir de se retirer. Il ne le fit pas. Après nous avoir donné la victoire, cette faute fit de lui le premier auteur de la victoire saccagée. Mais ce franc-maçon, que ses 80 ans mettaient heureusement au-dessus des menaces et des foudres maçonniques, voulut tout de même faire quelque chose encore pour la France, et il décréta des élections brusquées. En conséquence, la **DESPOTE de l'OPINION n'ayant pu organiser sa campagne électorale mordit la poussière.** Aux élections de 1919, tout comme aux élections de 1871, le pays réel prit le pouvoir, mais, une fois de plus, ce fut sans lendemain. Aucune campagne électorale ne fit jamais autant de vacarme que celle qui précéda les élections suivantes, en 1924, et qui dura près d'une année. La république maçonnique triomphait à nouveau ; mais, grisée par son succès, elle allait maintenant prendre une allure qui nous a amenés à appeler cette troisième période de la république celle de l'INTELLIGENCE SERVICE sans pudeur et sans voile (voir chap. II, p. 41, et chap. I p. 7 à 10).

L'INTELLIGENCE SERVICE SANS PUDEUR ET SANS VOILE (1924-1940)

LE CARTEL DE LA VICTOIRE SACCAGÉE.

L'arrivée au pouvoir du cartel des gauches ramenait au Quai d'Orsay, en juin 1924, le franc-maçon BRIAND, qui prenait possession du ministère des Affaires étrangères avec la mission bien déterminée de saccager au plus vite tout ce qui pouvait subsister de notre victoire, afin que, de victoire franco-anglaise, il ne restât plus que victoire anglaise tout court. Il y réussit magistralement. Les conférences internationales, succédèrent aux conférences internationales. Il y en eut exactement 23, en les comptant toutes à dater de l'armistice, et il ne cessa d'y en avoir que lorsque, de notre victoire, il ne resta plus rien à saccager. A chacune d'elles et sans contrepartie aucune, partait méthodiquement un lambeau de celle-ci. Atteint par la maladie qui devait l'emporter en 1932, BRIAND dut se retirer en 1931, mais ses dignes successeurs, les francs-maçons HERRIOT et PAUL-BONCOUR achevèrent son œuvre.

Par la XXII^e Conférence, tenue l'année suivante à Lausanne en juillet 1932, MM. HERRIOT et GERMAIN-MARTIN faisaient à l'Allemagne « *Abandon définitif de toutes les réparations qu'elle nous devait.* » Par la XXIII^e Conférence, en décembre de la même année, à Montreux. MM. HERRIOT et PAUL-BONCOUR lui reconnaissaient « *l'égalité des droits en matière d'armement* » (Gleichberechtigung).

LE RÉARMEMENT ALLEMAND VOULU ET PROTÉGÉ PAR L'ANGLETERRE.

En langage clair, ces deux derniers abandons que nous faisons à l'Allemagne disaient nettement : « *Vous nous devez de l'argent. Nous avons une armée, et vous n'en avez pas, donc nous pourrions nous faire payer par la force. Loin d'agir ainsi, nous vous faisons spontanément et bénévolement remise de cette dette et cadeau de cet argent. Mais nous savons fort bien par ailleurs que cet argent, vous l'employez déjà à vous réarmer clandestinement. Nous pourrions encore intervenir chez vous pour vous en empêcher. Loin d'agir ainsi, nous renonçons pareillement à ce droit, et nous vous disons : gardez notre argent et armez-vous sans entraves.* »

Certes, cette attitude pouvait être justifiée, mais à la condition essentielle et *sine qua non* que les armements de l'Allemagne ne puissent jamais être dirigés contre nous. Elle ne pouvait donc se concevoir en dehors d'une politique qui aurait été mieux qu'une politique d'entente, une véritable politique d'alliance avec l'Allemagne, ce qui n'eût pas été sans sagesse.

Mais de tels abandons, quand ceux qui les consentaient savaient parfaitement que la haine contre les gouvernements autoritaires de M. Hitler tout aussi bien que de M. Mussolini, des partis de gauche qui détenaient le pouvoir en France, jointe à notre vassalité totale à l'Angleterre, nous obligeait, au contraire, à nous enfoncer chaque jour davantage dans l'hostilité contre l'Allemagne aussi bien que contre l'Italie, **ne relevaient que de la plus furieuse des folies ou de la plus effarante des trahisons.**

A Lausanne comme à Montreux, nous disions à M. Hitler : « **Avec notre argent, armez-vous, et armez-vous contre nous, parce que nous ne voulons pas être avec vous.** »

En politique, la stupidité n'est jamais une explication. Les hommes politiques se trompent, c'est certain, mais la stupidité n'est pas leur fait. Si, d'aventure, ils nous apparaissent tels, c'est tout simplement parce que nous ignorons leurs raisons, mais eux ne les ont pas moins.

Aux effarants accords de Lausanne et de Montreux il y avait une raison, et cette raison, on la chercherait vainement ailleurs que dans les ordres donnés à Londres par ceux dont les desseins occultes mais méthodiquement poursuivis` dès

la guerre de 1914-1918 ne tendaient à rien moins qu'à un plan fantastique d'asservissement de l'EUROPE tout entière ; plan dont la réalisation comporterait à un moment donné l'obligation préalable : « *Que la France mourût.* »

Nous avons appelé cette troisième et dernière période de la république celle de l'INTELLIGENCE SERVICE sans pudeur et sans voile. Période humiliante s'il en fut, dont l'impudeur eut au moins l'avantage de nous permettre de comprendre bien des choses ; mais période sinistre, où, en 1933, ainsi que nous l'avons relaté en détail au début de cet ouvrage, pour clore un débat capital en matière de politique étrangère et engager l'avenir du pays, la Chambre des députés, sur un signe maçonnique, votait docilement un ordre du jour rédigé par l'INTELLIGENCE SERVICE, signé d'autorité par lui, du nom de M. Herriot, et déposé sur le bureau de la Chambre, aux derniers moments du débat, par les soins du vauquemestre Jammy-Schmit, en provenance directe de Londres, via la franc-maçonnerie. Cependant que pour bien marquer sa soumission, l'homme d'Etat français qui, une heure auparavant, coalisait ses collègues contre l'éventualité des directives justement contenues dans cet ordre du jour, parce que, la franc-maçonnerie ayant oublié de le prévenir, il agissait alors dans son sentiment spontané, s'empressait, **petit caporal aux ordres**, de ratifier de son propre vote l'insulte faite à son honneur, à sa dignité et à la France, hélas ! C'est ce même caporal aux ordres qu'en septembre 1939 nous retrouverons déjà à Lausanne et à Montreux. Ce sera le même qu'en septembre 1939 nous retrouverons président de la Chambre et complice de MM. LEBRUN, JEANNENEY et DALADIER pour qu'en violation de la Constitution la guerre non soumise au vote des Chambres ne risque pas d'échapper à l'Angleterre. Nous y reviendrons au chapitre III. Pour l'instant, contentons-nous de conclure :

Quand la franc-maçonnerie tient un homme, elle le tient bien, puisque ce sera encore le même qu'en juin 1940 nous retrouverons à Bordeaux, à la tête des enrégés du départ pour Alger ; fuite qui, sous le couvert mensonger d'un patriotisme ardent, cachait en réalité la suprême ignominie et l'aboutissement de la trahison de « *la déroute jusqu'au bout* » la livraison à l'Angleterre de la flotte et de l'empire colonial français.

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS.

Cette période fut aussi la grande période de la tragi-comédie de la Société des nations, cette funambulesque pitrerie où chaque nation, grande ou petite, arrivait avec sa voix ; mais où l'Angleterre, outre sa propre voix, avait en sus autant de voix que de dominions ; ce qui, ajouté aux voix de toutes les nations, petites ou grandes, qui, pour des raisons multiples, pouvaient avoir intérêt à ne pas la contrarier, lui assurait toujours le dernier mot. Les naïfs pourraient objecter que le cas se produisit rarement d'une décision adoptée ou rejetée du fait de cette prépondérance des voix britanniques. Evidemment. Chaque fois que l'Angleterre aurait eu besoin d'y avoir recours, elle faisait état de cette menace, et comme le pointage était facile, ses opposants, pour ne pas perdre la partie, l'abandonnaient par avance.

D'ailleurs, sa franc-maçonnerie internationale était là pour préparer dans tous les pays le terrain favorable aux désirs de Londres et pour y transmettre ses instructions sur l'attitude à tenir à Genève. Aussi apparut-il bientôt que Genève était avant tout un antre maçonnique.

C'est un fait que cette institution, tapageusement créée pour maintenir la paix, disait-on, fut un véritable foyer de guerre, qui, au moment de la conquête de l'Ethiopie, faillit mettre le feu au monde par les sanctions en apparence, mais en apparence seulement, ridiculement décrétées contre l'Italie. Car les sanctions furent ridicules, et l'Angleterre n'est ridicule que dans la guerre, non dans la diplomatie. Donc il y a tout lieu de flairer à ces sanctions un *BUT* tout différent du *BUT* apparent. Mais contentons-nous des faits certains, indéniables, et laissons les autres.

Ce qui est bien certain, c'est que, derrière le mensonge du but pacifique, la réalité était tout autre. Instrument bien tenu en main par l'INTELLIGENCE SERVICE, la Société des nations avait été conçue non pour faire la paix, comme en disait le jargon, mais pour faire les affaires des maîtres occultes de l'Angleterre, alliés maintenant à ceux des Etats-Unis, et uniquement d'eux ; pour, endormir le monde entier, donner le change et aider à créer la situation mondiale favorable quand viendrait l'heure de remettre le feu au monde pour l'accomplissement de leur dessein suprême.

La sinistre endormeuse ne réussit que dans la première partie de sa tâche. Elle fut la joie de tous les naïfs. Un temps elle endormit réellement le monde, la France surtout, contre laquelle elle fut pour beaucoup dans la spoliation de sa victoire. Les noms néfastes de BRIAND, HERRIOT et PAUL-BONCOUR resteront attachés à **cette bouffonne pitrerie**. Mais la défection tour à tour des nations clairvoyantes, parce que exemptes ou libérées de l'influence maçonnique, le Japon, l'Allemagne et l'Italie, lui enleva tout crédit et la fit sombrer dans le ridicule.

LES DETTES DE GUERRE.

Il restait à l'INTELLIGENCE SERVICE de couronner son œuvre d'ASSERVISSEMENT de la France **JUSQU'AU BOUT** par une victoire dont l'intérêt, pour si réel qu'il ait pu être, devait certainement, dans son esprit, le céder à une satisfaction dont on ne saurait dire si elle relève du dilettantisme ou peut-être du sadisme.

Avant l'exécution finale dans laquelle il allait, par la défaite, nous entraîner à notre insu, cet acte de soumission totale et consentie au grand jour par une **OPINION PUBLIQUE**, cependant bien avertie maintenant que, par la volonté anglaise, sa victoire n'était plus qu'un chiffon, nous paraît être l'exemple le plus beau du degré jusqu'auquel la démocratie est réellement l'art de faire tout naturellement ratifier par le peuple ce que Charles Maurras a si souvent traduit par l'exclamation « *Vive ma mort ! Vivent mes bourreaux !* »

Donc, pour l'Angleterre et l'Amérique aussi, nous le savons aujourd'hui, nous nous étions quatre années gratuitement battus. Dindons de la farce, certes, notre coupe en débordait ! Bafoués et ridicules, il ne nous manquait en paiement de notre héroïsme que d'être comme Martine, qui voulait être battue. Et, de la part de nos alliés, l'huissier, un beau matin, vint frapper à notre porte, nous réclamant force milliards. Etait-ce seulement de l'argent reçu par nous ? Même pas ! C'était la facture d'un matériel de guerre fourni par eux, pour nous permettre de nous battre pour eux, et décompté à un prix insolent d'usure. Ceci fut hautement proclamé par les voix d'Amérique les plus autorisées.

Savez-vous ce que l'on fit ?

La première émotion passée, on ne discuta plus du principe, mais seulement des modalités de paiement. Et comme une muscade, le principe bientôt oublié, puisqu'on n'en parlait plus, nul ne s'opposa plus à s'accorder sur l'échelonnement des paiements.

« **Pour moi, vous vous êtes battus. Grand merci ! Mais ce n'est pas gratuit. Pour me servir, on paye. Payez-moi maintenant.** »

Et le peuple souverain accepta parfaitement de payer pour avoir versé son sang et donné la victoire à ses amis de Londres et d'Amérique.

L'Histoire avait tout vu ; gageons-le, elle n'avait pas encore vu cela !...

CONCLUSION

Telle est **l'EPINE DORSALE** de la véridique histoire de France, de Louis XIV à nos jours.

Elle est assez différente de tous les mensonges et de tous les bobards dont nos maîtres, même les mieux intentionnés - et c'est bien là ce qui est suffocant - complètement abusés eux-mêmes par l'Histoire officielle, ont, de si bonne foi, dévoyé nos jeunes cerveaux.

Caveant consules ! Et que la vérité, dans nos écoles, chassant le mensonge, au plus vite reprenne sa place.

A ce chapitre l'on pourrait justement reprocher d'être un exposé trop succinct et de manquer de documents. C'est volontairement que nous nous sommes astreint à un résumé presque schématique, parce que **nous avons tenu à puiser la force de notre argumentation dans l'assemblage plus que dans le document.**

Il va de soi, en effet, que quand une génération a vécu dans l'ambiance de l'Entente cordiale et de la haine contre nos voisins de l'Est, il n'est pas aisé de la convaincre du jour au lendemain qu'en remontant de cause en cause jusqu'à la cause première on a fini par découvrir, un beau jour, que nos ennemis n'étaient, comme nous-mêmes, que les jouets de ceux qui se disaient nos amis, et que, tels les gladiateurs dans l'arène romaine, nous aurions pu, avant d'engager chacun de nos combats acharnés, nous tourner d'un même mouvement vers ceux pour lesquels nous allions verser notre sang en prononçant le rituel : « **Ave Britannia. Morituri te salutant.** »

Si puissant soit-il, un document se heurte dans ces conditions aux amoindrissements que, de très bonne foi, un sentiment prévenu peut lui trouver, dans le hasard, dans la possibilité de circonstances mal connues, dans les nécessités diplomatiques, voire même dans l'erreur passagère.

A ces inconvénients l'assemblage résiste. **Cette poutre puissante, faite d'éléments multiples mais inlassablement répétés, qui s'élançait au travers de DEUX siècles et demi**, est une armature contre laquelle les excuses : hasard, circonstances, diplomatie, erreurs, perdent tout leur sens.

Le triptyque :

- **Vassalité,**
- **Redressement,**
- **Révolution,**

peut être jugé fortuit une fois, deux fois peut-être ; mais quand, au cours de **CINQ règnes**, il revient inlassablement par **CINQ fois**, et ne renonce à revenir une sixième que par l'abdication à tout redressement et l'enlèvement **dans la vassalité jusqu'au bout** ; que dire, que faire, que répondre, sinon s'incliner modestement et remercier ces historiens qui ont si bien mérité de la patrie, au rang desquels MM. Pierre Gaxotte, Saintoyant, E. Morand, de Poncins, Malynski, et bien d'autres, qui, pour nous, sont allés chercher la lumière si diaboliquement cachée pendant des siècles à nos aïeux abusés.

Et nous indiquerons ici à nouveau au lecteur justement avide de documents qu'il en trouvera à foison dans le livre remarquable de M. E. Morand, si souvent cité par nous au cours de ce chapitre, lequel était un préambule indispensable à celui que nous allons aborder maintenant. voulant savoir :

POUR QUI, POURQUOI nous sommes en guerre

POUR QUI nous nous sommes battus.

POUR QUI la France serait morte sans l'homme providentiel qu'un général allemand, s'adressant à des prisonniers libérés, définissait si justement : « *le Maréchal, votre père, auquel la nation française doit d'exister encore* ».

CHAPITRE III

L'ÉTAT JUIF et L'ANGLETERRE COMPLICE INTÉRESSÉE dans sa guerre pour « L'EMPIRE du MONDE » aux juifs.

LE SCHEMA REVELATEUR

L'ALLIANCE DES HAUTES FINANCES DE LONDRES ET DE NEW-YORK.

Cependant pourrait-il être objecté : la Société des nations fut une conception américaine. Elle fut un cadeau du président Wilson. Parfaitement. *Et ceci doit être retenu comme la première manifestation de l'accord qui, au cours de la guerre de 1914-1918, venait d'être conclu entre les financiers et marchands de la City de Londres et ceux de New-York, ces deux groupes qui étaient les deux premières puissances du monde, que les circonstances de la guerre de 1914-1918 avaient un moment semblé devoir dresser l'un contre l'autre, mais qui, bien vite, comprirent qu'ils avaient mieux à faire que de se battre, que le monde était assez grand, et qu'au lieu de se le disputer mieux valait l'asservir pour l'exploiter en commun.*

De cet accord, dont les éléments dominants étaient juifs, ce fut **L'ÉTAT JUIF** qui fut le ciment.

LA EST LE NŒUD, LE GRAND NŒUD DU DRAME. C'est à ce nœud que viennent se rattacher tous les fils qui, dans toutes les directions, donnent à toute chose la seule explication qui satisfasse la raison.

Celui qui donne l'explication de l'inconcevable traité de Versailles.

Celui qui donne la clef du double mystère, **de la victoire saccagée en France**, en même temps que **du réarmement de l'Allemagne, voulu et protégé par l'Angleterre.**

Celui qui permet enfin de comprendre la raison de l'adoption, dès son berceau, du bolchevisme russe par l'Angleterre en apparence, mais en fait par cette haute finance anglo-américaine, dont **il est immédiatement devenu et dont il n'a jamais cessé d'être la chose et l'instrument** ; exactement comme, depuis deux siècles et demi, **la franc-maçonnerie est la chose et l'instrument de la finance anglaise.**

LE BOLCHEVISME, ORGANE DE L'ÉTAT JUIF, PARALLÈLE À LA FRANC-MAÇONNERIE.

Jadis seule, la finance anglaise avait tendu sur le monde le réseau de la franc-maçonnerie, qui lui avait permis en tout temps et en tous lieux d'organiser en Europe guerres et révolutions à son profit. Alliée à la finance américaine et ses vues de dominations étendues de ce fait au monde entier, la franc-maçonnerie ne suffisait plus, parce, inopérante en dehors des pays catholiques. **Il fallait autre chose.** Les juifs maîtres absolus de la Russie bolchevique en même temps qu'élément dominant des hautes finances anglaises et américaines, le fil reliant les maîtres occultes de Londres et de New-York, d'une part, aux maîtres de Moscou, d'autre part, était en place.

Il était d'autant plus en place que ce n'était évidemment pas pour rien que **le bolchevisme avait été établi en Russie par l'or des banques juives de New-York, les Banques Jacob Schiff, et Kuhn et Loeb, notamment.**

Aucune contestation n'est possible sur ce fait, établi par des documents officiels.

C'est l'or juif de New-York qui a payé le fleuve de sang des martyrs de la Russie bolchevique, et, sans cet or, ce sang n'eût point coulé.

La preuve en est établie par un rapport du Service secret américain (l'équivalent de notre 2^e Bureau), qui, au cours de la guerre 1914-1918, fut communiqué à toutes les ambassades et fit aussitôt l'objet d'un rapport secret adressé au gouvernement français par le haut-commissaire français à Washington. Nous en extrayons les passages suivants :

RAPPORT DU SERVICE SECRET AMÉRICAIN.

« SECTION PREMIÈRE : *En février 1916, il fut d'abord découvert qu'une révolution était fomentée en Russie. On découvrit que les personnes ci-après nommées ainsi que les banques mentionnées étaient engagées dans ce travail de destruction : Jacob Schiff, juif ; Guggenheim, juif ; Max Breitung, juif ; Kuhn, Loeb et Cie, banque juive, dont les personnes suivantes sont directeurs : Jacob Schiff, Félix Warburg, Otto Kahn, Mortimer Schiff, S. H. Hanauer (tous juifs).*

« *Il ne fait aucun doute que la révolution russe, qui éclata un an après que l'information ci-dessus ait été reçue, fut fomentée et déclenchée par des influences distinctivement juives.*

« *De fait, en avril 1917, Jacob Schiff fit une déclaration publique, à l'effet que c'est lui, avec son aide financière, qui avait fait réussir la Révolution russe.*

« SECTION II *Au printemps de 1917, Jacob Schiff commença par fournir des fonds à Trotsky (juif) pour amener la révolution sociale en Russie. Le « New-York Daily Forward », qui est un organe judéo-bolchevique, fit une souscription dans le même but. Par Stockholm, le juif Max Warburg fournissait de même des fonds à Trotsky et Cie. Ils reçurent aussi des fonds du Syndicat westphalien-rhénan, qui est une importante entreprise bancaire juive, de même que d'un autre juif, Olaf Aschberg, de la banque Nya, de Stockholm, et de Givotovsky, un juif, dont la fille est mariée à Trotsky. »*

Par ce fil, l'on tient tout de suite l'explication de la stupéfiante attitude de l'Angleterre en 1919.

Les nations civilisées, pour en finir avec le crime bolchevik, avaient, en ce temps-là, organisé des corps expéditionnaires dont l'entrée en Russie, combinée avec l'action de celui des Russes blancs, était considérée par les experts comme une simple opération de police. Les corps anglais et français étaient complètement débarqués à Arkhangelsk, quand, soudain, l'Angleterre rembarqua le sien, et, par sa franc-maçonnerie, fit une telle pression sur le gouvernement français que celui-ci eut la faiblesse de rappeler aussi le nôtre.

Abandonnés à eux-mêmes les Russes blancs furent bientôt anéantis, et, par la force et le carnage, le Bolchevisme établit sur le plus grand peuple de l'Europe le plus féroce des tsarismes.

Ces carnages sans nom, ces supplices atroce de milliers et de centaines de milliers d'innocentes victimes, cette dépravation et cette ignominie monstrueuse déferlent ensuite de Russie sur l'Europe entière. C'est l'Angle-

terre qui l'a voulu, c'est elle qui l'a fait. Pourquoi ?

Hors du fil qui relie les maîtres de Moscou aux maîtres occultes de Londres et à ceux de New-York, il n'est que raisons vagues, nébuleuses et non satisfaisantes.

Posons clairement les questions :

a) A sauver le bolchevisme à la veille du jour où il allait sombrer, quel intérêt pouvait avoir, en 1919, la nation anglaise ?

b) A asseoir sur le trône de toutes les Russies le plus effroyable régime d'assassins, de tortionnaires, d'immoralité, de dévergondage et de bestialité que l'humanité ait peut-être jamais connu, quel intérêt pouvaient avoir les familles de l'aristocratie, de la bourgeoisie et aussi bien du peuple de la pudibonde Angleterre ?

c) A paraître devant Dieu la conscience lourde de la complicité de tant de crimes, quel intérêt pouvait être l'intérêt du chef chrétien et croyant de la religion anglicane, le roi George V ?

En dehors de la réponse : « **Les maîtres occultes avaient ordonné. Le roi comme le gouvernement s'étaient inclinés** », il ne semble pas qu'il en puisse être trouvé une autre. Et pour être complet il convient d'ajouter :

« *Ils s'étaient inclinés, parce que ces maîtres occultes sont aussi les maîtres de la finance et de la presse, avec lesquels un gouvernement non totalitaire doit toujours compter, parce qu'ils sont surtout les Maîtres directs de l'INTELLIGENCE SERVICE, et, en conséquence, de la franc-maçonnerie, devant lesquels, tout comme de simples citoyens, monarques et ministres ont à leur heure à trembler.* »

Nous vérifions ici la profonde exactitude de la déclaration de Disraëli, premier ministre de la reine Victoria, disant : « **Le monde est gouverné par de tout autres personnages que ne s'imaginent ceux qui ne sont pas dans la coulisse.** » (DISRAËLI, juif et premier ministre de la reine Victoria, dans son livre, *Coningsby*, p. 252).

Et l'Angleterre nous donne la mesure de l'abomination à laquelle peut en arriver un Etat qui, comme elle, ainsi que nous l'indiquons au début du chapitre précédent ; depuis des siècles, depuis exactement l'avènement au trône de Guillaume d'Orange, en 1688, s'est abandonné totalement et sans réserve à la domination des financiers et des marchands, qui, de nos jours, se désigne sous le nom de **HAUTE FINANCE**. Haute finance dans laquelle l'on trouve, c'est exact, de rares éléments non juifs, mais qui est aujourd'hui tellement dominée par les juifs que **Haute Finance et Israël, c'est tout un.**

C'est cette haute finance aux capitaux sans limite qui a mis le feu au monde, parce qu'insatiable, elle en veut encore et toujours.

Avant d'exposer comment elle avait escompté que le présent conflit serait pour elle **une source de profits à faire pâler son actuelle fortune**, il convient de s'arrêter quelques instants sur le fonctionnement de ses moyens d'action pour mener le monde, **et la création du bolchevisme par L'ETAT JUIF en 1917 aussi bien que son sauvetage par l'Angleterre en 1919 s'expliqueront immédiatement.**

LES TROIS LEVIERS DE COMMANDE DU MONDE.

Au sommet sont les deux groupes devenus alliés au cours de la guerre de 1914-1918, et dont ceux des autres pays ne sont que des satellites. Ces deux groupes qui, réunis, forment celui de la haute finance anglo-américaine, sont le **BLOC D'OR, le nœud** d'où partent tous les fils qui tiennent le monde.

Un premier fil le relie à son service de la presse, par lequel journalistes et journaux à acheter (leur nombre est toujours fort grand en pays dit d'**OPINION**, c'est-à-dire démocratique) reçoivent la bonne manne, qui fait d'eux des serfs de la plume et de la pensée. En France, avant la guerre, Kérilis, Buré, Pertinax, Tabouis, Elie Bois, et *l'Humanité* ainsi que le *Populaire*, en étaient les plus sinistres échantillons. Tout le monde sait que *l'Humanité* fut fondée par JAURES avec les capitaux que lui fournirent **DOUZE** juifs, parmi les plus notoires, et dont les noms ont été cent fois publiés (Liste des capitalistes juifs qui ont fondé *l'Humanité* : LEVY-BRUM, LEVY-BRAHM, DREYUS, Louis DREYFUS, Ely RODRIGUES, Léon PICARD, Salomon RUNACH, André BLUM, ROUFFS, CASEWITZ, HERR, SUCHS), et que c'est par l'intermédiaire du juif Lévy-Brühl que ce journal recevait régulièrement les subsides de Rothschild.

Nul n'a le droit de l'ignorer, **Tout révolutionnaire n'est jamais que l'agent du capitalisme juif.**

Par ce fil, le **BLOC D'OR** crée et tient en main une bonne partie de **l'OPINION**.

Un deuxième fil le relie au Comité des **SEPT**, choisis et désignés par lui, qui préside aux destinées de l'INTELLIGENCE SERVICE. Le gouvernement de Sa Majesté nomme au poste de directeur de ce ministère en marge, mais non le moins important, celui d'entre les **SEPT** que lui présente ledit Comité ; si tant est que cette sauvegarde d'amour-propre lui soit encore conservée, ce dont on n'est plus très sûr aujourd'hui.

Ce ministère est autonome. Il reçoit du gouvernement anglais une subvention de l'ordre de TROIS MILLIARDS de francs par an, et se procure comme il l'entend le supplément de recette qui lui est nécessaire pour équilibrer son budget, mais, **et ceci est capital, il n'a à rendre compte de rien à personne.** On sait qu'il se fait normalement verser une dîme par les firmes auxquelles il procure de grosses affaires, tel Bazil Zaharof, qui, sur ses bénéfices acquis au cours de la guerre 1914-1918, lui versa un nombre de millions considérable.

L'INTELLIGENCE SERVICE comporte un grand nombre de directions, dont on peut se faire une idée par la formule exacte dans son sens général, que, « *partout dans le monde où un Anglais a quelque chose à vendre ou à acheter, l'INTELLIGENCE SERVICE lui ouvre la voie* ».

De toutes ces directions, **la plus importante est celle de la franc-maçonnerie mondiale. De cette direction, partent dans le monde les ordres auxquels tout franc-maçon a juré par avance « d'obéir, même à l'encontre des ordres de son gouvernement ».**

Il va de soi que cette direction est absolument secrète ; que nul, hormis le chef, ne sait où elle est ni comment communiquer avec elle. D'ailleurs, le chef de l'INTELLIGENCE SERVICE est lui-même un homme aussi mystérieux que possible et dont le nom aussi bien que la personne sont complètement ignorés du public. Dès lors, le bon sens pose la question : Quand le premier ministre de Sa Majesté et le chef de l'INTELLIGENCE SERVICE sont en tête à tête, **lequel des DEUX, à un moment donné, parle en maître ?**

Un troisième fil relie enfin le **BLOC D'OR** au bolchevisme russe, lequel commande et ordonne sans réplique à tous les partis communistes du monde. -

Mais le **BLOC D'OR** n'est lui-même que la partie d'un tout. Il n'est que l'organisme d'exécution de **L'ETAT JUIF**.

L'ETAT JUIF

Il n'est pas de religion qui n'ait à sa tête un commandement suprême exercé par une assemblée ou par un homme choisi par elle. Par ailleurs, tandis que quiconque peut être admis à embrasser n'importe quelle religion, la religion juive est exclusivement réservée aux hommes de naissance juive. A l'encontre de toutes les autres religions, qui cherchent à faire des prosélytes et disent à tous : « Venez à nous », la religion juive dit aux non-juifs : « Hors de chez nous ! » Il n'en était autrement ainsi dans l'Ancien Testament, mais **l'hérésie pharisaïque, seule religion juive actuellement existante, ayant imaginé le dogme de « l'âme juive, essence de Dieu, opposée à l'âme non juive, essence de bête », il ne peut en être autrement.** Le juif, reconnaissons-lui cette qualité, ne fait pas de prosélytisme (voir chap. IV).

Race et religion à la fois, Israël n'est pas seulement une confession religieuse. Il forme une véritable nation, qui, bien qu'ayant ses sujets éparpillés dans le monde, n'en est pas moins une nation qui a son Etat. **L'ETAT JUIF, Etat à la fois racial et théocratique, n'a jamais cessé d'exister, bien que, depuis l'an 1005, il soit rentré dans la forme secrète.**

Cet Etat, c'est-à-dire cet ensemble d'organismes qui représentent et assument la défense de l'intérêt général de tous les juifs du monde entier (environ 13.000.000 de personnes), a son tribunal talmudique, appelé le **KAHAL**, qui est aussi son gouvernement, et un conseil politique, appelé le **SANHEDRIN**, lequel désigne, quand il le juge opportun, le roi des juifs.

De cet Etat, fait également partie le **CONSEIL SUPREME** des loges **B'NAI B'RITH**. Quel est exactement le rang de ce Conseil suprême dans la hiérarchie de **L'ETAT JUIF** ? Est-il sous la dépendance du Sanhédrin ou se confond-il avec lui ? Nous l'ignorons. Mais ce que nous savons nous suffit. **Il est dans L'ETAT JUIF, l'organisme qui remplit la fonction du ministère de l'Information et de la Surveillance générale, de la Police, si l'on veut.** Tandis que toutes les obédiences maçonniques, Ecossisme, Jacobisme, Orangistes, Droit humain, Grande Loge, Grand-Orient, etc., dont la multiplicité n'est qu'une duperie faite pour duper les francs-maçons eux-mêmes beaucoup plus que les profanes, relèvent toutes de l'INTELLIGENCE SERVICE, la franc-maçonnerie des **B'NAI B'RITH en est complètement indépendante.** C'est une franc-maçonnerie en Marge, ultra secrète, qui, par l'affiliation individuelle d'une partie de ses 68.000 adhérents, exclusivement juifs, aux loges de l'autre franc-maçonnerie, exerce sur elle une mission de surveillance et de contrôle, en même temps que sa mission de renseignements pour **L'ETAT JUIF**.

L'ETAT JUIF a enfin son organisme d'exécution, qui, pour les profanes, est le seul qui soit un peu visible. C'est un groupe ou une délégation de la partie juive de la haute finance. Nous l'avons appelé le **BLOC D'OR**. C'est lui qui, par l'état-major de ses **TROIS** bureaux ou directions :

PRESSE ;

INTELLIGENCE SERVICE, et par lui MAÇONNERIE ;

KOMINTER,

exerce directement le commandement et remplit la fonction de ministère des finances, puisque c'est lui qui rassemble les fonds et qui paye.

En conséquence, **dans le schéma ci-après, que nous avons établi pour faciliter la compréhension de cette trame qui tient le monde,** nous avons rassemblé dans un grand cercle, qui représente **L'ETAT JUIF**, tous les organismes que nous venons de décrire, et nous avons fait partir du **BLOC D'OR**, organisme d'exécution, les **TROIS** fils par lesquels il tient les leviers de commande de L'UNIVERS.

Quelle est exactement la hiérarchie à l'intérieur de ce cercle ? Voilà qui nous importe fort peu. Qu'elle soit ce qu'elle voudra ! Ce qui nous importe, ce qui compte pour nous, c'est uniquement ce qui en sort. Et sur ce qui en sort, le doute, hélas ! n'est plus possible aujourd'hui. **Ce qui en sort, c'est ce qu'il s'est donné pour mission depuis des millénaires d'en faire sortir : c'est la désagrégation du monde, de toutes ses forces morales et de la civilisation chrétienne, par la corruption, le bolchevisme et le carnage.**

M. Santo, dans son opuscule, *Le Talmud*, 131, rue de Vaugirard, à Paris, donne cette citation du Saint-Bet-Dine : « Le code du **KAHAL**, c'est le Talmud. Son pouvoir, pour invisible qu'il soit des profanes, est universel et absolu. Ses décisions sont sans appel, ne sont susceptibles d'aucun contrôle et n'ont besoin de l'approbation de qui que ce soit. »

C'est dans cet antre ultra secret que sont arrêtées toutes les directives concernant aussi bien la politique générale du monde que la politique intérieure de chaque nation, dans tout ce qui se rapporte, cela va de soi, aux intérêts et aux BUTS de L'ETAT JUIF.

Au bureau de la presse incombe la mission d'infuser les idées au public.

Au bureau de l'INTELLIGENCE SERVICE incombe la mission de les signifier et de les faire adopter par les Etats intéressés : **directement** quand il s'agit de l'Angleterre, et **par l'intermédiaire de la franc-maçonnerie** quand il s'agit des autres nations.

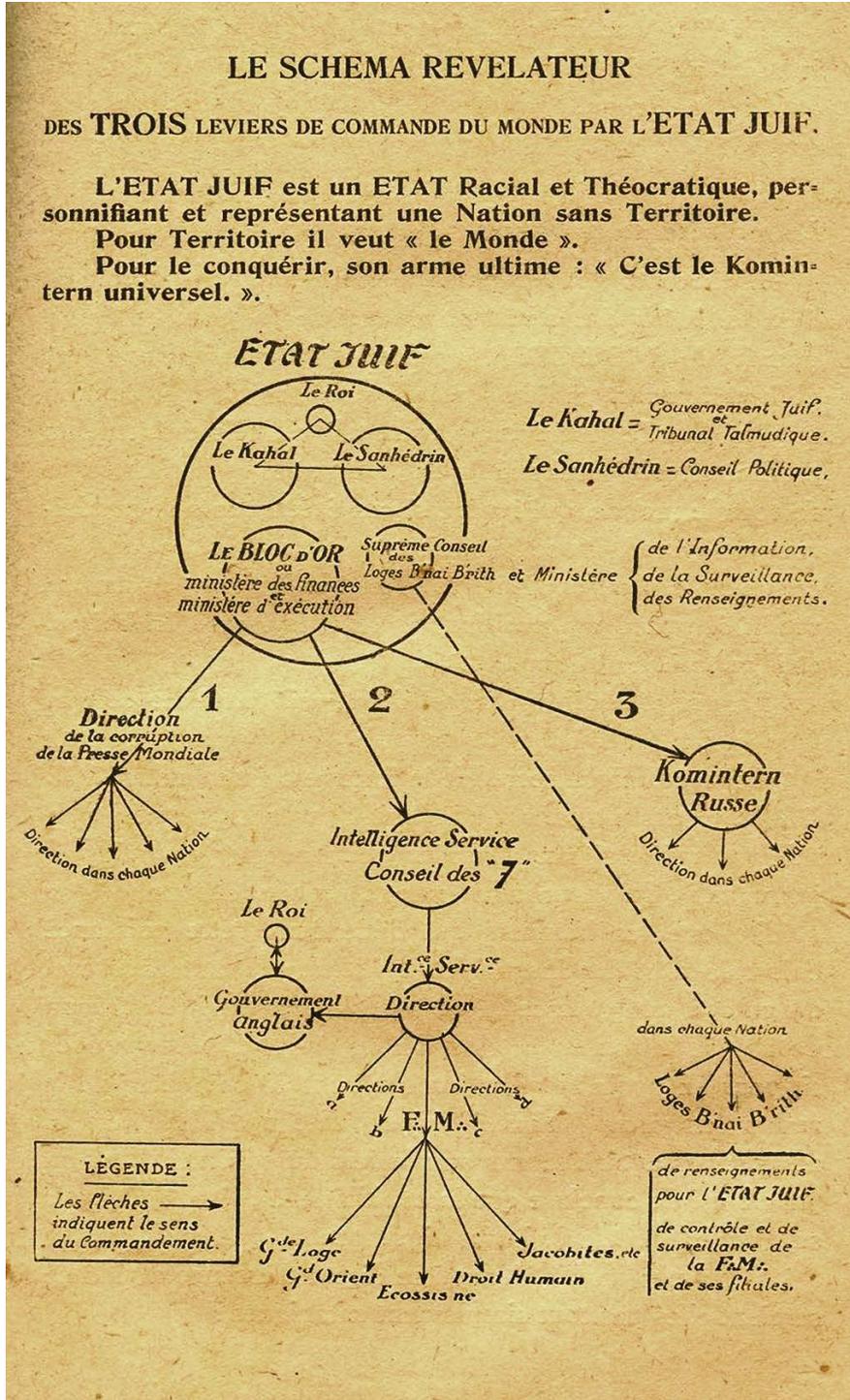
Puis, dans la plénitude de leur souveraineté, les parlements se livrent à de bruyantes discussions, lesquelles, grâce aux soins attentifs de ceux de leurs membres qui sont francs-maçons, **surveillés eux-mêmes à leur insu par les B'NAI**

B'RITH, n'aboutissent jamais qu'à la minutieuse exécution des volontés de **L'ETAT JUIF**.

C'est exactement cela. Cela, et pas autre chose, ce que l'on appelle **LA DEMOCRATIE** ou le gouvernement du peuple par le peuple.

Au troisième bureau, celui du Komintern, incombe une tâche en vérité beaucoup plus simple : il lui suffit d'envoyer des ordres. Le bolchevisme russe, invention spécifiquement juive, est la grande création du **BLOC D'OR**. De même que c'est lui qui, en France, fonda « *L'Humanité* » par l'intermédiaire des **DOUZE** capitalistes juifs bien connus, qui apportèrent leur argent à Jaurès ; de même ce fut lui qui fournit au bolchevisme russe, les capitaux qui lui permirent de naître, d'assurer ses premiers pas, et sans lesquels il n'aurait jamais existé.

**LE SCHEMA REVELATEUR
DES TROIS LEVIERS DE COMMANDE DU MONDE PAR L'ETAT JUIF**



Ce fut donc lui qui, de toute évidence, le sauva de la mort en faisant abandonner, par l'Angleterre d'abord et par la France ensuite, l'expédition d'Arkhangelsk en 1919.

LA MAÎTRISE DE LA BOURSE.

Maître des gouvernements, maître de la politique et des destinées des nations, maître de la paix et de la guerre, le **BLOC D'OR**, par voie de conséquence, est obligatoirement maître de la bourse. Il connaît comme tout le

monde les réactions que tels ou tels événements produiront obligatoirement en bourse, mais, à l'encontre de tout le monde, qui ignore si ces événements se produiront et quand ils se produiront, **il sait, lui, quand et comment ils se produiront. Tranquillement, en temps voulu, il prend ses positions à la hausse ou à la baisse, et il rafle à tout coup.**

La vie est belle pour celui qui sait la veille ce que fera la bourse du lendemain.

Tel est l'unique secret de la fortune colossale du **BLOC D'OR**. Que sont pour lui les millions et les centaines de millions qu'il lui faut sacrifier pour acheter hommes et journaux ? Un pourboire, rien de plus; et quand l'on médite que les hommes qui détiennent cette puissance colossale sont des insatiables, qu'il leur en faut encore et davantage, que pour ce davantage, ils ont perpétré et réussi de mettre le feu au monde, on en arrive à se demander si, pour en avoir l'explication, on peut se contenter de la rechercher dans l'infini de la cupidité matérielle, et s'il ne faut pas avoir recours aux leviers du spirituel. N'est-on pas obligé de conclure que la cupidité elle-même doit avoir ses limites que seule la mystique peut dépasser ?

Ces âmes privilégiées qui se disent d'essence divine ne seraient-elles pas tout simplement sataniques ?

LE ROI ET LE GOUVERNEMENT ANGLAIS.

Dans ce réseau, qui :

- a) par la presse ;
- b) par la franc-maçonnerie ;
- c) par le bolchevisme,

créée, tient en main et façonne à son gré l'*OPINION* dans tous les pays non totalitaires; que deviennent le roi et le gouvernement anglais ? Mais tout simplement ce qu'ils ont toujours été : « **les exécutants officiels des maîtres occultes** ». Leur paix, leur fortune et leur vie sont paisiblement assurées tant qu'ils se soumettent; et toute l'histoire de deux siècles et demi, que nous avons rapidement analysée au chapitre précédent, n'est-elle point là pour nous montrer sans incertitude qu'à ne point se soumettre ils n'ont certainement jamais pensé ?

Aussi en ont-ils été largement récompensés. Tandis que depuis Guillaume d'Orange ont disparu suspectement **QUATRE** descendants de Louis XIV, Louis XIV lui-même, et plus tard le prince impérial; qu'après le duc de Berry, c'étaient **TROIS** présidents de la république, qui, sur une courte période de cinquante-cinq ans, étaient assassinés, avec entre temps **DEUX** attentats manqués contre les deux Napoléon, soit en tout **QUATRE** assassinats établis, **SIX** assassinats non douteux et **DEUX** attentats contre les chefs de l'Etat français et leurs héritiers, *personne n'ouï-dire jamais que contre la famille régnante d'Angleterre, il y ait jamais eu ni assassinat, ni seulement attentat.*

POUR LES GAULLISTES DE BONNE FOI.

Telle est la réalité d'hier, celle de deux siècles et demi d'Histoire, qu'il était indispensable d'avoir dépouillée de son masque pour comprendre la réalité qui nous asservirait demain si, pour le malheur de l'humanité, l'Angleterre remportait la victoire.

Victoire anglaise ? Mensonge. Victoire américaine ? Mensonge. Ni pour l'Angleterre, ni pour l'Amérique, ni pour la France, ni pour personne, il n'y aurait de victoire; et le monde entier, stupéfait et idiot devant un tel effondrement, s'apercevrait, mais trop tard, que de cette victoire anglo-russo-américaine, il ne resterait qu'un vainqueur, un maître, un seul : **LE BLOC D'OR du capitalisme le plus outrancier, le plus barbare et le plus féroce que le cerveau puisse concevoir**, ou, plus exactement, que le cerveau de l'homme actuel a certainement beaucoup de peine à concevoir.

Son passé, cependant, nous répond de son avenir.

C'est lui qui est le créateur, le protecteur et le maître du bolchevisme russe.

C'est lui qui, pour poursuivre son plan de domination du monde en le ramenant aux temps effroyables du capitalisme féodal, a délibérément consenti le massacre, le carnage, les supplices atroces de millions d'innocentes victimes russes, hongroises et espagnoles, dont les bourreaux n'étaient que ses hommes de main.

C'est lui qui, pour s'emparer de la domination du monde, a forgé la formidable armée soviétique, dans laquelle certains ont cru voir sincèrement un réveil du nationalisme russe, mais dans laquelle l'observation et l'étude de la psychologie des millions de prisonniers laits par l'Allemagne, a, tout au contraire, obligé à conclure à un **état mental identique à celui qu'au moment de la conquête nos soldats trouvèrent chez les sauvages du centre de l'Afrique**, pauvres hères qui, menés au fouet et abominablement malheureux et abrutis sous la férule de leurs rois nègres, se défendaient cependant avec beaucoup de courage et se faisaient héroïquement tuer pour eux; tout simplement parce qu'ils en étaient arrivés à ce degré **d'abêtissement et de bourrage de crâne où la pauvre bête humaine est incapable d'avoir une autre réaction que celle d'obéir**; et qu'il suffisait à leurs chefs de leur dire que, prisonniers des Blancs, ils seraient mangés vivants, pour obtenir d'eux qu'ils se défendissent jusqu'à la mort.

C'est lui enfin, n'en doutons pas, qui a soufflé à l'Angleterre le plan grandiose qui, par le moyen de la présente conflagration, devait, après **l'anéantissement de la France**, lui donner, grâce à la victoire anglo-russo-américaine, la victoire finale et la domination du monde, pour sa seule puissance et sa seule **colossale fortune**, à lui, **BLOC D'OR** de la **HAUTE FINANCE** et **ETAT JUIF**.

A la faveur de quelle situation, de quelles perspectives et de quels intérêts **L'ETAT JUIF** a-t-il pu faire adopter ce plan par le roi et les sphères dirigeantes de la nation britannique ? Nous allons l'exposer.

L'ANGLETERRE EXECUTANTE ET COMPLICE INTERESSEE DE L'ETAT JUIF

EN 1919, PAR LE TRAITE DE VERSAILLES.

L'Amérique. Le Japon. Les dominions.

Admirons ici l'ironie du sort et la fragilité des empires. De 1914 à 1918, l'Angleterre a mené une guerre épuisante pour ruiner à jamais la marine et la concurrence allemandes. Elle y est parvenue. Les cuirassés du Kaiser sont entre ses mains, sa flotte marchande a été répartie comme butin entre les vainqueurs, et l'empire allemand attend la sentence qui marquera le terme de son cycle dans l'Histoire. Les buts de la guerre sont atteints.

Mais de la guerre même une concurrence est née, deux fois plus redoutable que l'autre, puisque, à la supériorité du tonnage, elle va ajouter le monopole d'un combustible que l'Angleterre ne possède pas : le mazout, qui, par son prix beaucoup plus bas et l'économie de poids et de tonnage qu'il permet de réaliser, donne au navire qui l'emploie une supériorité écrasante sur celui au charbon. L'Amérique, pendant la guerre, a construit tant de navires marchands et construit ou mis en chantier tant de navires de guerre que, dans deux années, pour les uns comme pour les autres, elle surclassera l'Angleterre. Si bien qu'au terme de cette lutte gigantesque l'orgueilleuse reine des mers put méditer, mais trop tard, sur la fable du bon La Fontaine : *Le cheval s'étant voulu venger du cerf.*

Pire que dans la fable où le cheval, pour vaincre le cerf, ne s'était donné qu'un seul maître : l'homme ; l'Angleterre, pour vaincre l'Allemagne, s'en était donné presque deux, car de la guerre une autre concurrence redoutable était aussi sortie, celle du Japon, qui, pendant que les Européens s'exterminaient, construisait des usines et accaparait les marchés laissés vacants.

Pour la première fois depuis Louis XIV, l'Angleterre ne pouvait appliquer ni l'une ni l'autre des *DEUX* règles qui, pendant deux siècles, avaient été le secret de sa colossale fortune :

« Au rival menaçant le commerce britannique, susciter une guerre ou une révolution qui le désagrège, ou bien l'asservir par la franc-maçonnerie. »

Le seul adversaire sérieux à susciter aux Etats-Unis ne pouvait être que le Japon, mais *DIX MILLE* kilomètres d'océan les séparaient.

Ah ! si un voisin immédiat, le Mexique, par exemple avait été de taille et en situation d'entrer en guerre contre les Etats-Unis, quel spectacle délicieux pour l'Anglais que de contempler l'invasion du pays de ceux qui justement venaient de faire la guerre pour lui donner la victoire de 1918 !

Ah ! si, par leur franc-maçonnerie très puissante aux Etats-Unis, avec ses 3 millions de F. : , ils avaient pu y fomenter une bonne révolution, genre 1789, sous prétexte par exemple d'émanciper les noirs et de leur ouvrir toutes grandes les portes de la diplomatie, de la magistrature, voire de la Maison Blanche ! quel spectacle délicieux pour les milords et les banquiers de la City que de revivre des journées aussi « exciting » (excitantes, palpitantes) que celles vécues par leurs aïeux en 1793 !

Mais pour mobiliser la franc-maçonnerie au service des intérêts britanniques, il faut être le maître de L'INTELLIGENCE SERVICE, et **voici que le maître de l'Intelligence Service, ce n'est plus maintenant le gouvernement officiel de l'Angleterre, c'est son gouvernement occulte, c'est le GRAND KAHAL, qui, prévoyant et sage, a depuis longtemps déjà pris en ses propres mains la gestion directe du deuxième bureau de Sa Majesté Britannique**, laquelle ne jouit plus que de la prérogative de verser à celui-ci, annuellement et sans contrôle aucun, une subvention de l'ordre de *TROIS MILLIARDS* de francs.

Pour les beaux yeux des commerçants britanniques, *L'ETAT JUIF* allait-il faire une telle révolution aux Etats-Unis, où il est chez lui aussi bien qu'en Angleterre ? Il faut être sérieux, et la diplomatie britannique comprit bien vite que, pour la première fois depuis plus de *DEUX SIECLES*, il lui fallait *inventer du neuf*. Et, le premier acte de ce neuf, ce fut, sous l'égide de *L'ETAT JUIF*, l'entente dont nous avons parlé au début de ce chapitre, qui intervint dès avant la fin de l'autre guerre, entre les commerçants et financiers de la city de Londres et ceux de New-York, **entente qui sera une des pierres angulaires de la présente guerre pour la conquête de tous les marchés du monde.**

Tels sont ceux qu'un vain peuple appelle : (t SES LIBERATEURS ».

Le problème, d'ailleurs, se compliquait d'un autre facteur tout aussi nouveau, mais non moins angoissant.

Pour vaincre l'Allemagne, il avait fallu faire un large appel au concours des dominions. Tous étaient généreusement accourus, mais cette aide donnée par eux leur avait fait prendre conscience de leur importance, et il apparaissait clairement dès la fin de la guerre que, dans un avenir qui n'était peut-être plus très lointain, il faudrait compter avec les tendances séparatistes de tous les dominions et de l'Inde elle-même. **Or, l'Angleterre, pays uniquement industriel, ne peut vivre sans l'empire Britannique.** Les menaces américaines et japonaises étaient des menaces de concurrence commerciale. **Les menaces de séparatisme de l'Inde et des dominions étaient une menace de famine et de mort pour QUARANTE MILLIONS d'Anglais**, puisque l'on admet que, si l'Angleterre ne pouvait plus recevoir aucun bateau dans ses ports, plus de la moitié de sa population devrait émigrer sans délai, sa terre ne pouvant la nourrir. Si bien qu'il n'est peut-être pas exagéré de penser qu'avec le recul du temps les historiens écriront, un jour, que la victoire de 1918 fut pour la victorieuse Angleterre un bond décisif vers la mort de son empire et la dispersion de son peuple.

L'APOGÉE DE L'HÉGÉMONIE ANGLAISE EN EUROPE.

L'Angleterre, au traité de paix de 1919, avait donc à poser les bases de sa politique sur *TROIS* tableaux : Amérique, Japon, Europe. Que fit-elle ?

La lutte contre l'Amérique ne pouvait se concevoir un instant. Il n'y avait donc qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur, et l'Angleterre n'eut pour *BUT* que de rechercher l'amitié américaine, en lui faisant sur le terrain commercial tous les sacrifices nécessaires.

Le Japon était bien loin, mais là, cependant, la vieille règle de susciter un adversaire au concurrent commercial pouvait, dans une certaine mesure, être encore appliquée ; et l'Angleterre, **alliée du Japon, rompit cette alliance pour soutenir contre lui la Chine, à laquelle elle fournit armes et subsides.**

Ainsi vont l'amour et l'amitié britanniques.

Restait l'Europe.

Il faut le dire, si le ciel apparaissait lourd de nuages du côté de l'Amérique, du Japon et des dominions, du côté de l'Europe, au contraire, le diplomate anglais pouvait sourire à un ciel aussi dégagé qu'il se pouvait concevoir. Jamais l'Angleterre n'avait connu une telle souveraineté, seule, elle allait dicter la paix, et cette paix serait la sienne. En 1815, victorieuse de Napoléon, il lui avait fallu, au Congrès de Vienne, discuter et négocier avec ses alliés : l'Autriche, la Prusse et la Russie. **En 1919, elle ordonnait.**

La France, son alliée dans la victoire, était définitivement et bien asservie. Pour le présent, en face de Lloyd George et de Wilson, elle allait être représentée et défendue à la Conférence de la paix par l'homme qui, avant de devenir sur le tard le CLEMENCEAU de la victoire, avait été toute sa vie le franc-maçon pensionné de la couronne anglaise, et, pour le compte de l'INTELLIGENCE SERVICE, le farouche entraîneur, bien payé, on peut le tenir pour certain, de l'affaire Dreyfus. Pour l'avenir, cinquante années d'existence couronnées par la victoire donnaient à la république et à son armature, la franc-maçonnerie, un brevet définitif d'immortalité. **Par elles, l'Angleterre tenait la France en main, et elle la tenait bien.**

L'Italie, son autre alliée, chez laquelle elle était en ce moment-là toute puissante par sa franc-maçonnerie, ne pourrait qu'accepter le destin qui lui serait imposé. En fait, son représentant, M. Ornano, mécontent, quitta de dépit la Conférence de la paix dès les premières réunions et n'y reparut plus.

L'Allemagne et l'Autriche attendaient leur arrêt de mort.

Dans l'empire des tzars, où il venait de tout détruire, le bolchevisme naissant était lui-même, à cette époque, à la merci d'un corps d'expédition coloniale qui aurait voulu l'anéantir.

Jamais l'Angleterre n'avait régné sur l'Europe comme elle y régna en ce temps-là.

L'ALLEMAGNE VOLONTAIREMENT AGRANDIE ET AFFAMÉE.

Ce fut donc dans la plénitude de sa souveraineté qu'à la stupéfaction universelle elle décida que l'Autriche-Hongrie, dont elle n'avait rien à craindre, et qui était indispensable au maintien de **l'EQUILIBRE EUROPEEN, sa suprême pensée de TOUJOURS, serait dépecée, tandis que l'Allemagne, contre laquelle elle avait mobilisé le monde entier pour la détruire, serait mieux que maintenue, renforcée dans son unité, pour la première fois consacrée officiellement par la signature de toutes les nations.**

Personne ne comprit, personne ne put comprendre; car non seulement l'Angleterre maintenait le bloc de 60 millions d'Allemands, mais elle offrait à son attraction l'Autriche et la Tchéco-Slovaquie, petites nations sans défense, qui allaient se trouver, comme elle, dans des conditions de vie très difficiles, et qui seraient donc obligées par la force des choses de tourner leurs regards vers le seul protecteur qui pût s'offrir à elles : l'Allemagne. Ou bien la fatalité de l'Anschluss était écrite dans le Traité de Versailles, ou bien le bon sens devait démissionner. Mais le bon sens ne démissionne pas.

L'Angleterre avait mobilisé le monde pour détruire un bloc de 60.000.000 d'habitants. Victorieuse, elle créait les conditions voulues pour que ce bloc, un jour, se portât de lui-même à 80 millions, et un jour est venu où, tout naturellement, cela est arrivé.

Personne ne comprit. Mais où l'incompréhension dépassa toutes les limites de l'entendement, ce fut bien quand l'Angleterre, à ce qui, du point de vue anglais, fut considéré comme deux gigantesques erreurs, en ajouta une troisième, dont la conséquence devait être d'engendrer une nouvelle guerre aussi sûrement que le feu engendre la chaleur : « **L'Angleterre créait un colosse deux fois gros comme elle et le privait de colonies.** »

Tel était le fait, en 1919, que, sans colonies, une grande nation européenne, la Russie exceptée, ne pouvait avoir une vie tolérable. Révolu et bien passé était le temps où les colonies étaient surtout des clientes qui achetaient à la métropole ses produits manufacturés et, pour la plupart ne lui vendaient que très peu de chose. Voici que le Destin, qui se joue des hommes, a placé aux colonies presque toutes les matières premières, qui maintenant transforment chaque jour davantage l'économie du monde : **le pétrole, le caoutchouc, le cuivre, le coton, et même la laine.**

Pour acheter, une nation doit vendre.

Privée de ces matières premières, justement pour ne pouvoir concurrencer l'Angleterre par la vente des produits manufacturés qui en découlent, obligée, en outre, d'acheter la part de celles-ci indispensables à ses propres besoins, ainsi qu'une part importante de sa nourriture, à cause de la déficience de son sol, l'Allemagne se trouvait avoir beaucoup à acheter et fort peu à vendre. L'équilibre ne pouvait être établi. Elle dut restreindre au maximum ses importations alimentaires. L'Allemagne souffrait de la faim, et la disette, dont nous plaignons si fort en France depuis la défaite, fut presque son fait normal en temps de paix...

Privée de colonies, une petite nation gémit sur son destin, mais, n'y pouvant rien changer, elle cultive au mieux son territoire et vit maigrement des produits de son sol. La résignation est l'apanage des faibles. Mais avoir créé un colosse de 80 millions d'habitants et s'être imaginé que ce colosse, manquant de tous les produits de première nécessité, consentirait à traîner indéfiniment une vie misérable et sous-alimentée, à souffrir réellement de la faim, à côté de l'opulence de ses voisins, beaucoup plus faibles, **cela s'appellerait avoir été fou, et fou à lier.**

La diplomatie anglaise n'est pas folle. Il arrive qu'on ne la comprenne pas, c'est certain, mais elle n'est pas folle, et c'est depuis des siècles qu'elle a la réputation bien établie de savoir cacher son jeu par une perfidie qui n'a pas sa pareille. Il peut, sans doute, lui arriver de se tromper, comme tout le monde, en ce sens qu'un acte conçu dans un but dé-

terminé engendre souvent par la suite des conséquences imprévues. Mais il s'agit ici, non de conséquences imprévues, mais d'un acte auquel la raison n'aboutit à trouver qu'une conséquence possible : celle qui est arrivée : « **la révolte du colosse opprimé et la guerre** ».

Et la question se pose dès lors, effarante :

Si l'Angleterre, qui, en 1919, faisait ce qu'elle voulait, a voulu cela, pourquoi l'a-t-elle voulu ?

Cherchez, fouillez, retournez, tout sera vain.

A la double question : victorieuse au terme d'une guerre faite pour le détruire, l'Angleterre a grandi le colosse. Pourquoi l'a-t-elle grandi ? L'ayant grandi, pourquoi l'a-t-elle mis dans l'impossibilité de manger à sa faim ?

Hormis la réponse : pour qu'il se révolte, aucune explication ne pourra satisfaire la raison. Aucune.

Et si l'Angleterre a voulu cette révolte, pourquoi l'a-t-elle voulue ?

Car, enfin, enfermer, pour l'y soumettre à la faim, un chétif animal dans une faible cage est un acte certainement inhumain, mais qui, du moins, ne dérouta pas la raison. Mais enfermer, pour l'y affamer, un éléphant dans une cage en bambous ne peut avoir qu'un but, un seul : **qu'il brise sa cage**.

L'Angleterre a voulu que son vaincu de 1918 fut colosse et brisât sa cage.

POURQUOI l'a-t-elle voulu ?

EN 1939, PAR LA GUERRE ET LA DEFAITE DE LA FRANCE.

LA FRANCE CONDAMNÉE. LE MATAMORE ALBERT SARRAUT.

Encore une fois, cherchez, fouillez, retournez, et, considérant le monde, **contemplé du seul point de vue des intérêts du commerce britannique** ; considérant ce qui a été exposé plus haut de l'Amérique, du Japon et des dominions, prêts à lui échapper, vous serez obligés de conclure que la volonté britannique, qui dicta les effarantes dispositions du Traité de Versailles, **fut la volonté de créer un état de choses qui, un jour, rendrait inévitable une nouvelle guerre, au cours de laquelle la France de 40 millions d'habitants ayant été envahie et complètement anéantie par 80 millions d'Allemands, l'Angleterre, sans résistance aucune, s'emparerait d'un seul coup de toutes nos colonies, en remplacement de ses dominions, imminents déserteurs.**

Qui pourrait en douter ?

L'Angleterre a grandi et affamé le colosse allemand pour qu'un jour il se révoltât, et pour qu'au jour de sa révolte il fût effectivement le plus fort ; elle a tout fait pour favoriser son réarmement, officiellement reconnu, accepté et en partie payé par nous, **sur son ordre**, aux accords de **Lausanne et de Montreux** ; en même temps que, par la comédie de la Société des nations, **sa chose**, dont l'Allemagne s'était évadée, elle nous endormait dans le désarmement, avant de briser totalement notre ressort et nos ailes par le règne du Front populaire. **Arbitrage, sécurité, désarmement**, étaient à notre usage exclusif pendant que l'Allemagne réarmait, le leitmotiv du sinistre exécutant des accords de Lausanne et de Montreux (voir chap. II, accords de Lausanne et de Montreux).

« **Nous ne discuterons pas avec M. Hitler tant que Strasbourg sera sous le feu des canons allemands !** » Quel Français ne se souvient de cette claironnante déclaration, lancée par le président du Conseil Albert SARRAUT, le 7 mars 1936, lors de l'invasion par l'armée allemande de la zone démilitarisée de la rive droite du Rhin ?

Pour la guerre qu'elle préparait, la suppression de cette zone était indispensable à l'Allemagne. Pour nous, c'était notre dernière sécurité qui disparaissait. Parfaitement louable et normal, le cri spontané du président SARRAUT l'était d'autant plus qu'en ce temps-là l'armée allemande ne pouvait encore se mesurer à la nôtre et qu'il eût suffi de l'envoi de quelques régiments pour reprendre cette sécurité sans aucune effusion de sang. Tous les Français l'attendaient. Sur le moment, aucun n'aurait conçu que, suivie de non-exécution et d'une inertie totale, cette belle déclaration de l'homme qui parlait au nom de la France se ravalerait au rang de rodomontade de matamore. Ce fut cependant ce qui arriva. Pourquoi ? **Tout simplement, parce que l'Angleterre mit son veto à toute action de notre part.** Strasbourg resta sous le feu des canons allemands. Le matamore SARRAUT rengaina sa superbe, et, personne n'en parlant plus, le peuple pensa à autre chose.

Quelques mois passés, **par la volonté britannique, souveraine maîtresse de nos gouvernants maçonniques**, la ligne Siegfried s'édifiait sur les lieux mêmes qui avaient été affectés à notre sécurité. **L'Angleterre n'avait pas manqué cette occasion de soutenir le réarmement allemand contre nous.**

Il advint enfin qu'au jour de sa révolte pour se procurer ce qu'il a justement appelé « **son espace vital** », le colosse affamé menaça de ne s'orienter que vers l'Est, en direction des riches plaines de la Pologne et de l'Ukraine.

Bien vite et en violation de notre Constitution, **l'Angleterre nous fit alors jeter par ses laquais maçonniques dans la guerre contre lui.**

Il ne fallait pas qu'il y eût maladresse. Il fallait que ce fût en direction des Pyrénées, d'abord, que marchassent les armées de l'Allemagne, que tout le monde, à commencer par nos ministres, savait maintenant d'une supériorité écrasante par rapport aux nôtres. **Il fallait à l'Angleterre que la France mourût d'abord, pour qu'elle pût d'abord s'emparer de nos colonies.** Et c'est à la lumière - et à la seule lumière de ce **BUT** - que peut s'expliquer, mais que s'explique alors parfaitement, toute la conduite, inconcevable sans lui, de l'Angleterre au cours de la guerre. Nous y reviendrons ultérieurement (Chap. VI).

NOTRE DEUXIÈME EMPIRE COLONIAL VOLÉ EN 1940 EXACTEMENT COMME LE PREMIER EN 1763.

Par sa grandeur même, ce plan, de prime abord - mais de prime abord seulement - heurte la raison, puisqu'il comportait pour l'Angleterre l'obligation d'être, à son tour, victorieuse de l'Allemagne.

Impossible ! Absurde ! s'exclameront peut-être certains. Mais une exclamation n'est pas un argument. Et si cette raison n'est pas la vraie... Eh bien ! Il faut trouver la vraie. Il faut la dire. Il faut expliquer pourquoi, dans quel **BUT**, contre tout bon sens et toute saine raison, même et surtout du **seul point de vue des intérêts britanniques**, contre l'attente unanime de toutes les diplomaties du monde, dont aucune ne mettait en doute ni le maintien de l'Autriche, ni la diminution de l'Allemagne ; **l'Angleterre, dans la plénitude de sa volonté souveraine, anéantissait en 1918 l'Autriche, et doublait presque le colosse germanique, mais en ayant soin de l'affamer pour l'acculer à la guerre.**

Sur ce point, il a été souvent dit que cette erreur (toujours du point de vue des intérêts britanniques) avait été rendue obligatoire par la puissance maçonnique qui avait exigé la disparition de l'Autriche et la création d'un Etat tchèque livré aux très hauts et très puissants gradés maçonniques BÉNES et MASSARYK. C'est tout simplement prendre les laquais pour le maître. Il n'y a qu'un maître de la franc-maçonnerie : il s'appelle **INTELLIGENCE SERVICE**, nous le savons aujourd'hui, et ses laquais, gradés illustrissimes, ne sont jamais que des laquais, qui, sur ordre et tel maître Jean, sont à volonte' républicains ardents, monarchistes, aussi bien qu'impérialistes militants.

Cherchez, fouillez, retournez, et, **hormis que l'Angleterre a dicté le Traité de Versailles dans le dessein de nous voler un jour et qu'en 1939 elle a décidé que le jour était arrivé de nous voler notre deuxième empire colonial, à la faveur de l'invasion allemande exactement comme, en 1763, elle nous a volé le premier à la faveur de l'invasion prussienne, vous ne trouverez rien.**

L'ALLEMAGNE VAINCUE À SON TOUR.

Appelez cela, si vous le voulez, une hypothèse. Il n'importe. L'important, c'est que la logique impose de l'étudier à fond et de chercher (on trouve en cherchant bien) si l'Angleterre, dans le fond de son sac, n'avait pas quelque raison, et raison **très sérieuse mais ignorée de tous**, d'escompter que même en ne prenant elle-même qu'une part très lointaine à la bataille ; de cette nouvelle guerre, comme de tant d'autres, comme de toutes les guerres qu'elle a soutenues depuis plus de **DEUX** siècles, elle sortirait victorieuse une fois de plus, tandis **que la France, rayée de la carte du monde et toutes les colonies françaises tombées en son pouvoir, elle serait débarrassée à jamais et de la France et de l'Allemagne.**

LE FORMIDABLE COUP DE BOURSE.

Réfléchissons-y.

Cette partie gagnée, les dominions, désormais, pouvaient proclamer leur indépendance. L'Angleterre était sauvée.

Plus de France ! Nos colonies, y compris l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, devenaient ses dominions, fournisseurs de toutes leurs richesses.

Plus de France ni d'Allemagne ! et l'Europe tout entière, exsangue et sans réaction possible, devenait le dominion consommateur dont le commerce et l'industrie passaient totalement entre les mains des financiers et des marchands de Londres et de New-York. **Le pétrole, le caoutchouc, le cuivre, le coton, et même la laine, se trouvant la propriété exclusive du TRUST anglo-américain, il n'était plus possible qu'il en fût autrement.**

Les marchands et les financiers de Londres et de New-York pouvaient, dans le sang d'une humanité sacrifiée, entreprendre la plus infernale des danses de 'Scalp.

Jamais la planète n'aurait vu ni ne pourrait revoir un aussi **FORMIDABLE COUP DE BOURSE.**

CE PLAN DEVAIT REUSSIR

LE TÉMOIGNAGE GAULLISTE.

Il ne faut jamais, pensons-nous, sous-estimer les arguments de ses contradicteurs, surtout ceux qu'ils vous fournissent.

Que disons-nous en fin de compte ?

Nous disons : « *L'Angleterre nous a entraîné de force dans une guerre perdue d'avance, mais perdue pour la France seulement, parce qu'elle avait calculé et escompté que, la France hors de jeu, elle vaincrait quand même* ».

« *Folie, stupidité !* », disent les gaullistes.

Cependant la France est maintenant hors de jeu, et les gaullistes affirment : « *L'Angleterre vaincra quand même !* »

Autrement dit : « *Il serait stupide de dire que l'Angleterre ait pu calculer et escompter sa victoire dans les conditions où les gaullistes affirment que justement elle vaincra.* » Ici, reconnaissons-le, il n'y a plus qu'à dire : comprenez qui pourra.

Comprenez qui pourra ! D'autant mieux que, de toute évidence, ni en 1919, ni en 1939, l'Angleterre ne pouvait prévoir, et n'a pas un instant prévu, ceci est bien certain, ni le miracle PÉTAÏN, qui lui arracha le principal de nos colonies, surtout l'Afrique du Nord et notre flotte de guerre, au moment où elle allait s'en saisir ; ni les foudroyantes victoires japonaises, qui lui ont enlevé Singapour en un tournemain.

Quant à nous, chaque fois qu'un gaulliste nous affirme : « *l'Angleterre vaincra* », nous concluons comme par un réflexe : S'il est vrai que, malgré ces contretemps imprévisibles, véritables coups d'arrêt du Destin, l'Angleterre vaincra quand même, il n'y a rien que de très normal à ce que, en 1919 et 1939, calculant sans ceux-ci, elle ait prévu qu'elle vaincrait.

Il est heureux, il est puissant pour la thèse que nous soutenons ici que ce soient ceux-là mêmes qui souhaitent la victoire anglaise qui viennent, et qui nous disent : « **Ce plan n'a rien d'extravagant puisqu'il réussira. Notre foi en son succès en est un témoignage.** »

L'Angleterre vaincra-t-elle ? Nous l'ignorons, car notre confiance dans la réussite de ses projets ne va pas, comme celle des gaullistes, jusqu'à estimer que ces coups d'arrêt du Destin n'auront pas changé la face des choses. Mais n'eussent été ces coups d'arrêt, sa victoire était assurée.

Elle aurait gagné, et elle était d'autant plus autorisée à prévoir qu'elle gagnerait que, derrière elle, pour l'épauler et la pousser en avant, se tenait cette puissance formidable dont il faut tenir le plus grand compte : **LA PUISSANCE JUIVE**.

« MARCHÉ. JE SUIS DERRIÈRE TOI », AVAIT DIT LE JUIF.

Financiers et commerçants de la City de Londres comme de New-York, les **JUIFS** ne pouvaient qu'applaudir à ce formidable **COUP DE BOURSE**. Mais, pour ceux d'entre eux qui mènent le monde, pour le **BLOC D'OR**, au-dessus de cet intérêt, si grand qu'il puisse être, planait un intérêt supérieur, si merveilleusement servi par ce plan, qu'en application de l'antique « *Is fecit cui prodest* », ceci seul, à défaut de toutes les preuves déjà fournies et de celles qui le seront encore, militerait puissamment en faveur de leur en attribuer la paternité.

La puissance juive, maîtresse incontestable et d'ailleurs incontestée des gouvernements russes et américains, comme du gouvernement anglais lui-même, était là pour dire à l'Angleterre en 1919, comme en 1939 : « **Marché. Joue la partie, je suis derrière toi, et, par moi, ces DEUX nations seront avec toi.** » Et, au moment voulu, ces deux nations ont été avec elle.

Nous produisons au chapitre VI, deux documents qui **prouvent l'accord préalable qui existait entre les gouvernements américains et anglais pour provoquer la guerre** (chapitre VI). Pour l'instant, nous estimons que mieux encore que par des documents, cet accord éclaté aux yeux par le seul examen des événements que nous vivons.

Au moment où sont écrites ces lignes, en cet hiver 1942, mesurant le concours que lui apporte la formidable armée russe et le concours moral et financier pour le présent, potentiel pour l'avenir, que lui donne l'Amérique; considérant que, malgré ces concours formidables, elle n'est pas encore sauvée, il est évident que sans eux l'Angleterre était perdue (ce livre a été écrit en 1941-1942, mais les circonstances de la guerre ont retardé son impression jusqu'en 1943).

Or, l'Angleterre est entrée dans la guerre seule avec la France, et rien, absolument rien, ne pouvait ni en ce temps-là, ni même après notre défaite, faire prévoir au commun des mortels que, pour la sauver, l'Amérique et la Russie viendraient à point nommé se jeter dans la bataille. Tout faisait même prévoir le contraire. La Russie, en apparence, l'avait trahie en août 1939 et, le président Roosevelt, au moment de notre débâcle, était resté sourd aux appels du président Paul **REYNAUD**, parce **que, hormis les juifs, la totalité de son peuple était hostile à la guerre.**

Et voilà que l'année suivante, vingt et un mois après sa trahison, la Russie, soudain changeant de camp une fois de plus, se dispose à marcher contre l'Allemagne, qui, pour parer le coup, la devance en l'attaquant le 22 juin 1941. Encore un peu de temps, et, vingt-six mois après l'ouverture des hostilités, c'est le président Roosevelt qui entraîne son pays dans la ronde infernale, en se faisant déclarer la guerre par le Japon.

Certes, le hasard fait parfois de grandes choses, mais serait-il possible de demander à une tête douée de la faculté de penser de se contenter de répondre par un sourire et un mouvement de la main : Quelle chance, tout de même, cette Angleterre ! Ce serait à la fois ridicule et infantin, parce que cela impliquerait qu'en septembre 1939, quand l'Angleterre, **plus de HUIT jours après la trahison russe et dans des conditions où la guerre pouvait fort bien être évitée, démasquant sa volonté d'avoir la guerre à tout prix** (ceci n'a plus à être démontré), a brusqué les événements, elle aurait jeté les dés de la partie où devait se jouer **sa vie ou sa mort en s'en remettant au hasard et au petit bonheur d'un deuxième revirement russe et l'aide malgré lui du peuple américain, qui disait : « NON ».**

La naïveté tout de même a ses limites, et il est de choses auxquelles il suffit de penser pour que l'évidence jaillisse.

« Rien ne se fait tout seul », disait Jacques Bainville; et la **formidable préparation de l'armée russe pas plus que l'entrée en guerre des Etats-Unis ne se sont faites toutes seules.**

L'Amérique est entrée en guerre par la volonté de son président, contre le gré de son peuple ; nous en avons été les témoins. Pour avoir gagné cette partie contre la quasi-unanimité de **L'OPINION** de son pays, il a fallu que le président Roosevelt ait à sa disposition des moyens de propagande qui **relèvent de l'inimaginable**. Cette organisation de propagande qui fait et défait **L'OPINION**, qui fait dire **OUI** à un peuple qui pense **NON**, nous la connaissons en France : c'est la franc-maçonnerie, une fois de plus et comme toujours, depuis **DEUX** siècles, **au service** de l'Angleterre, mais **maintenant, au service tout d'abord d'ISRAËL, qui la tient en main de DEUX manières**

- a) La première par la pénétration individuelle des juifs dans toutes les loges ;
- b) La deuxième par sa mainmise totale sur l'INTELLIGENCE SERVICE,

et il faut ajouter : par l'influence et le contrôle de la franc-maçonnerie spéciale et spécifiquement **JUIVE** des loges B'nai B'rith. C'est par elle que Roosevelt **a fini par faire dire OUI à CENT MILLIONS d'Américains qui disaient NON !** Et sans elle, Roosevelt ne serait arrivé exactement à rien.

Qui ne voit, qui ne comprend tout de suite qu'avant de s'engager dans une partie aussi grave et de si longue haleine, qui ne pouvait, en cas d'échec, que se clore par la mort de son empire et la dispersion d'une grande partie de son peuple, l'Angleterre avait besoin de tenir ses certitudes, et cela aussi bien en 1919 qu'en 1939, **d'une PUISSANCE autre que celle de quelques hommes de passage**. Ce point est capital. Il lui fallait l'engagement et l'appui d'une **PUISSANCE** qui dure, de quelque chose qui ne passe ni ne meurt, **d'une PUISSANCE à la fois permanente et plus forte que les hommes**.

Ici, réfléchissons encore, cherchons, et nous devons conclure que, hormis **LA PUISSANCE JUIVE, sur la terre, présentement, il n'y en a pas d'autre**.

Il n'y a même pas l'Eglise. L'Eglise est, certes, une puissance, mais, si elle est immuable dans sa doctrine, elle ne l'est aucunement dans ses desseins terrestres. Un pape meurt, un autre le remplace, et la politique du Vatican change avec lui. **Le Sanhédrin d'Israël ne meurt pas. Il a son BUT terrestre. Depuis des siècles et des siècles ce BUT n'a pas changé parce qu'il fait partie de sa doctrine elle-même, dont il est une part capitale.** Le chapitre suivant sera consacré tout entier à cette démonstration.

Et l'Angleterre n'a marché et n'a pu marcher que parce qu'Israël la tenait par la main.

Si, dès 1919, elle avait eu la légèreté inconcevable de s'engager dans cette aventure (et elle s'y est engagée le jour même où elle a créé le colosse germanique pour l'affamer) **sans avoir Israël avec elle, elle eût été démente. Mais elle n'est pas démente. Ses diplomates ne sont pas des déments. Le commun des mortels ignorait, mais eux ils savaient où ils allaient et qui était avec eux.** Ils connaissaient la **PUISSANCE** qui leur disait : « **MARCHE, JE SUIS DERRIERE TOI.** »

Pour comprendre la conduite de l'Angleterre, il nous faut, à notre tour, connaître cette puissance colossale qu'est Israël. C'est ce que nous allons étudier.

Qu'est Israël ? Quel est son BUT ? Que veut-il ?

Où donc, présentement, veut-il mener le monde ?

Quel est le BUT suprême en vue duquel, montrant aux financiers et aux marchands de la City de Londres l'appât du plus formidable COUP DE BOURSE que l'humanité ait jamais pu concevoir, il a jeté l'Angleterre, devenue un simple instrument entre ses mains, dans cette effroyable aventure, de laquelle, après avoir mis le monde entier à feu et à sang, elle court le risque de sortir elle-même disloquée, son empire perdu, la grande partie de son peuple dispersée et réduite à jamais à l'état de petite nation ne comptant plus sur l'échiquier du monde.

CHAPITRE IV ISRAËL, RACE ÉLUE ET SA MYSTIQUE DE DOMINATION DU MONDE.

I. L'HERÉSIE PHARISAIQUE

LA LOI DU CHRIST

En l'an 1491 avant Jésus-Christ, Moïse reçut de Dieu, sur le mont Sinaï, les tables de la **LOI**, sur lesquelles était gravé le Décalogue, c'est-à-dire les **DIX** Commandements de la religion israélite, qui sont restés le Décalogue des chrétiens.

Lors de la captivité de Babylone, de 606 à 536 avant Jésus-Christ, au contact des érudits chaldéens, naquit l'hérésie des pharisiens, qui, progressivement et avec les siècles, se substitua totalement à la **LOI** de Moïse.

Il est un passage de l'Évangile qui nous enseigne qu'i ceux qui lui demandaient : « *Seigneur, que faut-il faire pour être sauvé ?* », le Christ répondait simplement : « *Observez les commandements* », et nombreux sont les passages où le Christ s'élève contre les pharisiens, dénonce leur duplicité, leur religion purement extérieure et la sécheresse de leur âme. « *Ne ressemblez pas aux pharisiens.* »

Le Christ n'est pas venu apporter au monde une **LOI** nouvelle. Il est simplement venu prêcher le retour à la **LOI** donnée sur le mont Sinaï, en lui ôtant l'interprétation trop littérale qui lui avait été donnée par l'Ancien Testament. « *Aimez-vous les uns les autres* » fut sa grande nouveauté; et il faut convenir que, s'adressant à un monde qui n'avait d'autre conception que celle de la force et du droit du plus fort, cette nouveauté était immense. Elle est la base de la civilisation chrétienne, qui enseigne le respect du faible et du vaincu. C'est d'elle, et d'elle seule, que relève ce que de nos jours nous appelons le respect de la dignité humaine.

Les juifs n'ont pas reconnu le Christ, et ils l'ont crucifié. En sorte que le christianisme n'est que le nouveau nom de la religion donnée à Moïse sur le mont Sinaï, cependant que la religion juive se perdait dans **L'HERESIE PHARISAIQUE**, définitivement précisée vers le V^e siècle après Jésus-Christ par la parution du Talmud.

LE TALMUD

Le Talmud est à la fois le commentaire et le livre de morale de **L'HERESIE PHARISAIQUE**. Il est formé de deux parties : la Mischnah (compilation) et la Ghemarra (complément, perfection).

Les textes de la Mischnah, dus à un très grand nombre de rabbins, furent rassemblés et compilés par le rabbin Jéhu-da-ha-Kaddosch (Juda le Saint), qui vécut au V^e siècle de l'ère chrétienne. ,

Cette compilation servit de base à de multiples commentaires faits ensuite par d'autres rabbins; et l'ensemble ne prit sa forme définitive que vers le V^e siècle après Jésus-Christ.

La première parution imprimée parut à Venise en 1520. D'autres suivirent. Mais pour ne pas fournir des armes contre Israël, le synode général réuni en 1631 à Protokow, en Pologne, ordonna, pour les éditions à venir, la suppression de nombreux passages, qui seraient remplacés par des blancs avec un « *signe qui avertira les rabbins et maîtres d'école d'enseigner à la jeunesse ces passages de vive voix seulement* » (sic). Ces passages étaient particulièrement formés d'invectives et d'ignominies contre le Christ, la Vierge et les apôtres.

Le Talmud proclame lui-même sa supériorité sur la Thora (la Bible).

« Ceux qui étudient la Bible pratiquent une chose qui est ou qui n'est pas une vertu ; ceux qui étudient la Mischnah pratiquent une vertu et en seront récompensés; mais ceux qui étudient la Ghemarra pratiquent la plus haute vertu. » (voir annexe 1. Tous les numéros des citations renvoient aux numéros correspondants de l'annexe).

Considéré par les juifs comme divin, il est le code de la religion des juifs, le livre saint qui sert de base à l'enseignement donné par les rabbins, et les archives israélites de 1864 se sont fait l'écho sincère de cette foi en écrivant : *Quand au Talmud, nous reconnaissons sa supériorité absolue sur la Bible. »*

C'est donc au Talmud qu'il faut s'en référer pour connaître la **LOI** et la morale de **L'HERESIE PHARISAIQUE**, seule religion juive actuellement existante.

Quelle est la **LOI** ? Quelle est l'essence de cette **HERESIE** ?

Trois points principaux s'en dégagent :

- 1° **la migration des âmes ;**
- 2° **le panthéisme, ou religion de l'homme divinisé ;**
- 3° **Le Messie, roi temporel, et non spirituel.**

LA MIGRATION DES ÂMES.

Le Talmud enseigne que la migration des âmes va jusqu'à la migration en des plantes et des animaux, à titre de pénitence, pour les renégats de la religion juive. Ces âmes cependant seront par la suite successivement réincarnées en des païens, puis de nouveau en des israélites, parce que : « **Dieu veut qu'Israël tout entier participe à la vie éternelle.** » (voir annexe 2).

LE PANTHÉISME.

Le panthéisme ou religion de l'homme divinisé, également appelé « *la conception de Dieu en soi* », venue des temples de l'ancienne Egypte, aboutit dans **L'HERESIE PHARISAIQUE** au dogme suivant :

« L'homme étant d'essence divine et créé par Dieu, s'il pèche, c'est que Dieu est mal fait et l'a mal fait. Donc, des péchés des hommes, il n'y a qu'un responsable, qu'un coupable : DIEU. » (voir annexe 3).

Il faut reconnaître qu'en fait de commodité on ne fait pas mieux.

Mais le Talmud va plus loin, et cette divinisation de l'homme n'est pas pour tout le monde. Il y est écrit :

« **Les âmes des juifs ont ce privilège d'être une part de Dieu Lui-même. Les âmes des autres peuples de la terre viennent du diable et sont semblables à celles des bêtes.** » (voir annexe 4).

LE MESSIE, ROI TEMPOREL, ET LA CONCEPTION JUIVE DE LA NATION JUIVE RECONSTITUÉE.

Enfin, le Messie, roi temporel, est promis à Israël pour lui donner **L'EMPIRE DU MONDE**, conséquence logique de son essence divine.

Les chrétiens croient à la reconstitution de la nation juive annoncée par l'Écriture. Les juifs y croient pareillement. Mais tandis que les esprits sans défiance pensent à la reconstitution d'une nation juive quelque part dans le monde, et peut-être en Palestine, le Talmud enseigne nettement cette reconstitution sous la forme **de la domination du monde par les juifs**, « **...parce que Dieu a donné aux juifs pouvoir sur la FORTUNE et la VIE de tous les peuples** » (voir annexe 5).

Les vieux textes rabbiniques des anciennes éditions du Talmud abondent en prédictions sur la venue « **du roi des juifs, qui broyera sous les roues de son char tous les peuples de la terre** ».

Dans les éditions récentes, ces textes ont disparu, et le titre de Messie, ôté à l'envoyé attendu de Dieu, est désormais conféré au peuple juif lui-même.

« *Tous les porte-parole du judaïsme réformé - écrivait le rabbin Kauffmann-Kohler (1843-1904) - ont unanimement protesté contre le maintien dans la liturgie et dans la doctrine des passages relatifs à la croyance en un Messie personnel. Ils n'en insistent que davantage sur la croyance en une époque messianique d'une universelle connaissance de Dieu et d'amour embrassant toute l'humanité, idéal qui se trouve en étroit rapport avec la mission du peuple juif. Conformément aux belles paroles que le second Isaïe consacre au douloureux serviteur de Dieu, le titre de Messie est désormais conféré au peuple d'Israël lui-même. Israël, le Messie souffrant, deviendra à la fin des temps le Messie des peuples, VAINQUEUR et COURONNE.* » (voir annexe 6).

Clarifions cette phraséologie.

« *Israël vainqueur et couronné, devenu Messie des peuples, quand, à la fin des temps, sera réalisée la promesse de Dieu, qui a donné aux juifs pouvoir sur la FORTUNE et sur la VIE de tous les peuples.* » (voir annexe 5).

La forme est changée. Dans le fond, la pensée est identique à celle des anciens rabbins, quand ils écrivaient : « **Le roi des juifs, qui broyera sous les roues de son char tous les peuples de la terre** ».

Depuis le II^e siècle, depuis la fameuse mission à travers l'Europe et l'Afrique du Nord du célèbre rabbin Akiba-ben-Joseph, qui rallia toutes les communautés juives éparses dans le monde connu, le Sanhédrin, reconstitué, n'a jamais cessé de fonctionner publiquement ou en secret, et son **BUT** essentiel n'a jamais cessé d'être la poursuite de la réalisation de **L'EMPIRE DU MONDE. Mais L'EMPIRE DU MONDE** entendu dans le sens de **l'anéantissement de la civilisation chrétienne, œuvre du Christ, issue de sa parole : « AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES », et le rétablissement de la civilisation antique uniquement basée sur la force ; la force tout entière aux mains des juifs dont les chrétiens ne seraient et ne pourraient être que les esclaves.**

Tels sont les points essentiels de cette religion satanique, dans laquelle se trouvent encore, logiquement et par voie de conséquence, les préceptes suivants : « **Tout l'univers appartient aux juifs. En volant, le juif ne fait que récupérer.** » (voir annexe 7).

Si bien que l'auteur du livre de *Droit des juifs* en a été amené à écrire : (Le *Schluchan arukh* ou véritable code civil et religieux des juifs, publié en 1565 à Venise par J. Qaro) : « **Le juif qui en aurait le pouvoir aurait le devoir de mettre à mort tous les chrétiens** ». (voir annexe 8).

LE JUIF N'EST PAS UN HOMME COMME LES AUTRES.

NON. Le juif n'est pas un homme comme les autres, parce qu'il faut convenir que toutes ces monstruosité découlent logiquement de la première, qui est l'essence de **L'HERESIE PHARISAIQUE.**

Etant admis que, seuls, les juifs ont une âme humaine, et même semi-divine, sinon **complètement divine**, tandis que les non-juifs n'ont qu'une **âme animale**, le juif, c'est évident, ne peut avoir envers les non-juifs **que les sentiments qui sont les nôtres envers les animaux.**

Tuer un animal n'est pas un-crime. L'homme tue librement tous les animaux sauvages ; et, s'il respecte l'animal domestique, c'est uniquement parce que celui-ci est la propriété d'un autre homme.

L'animal ne peut posséder. Lui prendre ce dont il use n'est -pas un **vol.**

Lui enlever sa femelle n'est pas un ravisement (voir annexe 9).

Vit-on jamais un homme **prendre un engagement**, ou se considérer comme lié par un serment fait à un animal ? ou sentir sa conscience inquiète d'avoir envers lui agi avec déloyauté ? **NON.** On prend l'animal comme l'on peut, et tous les moyens sont bons pourvu qu'ils réussissent (voir annexe 10).

Envers l'animal, l'homme normal ne se sent qu'un devoir, un seul : ne point user d'une inutile cruauté. Et voici que, par un comble d'ironie, ce devoir, le juif ne se le reconnaît même pas envers les autres hommes. Bien au contraire, **la logique veut qu'il soit cruel et même féroce dès qu'il le peut**, car si le non-juif est une bête à ses yeux, il n'est point une bête inconsciente. C'est une bête responsable, qui sait ce qu'elle fait, et qui, en détenant **les RIENS de la terre, est pleinement responsable de l'en frustrer volontairement, lui, le juif D'ESSENCE DIVINE et DE DROIT DIVIN, maître et propriétaire de la création.**

C'est ainsi que, vérifiant une fois de plus que rien ne se fait tout seul et qu'il n'y a pas d'effet sans cause, nous **trouvons dans ce dogme satanique, qui est le pilier fondamental de toute l'hérésie pharisaïque, la cause et l'explica-**

tion de tout ce qui caractérise le juif dans les temps normaux : **usure, vol, déloyauté** ; de ce qui le caractérise aussi dans les temps anormaux, quand le pouvoir, ainsi qu'il arriva en Russie, en Hongrie et en Espagne, tombe entre ses mains : **viol, assassinat, cruauté indescriptible**.

Assurément, il y a des exceptions, et de a des chrétiens qui n'ont de chrétien que le nom, et qui sont plus ou moins, quelquefois même totalement ignorants de leur religion, tous les juifs ne sont pas des fanatiques du Talmud. Mais même parmi ceux-là, il n'en est pas **un seul** qui ne tienne dans son cœur qu'il appartient à la race élue, qu'avant la fin des temps viendra le Messie temporel promis à Israël, et que en attendant, la solidarité juive doit, en tout temps, en tous lieux, en toute circonstance et dans la mesure du possible, « **primer pour lui tous les autres devoirs** ».

LA QUESTION DES BONS JUIFS

Nous touchons ici à un point crucial de la « *question juive* », à ce point sur lequel bien des chrétiens, et non des moindres, se font souvent une illusion tragique : celui des bons juifs, de ces juifs implantés chez nous depuis des générations, et qui, à toutes les apparences de sujets loyaux, ont, à l'occasion, ajouté l'épreuve d'un loyalisme parfait, telle que belle conduite à la guerre ou parents immédiats tués à l'ennemi.

A ces Français dont la bonne foi est évidente, nous avons le devoir de crier : « *Attention ! Prudence et réflexion!* » et ceci, pour deux raisons.

PRIMAUTÉ DE LA NATION JUIVE.

La première, c'est que le juif, même quand il va se faire tuer au service de la France, n'abandonne pas pour cela sa nationalité de juif. **Les deux nationalités se cumulent en lui**. Il a entendu garder les avantages de chacune d'elles; il est normal que ce cumul n'aille pas sans quelque inconvénient.

Chez le juif, le trinôme **religion-race-nation** est indissoluble.

Quand il se fait naturaliser et que, par suite d'influences multiples et puissantes, il devient sincèrement Français, il ajoute simplement à son trinôme le codicille : « **puis Français** », mais il n'en retranche rien. Et, s'il lui arrive de perdre la foi et de devenir complètement athée et incroyant, ce qui peut arriver à un juif aussi bien qu'à un chrétien, le trinôme devient binôme, et c'est tout. **Par le binôme race-nation, le juif reste et restera toujours juif**. C'est pourquoi, tandis que l'on voit tous les jours des chrétiens qui ont perdu la foi devenir les ennemis de leurs frères restés fidèles, l'on n'a jamais vu, et l'on ne verra jamais, un juif ayant perdu la foi devenir l'ennemi de ses frères restés croyants.

L'on pourrait rapporter à l'infini les aveux de cette **primauté de la nationalité juive**. Contentons-nous de citer les plus marquants parmi ceux de notre époque :

C'est le juif **CRÉMIEUX**, futur ministre français du gouvernement dit de la Défense nationale en 1871, qui, dans son manifeste adressé en 1865 à tous les juifs du monde, pour les convier à fonder l'A. I. U. (Alliance israélite universelle), proclamait hautement :

« **Notre nationalité, c'est la religion de nos pères, et nous n'en connaissons aucune autre.** »

Et plus loin :

« **Si vous reconnaissez qu'en dépit des nationalités que vous avez adoptées vous restez et ne formez partout qu'une seule et unique nation, envoyez-nous votre adhésion.** »

Or, il n'est pas un juif possédant quelque bien qui ne soit membre de l'A. I. U., la plus colossale organisation mondiale, et ne lui apporte normalement sa cotisation.

C'est le célèbre savant, le juif Einstein, qui proclamait à New-York, à l'occasion de la fête du **POURIM** en 1935 :

« **Il n'y a pas de juifs allemands, de juifs russes, de juifs américains : il n'y a que des juifs tout court.** »

C'est enfin Edmond Fleg, qui, dans son livre, *Pourquoi je suis juif*, proclamait à son tour :

« **Les juifs sont juifs. Ils veulent rester juifs. Toujours, partout, même malgré eux, ils restent juifs.** »

Notons bien ce même malgré eux.

Il est tellement exact, ce même malgré eux, que nous relevons dans le livre juif, *Pro Israël*, à l'adresse de ceux-là mêmes que nous appelons : **LES BONS JUIFS**, patriotes apparemment sincères de la nation qui les hospitalise depuis des générations, cette déclaration affolante mais rigoureusement exacte :

« **Ils sentent un beau jour, sous le coup d'une circonstance exceptionnelle, comme une secousse mystérieuse, qui fait que la race s'éveille et parle en eux** ».

Il est tellement exact, ce même malgré eux, que la vérité tout entière nous est enfin lâchée par le *Jewish Chronicle*, journal juif, dans son numéro du 8 décembre 1911, page 38 :

« **Le patriotisme juif n'est qu'un manteau dont le juif se couvre pour faire plaisir à l'Anglais** (au Français ou à l'Allemand). »

Les juifs qui prétendent pouvoir être à la fois des Anglais patriotes (ou des Français ou des Allemands patriotes) **et de bons juifs sont tout simplement des mensonges vivants.** »

Vous avez bien lu :

OUI, même malgré eux, ils ne sont et ne peuvent être que des MENSONGES VIVANTS.

LA COMÉDIE POSSIBLE.

Et voici la seconde raison qui ne diminue en rien la valeur de la première.

Au temps de la république, ce fut une des causes du succès et de la longue durée de la comédie parlementaire que d'avoir su en tout temps avoir en réserve et toujours prêts à intervenir des interprètes pour tous les rôles. Complices, demi-complices, ou à leur insu aussi bien, ces acteurs qui normalement faisaient figure d'éléments modérateurs, étaient toujours là pour surgir à l'heure opportune, sonner le ralliement des consciences révoltées, les rassembler, **et tout doucement les conduire sur la voie de garage**, en attendant que, l'oubli s'étant fait, les vedettes et les profiteurs de la scène normale viennent reprendre leur place dans un lit fait à neuf. **POINCARÉ**, au lendemain des pillages du cartel, en 1926 ; **BRIAND**, un peu à toute époque ; **DOUMERGUE**, au lendemain du 6 février en 1934, en furent les exemples les plus typiques.

En apparence et pour tous, ceux-ci furent les **bons républicains**, les modérés, ceux avec lesquels la République eût été belle s'ils avaient continué.

En réalité, pivots de ces formations dites « *d'Union nationale* », que le Maréchal a si justement qualifié « *une duperie supplémentaire* », ils ne furent jamais que les sauveteurs qui accouraient au secours des forbans en danger. Et à ce titre, criminels de fait sinon de volonté, ils furent aussi malfaisants que les autres, parce que sans eux la République n'aurait pu se prolonger de ces vingt dernières années, au cours desquelles elle devait consommer l'assassinat de la France.

Telle fut la comédie parlementaire de la république judéo-maçonnique, dont le maître, **'ETAT JUIF**, voulait aboutir à la mort de la France. Mais combien petite cette comédie ne nous apparaît-elle pas, au regard de l'immense comédie mondiale, dont le même **ETAT JUIF** a conçu et réalisé toute la trame, **pour aboutir par la présente guerre à la mort de la civilisation chrétienne, œuvre du Christ**.

Et pour quelle raison, dès lors, le même metteur en scène aurait-il négligé de garder dans la deuxième comédie cette précaution des acteurs de secours, qui lui avait si bien réussi dans la première ?

Pour quelle raison rejeter à priori que ces **bons juifs** si loyaux, si avenants, si bons patriotes français, mais toujours et avant tout patriotes de **'ETAT JUIF d'abord**, et par primauté, ne pourraient avoir, même à leur insu peut-être, la fonction de jouer dans la présente comédie mondiale un rôle comparable à celui de **POINCARÉ** ou de **DOUMERGUE** dans la comédie parlementaire, en sauvant de l'exécration, à l'heure dangereuse, leurs compatriotes compromis.

SERVIR, C'EST SERVIR.

Une anecdote, dont l'auteur peut garantir l'authenticité, trouve ici sa place.

Un ingénieur français, lieutenant de réserve, fit la guerre dans un état-major d'artillerie sous les ordres d'un excellent capitaine.

De passage à Paris plusieurs mois après l'armistice, cet ingénieur dut aller dans un bureau allemand pour les besoins de son service. Quelle ne fut pas sa stupeur en s'y trouvant face à face avec son capitaine, mais revêtu de l'uniforme allemand.

« Eh bien! oui, lui dit celui-ci. C'est moi. Vous le voyez, je suis allemand. Oh! je sais que sur ce point, vous autres, Français, vous ne voyez pas de la même manière que nous. Pour moi, une seule chose a compté. J'ai servi mon pays. Je l'ai servi passionnément, avec tout l'amour que je lui porte; et vous êtes bien obligé de reconnaître que ce ne fut pas toujours sans risques ni périls. »

La question se pose donc ainsi. Ce que cet officier allemand - sans doute imité par beaucoup d'autres - fit en la circonstance, **LES BONS JUIFS** ne peuvent-ils le faire aussi ?

Ne peuvent-ils le faire, avec cette différence toutefois, que ces Allemands agissaient réellement au péril permanent de leur vie et poussés par leur seul patriotisme ; tandis que **LES BONS JUIFS**, poussés par le triple levier : de leur **patriotisme juif**, de leur **race juive** et de leur **religion juive**, agiraient de surcroît, non pas au péril de leur vie, mais, bien au contraire, au bénéfice de tous les avantages de **fortune, honneurs et privilèges**, qui, de droit divin, étaient leur apanage dans la France de la république judéo-maçonnique.

Pourquoi et pour quelle raison, ce que les uns tirent et firent si bien dans le péril, les autres ne le feraient-ils pas dans la sécurité agrémentée de l'honneur et de l'argent ? Pourquoi ?

Que fit-il d'autre que de servir sa patrie, sa race et sa religion, ce fameux Mgr Bauer, **BON JUIF**, excellent entre tous, qui, converti et entré dans les ordres, se fit à ce point remarquer, par ses vertus sans doute, que le pape en fit un évêque, l'impératrice Eugénie, son confesseur, et l'empereur, l'aumônier général des ambulances en 1870, ce qui lui permettait d'aller aux avant-postes, d'entrer en contact avec l'ennemi et de lui fournir des renseignements qui n'étaient pas ceux d'un planton aux écuries.

L'empereur ignorait, mais lui savait (voir chap. II) que la Prusse, dans cette guerre, était le soldat inconscient de la franc-maçonnerie et des juifs, maîtres du gouvernement occulte et tout-puissant qui dicte ses volontés au gouvernement officiel de Londres. Il savait que cette guerre, préparée et provoquée par eux, avait pour **BUT** suprême le renversement de l'empire et l'avènement de la république judéo-maçonnique. Il savait tout cela. Et ce fut pour servir sa **patrie de domicile**, sa **race** et sa **religion**, en trahissant son pape, sa pénitente, son empereur et sa **patrie** de résidence, la France, qu'il avait réussi à devenir Français, évêque, confesseur de l'impératrice et grand aumônier.

C'est pourquoi, la France vaincue et la République triomphante, sa mission se trouvant terminée, il s'en fut en Belgique, où, jetant sa mitre aux orties, il se maria à Bruxelles.

Une hirondelle, dira-t-on, ne fait pas le printemps ! Oui, sans doute, mais elles sont nombreuses les hirondelles à la Bauer Elles sont nombreuses, et elles ont cette particularité décisive qu'en trahissant la France, quand la France n'est pas le soldat d'Israël, elles font acte de patriotisme juif.

**La race soudain s'éveille et parle en eux.
Juifs tout court, ils restent juifs même malgré eux.
Mensonges vivants sous le couvert de leur patriotisme de second rang.**

Nous n'exagérons rien : confier au meilleur des **BONS JUIFS** une place dans l'Etat, c'est confier la garde de ses enfants à une lionne apparemment apprivoisée.

DU TEMPS DE DREYFUS ET DE COMBES.

Une chose enfin, serait passionnante à connaître.

Il y a une quarantaine d'années à peine, aux heures noires de l'affaire Dreyfus, machination anglo-judéo-maçonnique qui mit le feu à la France pour permettre à l'Angleterre de nous chasser de Fachoda et de préparer en même temps les voies au ministère COMBES (voir chap. II), de quel côté de la barricade étaient-ils donc ces **BONS JUIFS ?** ou à défaut leur père et mère ? Aux côtés de Dreyfus ou à ceux des patriotes contre le traître ? Aux côtés de M. COMBES ou à ceux des religieux et des religieuses chassés de leurs maisons et jetés à la rue ? D'un mot, avec la France ou avec l'anti-France ? Il y aurait là une enquête puissamment instructive que le haut clergé de France ne serait pas dépourvu de moyens de mener, sinon tout à fait, du moins suffisamment à bonne fin. L'Eglise arrive bien pour les procès en canonisation à enquêter à plusieurs siècles en arrière.

Nous entendons ici l'exclamation de ceux qui n'ont pas encore compris que la question juive est une réalité et qui s'écrient : « *Alors, il faut les tuer tous !* »

Mais non, mon cher monsieur Simpliste, il ne faut pas les tuer tous ; **mais de tous, il faut toujours se méfier. Et, s'il est établi que la race-nation juive est une espèce humaine qui, normalement, n'est comparable à aucune autre; qu'avant d'être ressortissants de l'Etat français ses représentants sont d'abord et par primauté ressortissants de l'ETAT JUIF, la première chose à faire, la toute première, est bien de déterminer quelle est la situation présente de l'ETAT JUIF vis-à-vis de l'Etat français.**

Avec l'ETAT JUIF la France est-elle en guerre ou en paix ?

Et, s'il est aussi acquis, comme nous l'avons déjà démontré et le démontrerons encore par la suite, que **l'ETAT JUIF est présentement en guerre contre la France**, nous souvenant, ce qui n'est contesté par personne, « *que partout où il y a un juif, il peut toujours y avoir Israël tout entier* », nous laisserons aux lecteurs le soin de répondre.

* * *

A l'encontre de la charité pharisaïque, qui fait aux juifs un devoir de mettre à mort tous les chrétiens, notre charité chrétienne nous fait un devoir de ne jamais causer à autrui un dommage inutile ; c'est bien entendu, mais elle ne nous a jamais fait, que nous sachions, un devoir **d'être dupe**. Bien au contraire. Elle a toujours fait un devoir à ceux qui en avaient la charge, prêtres ou laïcs, de **veiller à ne pas offrir leur troupeau à la dent des loups**. La voilà ! la charité chrétienne, la vraie, et la première de toutes.

* * *

« *Priez et veillez* », disait le Christ, au moment où, sous la conduite de Judas, les **mercenaires des pharisiens** arrivaient pour se saisir de sa personne.

Prions et veillons, mais veillons surtout, redisons-nous sans cesse à l'heure où s'approchent les armées des **mêmes pharisiens pour donner l'assaut final** (leur inconscience n'y change rien) **à l'œuvre tout entière du Christ**.

Veillons surtout, parce que Judas n'est pas nécessairement avec les seuls assaillants.

Telle est la manière et la vraie, pensons-nous, dont se pose cette fameuse question des BONS JUIFS.

Mais, au fait, combien sont-ils donc, ces juifs exceptionnels ? Quel pourcentage représentent-ils, sur la masse des juifs que nourrit la France ? Un, deux, trois sur mille ? Allons ! soyons sincères. Une minorité infime, et dont il ne serait pas fait tant de cas si elle n'avait tant d'argent, et tant d'argent qu'elle a acquit **COMMENT ?** Comme tous les juifs : par la maîtrise de la bourse contre le bas de laine de la France, c'est beaucoup plus certain que probable (Voir chap. III).

Cette question vidée, revenons aux autres, à la troupe non équivoque des juifs, et concluons.

C'EST LE JUIF QUI SE MET LUI-MEME HORS DE LA CITE CHRETIENNE

NON. Le juif n'est pas un homme comme les autres.

Il ne l'est ni ne peut l'être, parce que **sa religion, sa race et sa nationalité** se coalisent pour le lui interdire.

Par sa religion, qui le divinise, il n'a et ne peut avoir envers les autres hommes que les sentiments qui sont les nôtres envers les animaux, avons-nous dit. **Le vol, l'assassinat et l'esclavage** des non-juifs sont pour sa conscience ce que sont pour nous **la chasse, la pêche et le dressage** des animaux domestiques:

Par sa race, il reste et veut rester juif, parce qu'il ne veut pas que ses descendants cessent d'avoir une âme et deviennent des bêtes.

Par sa nationalité, il appartient toujours et d'abord à la nation juive. Il reste toujours, d'abord et avant tout, sujet de l'Etat juif.

Pour ce triple motif, toute conversion d'un juif au catholicisme doit toujours être considérée comme fragile. Il faut l'accepter comme l'Eglise a toujours accepté la conversion d'une fille repentie, et ne jamais oublier que si l'Eglise n'a jamais refusé de recevoir la pécheresse dans son sein, **elle n'a jamais eu l'habitude d'en faire une abbesse**.

On objecte alors que tous les apôtres furent des juifs convertis.

Des JUIFS, oui certes, mais non des PHARISIENS HERETIQUES.

Saint Pierre, saint Paul et tous les apôtres se considéraient comme de pauvres pécheurs qui ne demandaient qu'à

sauver leur âme. Ils n'avaient pas derrière eux **l'atavisme de quinze siècles D'HERESIE PHARISAIQUE**, ayant fait vivre leurs aïeux dans la foi, **qu'eux seuls avaient une âme divine et que, de tous leurs péchés, il n'y avait qu'un responsable : Dieu.**

Qu'on en dise ce que l'on voudra, pour changer une telle nature de l'âme, il faut plus qu'une confession et une absolution.

NON. Le juif n'est pas un homme comme les autres, parce que, par sa religion, sa race et sa nationalité, il a le devoir, et à cela aucun juif ne manque jamais, **d'être toujours juif avant d'être Français.**

Il a le devoir :

Examineur : de favoriser le candidat juif.

Magistrat : de faire gagner le plaideur juif contre le plaideur français (voir annexe 11) de tendre la perche et d'acquiescer si possible le voleur, l'escroc et le criminel juif (ex. : affaires Hanau, Nathan, Stavisky).

Fonctionnaire : de ne donner qu'à des juifs, les places dont il dispose, autant que faire se peut, cela va de soi.

QUI oserait nier qu'il n'en soit ainsi partout et toujours ?

Mais il y a mieux encore, et le public ne se doute pas à quel point la solidarité juive joue contre les Français dans le cas suivant.

Quand un juif veut prendre la place ou même le commerce d'un Français, tous les juifs, commerçants, banquiers, fonctionnaires et magistrats qui se trouvent pouvoir intervenir ont le devoir de tendre des pièges, de poursuivre et de traquer par tous les moyens le Français jusqu'à ce qu'il soit ruiné ou éliminé.

Telle est la raison et la grande raison pour laquelle les juifs ont partout les bonnes places. Ce n'est pas sorcier. Et la grande réputation faite aux juifs d'être des hommes d'affaires et des débrouillards remarquables, qui contient une part de vérité certaine, n'en serait pas moins fortement amoindrie, s'ils se trouvaient privés soudain de ces deux puissants atouts :

1° **la solidarité juive;**

2° **leur conception du BIEN et du MAL, inverse de la nôtre.**

Alors, mais seulement alors, le juif se rapprocherait d'être, dans la vie courante, un homme comme les autres.

Telle est la réalité à laquelle ont le devoir de réfléchir d'abord ceux qui, de bonne foi sans doute, mais dans la plénitude de leur ignorance du sujet dont ils parlent, s'en vont répétant « *que les juifs, après tout, sont des hommes comme les autres !* »

Il est temps, il est grand temps, que tous - et ceux surtout dont la voix a quelque portée - se décident à connaître la question juive autrement que par l'écorce. Qu'avant de se scandaliser contre notre gouvernement de Bien Public qui ferme aux juifs les portes de notre maison, ils vérifient d'abord si ces hommes sont des hommes de **BIEN** qui pratiquent la **LOI** chrétienne : « **Aimez-vous les uns les autres** », ou bien des hommes qui, dans leur loi intérieure, **ne se réclament que de leur LOI**, qui leur dit : « **Le chrétien est un animal créé pour être ton esclave. Contre lui, mensonge, vol, assassinat, duperie, tout est permis et même recommandé. Prends-le comme tu le peux.** »

* * *

C'est peut-être navrant, mais c'est ainsi ; et, devant un état de fait aussi net, la logique et le bon sens obligent à conclure que, dans une société chrétienne basée sur l'amour du prochain, l'égalité devant Dieu et l'égalité dans le droit comme devant la **LOI**, le juif même le meilleur n'a pas sa place, parce que, toujours attentif à enfreindre cette égalité, **il se met lui-même « hors la LOI ».**

Et ce ne fut certes pas le moindre crime de la démocratie que d'avoir élevé au rang de hauts fonctionnaires, d'examineurs et de magistrats ces hommes auxquels le Talmud avait enseigné :

« **Si un juif a un procès contre un non-juif, tu donneras gain de cause à ton frère, et tu diras à l'étranger : ainsi le veut notre LOI.** » (voir annexe 11).

En temps normal, le juif ne peut être que toléré, sous la réserve expresse d'être mis hors d'état de faire ce que nos lois morales et civiles disent être le **MAL** et que sa **LOI** et sa race lui disent être le **BIEN**.

HISTOIRE D'ISRAEL DEPUIS LE CHRIST

Né d'essence divine, appelé de droit divin à régner sur le monde en récupérant tous les trésors de la terre qui lui ont été usurpés : tel est le secret qui fait du cerveau juif un cerveau qui ne peut être un cerveau normal ; qui fait de l'âme juive une âme qui ne peut être une âme humaine.

En apparence, le juif va, vient, se déplace dans la cité comme un autre homme. En réalité, il est le lionceau timide qui se laisse approcher parce qu'il est faible, mais qui, de sa nature, de son essence, ne pourra pas ne pas se jeter sur toute chair à sa portée le jour où il sera devenu lion.

C'EST DE DROIT DIVIN que tous les trésors de la terre sont à lui et que tous les hommes ont été créés pour le servir : « **Les non-juifs n'ont été créés que pour servir le juif de nuit et de jour et sans se retourner en arrière.** » (voir annexe).

Et c'est dès l'enfance que ses parents, son rabbin et son Talmud le lui ont appris.

L'HERESIE PHARISAIQUE n'est pas une religion, c'est le règlement d'une caverne de monstres, et c'est ce règlement qui a fait le malheur d'Israël.

Ceci suffit, en effet, à expliquer aussi bien le particularisme juif que toute l'histoire d'Israël, depuis que cette **hérésie a remplacé la religion de Moïse.**

C'est cette mystique du « **DIEU en soi** », faisant du juif un être semi-divin au regard des autres hommes, qui lui a donné cette force stupéfiante de rester lui-même au travers des siècles et de conserver sa race dans les conditions les

plus difficiles. C'est la mystique qui en découle, **de race élue pour posséder de droit divin l'EMPIRE DU MONDE, qui fait du juif le LION qui se vautre dans le carnage chaque fois qu'il a pu prendre quelque puissance.**

* * *

Aucune histoire n'est plus simple que celle d'Israël depuis qu'il est tombé dans **L'HERESIE PHARISAIQUE**. Elle est très simple et se renouvelle inlassablement.

Ou bien, maté par les peuples qu'il a excédés, il vit misérablement, ou bien; traité sur pied d'égalité par des peuples trop crédules, il grandit hypocritement en volant de toutes ses forces, jusqu'au jour où ses dupes lui feront rendre gorge. Et, s'il peut devenir le maître ! oh ! alors, **ce n'est que par le carnage, et le carnage sous ses formes les plus effroyables, qu'il sait montrer sa puissance.**

L'empire romain lui avait accordé un traitement de faveur. La Judée était une province privilégiée, puisqu'il y avait un « *Prince des juifs* » agréé et nommé par Rome. En l'an 67 après Jésus-Christ, première révolte. Titus la mate, mais pardonne. Trois ans après, nouvelle révolte plus violente. Titus, cette fois, brûle Jérusalem et disperse tous ses habitants en esclavage.

Le Sanhédrin, secrètement reconstitué à Japhné, reste en contact par la mission du célèbre rabbin Akiba-ben-Joseph, avec toutes les colonies juives éparses dans le monde et fomenté une nouvelle révolte, qui, en l'an 115, provoque le massacre par les juifs d'environ 400.000 chrétiens et Chypriotes, en Judée, Egypte et Cyrénaïque.

Rome rétablit l'ordre, mais n'eut pas cette fois la sévérité de Titus. En conséquence, dix-neuf ans plus tard, en 134, le même rabbin Akiba-ben-Joseph, oignit roi d'Israël Barcochébas, qui se dit être le Messie et réunit une puissante armée. Vaincu par Julius Severus, général de l'empereur Adrien, Barcochébas fut écorché vif avec Akiba-ben-Joseph. Tous les juifs, cette fois, furent vendus comme esclaves et la charrue fut passée à l'endroit où avait été le Temple. Ce fut la grande et définitive dispersion. A ce prix, l'empire romain avait acquis la paix avec les Juifs. Il n'en avait pas fallu moins.

A quelques siècles de là, des juifs avaient réussi à se regrouper chez les Perses, qui les prirent sous leur protection, et le Sanhédrin, sorti de la forme secrète, avait même intronisé un patriarche héréditaire, qui, par opposition à l'ancien « *Prince des juifs* », prit le nom de « *Prince de la captivité* ». Cette bonne entente ne put durer longtemps. Les Perses, excédés, réagirent. Le patriarche fut pendu et les juifs mis hors d'état de nuire.

Ils se réfugièrent chez les Arabes, pour lesquels ils prirent parti, et s'employèrent à favoriser leurs conquêtes. Mais en l'an 1005, le kalife Kadder-Billok, pour les mêmes raisons que les Romains et les Perses, les dépouille et réduit en esclavage ceux qu'il ne passe pas par les armes, en même temps que le dernier de leur patriarche était pendu.

Durant tout le moyen âge et chez tous les peuples qui les hospitalisèrent, ce fut toujours la même alternance de vols et d'arrogance, grandissant avec la liberté qu'on leur laissait, jusqu'au jour où, par une saine réaction, les peuples volés les dépouillaient à leur tour et les tenaient enfermés dans les ghettos. Puis, avec le temps, l'oubli se faisait, et, la clémence étant revenue, le brigandage recommençait, jusqu'à ce qu'à son tour revînt la répression.

Mais quand il est advenu que le juif soit le maître absolu - et, depuis l'an 134 jusqu'à la Révolution russe de 1917, cela n'était jamais arrivé - oh ! alors, le lionceau, devenu lion, s'est rappelé tout de suite que, **seul, il est d'essence divine ; que c'est de droit divin qu'il a le devoir de se venger des usurpateurs qui détiennent les biens de la terre, qui n'appartiennent qu'à lui** ; et l'euphorie du carnage, qui soudain s'est emparée de lui, découle tout naturellement de la mystique dont son âme et son cerveau ont été pétris dès l'enfance. Aussi cette conséquence s'est-elle produite invariablement. Et quand Israël est **ROI**, que ce soit en Russie, en Hongrie ou en Espagne, c'est immédiatement le carnage ; disons-le : le carnage par devoir religieux, puisque : « **Celui qui fait couler le sang impie offre un sacrifice à Dieu.** » (Talmud) (voir annexe 8).

LE SANHÉDRIN SECRET.

Chassé de partout, le Sanhédrin rentre définitivement en l'an 1005 dans la forme secrète qu'il ne quittera jamais plus, et il semble que pendant de nombreux siècles il ait eu son siège à Constantinople. De nos jours, il se serait transporté à Chicago.

Dans l'ombre, il ne cesse - de se perpétuer. Sous Louis XII, Chamorre, rabbin de la jussion d'Arles, reçut de lui la lettre suivante, datée du 21 décembre 1489, qui prouve son existence en ce temps-là.

« *Bien aimés Frères en Moïse,*

« *Nous avons reçu votre lettre par laquelle vous nous signifiez les traverses et les infortunes que vous pâtissez. Le ressentiment desquelles nous a autant touchés qu'à vous autres. Mais l'avis des plus grands rabbins et satrapes de notre LOI est tel qu'il s'en suit :*

« *Vous dites que le roi de France veut que vous soyez chrétiens. Faites-le, puisque autrement vous ne pouvez 'faire, mais gardez toujours la Loi de Moïse dans le cœur.*

« *Vous dites qu'on veut prendre vos biens. Faites vos enfants marchands, et, par le moyen du trafic, vous aurez peu à peu le leur.*

« *Vous vous plaignez qu'ils attentent à vos vies. Faites vos enfants médecins et apothicaires, qui leur feront perdre la leur sans crainte de punition.*

« *Vous assurez qu'ils détruisent vos synagogues. Tâchez que vos enfants deviennent chanoines et clercs, parce qu'ils ruineront l'Eglise.*

« *Et à ce que vous dites, vous supportez de grandes vexations. Faites vos enfants avocats, notaires, et gens qui soient d'ordinaire occupés aux affaires publiques, et par ce moyen vous dominerez les chrétiens, gagnerez leurs terres et vous vengerez d'eux.*

« *Ne vous écarterez pas de l'ordre que nous vous donnons, car vous verrez par l'expérience que, d'abaissés que vous êtes, vous serez forts et élevés.*

« *V.S.S.V.F.F., Prince des Juifs de Constantinople.*

« *Le 21 de casleu 1489.* »

Telle est l'histoire d'Israël depuis **DIX-NEUF siècles**. Il n'en est pas de plus simple. Nulle part sur la terre, chez aucun peuple, autant de cohérence, de continuité, de persévérance. Nulle part non plus pareille absence d'humanité.

Des esclaves qui, pendant des siècles, réussissent à maintenir leur race ! Seul, celui auquel échapperait la notion exacte de ce qu'était l'esclavage antique pourrait échapper lui-même à un véritable sentiment d'ahurissement, s'il veut bien un instant y arrêter sa pensée. C'est incroyable, c'est fou, cela déroute tout simplement la raison !

Tel un animal domestique, l'esclave était la chose de son maître, avec cette aggravation toutefois qu'un animal disposant du langage il ne bénéficiait pas de l'indulgence accordée à la bête. Homme ou femme, sans congé, sans repos, sans liberté aucune d'aller ni de venir à son gré; acheté, vendu et revendu isolément tel une tête de bétail, le mariage pour lui se limitait obligatoirement à quelque accouplement furtif avec un partenaire de son voisinage immédiat ; furtif et toujours dangereux, le maître n'entendant pas être lésé par l'incapacité de travail qu'implique une grossesse ; à moins qu'au contraire il ne lui imposât un partenaire de son choix pour s'en réserver le produit.

Réduites en esclavage, toutes les races se sont perdues, seul, Israël réussit ce miracle de se perpétuer.

Certes, le dogme de la race élue et aux âmes d'essence divine, martyrisée par des maîtres aux âmes d'essence de bête, fut pour Israël un formidable ressort ; mais l'on est aussi amené à penser que ce miracle, soutenu dans le temps et dans l'espace tout au long de tant de siècles, ne put être réalisé sans une intervention supranaturelle.

Gardons-nous, chrétiens, de conclure nous aussi à la race élue. Le supranaturel ne vient pas que de Dieu. Il y a aussi cette autre puissance qui hait l'homme, et qui peut-être ne souffla à Israël ce don de survie que pour faire à la fois son malheur et celui de l'humanité tout entière.

LA PAPAUTE

Revenons à la croyance d'Israël en la reconstitution de la nation juive, en forme de domination du monde, que nous appelons : « **L'EMPIRE DU MONDE aux mains des JUIFS** », lequel est le but à la fois mystique et fort matériel vers lequel, depuis des siècles, le Sanhédrin conduit Israël.

Un tel **BUT** ne se poursuit que progressivement. Il faut procéder par étapes et bénéficier de la division des chrétiens, non sur la base de leur civilisation, qui est **UNE** : «*Aimez-vous les uns les autres* », mais sur leurs divisions religieuses : catholiques et protestants notamment ; et la lutte sera tout d'abord concentrée contre les catholiques.

Pourquoi les catholiques ?

Mais uniquement parce que les catholiques, en cette conjoncture, possèdent une forteresse de repli et de ralliement qui fait défaut aux protestants : **LA PAPAUTE**. Et rien ne peut être fait tant que cette forteresse n'aura pas été détruite.

II

L'ASSAUT FINAL

L'ŒUVRE DU CHRIST, ENJEU DE LA BATAILLE

Les pharisiens se sont saisis du Christ. Ils ont arraché sa condamnation à la faiblesse de Ponce Pilate, et ils l'ont mis à mort, pour se débarrasser de ce gêneur qui, contre **L'HERESIE PHARISAIQUE**, prêchait le retour à la loi de Dieu.

Le Christ a été crucifié, mais son œuvre a conquis le monde, tandis que **L'HERESIE PHARISAIQUE** a été pour Israël la cause de son malheur dans l'univers et au travers des siècles.

La haine des pharisiens n'a jamais désarmé. De génération en génération, elle a soutenu et animé l'âme juive, **dans l'attente du jour de sa revanche contre l'œuvre du Christ** ; et voici qu'il est donné à notre génération de vivre les heures de **L'ASSAUT FINAL** au terme duquel, si les armées d'Israël sont victorieuses, **L'ŒUVRE DU CHRIST sera anéantie dans une mer de sang et L'HERESIE PHARISAIQUE maîtresse du monde.**

TEL EST L'ENJEU DE LA PRESENTE GUERRE.

Dans les ténèbres qui l'environnent, le Grand Kahal tient et dissimule à la vue de presque tous le nœud d'où partent les liens qui réalisent la gageure de maintenir sous le même drapeau l'aristocrate anglais, le libéral américain et les hordes asiatiques des Tartares et des Mongols, toujours avides de carnage et de sang.

LA COLLUSION AMERICANO-ANGLO-JUDEO-MAÇONNIQUE

Nous en arrivons ainsi à la deuxième coalition, déjà mentionnée au début du chapitre II, où nous avons écrit :

« *Sur cette coalition déjà plus que deux fois centenaire des marchands et des financiers de la City de Londres, alliés aujourd'hui à ceux de New-York, une nouvelle coalition est venue se greffer, qui, prenant la première pour tremplin, l'a complètement mise dans son jeu, si bien que les deux n'en font qu'une : c'est la coalition judéo-maçonnique.* »

Tous les francs-maçons sont des agents numérotés de l'INTELLIGENCE SERVICE, nous l'avons démontré, mais pour la très grande majorité, avons-nous dit, inconscients de cet état. La vieille coalition judéo-maçonnique était dans l'ordre obligatoire, puisque la mystique maçonnique a pour **BUT** le renversement de la papauté par la démocratie universelle, synonyme d'autocratie maçonnique universelle et que le Kahal, ou gouvernement juif, doit de même renverser ce **trône qui barre la route au sien.**

LES BUTS HARMONISÉS. A CHACUN SA PART DES DÉPOUILLES DE LA FRANCE.

Le coup de maître à rendre des points à Machiavel fut donc, pour le Kahal, d'harmoniser les **BUTS** de la vieille coalition des marchands et des financiers avec ceux de sa presque aussi vieille coalition judéo-maçonnique et d'avoir dès longtemps conçu et préparé cette prétendue « *Croisade des démocraties* », dans laquelle financiers, marchands, peuple

anglais en entier, américain en partie, marchent tous à fond, **chacun croyant ne travailler que pour son BUT personnel**, et le juif devant trouver son compte sur tous les tableaux : comme financier, comme marchand, comme franc-maçon et. comme juif à la fois mystique et réalisateur, ayant fait un pas de géant sinon définitif sur la voie de « **L'EMPIRE DU MONDE** ».

Dressons-en le tableau
BUTS

JUIFS :

But final : L'Empire du monde aux Juifs, édifié sur la destruction de la civilisation chrétienne par le bolchevisme.

JUIFS ET FRANCS-MAÇONS :

But commun : Destruction du catholicisme, et donc tout d'abord de la papauté.

JUIFS, FRANCS-MAÇONS, ANGLETERRE ET AMÉRIQUE :

But immédiat : Disparition à jamais de la France et de l'Allemagne.

CONSEQUENCES de la victoire anglo-russo-américaine :

Pour l'Angleterre : L'Empire colonial français.

Pour l'Angleterre et l'Amérique : Le marché du monde et le trust du pétrole, du caoutchouc, du cuivre, du coton et de la laine.

Pour les francs-maçons et les juifs : La fuite de la papauté hors d'Europe.

Pour les juifs seuls : La bolchevisation de l'Europe et l'avènement de l'EMPIRE JUIF d'Europe-Asie, en attendant celui de l'EMPIRE DU MONDE.

Etudions ce tableau. Qu'y voyons-nous ?

1° L'Angleterre et l'Amérique ont certainement calculé que, Russie et Allemagne mutuellement et également à bout de souffle, elles arriveraient en tout dernier lieu pour remporter, elles - et elles seules - aussi bien contre l'Allemagne que- contre la Russie bolchevique, la victoire finale. Au pis-aller, situées hors d'Europe, elles peuvent avoir escompté échapper à l'incendie bolcheviste. Très momentanément, cela est possible.

2° Les juifs, maîtres absolus du bolchevisme, escomptent, au contraire, la victoire finale de la Russie.

3° Restent les francs-maçons.

Il est évident que ces hommes, qui sont tous des bourgeois, ne peuvent pas, en tant qu'hommes libres, bourgeois et pères de famille, souhaiter l'avènement du bolchevisme, qui serait leur ruine et le carnage des leurs comme d'eux-mêmes. Cependant, c'est un fait, ils souhaitent tous la défaite allemande devant l'armée russe.

A cette contradiction, il faut une explication; il n'y en a qu'une : ils estiment l'Angleterre et l'Amérique assez puissantes - et assez clairvoyantes - pour signifier au bolchevisme vainqueur : « *Halte ! Jusque-là, et pas plus loin* » Cependant ils ont abandonné l'Europe à la Russie victorieuse. Qu'importe, disent-ils ! C'est une promesse pour faire marcher les Russes. Rien de plus.

Les loges, tout le monde le sait, sont peuplées d'une forte majorité d'individus remarquablement médiocres. Il n'est donc pas surprenant que cette réponse dans le genre de « *tarte à la crème* » soit pour eux une liquidation suffisante de la question. Elle flatte leur sentiment de haine pour l'hitlérisme, criminellement coupable à leurs yeux d'avoir porté le coup mortel à la démocratie, chère à leur cœur. Le dénouement n'est pas pour le jour même. C'est la facilité, triomphe des cerveaux creux. Tout va donc très bien.

Pour beaucoup cependant parmi les francs-maçons, cette « *tarte à la crème* », nous pouvons l'affirmer pertinemment, ne suffit pas. Nombreux sont ceux dont l'angoisse est très grande. Mais sur tous, même sur ces derniers, dans cette lutte interne qui les tourmente, la déformation maçonnique ne perd jamais ses droits : elle revient corne un bouchon sur l'eau. L'ordre leur a été donné : « **Pour l'Angleterre et pour la Russie** » ; et, si le bourgeois qui est en eux laisse parfois percer son angoisse, le franc-maçon, peut-être aussi pour essayer de se convaincre lui-même, se reprend aussitôt et vous répète : « **Mais non, mais non ! La Russie ! on l'arrêtera. L'Angleterre n'est pas bolcheviste, voyons !** » L'Angleterre n'est pas bolcheviste, c'est vrai : et l'Angleterre est aussi invincible, c'est encore vrai, mais à une condition : celle de rembarquer. L'Angleterre rembarquera pour assurer dans son île, sa défense contre les bolcheviks, et les Français, désarmés, resteront sur le continent.

De surcroît, à ce bel optimisme, il y a un autre malheur. C'est qu'au-dessus du franc-maçon comme au-dessus de l'Angleterre, il y a le juif, pour lequel le monde entier fait cette guerre. Le **JUIF**, qui veut le **bolchevisme universel parce que le bolchevisme c'est son instrument, c'est son moyen ultime et décisif pour conquérir L'EMPIRE DU MONDE, comme il a déjà conquis par lui l'EMPIRE DES TZARS.** » Et le monde entier assiste presque inconscient à la plus **fantastique duperie** de tous les temps.

Cependant, pour celui qui sait et se rappelle :

1° La révélation du **JUIF** Disraëli, longtemps premier ministre de la reine Victoria : « *Le monde est gouverné par de tous autres personnages que ne s'imaginent ceux qui ne sont pas dans la coulisse.* »

2° La création du bolchevisme par les **MILLIARDAIRES JUIFS** américains : Jacob Schiff, Gugenheim, Breitung, Kuhn, Loeb et Cie, etc. (voir chap. III).

3° Son sauvetage sur l'ordre de **l'ETAT JUIF** par le retrait, en 1919, des corps expéditionnaires français et anglais débarqués à Arkhangel (voir chap. III).

4° La préparation, depuis **vingt-cinq ans**, de l'armée russe par la construction des colossales usines secrètes d'armement au cœur de la Sibérie.

5° La mainmise totale et indiscutable de **l'ETAT JUIF** sur les gouvernements américains, anglais et russes, dont

les chefs ne sont que des **CAPORAUX** à ses ordres (voir chap. III).

Pour celui, disons-nous, qui sait et se rappelle tout cela, la manœuvre des **personnages de la coulisse**, dénoncés par Disraëli, qui était en place pour les connaître, est évidente.

A ses CAPORAUX Roosevelt et Churchill ; aux lords magnifiques de la cynique Angleterre ; à ses marchands et à ses financiers comme à ceux d'Amérique ; à tous ces cœurs secs dont le **BUT** suprême de la vie en ce monde est l'OR, encore l'OR, cet **OR** dût-il être le fruit de la douleur, de la torture et du sang de millions et de millions d'innocentes victimes ; à tous, **l'ETAT JUIF** dit et redit :

« *Marchez avec Staline pour conquérir l'Europe, l'Afrique, les colonies françaises et leurs marchés coloniaux. Quand Staline, à bout de souffle, aura vaincu l'Allemagne, vous arriverez frais et dispos pour lui dire : « Merci. Rentrez chez vous. Le vainqueur, c'est nous. »*

Mais :

A son CAPORAL Staline, le même **ETAT JUIF** dit en même temps :

« *Laisse-les faire. Ils travaillent pour TOI.*

« *Je ne les ai mobilisés que pour te venir en aide, et surtout, pour endormir ces **JOBARDS de Français**, auxquels tu fais peur.*

« *Quand leurs armées seront arrivées, tu les laisseras se battre. Ils ne sont pas dangereux, l'océan est un trop gros handicap. De ton côté, tu fuiras le combat. Au besoin, tu reculeras en **ASIE**, aussi loin qu'il le faudra.*

« *Puis, quand ce sera eux qui seront à bout de souffle :*

« **Approvisionné par les formidables usines que depuis vingt-cinq ans nous avons construites dans ce BUT au cœur de la Sibérie, tu reviendras avec tes Mongols et tes Tartares ; et le vainqueur final, ce sera toi ; parce que TOI, c'est MOI.**

« *Vas-y, et n'oublie jamais que celui qui, dans la coulisse, commande à Londres aussi bien qu'à Washington, c'est MOI, ETAT JUIF ».*

Staline se sentira-t-il assez fort pour accepter le combat ? Sera-t-il assez fort pour y être vainqueur ; auquel cas, les Anglo-Américains ne pouvant dès lors exister devant lui, **l'EMPIRE JUIF** serait un fait acquis ?

Si Staline refuse le combat. L'Allemagne pourra-t-elle l'y contraindre et le battre ; ou bien devra-t-elle se résigner à le poursuivre en s'éloignant dangereusement de ses bases ?

Ici, nous nous efforçons de raisonner. Nous ne prophétisons pas. Mais ce qui, dès aujourd'hui, est acquis et évident, c'est bien que, hormis par la victoire allemande, on ne peut entrevoir de salut pour l'Europe ; et que, dans son exil de Sainte-Hélène, Napoléon voyait juste quand il disait : « **D'ici cent ans, l'Europe sera coalisée ou elle sera cosaque.** »

LE ROI DES JUIFS, OU LE JUIF ROI.

Après la victoire de la Russie et l'écrasement de l'Allemagne, le Kahal, qui, occultement mais en fait gouvernait jusqu'alors le monde, sortirait-il de la forme secrète pour ceindre officiellement la couronne du continent Europe-Asie ? Sa Majesté hébraïque dresserait-elle son trône face à celui de Sa Majesté docile, britannique et maçonnique ? Ou bien, le Kahal jugerait-il plus opportun de rester encore dans la forme secrète et d'exploiter l'Europe et l'Asie, tout simplement comme il exploite présentement la Russie ? C'est une question à laquelle nous nous garderons de répondre ; d'abord parce que nous l'ignorons, et ensuite parce qu'en ce qui nous concerne, nous Européens, cela nous est parfaitement indifférent.

Une fois bolchevisés, notre race réduite en esclavage et toutes nos élites massacrées, dans un carnage dont Trostky a pris soin de nous prévenir **qu'il serait, si possible, pire que celui de la Russie, parce que chez nous les élites sont relativement plus nombreuses**, que nous importe la forme que le Kahal décidera de donner aux rouages de **l'ETAT JUIF !**

Le Messie roi temporel est un dogme de l'hérésie pharisaïque. On peut donc croire à ce monarque. Que d'autres pensent que le Kahal ne se matérialiserait pas sous la forme d'un monarque en chair et en os. C'est parfaitement soutenable et tout aussi vraisemblable, mais, encore une fois, **d'un intérêt parfaitement nul pour nous.**

Conformément aux accords Eden-Staline, qui ne sont que la mise blanc sur noir de toute la machination qui est la cause et la raison d'être dominante du présent conflit, serons-nous, après la victoire anglo-américano-russe, **bolchevisés et massacrés** ? Voilà ce qui nous importe et suffit à nos préoccupations ;

LE CONSEIL SUPRÊME DES B'NAI B'RITH, À PARIS, EN JANVIER 1936.

Nous croyons cependant devoir consigner ici, à titre purement documentaire, ce qu'en pensent ces toutes-puissantes loges B'nai B'rith, dont nous avons déjà parlé au chapitre III.

De ces loges exclusivement juives, on ignore tout, sauf :

1° Qu'elles groupent environ 68.000 adhérents dans le monde (chiffre donné par le rabbin Léon Boeck, . président des B'nai B'rith pour l'Allemagne).

2° Que, par l'affiliation individuelle de leurs membres aux loges maçonniques, elles exercent sur ces dernières une mission de surveillance et de contrôle en même temps que de renseignements pour le Kahal.

3° Qu'enfin ses chefs suprêmes travaillent sur un plan millénaire à faire de la race juive la maîtresse du monde.

4° Que leur siège serait à Chicago.

Or, en janvier 1936 et pour la première fois dans son histoire, le suprême Conseil des B'nai B'rith a tenu une série de réunions à Paris. Janvier 1936 ! Cinq mois avant l'arrivée prévue au pouvoir du juif BLUM. Quelle coïncidence !

Donc, **CINQ** mois avant l'arrivée au pouvoir en France du premier ministère spécifiquement juif, le saint des saints de

la juiverie mondiale venait sur place, et pour la première fois depuis **MILLE** ans qu'il existe, reconnaissait le terrain et prenait contact avec les chefs de ce Front populaire qui, dans ses plans, n'était qu'un travail préparatoire avant l'assaut final de la guerre que le monde allait faire pour lui.

Malgré les précautions prises, le secret n'a pas été entièrement gardé. M. Jules Blacas, dans son livre, - *Sous l'étreinte juive*, rapporte de larges extraits des discours qui y furent prononcés, et dont nous résumons les points qui se rapportent au sujet que nous traitons ici :

« *Notre ennemie principale est l'Eglise. Il ne faut jamais oublier que l'Eglise catholique est la seule institution qui nous barre le passage, et qui, tant qu'elle existera, le barrera à notre futur Roi d'Israël...* »

« *Suivant le conseil de notre prince des juifs : « **Faites de vos fils des chanoines afin qu'ils puissent détruire l'Eglise** », nous avons fait entrer dans son organisation plusieurs de nos enfants. Malheureusement, certains de ces convertis nous ont trahis, mais d'autres ont honoré leur parole... »*

« *N'oublions jamais que le Roi des juifs ne régnera jamais sur le monde tant qu'il y aura un pape à Rome et des monarques sur leur trône ».*

LE PROTESTANTISME.

La papauté détruite et les catholiques hors-jeu, Israël estime que le gros de l'œuvre sera accompli. Pour asservir les chrétiens protestants, il lui suffira de multiplier encore les loges maçonniques, qui, en Angleterre et aux Etats-Unis, sont infiniment plus nombreuses qu'en France. Et ce noyautage est déjà très avancé.

Aussi mal informés que les catholiques du **BUT** final de la judéo-maçonnerie, les protestants, loin de voir en elle une ennemie qui voulait la mort de leur civilisation, n'y ont vu qu'une alliée, opposée comme eux au catholicisme et à la papauté. A la judéo-maçonnerie, ils sont allés en foule, et la protestante Angleterre compte trois fois plus de loges que la France.

Duperie immense, **mais si bien organisée.**

Qui ne s'y serait trompé comme eux ? Tandis que les querelles religieuses étaient avivées par tous les moyens dans les pays catholiques, et jusqu'à prendre forme de conflit et de guerre civile dans ceux où, grâce à la démocratie intégrale, la judéo-maçonnerie détenait le pouvoir (France, Espagne, Mexique), la paix religieuse a toujours été totale dans tous les pays protestants. Si bien qu'il était banal, depuis cinquante ans, de dire qu'il n'y avait de querelle religieuse qu'avec les catholiques, donc par leur faute.

Par ordre du gouvernement maçonnique français, le nom même de **DIEU** était banni des écoles, les aumôniers chassés de l'armée, et, chose bien plus grave, de la Marine ; cependant que, par ordre du gouvernement de Sa Majesté britannique et maçonnique, les devoirs envers Dieu étaient enseignés dans toutes ses écoles, et **dans l'armée, comme sur ses bâtiments de guerre, la prière en commun était un service commandé. Ne vaut-il pas la peine d'y réfléchir ?**

Contre le catholicisme, attaque de front appuyée par le protestantisme. Noyautage simultané de celui-ci. Coup double et manœuvre splendide pour les tuer tous deux et donner à Israël « *l'Empire du monde* ».

C'est un fait que nul gouvernement, les Soviets et le gouvernement du Front populaire exceptés, ne compta jamais plus de juifs et de francs-maçons que n'en compte normalement tout gouvernement anglais.

Coup double et manœuvre splendide dont le Conseil suprême des B'nai B'rith déjà cité, nous apporte une confirmation décisive.

« *Jusqu'ici, dit-il, nous avons réussi à renverser la plupart des trônes de l'Europe. Le reste (à toi Majesté britannique et maçonnique) viendra dans un avenir prochain.*

« *La Russie s'est inclinée devant nous ;*

« *La France, avec son gouvernement maçonnique, est notre petit doigt ;*

« *L'Angleterre, qui dépend de notre finance, est sous notre talon ;*

« *Son protestantisme est notre espoir pour la destruction de l'Eglise catholique. »*

LE DESTIN DES NON-JUIFS FRANCS-MAÇONS.

Duperie immense, disions-nous ! Oui, certes, puisque l'empire du monde aux mains des juifs ne peut s'édifier que sur les ruines de la civilisation chrétienne, **donc protestante aussi bien que catholique** ; mais duperie par surcroît **terriblement tragique**, quand l'on sait ce qu'au jour de son triomphe Israël ferait de ses amis protestants. Nous le savions déjà, mais le Conseil suprême des B'nai B'rith a bien voulu nous en donner une confirmation nouvelle :

« *C'est, dit-il, le triomphe de notre franc-maçonnerie que les chrétiens qui s'y enrôlent ne se doutent jamais que nous les employons à construire leur propre baignoire et à forger les chaînes de leur propre asservissement à notre futur Roi du monde. »*

Les malheureux, les inconscients et les ignorants, que la cupidité, l'affairisme et le désir de se hisser dans leur carrière sur le dos de leurs camarades ont attirés dans les **LOGES** maçonniques, sont donc bien prévenus : « **Ils ne sont là que pour forger les chaînes de leur propre asservissement.** »

Veulent-ils en douter encore ?

Qu'ils méditent ce qui s'est passé en Russie.

Les neuf dixièmes des membres du comité de Lénine étaient juifs, et Lénine lui-même, fils d'une juive d'Odessa, était un demi-sang juif. **Ce sont, en outre, 450 juifs qui détiennent les 450 premiers postes de l'Etat russe.** Le premier soin des bolcheviks en arrivant au pouvoir fut de dissoudre toutes les loges maçonniques et de se débarrasser par l'assassinat de tous les francs-maçons. **Ils en savaient trop long...**

Cet avertissement, les « Protocoles », au chapitre XIII, le leur avaient donné, comme ils continuent à le donner à tous les non-juifs de toutes les loges maçonniques du monde, mais ils n'y avaient pas cru.

« *En attendant, disent les Protocoles, nous multiplierons les loges maçonniques dans tous les pays du monde. Elles seront centralisées sous une seule direction, connue de nous seuls. Mais quand nous serons définitivement nient les maîtres, toutes les sociétés secrètes seront dissoutes et les membres de celles-ci connus de nous seront massacrés*

sans merci. Ils en sauraient trop long. »

Tels sont le paiement et le remerciement qu'Israël réserve à ses amis protestants, pour prix de leurs services contre les catholiques.

LES « PROTOCOLS ».

Nous venons pour la première fois de citer les « Protocols ». Que sont les « Protocols » ?

Ce sont, rassemblés en 24 chapitres, les procès-verbaux d'un congrès d'associations sionistes qui se tint à Bâle en 1897. On a perdu la trace de la première édition, parue en Russie, mais un exemplaire de la deuxième, parue en 1905 à Tsarkoïsélo, fut déposée au British Museum de Londres, où elle a été enregistrée en 1906. L'attention du public ne fut toutefois attirée sur les « Protocols » que quand en fut éditée, en 1919, la première traduction anglaise, parue chez Eyre et Spottiswoode et intitulée : *The Jewish Peril. Protocols of the learned elders of Sion*. Des traductions en parurent bientôt dans toutes les langues et le livre fit le tour du monde.

Les documents sur les sociétés secrètes jouissent de ce privilège que, pour si authentiques qu'ils puissent être, rien n'est plus facile que de jeter la suspicion sur eux et de clamer que ce sont des faux. Exception faite pour ceux qui ont été saisis dans les loges au cours des perquisitions de 1940, comment pouvait-on se les procurer ? Uniquement par la complicité d'un membre, qui, enfreignant la loi du silence, révélait ce qui avait été dit, décidé, ou ordonné, et, dans les cas les plus favorables, apportait un document. Mais pour un document secret d'une société secrète, ce n'était qu'une précaution banale et élémentaire de ne porter jamais aucune marque d'authenticité. Le tampon de la loge, la signature illisible d'un inconnu étaient le mieux qui se puisse espérer, et qui ne prouvaient rien.

Aussitôt donc qu'il était fait état d'un tel document, la meute, invariablement, déchaînait ses hurlements au faux et à la calomnie, dont l'amplitude était uniquement fonction de la diffusion du document. La diffusion des « Protocols » ayant été mondiale, les clameurs au faux furent à l'unisson. Si bien que nombre de personnes sincères admettent que l'origine des « Protocols » est douteuse et qu'ils peuvent n'être dus qu'à l'imagination d'un homme.

C'est possible. Mais alors, hâtons-nous de donner à cet homme le nom qui lui revient; et après quarante années passées par Israël à nous dévoiler par ses actes ce qu'il est et ce qu'il veut, inclinons-nous bien bas devant le prophète qui, en un temps où personne ne s'occupait ni du problème, ni du danger juif, nous l'a révélé dans son intégralité, en nous décrivant la psychologie juive, ses buts, sa main toute-puissante dans le travail préparatoire d'empoisonnement des esprits par le libéralisme à outrance et la démocratie, le coup de tonnerre de la Révolution russe, son développement sanguinaire, tel qu'il s'est produit, son aboutissement dans l'asservissement, et enfin, dans toutes ses parties essentielles et avec tant de précision, l'exposé du plan de cheminement des juifs pour **aboutir à l'empire du monde et ensuite s'y maintenir**, plan dont la réalisation se poursuit sous nos yeux. Si bien que l'on peut écrire aujourd'hui que le prophète des « Protocols », si prophète il y a, dépasse de beaucoup en précision l'étiage normal des prophéties, les plus universellement vénérées.

Vingt ans après, en 1942, elle n'a donc fait que grandir en force de vérité, l'application que M. Roger Lambellin, dans la préface de l'édition de 1921, faisait aux « Protocols » d'un jugement de Sainte-Beuve sur un livre de Joseph de Maistre : « *L'impression que fit ce livre au moment où il parut fut vive, mais sa grande explosion n'eut lieu que VINGT ans plus tard, lorsque les événements en eurent vérifié les points les plus mémorables.* »

En conséquence : si les « Protocols » sont l'authentique rapport du congrès des sages de Sion, ils nous intéressent prodigieusement; s'ils ne sont que l'œuvre d'un prophète, cette prophétie retient toute notre attention.

LE JUIF ANTIDEMOCRATE

Une chose est remarquable : il n'est pas de juif qui ne soit républicain ou tout au moins démocrate. Le juif veut la démocratie. Dans la guerre actuelle, les juifs sont le dynamisme de la croisade des démocraties. Il veut la démocratie. Oui, certes, mais pour les autres; pas pour lui. Pour lui, théocrate, il n'est jamais question que du Roi d'Israël, Messie temporel qui rétablira le juif dans la prérogative de ses droits de race élue.

Aux penseurs et aux sages de Sion, rendons cette justice. **Inventeurs de la démocratie, comme arme pour détruire et désagréger les peuples qu'ils veulent asservir**, ils surent toujours préserver les juifs de ce mensonge, tout en ne cessant de leur en faire faire l'application à tous les peuples du monde.

Dans son discours prononcé à Prague en 1869, discours publié par Readcliff, qui paya aussitôt cette indiscretion de sa vie, le rabbin Reichorn disait :

« *Tous les CENT ans, nous, les sages d'Israël, nous avons coutume de nous réunir en Sanhédrin, afin d'examiner nos progrès vers la domination du monde, etc.*

« *Par l'éloge infatigable du régime démocratique, nous divisons les chrétiens en partis politiques, nous détruisons l'unité de leurs nations, nous y semons la discorde.* »

Au chapitre IV des « Protocols d'Israël » il est écrit :

« *Toute république finit toujours par engendrer l'anarchie, laquelle conduit à un **despotisme occulte**, exercé par **quelque organisation secrète** agissant dans la coulisse et sous le couvert de différents agents.* »

La *Revue maçonnique* de mars 1901, page 33, écrit :

« *Quant au suffrage universel souverain, voici sa définition, à parler franc : **c'est la souveraineté de l'imbécillité publique ; le rendez-vous des infirmités de l'intelligence**.* »

Le juif est républicain, mais pour les autres seulement.

Ayons le courage de le dire. Le mirage de la démocratie enfarina nos aïeux, non parce qu'il s'imposait comme une conclusion de la saine raison, mais uniquement parce qu'il sut faire vibrer les cordes du sentiment; celles de **l'orgueil**, et

surtout celles de la **jalousie**, le plus puissant levier de l'âme populaire. **Chef, un autre ! Pourquoi lui, et pas moi ?**

Avoué ou inavoué, inconscient le plus souvent, ce triste sentiment fut à la base de l'engouement pour la république. Il fut le secret de son triomphe.

En cela, les bourgeois cultivés, dits républicains sincères ou honnêtes, par opposition aux profiteurs, beaucoup plus malins, se montrèrent honteusement inférieurs à la psychologie des sages de Sion : « *On aura les conséquences* », disait ce sage, et nous les avons eues.

Mais nous, la génération réaliste de ces hommes qui, trente années durant, n'ont vécu qu'entre les bêlements à la paix des farceurs de la démocratie, alternant avec le tonnerre des canons des **DEUX** guerres mondiales ; nous qui, dans notre malheur, trouvâmes au moins la chance d'avoir notre route éclairée par l'expérience, pourrions-nous concevoir un instant de retomber dans la même folie ? Pourrions-nous concevoir d'acclamer pour notre maître un **autocrate**, à la seule condition que cet autocrate, qui veut notre esclavage, soit l'homme invisible et se fasse appeler « *Démocratie* » ?

SATAN

Avant de quitter ce chapitre, il convient de revenir un instant sur les mystiques qui sont l'âme de ces puissances : puissance juive et puissance maçonnique.

Qu'Israël tende à l'empire du monde, cela est trop dans l'ordre pour soulever objection. Dans l'ordre également que le catholicisme et la papauté soient les premières forteresses à détruire avant de s'attaquer aux chrétiens protestants. Et tout cela s'explique de soi-même, puisque les mobiles en sont **l'intérêt et l'orgueil**.

L'intérêt, c'est-à-dire l'argent du monde à se partager entre juifs.

L'orgueil, c'est-à-dire la race juive, race *d'essence* divine, maîtresse de la race d'essence bestiale des chrétiens.

Mais dans ce principe de l'âme juive opposée à celle des autres hommes, **dans ce principe qui est à la base de l'hérésie pharisaïque, seule religion juive existante présentement**, quel souffle peut-on y découvrir ? Divin ou satanique ? Nous ne sommes pas docteur en théologie, et laissons au lecteur le soin de répondre.

Par ailleurs, nous avons exposé que la mystique anticatholique avait été infusée à la franc-maçonnerie par ses créateurs parce qu'eux-mêmes détestaient la papauté, cela n'est pas douteux, mais aussi parce que : « **œuvre mystique, seule, peut braver le temps** », et qu'ils créaient la franc-maçonnerie pour une durée aussi longue que possible. Par surcroît, toutes les mystiques se rapportent toujours à l'un ou l'autre de ces deux sentiments : **l'amour ou la haine**. Et l'Eglise ayant déjà accaparé celle de l'amour, seule restait disponible celle de la haine.

Certes, **le commandement politique** de la franc-maçonnerie n'est jamais sorti de la main de l'INTELLIGENCE SERVICE ou de ce qui antérieurement en tenait lieu. Mais le commandement spirituel, ce commandement qu'il fallait jalousement conserver et faire constamment sentir aux adeptes, justement pour leur cacher l'autre, était composé d'hommes dont il n'est pas permis de dire **qu'ils ne soient convaincus que la mystique de la haine contre l'Eglise ne soit l'unique BUT maçonnique, et qui s'y donnaient totalement**. Toutes les révolutions fomentées et réussies par eux furent invariablement des mouvements républicains et démocratiques, parce qu'ils savaient que :

République = Autocratie maçonnique,

et il leur fut certainement toujours très amer, après chaque victoire remportée, de devoir abdiquer leur idéal, parce que, par la transmission secrète et maçonnique des ordres, le commandement politique de l'INTELLIGENCE SERVICE, qu'ils **croyaient n'être qu'un autre commandement spirituel supérieur à eux**, leur faisait savoir que la démocratie était encore prématurée. Ils se soumettaient, mais leur foi ne se ralentissait pas et **leur amour de la démocratie restait aussi vif et aussi inébranlablement lié à leur haine de l'Eglise**.

Cette mystique, ce souffle de haine, qui, pour l'INTELLIGENCE SERVICE, n'était qu'un moyen, mais qui, pour eux, était un **BUT**, et qui survivait aux années et dépassa si largement le siècle, était-il un souffle divin ou satanique ?

Encore une fois, au lecteur de répondre.

Pour nous, cependant, l'hésitation nous paraîtrait difficile, parce que **la LOI du mensonge, qui est la loi fondamentale de la ligne de conduite du KAHAL aussi bien que celle du temple maçonnique, étant elle-même l'essence de SATAN**, nous ne pouvons douter qu'au-delà des hommes, **le grand animateur, ardent, féroce et inlassé de ces puissances de mensonge dressées contre l'Eglise de Dieu et contre la civilisation chrétienne, œuvre du Christ, ne soit l'ennemi de Dieu et des hommes, le prince du mensonge : Satan**.

Satan ! peuvent ironiser certains esprits. Voici que Dieu ne suffit plus maintenant, et que pour raisonner il faut quérir le diable ! A ceci la réponse est : « **OUI** ».

Tel est l'état des choses en ce temps présent que, si l'existence de **DIEU** peut se dérober à la raison de celui qui ne veut point la connaître, celle de Satan, par les mille et mille révélations de ces toutes dernières années, s'impose avec une force, une clarté et une puissance telles qu'aucun de ceux qui ont voulu se donner la peine de les considérer ne peut se refuser à la reconnaître.

C'est par centaines de mille que de par le monde se comptent aujourd'hui les spirites ; et les spirites assistent tous les jours et autant de fois qu'ils le veulent au phénomène de « *possession des médiums* », qui les met en communication avec les esprits de l'au-delà.

Ah ! certes, ce serait mensonge et calomnie simplement très bête de prétendre que tous les esprits qui par la possession viennent s'incarner dans le corps des médiums sont des démons. Rien ne serait plus faux. Mais, malheureusement, les esprits que les spirites appellent les plus lourds, c'est-à-dire les plus éloignés du ciel, sont ceux qui viennent à nous le plus facilement, et Satan ne se fait point défaut d'user de ce moyen.

Ce n'est point ici le lieu d'entrer plus profondément dans ce sujet, aussi donnerons-nous de suite la conclusion. **Le spiritisme indique sans la prouver l'existence de Dieu, mais il rend impossible la négation de Satan**. Et si Satan

existe, comment le monde pourrait-il subsister, si Dieu, contrepoids de Satan, n'existait pas aussi ?

Mais c'est de Satan seulement qu'il s'agit ici, et, pour se convaincre de l'affinité qui existe entre toutes ces puissances de mensonge, **ne suffit-il pas de méditer sur les horreurs indescriptibles qui ensanglantent l'humanité, là où le juif est ROI et Satan délié : Russie, Hongrie, Espagne...**

N'avez-vous point remarqué que les révolutions communistes, prétendues révoltes de ceux qui n'ont rien contre ceux qui sont riches, **commencent invariablement par le massacre et le carnage de ceux qui, dans l'humanité, sont justement ceux qui possèdent le moins : les prêtres, les religieux et les religieuses.** Or, ce sont les loges maçonniques qui ont pris soin de nous faire connaître par mille voix que la Révolution d'Espagne, notamment, pouvait être regardée comme le type parfait de la révolution maçonnique : **cinq cent mille assassinats dans les supplices les plus diaboliques !** Et n'est-ce pas le *Bulletin officiel de la Grande Loge de France* qui, pour nous ôter toute incertitude, a eu l'obligeance de nous dire, dans son numéro d'octobre 1922, à la page 238 : « *La franc-maçonnerie, à laquelle l'Histoire est redevable des révolutions nationales, saura aussi faire la Révolution internationale. Elle est pour demain l'œuvre de la franc-maçonnerie.* »

C'est pour cette œuvre que la présente guerre a été voulue, préparée et déclenchée ; et ce sont les **TROIS** Puissances du mensonge : **Satan, juifs et franc-maçonnerie, qui en mènent le train.** Telles sont ces puissances et tel est leur pouvoir de mensonge qu'elles réussissent présentement à convaincre des esprits même cultivés, mais coupables de négliger de s'instruire, que leur victoire serait celle du **BIEN.**

Et nous concluons :

Ce fut Satan qui, de tout temps, fut le grand ciment de la collusion judéo-maçonnique, parce que ce fut lui qui fut **l'animateur de l'hérésie pharisaïque, qui rejette sur Dieu la culpabilité des péchés des juifs ; l'animateur aussi du grand prêtre Anne et du Sanhédrin quand ils firent crucifier le Christ, et l'animateur enfin du Kahal actuel dans l'assaut final et définitif, espère-t-il, qu'il mène maintenant contre la civilisation chrétienne, œuvre du Christ, issue de sa parole : « Aimez-vous les uns les autres. »**

Ce n'était pas sans raisons que le pape Clément VII écrivait à Alphonse XIII, roi de Castille : « *Je vous rappelle qu'il est défendu de soumettre les chrétiens à l'autorité et au pouvoir des juifs. C'est diminuer l'Église de Dieu et élever la Synagogue de Satan.* »

III ANNEXE

Dans un but de simplification et de clarté, et pour ne pas le surcharger, nous n'avons reproduit dans le texte qu'une seule citation de la même pensée, en choisissant évidemment la plus expressive. Il ne faut pas que le lecteur suppose que ces citations sont isolées. Pour lui éviter cette erreur, nous avons, dans cette annexe, groupé autour de chacune d'elles quelques autres citations, choisies parmi celles qui s'y rapportent. Nous portons en outre à sa connaissance le fait suivant.

L'abbé Auguste Rohling, théologien, professeur à l'Université de Prague, a appris l'hébreu pour traduire lui-même le Talmud, et, sous le titre *Le juif talmudiste*, il en a publié une étude, parue en 1878 à Munster, en Westphalie (L'abbé Auguste Rohling a aussi fait une traduction littérale du Talmud en quinze gros volumes).

Ainsi que cela ne manque jamais dès qu'un profane se permet de toucher à l'arche sainte d'Israël ou de la franc-maçonnerie, des protestations véhémentes, nombreuses et scandalisées s'élevèrent aussitôt contre ce travail. Pour y répondre, M. de Lamarque, autre théologien et érudit hébraïsant, s'attacha à réviser complètement et minutieusement l'œuvre de l'abbé Rohling, et la publia à nouveau en 1888, en français, chez l'éditeur Alfred Vromant, à Bruxelles. Chaque citation est accompagnée d'une référence minutieuse, qui renvoie à la partie intéressée du Talmud.

L'ouvrage de Rohling et de Lamarque : *Le juif talmudiste*, se trouve à la bibliothèque nationale sous la cote : A 20558. En même temps, M. de Lamarque a déposé dans une banque belge 10.000 francs-or, offerts à qui prouverait qu'une seule citation contenue dans son ouvrage était inexacte. Aucun juif ni personne ne s'est jamais présenté pour tenter de gagner ces 10.000 francs. C'est à cet ouvrage, qui fait foi en la matière, que nous avons emprunté les citations ci-dessous.

* * *

(1) « *Ceux qui étudient la Bible pratiquent une chose qui est ou qui n'est pas une vertu ; ceux qui étudient la Mischna pratiquent une vertu et en seront récompensés ; mais ceux qui étudient la Ghémara pratiquent la plus haute vertu.* » (Traité Baba Mézia, fol. 33 a)

« *Mon fils prête plus d'attention aux paroles des écrivains dans le Talmud (c'est-à-dire des rabbins) qu'aux paroles de la Bible... Celui qui transgresse les paroles des rabbins mérite la mort... Celui qui se moque des paroles des rabbins sera torturé (dans l'autre monde) dans des excréments bouillants.* » (Traité Erubin, 21 b)

« *Les discours ordinaires des rabbins doivent être estimés comme la Loi entière.* » (Medrach Mischle, fol. 1)

Maïmonides confirme : « *La crainte du rabbin est la crainte de Dieu.* » (Jad. Chaz. hileh. Talm. Thora Perek, 5)

Raschi ajoute : « *Si un rabbin te dit que la main droite est ta main gauche, et que ta gauche est ta droite, il faut ajouter foi à ce qu'il te dit.* » (Ad. Pent., p. 28, fol. 129, col. 3.)

« *Les paroles des rabbins sont les paroles du Dieu vivant.* » (Bachaï ad Pent., fol. 210, col. 4)

Mais parmi tant de commentateurs de la loi, dont les paroles sont toutes « *celles du Dieu vivant* », il arrive que l'on trouve des contradictions. Qu'à cela ne tienne. Le cas est prévu ! Et pour que le juif ne puisse jamais avoir de crise de

conscience, le Talmud lui dit :

« *Puisque tout est parole divine, fais ce que ton cœur désire selon que l'exécution en est possible.* » (Chullin, fol. 43 b, et beaucoup d'autres)

Et comme il pourrait y avoir inconvénient à ce que les non-juifs sachent ce qu'est en vérité l'hérésie pharisaïque : « *Un goy qui étudie la Loi mérite la mort.* » (Ad. Exod., éd. d'Amsterdam, en 1600).

(2) C'est en plus de vingt endroits du Talmud qu'on retrouve nettement affirmée cette migration des âmes, qui est actuellement devenue un des dogmes du spiritisme moderne, mais tandis que le spiritisme ne sait où finiront par échouer, les âmes, en fin de tant de migrations, le Talmud affirme pour les juifs, et les juifs seuls :

« *Dieu veut qu'Israël tout entier participe à la vie éternelle.* » (Sepher Nischmath Chaijm., fol. 159 a ; Jalqût Reubeni, 17 ; Jalqût Chad., fol. 9 b et 121 a ; Baba Bathra, fol. 16 b ; Sepher Emek ha, Melech, fol. 16 a, etc.)

(3) L'homme étant d'essence divine et créé par Dieu, s'il pèche, c'est que Dieu est mal fait et l'a mal fait. Donc des péchés des hommes, il n'y a qu'un responsable, qu'un coupable : *DIEU* :

« *Le Dieu saint est aussi la cause des péchés qui sont commis sur la terre, parce que c'est lui qui a créé la nature dépravée de l'homme ; c'est lui qui a prédestiné les hommes au péché et forcé les juifs d'accepter la Loi.* » (Traité Aboda Zara, fol. 4 b)

« *C'est pourquoi David en commettant l'adultère, les fils d'Elie en se livrant aux concussions, ne péchaient pas véritablement. Dieu seul était coupable de leurs fautes.* » (Traité sab., fol. 55 b et 56 a)

(4) Tous les rabbins sont d'accord pour reconnaître aux non-juifs une nature purement animale.

Rabbi Moïse, rabbi Abravanel, rabbi Jalqût, rabbi Raschi, rabbi Menaschem, disent que les non-juifs sont exactement ce que sont les ânes, les chiens, les porcs ; et cela est écrit non en manière d'injure, mais en manière de définition exacte :

« *Les âmes des juifs ont ce privilège d'être une part de Dieu lui-même. Les âmes des autres peuples de la terre viennent du diable et sont semblables aux bêtes.* » (Jalqût, chad., fol. 155, et sol., fol. 262 a)

« *Le peuple juif est digne de la vie éternelle. Les autres peuples sont semblables aux ânes.* » (Rabbi Abravanel, commentaire du hos. IV, fol. 230, col. 4)

« *Vous autres juifs, vous êtes des hommes, mais les autres peuples ne sont pas des hommes, parce que leurs âmes proviennent de l'esprit impur, tandis que les âmes des israélites proviennent de l'esprit de Dieu.* » (Rabbi Menachem, commentaire sur le Pentateuque, fol. 14 a)

« *Les juifs seuls sont appelés hommes. Les idolâtres (chrétiens compris) viennent de l'esprit impur et sont appelés porcs.* » (Rabbi Jalqût, Jalqût Reûbeni, fol. 10 b)

« *La semence d'un étranger qui n'est pas juif est une semence de bétail.* » (Traité Jebammoth, fol. 98 a ; Traité Ke-thub, fol. 3 b)

« *Les Maisons des goyim sont des maisons d'animaux.* » (Sepher leb. tob., fol. 46 a)

Ben Sira répondit à Nabuchodonosor, qui lui offrait sa fille en mariage : « *Je suis un enfant des hommes, et non un animal.* » (Sepher Ben Sira, fol. 8)

« *Quiconque donne un soufflet à un juif se rend aussi coupable que s'il donnait un soufflet à la Majesté divine, c'est pourquoi un goï qui frappe un juif mérite la mort.* » (Traité Chullin, fol. 91 b)

(5) « *Parce que Dieu a donné aux juifs pouvoir sur LA FORTUNE et sur LA VIE de tous les peuples.* » (Rabbi Abbo, Sepher Haïkarim III, chap. 25 ; Jalqût Siméoni, ad. Hab., fol. 83, col. 3, n° 563)

« *Si le bœuf d'un juif heurte le bœuf d'un étranger, le juif sera libre ; mais si le bœuf d'un étranger fait du mal au bœuf d'un juif, l'étranger sera obligé de restituer au juif tout le dommage, car, dit l'Écriture « Dieu a mesuré la terre et il a livré les goïm aux juifs. Il voit les sept commandements des enfants de Noé, et, parce que ceux-ci ne les ont pas observés, il se leva et livra leurs biens aux israélites.* » (Traité Baba Qamma, fol. 37 b)

(6) Israël, le Messie souffrant, deviendra à la fin des temps le Messie des peuples, **VAINQUEUR** et **COURONNE**. (Théologie pratique du judaïsme, p. 290, cité Salluste, dans *Les origines secrètes du bolchevisme*, p. xv, préface.)

Le juif Baruch Levy, dans sa lettre à Karl Marx, a écrit : « *Le peuple juif, pris collectivement, sera lui-même son Messie. Le gouvernement des nations passera dans ses mains à la faveur de la victoire du prolétariat. Les juifs tiendront alors sous leurs clés tous les biens de tous les peuples du monde.* » (Voir *Origines secrètes du bolchevisme*, p. 33 et 34)

« *Le Messie rendra aux juifs le sceptre royal du monde ; tous les peuples le serviront et tous les royaumes lui seront soumis.* » (Traité Sanhédrin, fol. 88 b et 99 a)

« *Alors chaque juif aura 2.800 serviteurs et 310 mondes.* » (Jalqût Siméoni, fol. 56 ; Bachai, fol. 168)

« *Mais cette époque sera précédée d'une grande guerre, dans laquelle les deux tiers des peuples périront. Il faudra sept ans aux juifs pour brûler les armes conquises.* » (Abarbanel, Mamia Jesua, fol. 49 a)

« *Maïmonide croit aussi à l'empire temporel des juifs sur le monde entier.* » (Perus Ha-misma ad Tract, sab., 1 c)

« *Le Messie recevra les dons de tous les peuples et il ne refusera que ceux des chrétiens.* » (Traité Pesachim, fol. 118 b)

« *Les juifs seront alors immensément riches ; tous les trésors des peuples passeront dans leurs mains : Leur trésorerie sera si grande qu'on aura besoin de 300 ânesses pour porter les clefs des portes et des serrures.* » (Traité Pesachim, fol. 118 b ; Traité Sanhédrin, fol. 110 b. cf. ; Rachai, fol. 62 a)

(7) Tout l'univers appartient aux juifs. Il va donc de soi, qu'en volant, le juif ne fait que récupérer, et le Talmud le lui recommande.

« *La propriété d'un non-juif équivaut à une chose abandonnée. Le vraie possesseur est celui qui la prend le premier.* » (Traité Baba Bathra, fol. 54 b. V ; Chosen Mispas 156-1)

« *Voler un frère n'est pas permis, mais voler un goï est permis.* » (Baba Meria 111 B)

Mais « *Un enfant de Noé qui vole à un juif même moins qu'un liard doit être mis à mort.* » (Traité Jebammoth, 47 b)

« *Si vous achetez ou vendez quelque chose à votre prochain (c'est-à-dire à un juif), il n'est pas permis de le tromper, mais il est permis de tromper le goï et de pratiquer l'usure à son égard.* » (Traité Baba Mez, fol. 61 a. V. Tosaphoth a. b; et traité Bechoroth, fol. 13 b)

« *Il est permis de feindre vis-à-vis des goïm.* » (Traité Sota, fol. 41 b)

Bachaï ajoute : « *Si le juif en a besoin et qu'il ait lieu de craindre, il lui est permis d'être hypocrite, poli envers le goï, et de l'honorer en lui disant : « je vous aime », sinon, c'est péché.* » (Sepher Cad. Ha-Gemach, fol. 30 b)

« *L'homme doit toujours être rusé dans la crainte de Dieu.* »

« *Qu'on salue donc l'étranger non-juif, pour avoir la paix, se rendre agréable et éviter des contrariétés.* » (Traité Beruch, fol. 17 a, et Traité Gittin, fol. 61 a.)

Là où il est écrit : « *Vous ne ferez pas de tort à votre prochain* », nous ne lisons pas : « *Vous ne ferez pas de tort à un goï.* » (Traité Sanhédrin, fol. 57 b)

« *Tu n'opprimeras pas le journalier parmi tes frères. Les autres seront exceptés.* » (Traité Baba Mez, fol. 111 b)

Rabbi Asi dit : « *Si ce cep (de vigne) appartient à un goï, apporte-le-moi, mais, s'il appartient à un juif, ne l'apporte pas.* » (Traité Baba quamma, fol. 113 b)

« *Il est défendu de rendre au goï ce qu'il a perdu.* »

« *Celui qui rend au goï ce qu'il a perdu ne trouvera pas grâce devant Dieu.* » (Traité Sanhédrin, fol. 76 b ; et Traité Baba Qam-ma, fol. 113 b)

Le célèbre rabbi Asi déclare : « *Celui qui rend au goï ce qu'il a perdu l'estime à l'égard d'un israélite.* (Ad Traité Sanhédrin, 1 c)

Maïmonide dit : « *Celui qui rend au goï une chose perdue commet un péché, car il fortifie la puissance des impies.* » (Jad. Chaz. hil. Gew.)

(8) « *Un juif est toujours en droit de courir sus aux chrétiens et de les tuer à main armée.* » (Jad. Chaz. nilch aboda Zara, 26 b, fol. 4 b. et Traité Aboda Zara, fol. 4 b. V, Tosaphoth, a-l)

« *Il est ordonné d'assassiner et de jeter dans la fosse de perdition les traîtres en Israël et les hérétiques, tels que Jésus de Nazareth et ses adhérents.* » (Jad. Chaz. nilch Aboda Zara Perek, 10)

« *Le juif qui en aurait le pouvoir aurait le devoir de mettre publiquement à mort tous les chrétiens.* » (Le livre de droit des juifs est le Schluchan Arukh, les chapitres sont Jore Da, § 158, et Chosen Mispas, § 425.)

« *Celui qui fait couler le sang des goïm offre un sacrifice à Dieu.* » (Jalqût, Siméoni, ad Pentat. fol. 245, col. 3 ; Mid-derach Bamidebar rabbâ, p. 21.)

Le sang de milliers d'enfants chrétiens suppliciés rituellement par les juifs a été la rançon de cette sentence, depuis le crime rituel de Blois, en 1071, jusqu'au crime de Kieff, il y a quelques années.

« *Il est défendu d'avoir pitié d'un idolâtre quand on le voit périr dans un fleuve ou ailleurs. S'il est près de mourir, on ne doit pas le sauver.* » (Maïmonides, Jad. Chaz. hilch. Aboda Zara)

A-t-on jamais entendu dire qu'un juif ait sauvé un chrétien en perdition ?

« *Il faut tuer le plus honnête parmi les idolâtres.* » (Traité Aboda Zara, fol. 26 b ; Tosaphoth a. 1 ; Marech Sopharim Perek, 15)

« *Il faut égorger le meilleur parmi les chrétiens.* » (Rabbi Asi, Commentaire sur l'exode, éd. d'Amsterdam.)

« *En tuant le meilleur des goïm, tu écraseras la cervelle du meilleur des serpents.* » (Texte du rabbi Schmon, supprimé dans les éditions postérieures à 1631)

(9) Il ne peut y avoir adultère que là où il y a mariage. Le goï étant un animal ne peut pratiquer le mariage. « *Il est donc permis d'abuser d'une femme non-juive.* » (Rabbi Maïmonides, Jad. Chaz. Hilech. Melachim.)

Les savants docteurs rabbi Raschi, rabbi Paschaï, rabbi Lévy, Ben Gerson et autres enseignent la même doctrine.

« *L'homme peut faire de sa femme tout ce qu'il lui plaira, comme d'un morceau de chair venant du bouclier, qu'on peut manger rôti ou bouilli, selon qu'on le préfère.* »

A l'appui, le Talmud cite la sentence d'un rabbin auquel une femme se plaignit des habitudes sodomiques de son mari : « *Ma fille, je ne puis vous venir en aide, car la Loi vous a sacrifiée.* »

Cette théorie figure encore dans l'édition de Varsovie en 1864 (Traité Nedarim, fol. 20 b) et faisait partie de l'enseignement de la Synagogue, jusqu'au début de ce siècle. Elle a été amendée depuis la parution du *Prayer Book* américain.

(10) « *Ce serment n'est pas valable.* » Traité Callaâ, 2)

« *Le juif qui jure de faire une chose peut ajouter par restriction mentale : « Oui, mais à telle condition », et choisir une condition impossible.* » (Hagahoth Aschari)

(11) Le devoir de faire gagner le plaideur juif contre le plaideur français.

« *Si un juif et un goï se présentent en justice et que tu puisses absoudre le premier d'après les lois d'Israël. absous-le et dis au goïm : « Ainsi le veut **notre LOI.** »*

« Si le juif peut être absous d'après les lois du pays du goï, absous-le et dis au goï : « Ainsi le veut **votre LOI.** »
« Si ni l'un ni l'autre moyen n'est applicable, alors qu'on agisse par ruse contre le goï, comme le veut le rabbi Ismaël ». (Baba Kamma, 113 a et b.)

•
(12) « Les non-juifs n'ont été créés que pour servir le juif de nuit comme de jour et sans se retourner en arrière. Dieu les créa sous forme d'hommes en l'honneur des juifs, car il ne peut convenir à un prince d'être servi par un animal sous forme d'un quadrupède. » (Sepher Nedarash Talpoth, éd. de Varsovie, 1875, p. 225)

CHAPITRE V
LA VÉRIFICATION SUR LE PLAN NATIONAL
DE LA POURSUITE DES BUTS HARMONISÉS DE L'ÉTAT JUIF, DE LA FRANC-MAÇONNERIE ET DE L'ANGLETERRE,
OU LE FIL D'ARIANE
QUI DONNE L'EXPLICATION DES TRAITRES ET DE LA TRAHISON PERMANENTE DE LA RÉPUBLIQUE.

Cette étude pourrait s'arrêter là. Elle forme un tout. Nous savons pour **Qui** nous nous sommes battus et le pourquoi de cette guerre. Nous savons que cette prétendue « **Croisade des démocraties** » n'est en réalité que « **la Croisade pour le JUIF** ». Très exactement : **la Croisade pour notre esclavage économique au profit de l'Angleterre et de l'Amérique, partiellement et pour un temps, et la Croisade pour notre esclavage pur et simple, à la manière des moujiks, totalement et pour toujours, au profit du JUIF.**

Nous savons que, pour que puissent être poursuivis les **BUTS** de guerre des financiers et des marchands anglais et américains, aussi bien que ceux à la fois matériels et spirituels d'Israël :

Il leur fallait à tous que, d'abord, la France mourût.

En outre, le schéma annexé au chapitre III nous montre :

l'unicité du Commandement : L'ÉTAT JUIF,
la hiérarchie de ces Puissances,
leurs moyens d'action.

Si donc nous demandons au lecteur de vouloir bien nous accorder encore quelque attention, c'est parce que, dans le but de faciliter sa tâche souvent ardue, nous nous sommes efforcé, au cours de ces quatre chapitres, de limiter notre démonstration au minimum possible de faits et d'arguments. Mais de nombreux et très importants événements dont nous n'avons fait aucune mention jusqu'ici n'en ont pas moins, depuis une trentaine d'années, jalonné la route de notre vie nationale.

Ces événements vécus par nous, donc indiscutables et certains, infirment-ils ou confirment-ils la démonstration que nous venons de soutenir ?

Dans l'évolution de la préparation du présent conflit et de notre défaite viennent-ils s'intégrer tout naturellement en y trouvant leur cause et leur explication ; ou bien inconciliables avec cette préparation de la défaite, se dressent-ils contre elle ?

Notamment, la conduite de l'Angleterre vis-à-vis de la France, avant, pendant et après notre défaite, fut-elle celle d'une alliée qui veut la victoire commune ou celle de Judas ?

Au cours des pages qui vont suivre, certains rappels et certaines redites seront indispensables. Nous nous en excusons, et le lecteur nous en excusera certainement, parce que, comme nous, il sera, nous n'en doutons pas, avide par-dessus tout de clarté.

LES FAITS EXTRAVAGANTS

En nous référant toujours et en permanence à ces éternels principes, base de toute saine philosophie : « *Rien ne se fait tout seul et il n'y a pas d'effet sans cause* », considérons les événements suivants :

LA VICTOIRE ET LA PAIX DE 1919.

1918 : Front franco-anglo-américain : 900 kilomètres, répartis en gros comme il suit : Américains, 50 kilomètres ; Anglais, 150 kilomètres ; Français, 700 kilomètres.

Si l'ennemi fonce sur le front français, celui-ci résiste ou il cède.

S'il cède, il répare lui-même sa brèche et reprend l'offensive.

Si l'ennemi fonce sur le front anglais, celui-ci cède toujours.

Et c'est toujours l'armée française qui va rétablir la situation.

1919 : En conséquence, le Traité de Versailles est dicté par Wilson et Lloyd George à Clemenceau, qui se soumet. Ce traité, véritable monstre, méconnaissait les intérêts vitaux élémentaires de l'Europe continentale, mais avait eu grand soin de disperser sur elle toute une série de foyers d'incendie, desquels ne pouvait sortir qu'une nouvelle guerre.

Quant on ne veut pas que la maison saute, on ne la truffe pas de mines.

1.700.000 Français sont morts de 1914 à 1918 pour que cela ne recommençât pas. En créant ces foyers d'incendie, que voulaient l'Angleterre et le **BLOC D'OR** ?

Que cela ne recommençât pas, ou que cela recommençât ?

L'AUTRICHE DÉPECÉE, L'ALLEMAGNE UNIFIÉE.

1918 : A l'unanimité, le peuple, les élites, les diplomates, les parlementaires de France, pensaient et disaient qu'après la victoire l'unité autrichienne serait maintenue, et l'unité allemande supprimée. C'était pour tout le monde chose classée, dont il n'y avait plus lieu même de parler.

1919 : Le Traité de paix paraît : l'Autriche est pulvérisée, tandis que l'unité de l'Allemagne est renforcée. Mais, en la renforçant, on oubliait de donner au peuple allemand les moyens de vivre.

Stupéfaction... Effarement... Cela dura huit jours. A l'exception de quelques journaux d'opposition, la Presse essaya de justifier la chose par quelques raisons inexistantes, puis cessa d'en parler. Le Parlement ratifia et le public oublia.

Nous redisons : Affame-t-on un éléphant dans une cage en bambous ? Quand on le fait, que peut-on vouloir qu'il ar-

rive ?

LES VINGT-TROIS CONFÉRENCES.

Si mauvais qu'il fût, ce traité nous donnait cependant quelques avantages et quelques garanties. Nous tenions le Rhin. L'Allemagne ne pouvait réarmer. **ONZE** années, jalonnées de 23 conférences internationales, furent nécessaires pour détruire notre victoire et la mettre en miettes.

La XXII^e Conférence reconnaissait à l'Allemagne *l'égalité des droits en matière d'armement* », et la XXIII^e lui faisait remise totale et définitive de toutes ses dettes, pour lui permettre d'employer à se réarmer contre nous l'argent dont nous lui faisons abandon.

Cette destruction méthodique de notre sécurité et cet argent donné par nous à l'Allemagne pour se réarmer contre nous, qu'avaient-ils pour BUT, quand cela recommencerait ? Notre victoire ou bien notre défaite ?

LES USINES DE GUERRE NATIONALISÉES.

A la veille de la guerre, l'Allemagne s'arme à outrance. Le 2^e Bureau français le sait et le dit ; et il faut rendre à l'Allemagne cette justice qu'elle n'en faisait d'ailleurs aucun mystère et que tous nos gouvernements le savaient parfaitement.

Comparativement donc, nous sommes désarmés. Il faut bien croire que cette différence entre nos forces était insuffisante, puisque ce fut le moment que choisit le ministère de M. BLUM pour nationaliser toutes celles de nos industries travaillant pour la Défense nationale. Nationaliser une industrie ! Tous les économistes, tous les industriels, tous les gens au courant, savent ce que cela veut dire, parce que, dans tous les temps comme dans presque tous les pays, pour ne pas dire dans tous les pays, cela a toujours voulu dire : Réduire la production dans le rapport de **trois à un**, et souvent pire.

Or, il faut bien noter que **si le juif Blum nationalisa les industries travaillant pour la Défense nationale, il ne nationalisa que celles-là. Celles-là. Pas les autres.**

Et les mêmes hommes qui, après nous avoir désarmés, nous mettaient ainsi dans l'impossibilité de nous réarmer. étaient justement ceux-là mêmes qui étaient à la tête des bellicistes à outrance.

Nous posons donc la question. **Ce coup droit porté à nos fabrications de guerre, qu'avait-il pour BUT ? Notre force, ou bien notre faiblesse ?**

RUPTURE DE L'AMITIÉ ITALIENNE.

Depuis **QUINZE** ans qu'il était au pouvoir, M. **Mussolini** n'avait cessé de tendre la main à la France, et la France de lui répondre par les insultes de notre presse officielle. A noter cependant que la France devait à M. Mussolini d'avoir été, au cours de l'autre guerre, le grand artisan du revirement italien qui avait détaché l'Italie de la Triplice pour la mettre avec nous. A une dernière mise en demeure d'avoir à répondre par **OUI** ou par **NON**, si l'on voulait de lui ou s'il devait jouer la carte allemande (mission de M. de Jouvenel), **MM. Blum et Delbos lui répondirent nettement : « NON ».** Et l'Italie alla à l'Allemagne !

A la veille de la guerre maintenant certaine, au moment où, sur la rive droite du Rhin, face à Strasbourg, depuis un an sous le feu des canons allemands, s'édifiait la ligne Siegfried, l'armée italienne ôtée à la France et donnée à l'Allemagne ! **Était-ce fait pour la victoire de la France ou bien pour celle de l'Allemagne ?**

Combien de têtes sont tombées pour des crimes comparativement infimes ! **Et comme cette trahison s'harmonise bien avec l'opposition systématique du même Blum, en compagnie de son collègue, de son cher Herriot, contre tous les projets d'édification de la ligne Maginot !**

LA PRÉPARATION DIPLOMATIQUE À LA GUERRE.

Brouillés avec l'Espagne et l'Italie. En froid avec la Roumanie et la Yougoslavie. Ne pouvant espérer qu'une alliée très éventuelle, la Turquie. Tel fut l'aboutissement de notre préparation diplomatique à la guerre.

Ceci relié à tout ce qui précède, convient-il de n'accuser de cet isolement que le simple hasard ?

Au lecteur de former son avis sur ces faits qui bouleversent l'entendement. Au lecteur de conclure si tout cela se fit par hasard, sans malice, innocemment ; ou bien **si, pour réaliser ces monstruosité, qui, manifestement, concourraient toutes à la guerre obligatoire, à l'affaiblissement de la force française, au renforcement de la force allemande, il ne fallut pas, pendant ces VINGT années qui séparèrent les deux guerres, l'intervention permanente d'une volonté supérieure et toute-puissante, qui, de toute évidence, ne se donnait pas la peine de conduire tout cela sans avoir son BUT.**

Ce **BUT**, nous le connaissons. C'est l'empire du monde aux **JUIFS**. Très exactement : l'établissement sur le monde entier d'un système féodal, dont les féodaux seraient et ne pourraient être que les juifs. Tous les chrétiens étant par eux réduits en servage, comme en Russie.

Mais au premier échelon dans la poursuite de ce **BUT**, « Il leur fallait d'abord que la France mourût ».

Et c'est d'ordre du **BLOC D'OR**, agissant par le moyen de la Presse à sa solde, du Komintern, de l'Angleterre, complice intéressée, de l'INTELLIGENCE SERVICE, actionnant la franc-maçonnerie, de celle-ci autocrate de la république, souveraine maîtresse, souvent du pouvoir, mais toujours de toutes les avenues du pouvoir et de toutes les administrations, complice intéressée aussi et poursuivant son **BUT** à elle, que, depuis **VINGT** ans et sur tous les plans : Intérieur, Extérieur, Finances, Armement, Armée, Aviation, tout fut fait au maximum compatible avec les apparences, qu'il fallait tout de même sauvegarder, pour que la guerre eût lieu et trouvât la France dans le plus parfait état de défaite possible.

Une seule exception : la Marine.

LA MARINE

OUI, de toutes les forces de la France, seule la marine était en état de faire la guerre.

« *Il n'y a pas d'effet sans cause.* » Il était prévu que la France, totalement submergée par l'armée allemande, la marine tout entière passerait en bloc aux mains de l'Angleterre ; il fallait qu'elle fût en état...

Avec l'argent de la France, nos marins et nos ingénieurs firent de tout leur cœur, pour la France, la meilleure marine possible. Ils y réussirent, puisque de l'aveu unanime, cette marine surclassait en qualité celle de l'Angleterre. L'autocrate judéo-maçonnique, maître de la république, les y incita ; surtout, leur en fit donner les moyens.

Ce fut de tout temps que la politique de l'Angleterre fut d'économiser en temps de paix l'argent que les autres nations dépensaient à entretenir une armée ; ce qui lui permit d'avoir toujours au moment d'un conflit, l'argent nécessaire pour acheter sur le continent une armée, ou, ce qui est moins cher, un gouvernement ayant une armée. Cette fois, la marine de la France devait être gratuite.

Mais dira-t-on, pourquoi n'en fût-il pas de même de l'aviation ?

Tout simplement, parce qu'avant de se retirer en Angleterre notre aviation, si elle avait eu le même potentiel de combat que notre marine, aurait pris une large part à la bataille, aurait peut-être permis d'arrêter l'invasion.

Cela, il ne le fallait pas.

Contre les divisions blindées allemandes, la marine était inopérante. C'est pourquoi notre marine fut forte ; tandis que, contre les 15.000 avions ennemis, nous entrâmes en guerre avec 96 avions de bombardement et quelques avions de chasse. Est-ce clair ?

LE CRIME MAÇONNIQUE

La franc-maçonnerie est essentiellement et avant tout une organisation d'espionnage, de renseignements, de propagande, et surtout d'orientation permanente de la politique française dans le sens des intérêts anglais contre ceux de la France. **De ce fait, les francs-maçons sont avant tout des agents numérotés de l'Intelligence Service.** Celui-ci en tient fermement en main le commandement politique, et toutes les obédiences maçonniques, sœurs de la même famille, ne sont, comme disait le général Peigné, que les diverses classes d'un même train. Nous ajoutons : « *le train britannique* ».

LE PARAVENT DU COMMANDEMENT SPIRITUEL DANS CHAQUE NATION.

Quels que soient les sentiments de déconsidération que puissent inspirer des hommes qui se sont avilis jusqu'à jurer par avance : « **Obéissance aveugle aux ordres d'INCONNU** », la charité nous fait tout de même un devoir de présumer que si tous les francs-maçons savaient « **Qu'INCONNU, c'est l'INTELLIGENCE SERVICE** », nombreux seraient ceux qui, sur l'heure, voudraient s'en évader ; et, en conséquence, ce serait un excellent moyen de propagande contre la franc-maçonnerie que de révéler tout d'abord aux francs-maçons eux-mêmes ce qu'ils sont en réalité.

Ce danger fut loin d'échapper aux grands maîtres de la franc-maçonnerie. Aussi prirent-ils de tout temps un soin vigilant à masquer à leurs adeptes ce commandement britannique par ce que l'on peut appeler « **le commandement spirituel de la franc-maçonnerie** », lequel a pour mission de surveiller et d'orienter les études philosophiques, sociales, religieuses, et d'entretenir vivante la flamme de la mystique anticatholique. **Si bien qu'aux yeux de la foule des francs-maçons, la franc-maçonnerie n'apparaît sincèrement que comme une confrérie qui attire par l'appât des bénéfices matériels de l'entraide maçonnique, qui intéresse et retient par les spéculations philosophiques dont s'alimentent les discussions des loges, et qui, enfin, survit au temps par sa mystique de haine contre la papauté, dont la destruction lui est toujours présentée comme le BUT ultime vers lequel doivent toujours tendre tous ses efforts.**

Ce commandement spirituel, qui, on peut en être assuré, ne compte que des intelligences éminentes, sait-il qu'il n'est lui-même qu'un paravent ?

Seuls, pourraient répondre ceux qui en font partie, mais il est très défendable de soutenir qu'ils l'ignorent.

La franc-maçonnerie présente en effet ce caractère commun avec le jeu de poker, où, si beau soit le jeu qu'un joueur tient en mains, il n'est jamais sûr de gagner, le jeu le plus beau pouvant toujours être battu à son tour par un jeu très inférieur. Et le commandement spirituel chargé de surveiller et d'orienter les travaux des loges se sait certainement très haut placé, mais non pas au plus haut, puisque lui-même reçoit des directives qui lui viennent **d'INCONNU** par **INCONNU**.

Cependant, pourrait-on objecter, la franc-maçonnerie est à base d'élection.

En partie seulement, et ceci ne manque pas d'habileté.

Comme tout collègue ou lycée, la franc-maçonnerie, à côté de l'administration des études, a aussi son administration matérielle, et c'est celle-ci seulement qui est pourvue par élection.

Dans chaque loge : vénérable, trésorier, hospitalier, grand expert, portier, etc., sont élus pour un **AN** et rééligibles. Tous les ans, chaque loge élit un délégué au convent de septembre, et ce convent nomme un Comité directeur ou Conseil de l'Ordre, qui, au Grand-Orient, est composé de 33 membres. Là s'arrête l'élection. La nomination aux grades qui ne sont, en réalité, que des dignités mieux que des grades se fait, non par élection, mais uniquement par sélection ; et, de même que les ordres, les grades, plaisamment appelés par les francs-maçons, « *les augmentations de salaires* » venant **d'INCONNU** arrivent par **INCONNU**.

Dans cette organisation, où donc le franc-maçon peut-il découvrir qu'il n'est qu'un agent numéroté de l'INTELLIGENCE SERVICE ? Pas plus que le commandement spirituel, il ne le peut. Croyant renseigner les chefs de sa confrérie, il renseigne l'INTELLIGENCE SERVICE. Croyant travailler pour sa mystique de haine et de lutte

contre l'Eglise, Français, il travaille pour l'Angleterre, qui, depuis des siècles, dans la paix comme dans la guerre, ne poursuit que l'asservissement de la France.

Cette surprise de bonne foi ne peut être mise en doute et doit donc être retenue à la décharge de la très grande majorité des francs-maçons. Mais, par son serment d'obéissance aveugle, le franc-maçon a abdiqué son état d'homme libre. Pire qu'un mineur, il est un esclave qui ne peut désobéir que sous peine de sanctions terribles qui vont jusqu'à la mort. Il est donc logique et urgent que lui soient retirés tous les bénéfices et toutes les prérogatives qui sont justement attachés à cet état **d'homme libre, qu'il a librement abdiqué**. Notamment, qu'il ne puisse accéder aux fonctions publiques, et, s'il en détient une, qu'il en soit dépouillé sans délai, puisqu'il a fait serment d'obéir à **INCONNU**, « *même à l'encontre des ordres de son gouvernement* », et, par voie de conséquence obligatoire, « *à l'encontre des LOIS de son pays* ».

Telle est la position juridique du franc-maçon en temps de paix. Que deviendrait-elle en cas de guerre contre l'Angleterre ?

Et ce qu'il y a de grave et de très grave encore, c'est qu'il n'est ni repentir ni démission qui puisse annuler cette abdication de liberté, et que **ce renoncement à l'état d'homme libre est un renoncement à jamais**.

Le franc-maçon renonce à jamais à son état d'homme libre, exactement comme le religieux renonce à jamais au monde.

Seul le pape peut relever un religieux de ses vœux. Il le fait quelquefois, mais le chef suprême **INCONNU**, n'a jamais relevé un franc-maçon des siens.

Le franc-maçon qui démissionne est exactement un religieux qui se défroque, rien de plus, rien de moins. Il peut très bien en arriver à oublier la franc-maçonnerie, mais la franc-maçonnerie, elle, ne l'oubliera jamais.

Il va de soi que si ce défroqué est une nullité inoffensive qui rentre dans l'ombre et duquel elle ne peut rien espérer, il pourra vivre en paix; mais si, tout en n'étant même qu'une valeur quelconque, il prétend avoir encore une vie active, une vie politique surtout, la franc-maçonnerie le laissera faire, peut-être même favorisera-t-elle, en sous-main, son ascension; puis, quand il occupera une situation dont il croira sincèrement n'avoir de compte à rendre à personne, un émissaire inconnu, mais qu'il reconnaîtra bien vite, un beau jour, viendra à lui.

« **Bravo, lui dira celui-ci, nous sommes contents de vous. Oh! ne vous défendez pas. Si je vous dis nous, c'est parce que vous êtes toujours un peu des nôtres, parce que nous, vous le savez bien, on ne nous quitte jamais tout à fait.**

« *Vous avez peut-être cru vous fâcher avec nous, c'est, possible, mais nous, nous ne nous sommes jamais complètement fâchés avec vous. Nous n'avons jamais cessé complètement de penser à vous. Car, enfin, c'est tout de même nous qui avons assuré vos premiers pas ; et, sans nous, seriez-vous jamais devenu ce que vous êtes?*

« *Reconnaissez-le, la franc-maçonnerie vous a tout de même bien servi **et il ne serait que juste que vous la serviez aussi, un peu, à votre tour.*** »

A ces mots, le défroqué blêmira.

A la réflexion, il se soumettra, parce qu'il se souviendra de ce qui arriva à ceux qui, dans son cas, prétendirent résister.

Il n'y a pas si longtemps qu'un président de la République, franc-maçon défroqué, trouva la mort, justement dans la maison d'un potentat, exécuteur connu des volontés du Grand Kahal. Ce ne fut pas que du hasard.

La conclusion s'impose : « **Confier une place dans l'Etat à un franc-maçon défroqué, c'est le mettre dans l'alternative « de trahir ou de mourir ».**

Il n'est qu'un moyen, un seul, d'assurer sa paix à un défroqué : c'est de le maintenir dans l'ombre.

Revenons au commandement spirituel, à ces hommes dont nous avons défini le **BUT** au dernier paragraphe du chapitre 1^{er}, **qui, soutenus par une mystique implacable et en dehors certainement de toute question d'intérêt, font poursuivre à travers le temps à l'armée maçonnique, qu'ils dirigent, le BUT qui est toute leur mystique : « la destruction du catholicisme, et tout d'abord de la papauté »**. Ce sont des hommes supérieurs, éminents, et pour lesquels la politique mondiale ne peut avoir aucun secret, puisqu'ils en sont à la fois les auteurs et les guides permanents; puisque, les grandes directives de cette Politique une fois arrêtées, ils sont **l'ETAT-MAJOR** qui, en permanence, les traduit en ordres d'exécution.

Ici donc se pose une question.

Y a-t-il dans le monde **un commandement spirituel suprême, unique et universel de la franc-maçonnerie**, ou bien y a-t-il seulement un tel commandement dans chaque nation ?

Aucun renseignement n'est, à notre connaissance, venu jusqu'ici qui permette de répondre avec certitude à cette question. Mais ce qui peut être tenu pour tellement probable que cela en confine à la certitude, c'est que, par prudence, l'INTELLIGENCE SERVICE a dû se garder de créer un commandement unique et universel, qui, s'il venait un jour à lui échapper, pourrait avoir la possibilité de tourner contre ses projets l'armée maçonnique du monde entier. **Diviser pour régner** ! La vieille formule anglaise s'y serait trop opposée. Et il paraît logique de penser que cette règle de bon sens élémentaire a, tout au contraire, exigé de créer autant de commandements spirituels qu'il y avait de nations.

Que ces commandements suprêmes nationaux croient que les directives qu'ils reçoivent leur viennent d'un commandement spirituel suprême universel, alors qu'ils n'émanent que de l'INTELLIGENCE SERVICE, qui les leur fait tenir par **INCONNU** ! c'est tellement dans l'ordre des choses maçonniques et tellement favorable au **BUT** suprême de l'INTELLIGENCE SERVICE : « *toujours tenir en mains le commandement de son armée* », que l'on aurait franchement de la peine à concevoir qu'il en puisse être autrement.

Et voilà que, pour donner à ces commandements nationaux l'illusion que, dans leur secteur, ils sont vraiment autre chose qu'un **ETAT-MAJOR** d'exécution, il leur est, de loin en loin, suggéré de prendre contact entre eux pour harmoniser leurs opérations. Des contacts internationaux ont lieu, mais, la **LOI** du secret maçonnique interdisant aux chefs de jamais se dévoiler, chacun se fait représenter par des délégués d'un grade inférieur, qui se prennent certainement eux-mêmes pour des puissances, alors qu'ils ne sont que des mandataires qui ne connaissent même pas les maîtres qui les ont délégués. Ces délégués sont d'ailleurs les seuls dont les noms, quelquefois, parviennent jusqu'à nous. C'est dire le peu d'importance de leur personne dans la hiérarchie maçonnique.

Par une telle organisation, l'on conçoit très bien que le chef d'orchestre invisible - INTELLIGENCE SERVICE – ait toute facilité pour faire tenir, sur une question déterminée, aux commandements suprêmes de trois nations, A, B, C par exemple, trois directives différentes avec mission d'harmoniser entre eux les manœuvres et opérations que chacun devra poursuivre chez lui, **en vue de concourir au BUT commun : « Lutte contre l'Eglise », alors qu'en réalité, derrière le masque de ce BUT, se cache son BUT à lui, INTELLIGENCE SERVICE : « service des intérêts britanniques, et, d'abord, des intérêts JUIFS ».**

Les délégués se rencontrent, pérorent, quelquefois se chamaillent, et font en fin de compte à leur commandement suprême inconnu des rapports précieux pour l'INTELLIGENCE SERVICE, puisqu'ils y exposent les difficultés aplanies aussi bien que les autres. Quoi qu'il arrive, personne n'est jamais ni engagé, ni compromis, **et comme, en définitive, tous sont unanimement imprégnés de la mystique suprême : « Lutte contre l'Eglise », l'on finit toujours par se mettre d'accord, parce qu'il n'est pas de sacrifice aussi inhumain qu'il puisse être auquel ne finissent par consentir des mystiques réellement passionnés de leur mystique, surtout quand ce sacrifice est par eux consenti au compte du bien d'autrui plus encore que du leur propre.**

LE BUT ANGLAIS TOUJOURS MASQUÉ PAR LE BUT MAÇONNIQUE.

En conclusion, pour le chef d'orchestre invisible qui siège à Londres, le succès est toujours assuré, à une condition, disons-le, **à une condition unique mais essentielle, sans laquelle tout s'effondrerait : une harmonie complète entre les DEUX BUTS : « Service des intérêts anglais et lutte contre l'Eglise ». Autrement dit : que, pour le franc-maçon, le BUT « service des intérêts anglais », soit toujours masqué par le BUT « lutte contre l'Eglise ».**

Il va de soi qu'un ordre d'exécution peut accidentellement être donné, dont l'utilité en vue de la lutte contre l'Eglise ne soit pas évidente. L'ordre sera suivi quand même, et ce ne sera pas pour si peu que les yeux s'ouvriront... Mais si l'INTELLIGENCE SERVICE s'avisait de tracer en vue du service des intérêts anglais, une ligne de conduite qui, manifestement, irait à l'encontre du **BUT** mystique de la lutte contre l'Eglise, la faute serait tragique pour lui. Aussi, cela ne l'a-t-il jamais fait et ne le fera-t-il jamais.

L'on comprend du reste très bien que, quand il s'agit de la poursuite d'un **BUT** aussi grandiose en même temps qu'à échéance aussi lointaine que celui de l'antichristianisme, il n'est pas très difficile de toujours trouver des raisons excellentes pour démontrer qu'un ordre d'exécution en matière politique se rattache par un cheminement détourné à l'axe de marche immuable et sacré : *« Lutte contre l'Eglise et la papauté. »*

Cet exposé des positions respectives de l'INTELLIGENCE SERVICE et du commandement spirituel de la franc-maçonnerie était indispensable pour la clarté de ce qui va suivre.

* * *

Au cours des chapitres précédents, nous avons montré le plan de **L'ETAT JUIF** :

« Ecrasement de la France par l'Allemagne, puis de l'Allemagne par la coalition Angleterre-Russie-Amérique.

« Entre temps, rapt du deuxième empire colonial français en remplacement des dominions déserteurs.

« Par cette victoire, les marchands et financiers anglo-saxons seraient débarrassés à jamais de la France et de l'Allemagne à la fois, tandis que, par la victoire de la Russie, les juifs établiraient leur féodalité sur le continent Europe-Asie. »

Il ne restait plus qu'à faire concourir tous les francs-maçons, ceux de France surtout, à l'exécution et à la préparation de ce plan infernal. **Il restait à trouver le moyen de les pousser dans cette voie, en leur masquant ce BUT par leur BUT spirituel maçonnique.** Une circonstance imprévue vint au secours du diable.

LA VAPEUR RENVERSÉE.

Dans les années qui avaient précédé la guerre de 1914, la France n'avait certes pas été rebelle à la franc-maçonnerie. Depuis 1875, avènement de la démocratie intégrale, elle avait été vraiment la Terre promise de l'anticléricisme et des loges. Dans aucune autre nation, la judéo-maçonnerie n'avait, même de très loin, dépensé un effort comparable à celui qu'elle avait soutenu pour déchristianiser la France, et le succès sur tous les plans avait couronné son œuvre : expulsion des congrégations ; école contre Dieu ; ses hommes placés partout et surtout au sommet de tous les rouages de l'Etat ; enfin, le régime de la démocratie, qu'allait affermir la victoire de 1918, ne semblait pouvoir lui promettre que de plus beaux jours encore.

« Cependant, ce fut en ce temps-là que le commandement spirituel suprême de la franc-maçonnerie en France décida de renverser la vapeur, et, jetant par-dessus bord toute son œuvre de quarante années de peines, de luttés et d'efforts, adopta un plan tout différent, qui, au lieu de s'appuyer sur la France dans sa lutte contre la papauté, comportait, au contraire, la radiation de la France de la carte du monde. »

Le Conseil suprême spirituel maçonnique ne fait rien à la légère, et pourtant il ne faut pas se lasser d'admirer que ce nouveau plan naquit presque d'un accès de désespoir. C'est que la guerre venait de lui enseigner que la foi n'était point morte en France, et qu'au contact des malheurs et des hécatombes elle venait de retrouver une ardeur inattendue.

Avoir tant peiné, se croire le résultat en main, et constater soudain tant de fragilité à son œuvre ! C'était à désespérer. Du Français, on avait cru faire le soldat de l'athéisme, et c'était tout juste si l'on ne retrouvait pas le zouave pontifical... **La fille aînée de l'Église, décidément, était indécrottable.**

Le Conseil suprême maçonnique français regarda le fait bien en face, et, après accord avec ceux des autres nations intéressées, très certainement sous leur très forte pression, et tout particulièrement sur les suggestions venues de Londres, **il changea résolument son fusil d'épaule.**

La France voulait être chrétienne ! Eh bien ! qu'elle le soit en paix. Plus de frais pour elle. Elle n'en valait plus la peine. Ce serait tout autrement qu'on en aurait raison. Mais, s'il fallait renoncer à faire de la France le soldat de l'athéisme, du moins convenait-il qu'elle ne puisse jamais redevenir le zouave pontifical.

« Il y aurait une autre guerre, et, sur la carte du monde, seul, son cadavre se retrouverait »⁵.

Par des Français, la France condamnée à la défaite, à l'écrasement et à la mort ! Des Français érudits, éminents même avons-nous dit, qui, dans la sérénité de leurs réflexions et la pleine conscience de leur toute puissance, rendent une telle sentence, et, vingt années durant, sans jamais en dévier, consacrent leur vie et leurs efforts à en mesurer l'exécution ! N'est-il pas des vérités qui vraiment ne sont pas vraisemblables ? Et, cependant, telle est la force du mysticisme dans le **BIEN** comme dans le **MAL**, telle est la fêlure que cette sorte d'idée fixe peut produire dans une boîte crânienne, que ce fut ainsi qu'il en advint, **et que ce fut ainsi que, dans un ricanement satanique, le BLOC D'OR put contempler ces mystiques, qui, croyant s'immoler que leur patrie à leur haine antichrétienne, en réalité, s'immolaient avec elle pour donner à l'ÉTAT JUIF « l'empire du monde ».**

Français qui lisez ces lignes, reportez votre souvenir sur tous les événements nationaux, internationaux et religieux qui jalonnent les vingt-deux années qui vont de la victoire à la défaite, et, sur tout ce que vous n'avez pu comprendre, la lumière maintenant se fera.

POUR QU'EN 1940, LA FRANCE SOIT ANÉANTIE :

Il fallait que sa victoire fût saccagée. D'où les 23 conférences, la Société des Nations et toute la politique de BRIAND.

Il fallait que des foyers d'incendie fussent ménagés dans toute l'Europe pour permettre de provoquer la guerre à point nommé. D'où toutes les insanités de tous les traités de 1919.

Il fallait qu'à l'intérieur la France fût abruti, divisée, endormie, et ses finances dilapidées. D'où la vague d'atonie qui suivit la guerre, la fureur du désarmement et les folies financières du Cartel, puis du Front populaire.

Il fallait que, dans un sursaut toujours à redouter avec ce vieux sang gaulois, elle ne pût à l'heure du péril se réarmer. D'où la nationalisation de toutes les usines de guerre, et de celles-là seulement...

Il fallait que, diplomatiquement, elle fût isolée. D'où cette effarante politique d'abandon, dite politique de Briand, que **TARDIEZ** stigmatisa, un jour, de politique du chien crevé au fil de l'eau ; que l'Histoire appellera certainement : **la plus grande trahison de l'Histoire de France !** Parce qu'en même temps qu'elle poursuivait la destruction inlassable de notre victoire, elle faisait fuir tous nos amis, épouvantés de s'attacher à une galère qui ne poursuivait d'autre but que de se couler elle-même. A cette politique d'isolement de la France, le dernier coup de pouce fut donné en 1937 par MM. **BLUM** et **DELBOS**, repoussant l'amitié de l'Italie, qui s'offrait, et l'envoyant délibérément et en pleine conscience à l'Allemagne.

Il fallait que notre armée ne pût tenir le choc sur les champs de bataille. D'où notre entrée en campagne à 1 contre 3 pour l'infanterie et l'artillerie, à 1 contre 18 pour les tanks, et le néant de notre aviation contre les 15.000 avions des armées de l'axe ; mais, seule, notre Marine (l'arme qui exige le plus de soins et s'improvise le moins) fut autorisée à être belle et forte, parce que, devant passer en bloc à l'Angleterre, il fallait qu'elle fût puissante.

Il fallait, enfin, pour ne rien laisser au hasard, que la trahison fût partout : dans la presse, dans la diplomatie, dans toutes les administrations, mais surtout aux sommets, là où l'on tient les leviers de commande. D'où l'obligation, pour être ministre de France, d'être agréé par l'Angleterre ; et, pour le reste, les milliers et les milliers de juifs apatrides, naturalisés à tour de bras par le sinistre juif GRUMBACH, placés par les loges partout où il y avait à faire œuvre de trahison.

BORDEAUX 1940.

Et ceci jette une grande lumière sur tant de choses que signale M. Montigny dans son livre : *Toute la vérité sur un mois dramatique de notre Histoire.*

Du 15 juin 1940, arrivée du gouvernement à Bordeaux, au soir du 21 juin, réception des conditions allemandes de l'armistice, contre le Maréchal PÉTAINE, inébranlable dans sa décision de rester, les cabales succèdent aux cabales menées par les enragés du départ. Et quels étaient-ils ces enragés de l'abandon ? Tous les caporaux de la franc-maçonnerie : les HERRIOT, JEANNENEY, JAMMY-SCHMITH, pour ne citer que les vedettes. **Tous ceux qui avaient reçu l'ordre d'emmener coûte que coûte le gouvernement hors de France, afin que, celle-ci totalement envahie, il ne pût plus y avoir d'autre issue pour son gouvernement que de dire à celui de Sa Majesté britannique et maçonnique : « Que sommes-nous, que pouvons-nous maintenant ? Plus rien. Donc, prenez tout, marine de guerre, marine marchande, troupes évacuées, armée de Syrie, aviation (!), colonies, protectorats, et faites de nous ce que bon**

⁵ Ce renversement de la vapeur n'est pas une conclusion déduite par l'auteur, des faits à sa connaissance. C'est une information. Disons le mot : **une révélation qu'il lui fut donné de recevoir**, il y a nombre d'années déjà, dans des circonstances qui ne laissaient place ni au doute ni au soupçon.

Le lecteur veut-il tout savoir ?

Ce fut le choc qu'il en ressentit, le frémissement dont tout son être fut saisi par cette effroyable révélation, qui mit en ses doigts le premier pincement du fil d'Ariane, grâce auquel, au terme de plusieurs années d'observations, de recherches, d'études et de réflexions, il a pu rassembler les matériaux de cette étude.

« Il leur fallait que la France mourût » n'est pas une conclusion, c'est un point de départ.

vous semblera »⁶.

Ils auraient pu ajouter : **Nous sommes les mêmes qui avons saccagé la victoire de la France ; les mêmes qui, devenus bellicistes à outrance après l'avoir désarmée, l'avons, pour obéir à vos ordres, jetée de force, et en violation de la Constitution, dans cette guerre perdue d'avance, et qui venons aujourd'hui vous apporter ses restes. Notre mission est terminée.**

Tel est le **CRIME** maçonnique, le crime sans précédent dans l'Histoire de France, auquel tous les francs-maçons ont collaboré et dont ils portent tous une lourde part de responsabilité...

La France condamnée à mort par leur Conseil suprême, ils ont tous collaboré à son exécution.

Beaucoup peuvent arguer qu'ils n'avaient pas compris à fond jusqu'où on les menait. Il faut le croire. L'accoutumance d'un régime insensé, dans lequel l'intérêt général, toujours privé de défenseur, était toujours sacrifié, avait certainement créé chez beaucoup d'entre eux, une sorte de déformation professionnelle : « *Toujours tirer la couverture à soi, ne jamais penser à la France* », finit obligatoirement par créer à la longue une psychose tout à fait particulière. Mais il n'en est certainement aucun qui puisse dire sincèrement « *Je n'ai jamais senti que je faisais mal pour la France.* »

Quant aux vedettes de la république maçonnique, ceux-là ont tous agi sciemment ! soit parce que, à leur haine de la religion, ils sacrifiaient délibérément tous les Français; soit, plus simplement - et ce fut le cas du plus grand nombre - parce que, tenus par le serment maçonnique, ils concouraient à l'assassinat de la France, à la fois par peur du châtiement maçonnique et pour conserver leurs grasses situations.

LA REPUBLIQUE ET LA RELIGION

De ce renversement de la vapeur, le terrain religieux devait logiquement fournir le témoignage le plus probant.

L'ACTION FRANÇAISE.

Qu'il soit bien entendu que nous parlerons ici de l'Action française, non pour prendre position dans la querelle entre le Vatican et ce mouvement d'idées, mais uniquement à titre d'argument, **pour démontrer que l'entente intervenue entre le pape Pie XI et la République maçonnique contre l'Action française rentre logiquement dans le cadre du renversement de la vapeur adopté par la franc-maçonnerie au cours de la guerre 1914-1918.**

Quand, après trente ans et plus de guerre religieuse, le pape Pie XI, en 1926 - ici nous citons textuellement M. TAR-DIEU, qui est un homme qui sait ce dont il parle - « **acceptant de sacrifier l'Action française pour complaire aux rancunes de M. Briand** » demanda en contrepartie la paix religieuse et le retour des congrégations, même des Chartreux et des Jésuites enseignants; ce fut sans difficulté aucune qu'au nom de la république maçonnique le pacte fut conclu par M. BRIAND et loyalement tenu.

A quelque temps de là, un archevêque de Paris, se félicitant à ce sujet, prononça le mot de « *gains acquis* ». Qu'en coûtait-il à la judéo-maçonnerie ? Elle pouvait bien tout accepter. Pour elle, la France était une condamnée à mort dont il ne s'agissait plus que de réussir l'exécution. L'Action française, groupe d'élite ardemment patriote dénonçait en permanence la nocivité de son action contre le bien de la patrie, entravait ses desseins, contrariait ses projets et pouvait les faire échouer.

En demandant sa condamnation au pape Pie XI, M. BRIAND avait cru que l'Action française disparaîtrait.

En la sacrifiant, le pape obtenait en échange du *BIEN*, et même beaucoup de *BIEN* pour l'Eglise, c'est évident mais pour l'Eglise d'une France dont, hélas ! il contribuait à assurer la mort.

Ceci, le pape ne pouvait pas le savoir, mais il serait osé de dire de même de tout son entourage (certaines déclarations judaïques que nous rapporterons plus loin donnent le frisson). En tout cas, le fait qu'un des premiers actes de son successeur le pape Pie XII ait été d'organiser la levée de cette condamnation ne peut manquer de donner à réfléchir, puisque l'Action française, restée intégralement elle-même, n'avait changé ni une pensée, ni un mot à sa doctrine, toujours exclusivement politique.

Cet acte du pape Pie XII n'a pas diminué, il a grandi la papauté. Mais, pour ce qui nous intéresse ici, nous concluons que si la franc-maçonnerie n'avait pas renversé la vapeur, si elle avait, au contraire, décidé la poursuite de la lutte religieuse comme avant la guerre de 1914-1918, jamais cette entente, qui était conditionnée par la paix religieuse en France, n'aurait pu être acceptée par la république maçonnique.

LES DÉMOCRATES-CHRÉTIENS.

La condamnation de l'Action française avait provoqué contre elle le déchaînement d'un parti bizarre, mal défini, à la fois politique et religieux, dont le moins qu'on puisse dire, en main les textes de ses chefs, est que la phrase y suppléait largement à la pensée. Démocratie chrétienne était son nom ; mais c'est un fait que nombre d'adeptes formés par lui passaient régulièrement au communisme aussi naturellement qu'en fin d'année l'élève passe dans la classe supérieure, et que certains de ses écrivains se faisaient remarquer d'une manière au moins inattendue ; tel ce Jacques Maritain, qui, protestant converti et époux d'une juive, écrivit pour expliquer cette condamnation, que devait annuler purement et simplement le pape suivant, un livre remarquable par la contorsion de la pensée et, en maint endroit, certainement aussi, par l'imbroglio.

⁶ Fin 1943, au moment où vont enfin paraître ces lignes écrites au début de 1942.

Noguès, ex-général, résident général au Maroc, passé à la dissidence, malgré ce bientôt destitué et présentement décrété d'accusation par elle, pour s'être, en 1940, opposé au départ du Gouvernement pour Alger.

Quel aveu de ce complot !

L'Angleterre ne pardonne jamais les mauvais coups qu'on lui a fait manquer.

Les démocrates-chrétiens n'ont pu manquer d'être émus et touchés d'apprendre que ce défenseur de la foi et de la papauté a prudemment fui en Amérique dès avant la défaite et que, pour le compte des juifs et des francs-maçons, il y fait présentement campagne contre la France et l'œuvre du Maréchal.

Où qu'elle soit, la démocratie ne peut décidément s'épargner d'être à base de mensonge.

LA PAIX RELIGIEUSE.

Seul, ce renversement de la vapeur par le Conseil suprême de la franc-maçonnerie peut expliquer la politique religieuse, plus exactement la paix religieuse qui, succédant à la période d'anticlérisme déchaîné d'avant la guerre de 1914, caractérisa tout l'entre-deux guerres.

Le public, mal renseigné, a pu croire de très bonne foi que, suivant la formule qui fut courante en ce temps-là, « *l'anticlérisme ne faisait plus recette* ». Quelle erreur ! Et quelle méconnaissance de la malléabilité de **l'OPINION** populaire quand lui est appliquée, comme il convient, la **technique de l'excitation**. C'est très simple. Le peuple ne pensait plus à l'anticlérisme parce que, d'ordre maçonnique, ses journaux, ses élus et ses meneurs ne l'y faisaient plus penser ; pas plus qu'il ne pense présentement ni ne pensera jamais plus à faire des élections, tant que ses journaux et ses meneurs n'auront la possibilité de l'y faire penser.

Mais si, pour les besoins de sa cause, le Conseil suprême de la franc-maçonnerie avait jugé utile que recommençât « *la guerre aux curés* », l'ordre, transmis partout par les loges maçonniques, par le gouvernement maçonnique, par la presse, par les meneurs, etc., aurait reçu une exécution immédiate, et, en quelques semaines, - nous disons bien en **quelques semaines seulement** - l'on eût été effaré de voir que partout l'anticlérisme renaissait de ses cendres.

SI LE GAULLISME RENTRAIT VAINQUEUR.

Ne plus faire recette, l'anticlérisme ! Dieu garde la France d'un retour de la démocratie. Ce serait une explosion, une fureur déchaînée succédant à l'heure présente, qui fait passer sur Israël le vent de la défaite. Le Roi des juifs ou le Juif-roi se sentirait sur les premières marches de son trône. Rien ne saurait plus le retenir. Une rage fébrile l'emporterait. **Avec un anticlérisme féroce soudain ressuscité, ce serait le sang, le massacre des prêtres et le carnage déchaîné.**

O folie hallucinante des hommes de bien qui font des vœux pour le gaullisme, pour l'autocrate judéo-maçonnique qui, de l'autre côté de la Manche, attend « *dans les fourgons de l'étranger* » de reprendre nos leviers de commande pour le compte des juifs, des francs-maçons, des communistes et de l'empire britannique.

Etre gaulliste put être louable tout d'abord. Après l'armistice, ce fut une erreur. C'est aujourd'hui un crime, le plus grand crime qu'un homme puisse commettre contre lui-même, contre sa famille et contre la France.

C'est un fait d'ailleurs que, chez l'immense majorité des gaullistes, même de très haute situation, ce crime est uniquement à base d'ignorance des réalités britanniques, maçonniques et judaïques. La nullité d'information qu'il nous a été donné de constater chez nombre d'entre eux est simplement stupéfiante ; et **SATAN** bénéficie ici de cette forme de l'orgueil humain qu'est la présomption. Cependant, pour tant que l'intelligence, l'esprit et les dons soient de belles choses, ils ne suffisent pas nécessairement à suppléer à l'information.

BRIAND ET SON ŒUVRE

La France condamnée à mort par **l'ETAT JUIF**, d'une part, et par le Conseil suprême de la franc-maçonnerie, d'autre part, son exécution méthodique poursuivie en France même par tous les francs-maçons, **tel est le fil d'Ariane** qui permet de comprendre, de relier entre eux, de trouver la seule explication possible à tous les **faits extravagants** dont un simple aperçu a été donné au début de ce chapitre, et qui tendaient tous à saccager notre victoire, à nous désarmer moralement et matériellement, et à nous empêcher de nous réarmer ensuite ; en attendant de nous jeter de force, et en violation de la Constitution, dans une guerre dont la défaite, pour nous, était minutieusement décidée et préparée depuis vingt années.

Tel est le fil d'Ariane qui permet de comprendre le plus grand traître et la plus grande trahison, plus grande peut-être que celle de Talleyrand, de l'Histoire de France : BRIAND et son œuvre, dite : la politique de Briand.

M. Aristide BRIAND, qui fut une quinzaine de fois ministre et **DIX** fois président du Conseil, apparaîtra dans l'Histoire comme le personnage le plus exactement représentatif de la III^e République. Il le mérite, et ce sera justice. Intelligence supérieure, fine et souple à la fois, de son naturel aucunement sectaire, Briand avait complètement compris le régime, dont les tares, à ses yeux, n'étaient, rien moins que mortelles pour la France, et il en avait fait son deuil. Fallait-il, parce qu'il avait plu à la France de se donner un régime mortel pour elle, que lui, BRIAND, qui n'y était pour rien, renonçât à la fortune, aux honneurs, au pouvoir, alors qu'il se sentait, à juste titre, tellement supérieur à tant de fantoches qui se les partageaient ? C'eût été exagérer. Sous un autre régime, BRIAND, le plus simplement du monde, aurait consacré sa vie politique « *au bien du pays* ». Il est bon de rappeler ici qu'un moment, à ses débuts, mais déjà ancien président du Conseil, ce demi-aristocrate à l'allure faubourienne eut l'illusion de penser qu'il pourrait être l'homme qui sauverait sa patrie en mettant fin à l'erreur tragique qu'était la république. Mais bientôt il se fit une raison ; et puisque, de ce régime de mensonge, les Français voulaient à tout prix, eh bien ! comme les autres, il mentirait, et sa vie politique, au lieu d'être consacrée « *au bien du pays* », serait consacrée « *au bien de Briand* ».

Au sortir de la guerre de 1914-1918, entre lui et la franc-maçonnerie, un pacte fut conclu. Briand s'engageait à détruire la victoire. La franc-maçonnerie s'engageait, quelles que soient les circonstances, contre vents et marées, à toujours soutenir son homme, à toujours le pousser au pouvoir, à toujours l'y maintenir. Et les deux parties ont tenu leurs engagements jusqu'au bout.

Avec les Chambres les plus différentes, **BRIAND** fut le président du Conseil perpétuel de la III^e République, et la victoire fut mise en miettes (voir le rapprochement des missions Briand et Delcassé)

Le comte de Paris, le grand-père de l'actuel, dit un jour : « *Ce sont les institutions qui corrompent les hommes.* » De perte à gain, la France ne pourra jamais mesurer ce que ses institutions lui ont coûté avec **BRIAND**.

CONCLUSION

Au terme de ce chapitre, nous redirons donc encore : *Rien ne se fait tout seul, et il n'y a pas d'effet sans cause.* » De ces événements historiques, **indéniables et vécus par nous**, qui déroutaient notre raison quand nous n'en tenions pas le **fil d'Ariane**, quelle fut la cause et le mobile ?

Furent-ils voulus et réalisés pour le **BIEN** et la **GRANDEUR** de la France ? Ou bien, furent-ils voulus et réalisés pour la conduire, ainsi qu'il arriva, affaiblie, désarmée, isolée, **au désastre final** ?

Au lecteur de répondre.

Puissent enfin les francs-maçons qui liront ces lignes comprendre la duperie qui fit d'eux les jouets et les exécutants, par-delà les desseins de notre immortelle ennemie, l'Angleterre, du PLAN exterminateur d'Israël, qui veut leur esclavage tout comme le nôtre.

CHAPITRE VI
LA VÉRIFICATION SUR LE PLAN « MONDIAL »
DE LA POURSUITE DES BUTS HARMONISÉS DE L'ÉTAT JUIF, DE LA FRANC-MAÇONNERIE ET DE L'ANGLETERRE.

Nous avons montré au chapitre précédent comment la franc-maçonnerie ayant harmonisé, par le renversement de la vapeur et la condamnation à mort de la France, son **BUT** immédiat, « **mort de la France, pilier de la papauté** », avec celui de **L'ETAT JUIF**, « **mort de la France pilier de la papauté et de l'Allemagne, barrière contre le bolchevisme** », tous les grands événements de notre vie nationale furent dès lors orientés dans la poursuite du **BUT** de notre défaite et de notre anéantissement.

Mais l'anéantissement de la France n'étant pour **L'ETAT JUIF** que le premier échelon de son plan mondial pour donner à Israël « *l'empire du monde* ». A l'échelon suivant, « **victoire du Bolchevisme** », il lui fallait faire collaborer de même tous les francs-maçons du monde, y compris ceux de la France, et il sut aussi bien leur masquer encore à tous son **BUT**, « *l'empire du monde par la victoire du bolchevisme* », en leur montrant à tous : « **l'assaut final à donner à la papauté** ».

De même que le chapitre précédent avait pour objet de démontrer que, sur le plan national français, il n'était possible de trouver une explication logique à tous les grands événements de la France depuis la guerre de 1914-1918 qu'en fonction des deux **BUTS** harmonisés :

- a) Pour Israël, « *l'empire du monde* »;
- b) Pour la franc-maçonnerie, « *l'anéantissement de la France croyante, indécrottable et premier pilier de la papauté* »,

de même, ce VI^e et dernier chapitre aura pour objet de démontrer que, sur le plan international, il n'est possible de trouver une explication logique à tous les grands événements de l'Europe depuis la même époque qu'en fonction des mêmes **BUTS** pareillement harmonisés :

- a) Pour Israël, « *l'empire du monde par la Victoire du Bolchevisme* »;
- b) Pour la franc-maçonnerie, « *l'anéantissement des quatre nations qui, en Europe, sont les quatre piliers de la papauté, et, par-là, assaut définitif et renversement de celle-ci* ».
- c) Pour le trust anglo-saxon, « *le formidable coup de bourse décrit plus haut* ».

LE JUIF ETERNEL

Quelle que soit la nation qui les hospitalise, les juifs lui apportent toujours une psychologie personnelle qui n'appartient qu'à eux, et qui leur assure obligatoirement un avantage permanent sur leurs hôtes. A ceux-ci de savoir se défendre.

S'il échoit à un chrétien occupant un poste dans l'Etat d'avoir des vacances à pourvoir parmi ses inférieurs, il fera sans trop de distinction appel à un non-juif ou à un juif. **Mais un juif ne fait appel qu'à un autre juif.** La règle est absolue. Le cas de M. BLUM, président du Conseil, est saisissant : la moitié de ses ministres étaient juifs, et trente-deux sur trente-quatre des collaborateurs que comportait son cabinet personnel étaient juifs.

« Exclusion ou submersion. » Le dilemme juif reste immuable à travers les siècles.

Cependant, pour autant que les juifs aient réussi à s'emparer des postes d'influence, surtout quand sévit ce que M. Charles Maurras appelle la nébuleuse démocratique, ils se gardent d'oublier que, numériquement, ils ne sont qu'une infime minorité et que rien ne peut être fait pour la conquête du monde **si l'adversaire ne s'effondre devant eux** (13 millions de juifs sur près de 2 milliards d'habitants de la planète) et qu'ils ne pourront ensuite s'y maintenir que par un **ETAT SOCIAL FEODAL.**

Ces deux conditions sont « **sine qua non** ».

LES QUATRE PILIERS DE LA PAPAUTE

Cet effondrement avait été total en Russie. **L'ETAT JUIF** décida que, par le même moyen, il en serait de même **en Italie et en Espagne**; et ce fut sur ce plan qu'il rallia les commandements maçonniques des diverses nations intéressées et que les **BUTS** furent harmonisés.

Comment cela ?

QUATRE nations étaient en Europe les quatre piliers de la papauté : **l'Autriche-Hongrie, l'Italie, l'Espagne et la France** (la Belgique suivant par la force des choses les destinées de la France dans cette aventure). Renversez les piliers, et l'édifice s'écroule.

Et, à la suggestion de l'INTELLIGENCE SERVICE, serviteur de **L'ETAT JUIF**, les commandements maçonniques des nations intéressées adoptèrent :

L'Autriche-Hongrie serait dépecée dès le traité de paix.

L'Italie et l'Espagne sombreraient dans le communisme.

La France, trop réfractaire au communisme, serait balayée par une invasion (voir plus haut, note 2).

Cette invasion, au cas où le communisme réussirait en **Italie et en Espagne**, serait une invasion par les armées de ces pays, **aidées par celles de la Russie communiste, y prenant ses bases de départ.**

En cas d'échec des Révolutions communistes italienne et espagnole, le plan serait renversé, et l'envahisseur **ne pourrait plus être que l'Allemagne.**

Quel serait alors l'état de l'Europe ?

En cas d'invasion de la France par le communisme venant d'Italie et d'Espagne : l'Allemagne, coincée de tous

côtés, ne tarderait pas à être envahie à son tour, et, le communisme devenu universel, l'empire **JUIF** serait créé.

En cas d'échec de ce plan, l'envahisseur de la France ne pouvant être que l'Allemagne, il importait, pour en assurer le succès, que la disproportion des forces entre ces deux pays fût aussi grande que possible. **C'est pourquoi, dès que fut acquis l'échec du communisme en Italie par l'avènement de Mussolini, tout fut fait en France pour endormir notre vigilance dans la grande vague « d'atonie », qui persista presque jusqu'à la veille de la guerre⁷, tandis que la judéo-maçonnerie, non seulement ne vit pas d'un mauvais œil, mais, bien au contraire, favorisa autant qu'elle le put, que tout fût fait en Allemagne pour réveiller l'ardeur patriotique et la porter à son plus haut degré. Puis le Führer parut.**

Le Führer ne fut jamais l'homme de la judéo-maçonnerie. Mais il arrive souvent en ce monde que l'on doive se contenter de ce que l'on a à défaut de ce que l'on voudrait avoir. Et si le Führer fut l'ennemi de la judéo-maçonnerie, et celle-ci l'ennemie de sa personne, il est certain que la judéo-maçonnerie ne fut aucunement l'ennemie de son œuvre de relèvement de l'Allemagne.

Hitler était un homme. Contre un homme, les ressources sont grandes. On peut toujours espérer le circonvenir, l'enrober ou se débarrasser de lui. Son œuvre resterait. **Il ne s'agirait plus que de l'utiliser en vue du BUT suprême : « l'empire juif », en s'en servant pour écraser d'abord la France, quitte à l'anéantir ensuite elle-même.**

Tel fut donc le plan arrêté par l'ETAT JUIF, en vue de « l'EMPIRE JUIF », et, à sa suggestion, via l'INTELLIGENCE SERVICE, également adopté par les commandements spirituels maçonniques des nations intéressées mais par eux, en vue du RENVERSEMENT DE LA PAPAUTE SEULEMENT.

Et tel est encore le **FIL D'ARIANE** qui permet de comprendre toute la politique mondiale depuis **1919** jusqu'à la guerre et toutes les folles manigances de la Société des Nations. Folles et stupides en apparence seulement, mais **fort sages et fort machiavéliques** pour qui les observe du point de vue secret, **que, d'ordre de l'ETAT JUIF et pour l'aboutissement de la présente guerre, poursuivait l'Angleterre, maîtresse en fait par les voix de ses dominions de la pitrerie de Genève.**

LES ECHECS

Que Corneille nous permette de le transpose et d'écrire :

*Pour forts que soient les juifs, ils sont ce que nous sommes,
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes.*

Et Israël a marqué ses échecs...

ITALIE.

En 1923, l'Italie paraissait mûre pour le bolchevisme. Elle avait mûri si vite au lendemain de sa propre victoire que **l'ETAT JUIF** crut pouvoir brûler les étapes et faire proclamer le communisme sans avoir au préalable renversé la monarchie, qui, pensait-il, tomberait par surcroît. Fatale erreur ! Au bord du gouffre, le monarque inventa Mussolini, et l'Italie fut sauvée. Les historiens de l'avenir écriront certainement que ce jour fut celui où Satan perdit la partie, et les juifs, l'empire du monde.

ESPAGNE.

Cette erreur ne sera pas renouvelée en Espagne, où la tactique maçonnique s'appliquera méthodiquement : **Démocratie d'abord et le carnage ensuite.** Deux années d'une guerre civile atroce furent nécessaires pour abattre la bête, et cinq cent mille assassinats dans des tortures diaboliques furent le prix de cette Révolution, type parfait de la Révolution maçonnique, mais Franco resta vainqueur.

HITLER.

Une dramatique consternation était réservée à Israël avec M. Hitler. Toutes les tentatives faites pour le circonvenir se brisèrent sur lui comme la lame sur le roc. Cet adversaire restait un adversaire incorruptible, inachetable. **De toute évidence, parce qu'à sa certitude que tout ce qui était juif était pervers, il eut l'intelligence d'ajouter la conviction qu'avec le juif et le franc-maçon il n'est pas de compromis possible. On les écrase ou ils vous écrasent.**

Maître de l'Allemagne, le Führer n'entendit point, tel un HERRIOT, n'être qu'un caporal aux ordres des juifs et des francs-maçons. Pour être un homme libre, il chassa les premiers et mata les seconds.

Telle est la grande cause, toute simple, qui a conduit le Führer, dans la guerre sainte qu'il conduit présentement contre la Russie, à devenir le champion, et le champion grandiose, de la civilisation chrétienne contre la barbarie asiatique et communiste, en même temps que le pivot de la défense chrétienne contre l'empire juif, dont les chrétiens protestants de l'empire britannique et les chrétiens protestants et catholiques de l'Amérique, sont devenus les soldats.

N'est-ce point le moment de redire avec l'Ecclésiaste : « *O voies impénétrables de la Providence !* »

Ce triple échec pesait lourdement dans la balance des projets d'Israël, mais il convenait de ne rien exagérer ; et le cas, d'ailleurs, était en grande partie prévu.

⁷ Vers 1930, à une époque où il eût été impossible de trouver dans la population française personne qui pensât à la guerre, encore moins la désirât, les tournées de conférences de Marcelle Capy, puis de Marc Sangnier, « pour bêler la paix », servaient admirablement ce plan d'atonie tout autant que de désagrégation morale, et ne pouvaient servir que lui.

A la simple lumière des événements, **le BUT** final : « *l'empire juif par le communisme de l'Europe entière* », étant connu, la politique mondiale ne présente rien qui ne soit parfaitement compréhensible. Mieux : le voile se déchire et la lumière jaillit.

LE PLAN ADAPTE

L'Espagne communiste eût été un point d'appui, c'est évident. Franquiste, il n'y avait qu'à se passer d'elle. En tout état de cause, elle n'eût jamais joué qu'un rôle secondaire. On s'occuperait d'elle plus tard.

L'Italie aussi avait échappé. Donc, une seule chose à obtenir d'elle : qu'elle ne soit pas une entrave à la guerre quand il faudrait la guerre. On était maintenant sans influence sur elle. D'accord. Ce serait donc par la France que l'on ferait rompre l'amitié franco-italienne, rupture sans laquelle l'Allemagne n'oserait jamais s'aventurer dans la guerre indispensable.

Depuis 1919 **l'Autriche** était à terre. Ce résultat était acquis.

Restait toujours le quatrième et dernier pilier de la papauté : **la France**. Là était le nœud. Là restait toujours le théâtre important des opérations où un insuccès pouvait tout annuler. Les échecs subis ne changeaient rien à son destin. Plus que jamais, **il fallait que la France mourût**.

Entourée d'une Espagne et d'une Italie communistes, son exécution eût été plus facile. Mais, en fin de compte, si ces échecs ôtaient une facilité, ils ne créaient pas une impossibilité.

Hitler avait échappé. D'accord ! Mais il rassemblait une Allemagne formidable. Loin de le contrarier, il fallait, au contraire, l'aider et l'encourager. *Le Traité de Versailles avait volontairement fait de l'Allemagne un colosse, et un colosse affamé. Il était évident qu'une fois armé ce colosse ne résisterait pas à la tentation de briser sa cage pour manger à sa faim. Il importerait seulement d'obtenir de lui qu'il la brisât vers l'Ouest pour envahir la France.*

C'est pourquoi, quand il fut acquis que l'Allemagne se dirigeait vers l'Est ; sous prétexte, d'apporter à la Pologne une aide et une garantie identiques à zéro, en toute hâte, de force et en violation de notre Constitution, le juif et le franc-maçon jetèrent la France dans la guerre. Dans la guerre ? Non. Dans la gueule du loup que, depuis **VINGT** années, ils avaient suscité, et fait grandir.

La France écrasée, ce n'était certes pas la ridicule armée anglaise qui pourrait alors avoir raison du colosse allemand ! Mais l'Angleterre serait invulnérable dans son île. Elle tiendrait les mers. Elle avait l'argent. Pour vaincre l'Allemagne, ce serait sans doute bien insuffisant encore.

On ferait alors sortir de terre la formidable armée russe, ignorée jusque-là du monde entier, sauf des juifs, qui pour elle, depuis des années, auraient construit ces immenses usines à l'américaine, bourrées de machines-outils, toutes venues d'Amérique, et qui, sous le masque de fabrications de tracteurs et d'avions de commerce, fabriqueraient en séries formidables des tanks et des bombardiers pour submerger le monde sous le communisme.

Le gouvernement des Etats-Unis était normalement dominé par les juifs. Par eux et par les francs-maçons, on avait déjà su une première fois faire entrer ce pays dans la guerre (nous y reviendrons plus loin), on saurait bien l'y faire entrer à nouveau, même contre le gré de la quasi-unanimité de ses électeurs souverains.

Mort de la France par l'Allemagne.

Mort de l'Allemagne par la coalition des trois gouvernements les plus enjuivés du monde : Angleterre-Russie-Amérique.

Tel est le FIL D'ARIANE qui permet encore de comprendre tout ce qui, depuis 1939, se trouve, hors de lui, sans explication satisfaisante pour la raison :

Frénésie anglaise de la guerre à tout prix;

Comédie de la trahison russe d'août 1939;

Comédie russe de la guerre de Finlande;

Reviement russe contre l'Allemagne;

Nullité de l'aide anglaise à la France;

*La défaite acquise : l'ordre de Churchill à son ministre en France, Paul Reynaud : « **NON ! NON ! La déroute jusqu'au bout...** »;*

Entrée sans motif sérieux, de l'Amérique dans la guerre, etc.

Au lecteur de chercher et de constater par lui-même que, dans tout ce qu'il n'a pu comprendre, c'est encore et toujours ce fil conducteur qui le mènera à l'explication logique et raisonnable.

Nous développerons plus loin chacun des points ci-dessus.

En attendant, pour la bonne intelligence et la clarté de ces plans successifs d'exécution de la France et de conduite de la guerre en vue des **DEUX BUTS** harmonisés :

BUT JUIF : L'empire d'Europe-Asie par le communisme de tout le continent;

BUT FRANC-MAÇON : Le renversement de la papauté par la destruction des quatre nations qui, en Europe, en sont les quatre piliers,

il est utile de dresser un tableau synoptique.

Adoptés pendant la guerre de 1914-1918 :

PLAN N° 1 :

A L'Autriche dépecée.

B L'unité allemande renforcée.

C La victoire saccagée.

D Le communisme en Italie.

E Le communisme en Espagne.

F Invasion de la France par les forces communistes de Russie, d'Italie et d'Espagne, partant des Alpes et des Pyrénées.

En cas d'échec des **D** et **E**, ou de l'un d'eux :

PLAN N° 2 :

F' Invasion de la France par l'Allemagne, en ce temps-là puissamment enjuivée, et, pour cela, création de la force allemande.

Quand Hitler jeta le gant à la judéo-maçonnerie :

PLAN N° 3 :

F'' Invasion de la France en une guerre éclair par l'Allemagne hitlérienne.

G Ecrasement de celle-ci par l'alliance anglo-russo-américaine, c'est-à-dire par l'alliance des **TROIS** gouvernements les plus enjuivés du monde.

H L'Europe submergée par cette coalition. Etablissement de la domination juive par le communisme sur toute l'Europe et fuite de la papauté hors d'Europe.

L'EXPLICATION DE L'IMPRÉPARATION DE L'ANGLETERRE.

Ce dernier plan, celui qui est présentement en cours d'exécution, et qui, comme nous l'avons déjà exposé, explique la monstrueuse alliance anglo-russo-américaine, est le seul qui fasse appel au concours de l'armée anglaise.

N'eût été la levée de bouclier d'Hitler contre la judéo-maçonnerie, l'Angleterre restait hors de la bagarre, où, comme d'habitude, **elle ne jouait qu'un rôle d'animatrice, non d'actrice**, car il va de soi que la judéo-protestante Allemagne de cette époque se serait très facilement entendue avec la juive Russie pour envahir la France.

Hitler jeta définitivement le gant vers 1934. De 1934 à 1939, il n'y a que **CINQ** ans, et nous trouvons là une des raisons de l'impréparation militaire de l'Angleterre.

Cependant c'est l'Angleterre qui, en 1939, a voulu la guerre tout de suite et à tout prix, bien que se sachant et nous sachant incapables de la soutenir par les armes. Hors du plan n° 3, il ne pourrait être répondu que : « **Folie !** » Ce plan répond : « **Sagesse !** »

L'Angleterre aussi avait eu sa crise de Front populaire avec Mac Donald, et, malgré ses efforts, **CINQ** années avaient été loin de suffire à remonter le courant. La distance entre les préparations allemandes et britanniques était grande, et **c'était encore pour l'Allemagne que travaillait le temps**, parce que le Führer, ainsi qu'il l'a proclamé dans l'un de ses discours, après être resté longtemps à se demander **pourquoi l'Angleterre, qui avait déjà tant fait pour elle, continuait à favoriser le développement de la force allemande, avait fini par comprendre ce que cette adversaire voulait de lui, et qu'elle ne le considérait que comme un instrument pour écraser la France, avant de le briser lui-même.**

Ce fut la raison pour laquelle l'Allemagne, n'ayant aucune animosité contre la France, et comprenant combien celle-ci était dupée par l'Angleterre, le Führer, aussitôt après la mise hors de combat de la Pologne, offrit à la France de faire une paix blanche, que, sur l'ordre de Londres, les ministres anglais de Paris refusèrent dédaigneusement, mais en ayant bien soin de cacher cette offre au peuple souverain.

*Le Führer, au cours des années qui précédèrent la guerre, forgea donc une armée qui, au début, **avait comblé les vœux de l'Angleterre, mais qui, en fin de compte, finissait par les combler beaucoup trop...***

*Il n'avait pas été au pouvoir de celle-ci de lui signifier le fameux : **jusqu-là et pas plus loin**. Si bien que, pour l'Angleterre, comme pour **l'ETAT JUIF**, la situation finissait par devenir tragique et qu'attendre davantage ne pouvait que l'aggraver encore.*

*Il fallait que l'Allemagne fût **assez forte pour écraser la France.***

*Il ne fallait pas qu'elle fût **trop forte pour être écrasée à son tour.***

Et c'est ainsi que s'explique tout simplement cette frénésie du gouvernement de Londres, qui, en août 1939, à tout prix, envers et contre tout, voulut la guerre immédiate et sans délai ; cette frénésie, qui lui fit mobiliser sa franc-maçonnerie, et, par elle, obtenir des ministres français, presque tous francs-maçons, que, par le complot de MM. Lebrun, Herriot, Jeanneney, Daladier, et bien d'autres, la Constitution républicaine traitée comme un chiffon de papier et le peuple de France traité lui-même tel un vulgaire macaque qui reçoit un ordre de son roi nègre, la France se trouvât en guerre pour l'Angleterre, pour le juif et pour sa propre mort.

L'aventure, cependant, était osée, et il fallait vraiment, pour Israël, que brusquer les événements eût été jouer sa dernière carte, tandis qu'attendre eût été renoncer.

De quelles forces disposait Israël ?

Amérique, empire britannique, empire français et Russie étaient dans sa main.

Contre lui : Allemagne et Italie.

Dans son esprit, l'invulnérabilité de l'Angleterre, retirée dans son île, ne se discutait pas. Contre l'or, le temps, cette invulnérabilité et l'armée russe, l'Allemagne finirait par plier.

Sur cette invulnérabilité, l'avenir nous fixera. Mais nous tenons déjà une première explication de l'impréparation anglaise : **décision prise depuis CINQ ans seulement et obligation de faire la guerre tout de suite ou jamais.**

Donc, Israël osa !

Attaquer le colosse germanique quand on se sait soi-même aussi mal préparé était certes d'une grande audace, mais engager cette partie avec un plan d'opérations qui comportait, en outre, l'abandon obligatoire et préalable à l'adversaire de deux atouts majeurs :

1° La trahison russe de 1939;

2° La guerre éclair contre la France,

apparaît d'une audace telle que la conclusion s'impose : « *Israël, vraiment, ne pouvait plus attendre.* »

Mais Israël, cependant, ne voulait pas être vaincu, et si, malgré la triple infériorité :

Abandon définitif de la France ;

Abandon momentané de la Russie ;

Impréparation de l'Angleterre,

il a tout de même engagé la partie, c'est qu'il avait ses raisons d'escompter quand même sa victoire. Ses raisons étaient bonnes, et elles donnent l'explication définitive de l'impréparation anglaise.

Quand on veut la guerre, on la prépare. Ne l'ayant pas préparée, l'Angleterre ne l'a pas voulue. C'est clair, disent avec conviction beaucoup de Français, qui, dans leur candeur, ne soupçonnent pas les méandres et la complexité de la politique, et c'est un argument *ad usum populi* dont la propagande gaulliste ne manque pas de tirer parti. Ajoutons même que ce serait clair s'il s'agissait d'un pays comme la France, où nous avons cent fois raison d'appeler « *traîtres* » ceux de nos anciens dirigeants qui nous ont jetés dans la guerre en nous sachant hors d'état de la soutenir. Mais le cas de l'Angleterre est tout différent.

Il nous revient en mémoire qu'avant la guerre de 1914, âgé de quelque 17 ans et passant nos vacances en Angleterre, il nous advint un jour, devant un groupe de camarades, d'exprimer notre étonnement sur le fait que, seule, l'Angleterre n'avait pas d'armée. Comment feriez-vous, demandâmes-nous, si survenait une guerre dans laquelle vous auriez à intervenir ou à vous défendre ? Nous ne perdrons jamais le souvenir de l'explosion d'hilarité que provoqua cette question, toute naturelle pour un Français, mais simpliste aux yeux d'un Anglais. Et ce fut à l'approbation unanime, qui prouvait bien que ces jeunes gens pensaient tous ce qu'ils avaient toujours entendu dire sur ce sujet, que l'un d'eux nous répondit : « *Oh ! naïf Français qui ne comprenez pas ! Que font toutes les nations du continent ? Tous les ans, elles dépensent beaucoup d'argent pour entretenir des armées qui, en temps de paix, ne servent à rien. C'est du gaspillage. Nous Anglais, nous ne gaspillons pas cet argent, nous l'économisons ; et quand vient la guerre, avec ces économies, nous avons toujours plus d'argent qu'il n'en faut pour acheter une armée sur le continent.* »

Telle est l'immuable vérité anglaise.

Une variante toutefois, depuis cette époque, y a été introduite. L'Angleterre n'achète plus d'armée sur le continent. Elle achète les dirigeants d'un pays qui a une armée. C'est encore moins cher (France républicaine, Yougoslavie, Grèce, etc.).

Et ce raisonnement qu'elle a fait depuis des siècles, et qui, depuis des siècles lui a toujours réussi, l'Angleterre l'a simplement fait une fois de plus.

Mais, ce qui est pire, c'est qu'en allant au fond des choses, l'on comprend très bien qu'elle pouvait le faire, parce que, par **LA PUISSANCE JUIVE qui est plus que maîtresse (il n'est pas exagéré d'écrire : propriétaire) de la Russie**, elle tenait l'armée russe, dont le monde ignorait, mais dont les juifs, qui commandent aussi bien à l'empire britannique qu'à la Russie, savaient parfaitement et la force et le degré de préparation, puisque c'était eux qui l'avaient faite et qui avaient construit pour elle et dans ce **BUT** ces colossales usines de guerre, là-bas, au milieu des steppes de Sibérie et à l'insu du monde entier.

Pas préparé la guerre, l'Angleterre !

En Angleterre, où cela aurait eu tous les inconvénients, de se voir, de coûter cher et de déranger ces MM. les Anglais, surtout au sortir de la période de laisser-aller du ministère Mac Donald, d'accord et bien d'accord ! Mais en Russie, où cela avait tous les avantages, d'être caché, de ne rien coûter et de ne déranger que les moujiks, ce fut une autre affaire, et le monde maintenant l'a vu, et l'a bien vu.

LES QUATRE AVEUX

L'AVEU DE ROOSEVELT : LE DOCUMENT BULITT.

A ces évidences, il convient d'ajouter la lumière d'un document qui vient de surgir des archives saisies au G. : O. : F. : , qui a été publié par la revue officielle des *Documents maçonniques*, et qui est accablant pour le F. : . Roosevelt, 32° degré du rite écossais.

C'est le procès-verbal d'une séance secrète du Conseil de l'Ordre. Le F. : . GROUSSIÈRE, président, rendait compte le 29 mai 1939, d'une conversation qu'il avait eue le 2 mai 1939 (quatre mois avant la guerre) avec M. Bulitt, ambassadeur des Etats-Unis, au cours de laquelle celui-ci en était venu à lui communiquer notamment :

« *Que le président Roosevelt réprouvait la politique de compromis et d'apaisement, qui, si elle se prolongeait, aurait pour résultat de décider les Etats-Unis à ne plus prêter désormais d'aide morale ni matérielle, ni à la France, ni à*

l'Angleterre.

« *Qu'il donnait l'ordre de travailler pour qu'il ne **soit plus possible d'éviter un conflit avec Hitler.***

« *Que l'Angleterre et la France avaient déjà reçu de lui l'assurance qu'en cas de conflit, les Etats-Unis pèseraient de tout leur poids (il ne pouvait dire, lui, président d'une république, entreraient en guerre) dans la balance des Etats démocratiques combattant en Europe. »*

EN BREF, pour le compte de l'ETAT JUIF, Roosevelt faisait savoir :

qu'il voulait la guerre;

qu'il donnait l'ordre de la provoquer;

qu'il forcerait les Etats-Unis à la soutenir et, au besoin, à y, entrer.

Ce document vient à son heure. Il prouve d'abord assez bien que cette paisible association d'entraide et de philosophie qui s'appelle la franc-maçonnerie s'occupait aussi un tantinet de politique et de la guerre. Nous étions fixés. **Mais ce document est le coup de massue pour l'argument gaulliste prétendant innocenter l'Angleterre d'avoir voulu la guerre.**

Solidement appuyé sur le gouvernement américain, le gouvernement anglais a voulu la guerre, parce que la guerre devait le débarrasser, et débarrasser de même Israël, son maître, de la France et de l'Allemagne, à la fois et à jamais.

Israël a fait préparer la guerre en Russie, où il est chez lui en maître absolu.

Le gouvernement anglais ne l'a pas fait préparer en Angleterre, parce que solidement établi sur le quadrip-tyque :

invulnérabilité des îles Britanniques;

armée russe;

temps;

argent anglo-américain,

ni lui, ni Israël, ne doutaient de la victoire.

L'AVEU DE CHURCHILL SUR LA CÔTE D'AZUR.

Ils en doutaient tellement peu que, le 11 janvier 1939, chez une grande dame d'outre-Atlantique qui avait réuni à sa table, dans sa belle demeure de la Napoule, des personnalités de la colonie étrangère de Cannes, M. Churchill, qui en ce temps-là n'était pas encore premier ministre britannique, déclara tout net : « **Nous ferons la guerre à l'Allemagne** ».

- *Comment pouvez-vous dire une chose pareille, vous n'êtes pas prêts. Comment pouvez-vous envisager la guerre ?* lui repartit son hôtesse, dont l'intelligence et la perspicacité politique sont bien connues.

Et Churchill de répondre : « **Cela ne fait rien. Pendant deux ans, nous aurons de jolis petits massacres. Après quoi nos efforts nous feront gagner la guerre.** »

L'hôtesse n'insista pas, mais, quelques jours plus tard, dans un château du golfe Jouan, appartenant aussi à une personnalité étrangère, elle rencontra de nouveau M. Churchill, et, devant témoins, elle l'amenait à répéter avec plus de force : « **La guerre ! Qu'importe ! Nous la ferons. Il y aura de terribles massacres, mais nous la gagnerons !**

Sans pouvoir publier ni les lieux, ni les noms (qu'il a en sa possession), M. Paul Barlatier, qui tient cette anecdote d'un personnage très initié sur les intrigues de M. Churchill pour déclencher la guerre, l'a rapportée dans le *Sémaphore* du 8 juillet 1940, et M. Charles Maurras en a fait état dans son livre : *La seule France*.

Nombreux sont les gaullistes qui ne sont encore gaullistes que par insuffisance d'information. Puissent-ils méditer ces faits et se convaincre de la volonté de l'Angleterre de déclencher cette guerre, qui, nous le redirons encore, **devait la débarrasser à la fois et à jamais et de la France et de l'Allemagne.**

L'AVEU DE STALINE : LA TRAHISON RUSSE D'AOÛT 1939.

Certains lecteurs seront peut-être surpris en lisant que la trahison russe d'août 1939 ne fut qu'une manœuvre et une simple ruse de guerre, dont la dupe, en fin de compte, fut peut-être le Führer lui-même. Cette conclusion cependant s'impose.

A toutes les raisons déjà données, ajoutons d'accorder un instant d'attention à celles-ci :

1° La trahison russe est acquise dès le 25 août 1939. Cependant la guerre n'est déclarée par l'Angleterre que le 3 septembre. Entre temps, le 1^{er} septembre, l'Italie propose une conférence, en laquelle le comte Ciano, M. PONCET, ambassadeur à Rome, et M. G. BONNET, notre ministre des Affaires étrangères, mettaient une grande confiance pour sauver la paix. Le bon sens impose à l'évidence que cette proposition de M. Mussolini n'était faite qu'à la suggestion, ou tout au moins en plein accord avec le Führer. Le contraire eût été stupide. Elle était donc sérieuse. Elle offrait les plus grandes chances de maintenir la paix, et les diplomates de France, d'Italie et d'Angleterre ne s'y trompèrent pas.

Ce fut justement pour cette raison que le gouvernement anglais se déchaîna contre le gouvernement français, qui atermoyait au lieu de déclarer la guerre; qu'il fit échouer le projet, et comme M. BONNET résistait toujours, **qu'il se décida à déclarer la guerre tout seul, pour être bien sûr qu'elle ne lui échapperait pas.**

2° A une réunion du Kominterm en juillet 1941, pendant la guerre russo-allemande, un membre ayant demandé à Staline : « *Puisque tu voulais attaquer l'Allemagne, pourquoi, au lieu de l'attaquer en 1939, quand nous aurions eu avec nous la France et la Pologne, l'as-tu, au contraire, aidée à se débarrasser de celles-ci, pour te trouver aujourd'hui seul contre elle ?* »

Et Staline de répondre :

« Si, en 1939, je n'avais pas changé de camp, jamais l'Allemagne n'aurait osé faire la guerre. **Or, mon BUT .était la guerre, une guerre générale qui épuise les belligérants et me permettre de me jeter ensuite sur eux pour établir le communisme universel. En me mettant avec Hitler, j'ai eu la guerre. Mais en m'attaquant brusquement en 1941, Hitler m'a devancé.**

3° L'Angleterre a déclaré, et nous a fait déclarer la guerre à l'Allemagne parce qu'elle attaquait la Pologne. Mais ta Russie aussi attaquait en même temps la Pologne, **et l'Angleterre n'a jamais voulu et nous a toujours empêchés de déclarer la guerre à la Russie.**

aveu de Roosevelt,

aveu de Churchill,

aveu de Staline.

Après l'évidence des faits, la confirmation des aveux ! Que peut-il bien rester à un cerveau à la fois sain et bien informé pour mettre encore son espoir dans la duplicité britannique ?

Et quand l'on sait qu'au-dessus de Roosevelt, de Churchill et de Staline, il y a l'ETAT JUIF, leur maître à tous ; l'ETAT JUIF, auquel ils sont tous les TROIS redevables du pouvoir qu'ils détiennent, parce que c'est lui qui les y a portés, et que, les tenant solidement en main, il les manœuvre comme des pions sur un échiquier !

Quand on sait que les TROIS armées de leurs TROIS NATIONS inconscientes ne sont, en vérité, que les TROIS armées de ce maître effroyable, et que Salomon Asch ne mentait pas quand il écrivait dans « Les Nouvelles littéraires » du 10 février 1940, déjà citées : « Cette guerre est la nôtre, et vous la faites pour nous. »

Comme l'on comprend bien, qu'Allemagne et Russie attaquant la Pologne en même temps, le gouvernement anglais ait dit à ses valets-ministres à Paris : « Pour la Pologne, la guerre à l'Allemagne, « je l'ordonne ». A la Russie, « je l'interdis ».

Epuisons donc, puisque nous y sommes, cette affaire russe, et voyons jusqu'où elle nous mène. Elle nous mène très loin...

Aujourd'hui l'Angleterre est l'alliée de la Russie, et le fait est donc acquis qu'en août 1939, Russie et Angleterre, l'une trahissant l'autre, ont manœuvré simultanément pour un seul et même **BUT : LA GUERRE**. Car il ne convient jamais de prêter trop bon dos au hasard, et quand on travaille si bien pour un même **BUT** et que, ce **BUT** atteint, on se retrouve si miraculeusement alliés à nouveau, il serait bien étrange que l'on n'eût pas été toujours d'accord. Et, en août 1939, tandis que l'Angleterre nous jouait la comédie d'entraîner à Moscou un état-major français accompagné d'un état-major anglais, pour mettre notre plan de campagne en harmonie avec le plan russe, ce qui impliquait de lui exposer le nôtre ; la judéo-maçonnique Angleterre était d'accord avec la juive Russie pour nous jouer, à nous et à l'Allemagne, la comédie de la feinte trahison.

Il suffit de considérer les conséquences :

Connaissant l'échelon « F » du plan n° 3 : invasion de la France, il s'ensuit que plus l'Allemagne est forte et libre par ailleurs, plus le succès de cette invasion est assuré. Donc, en trahissant ses alliés en août 1939, la Russie trahissait bien la France, mais pas l'Angleterre, parce que, pour le **BUT** de l'Angleterre, « **victoire d'elle seule sur l'Allemagne** », elle faisait coup quintuple en s'assurant des avantages évidents, qui étaient :

Pour l'invasion immédiate de la France par l'Allemagne :

1° Guerre certaine;

2° Connaissance du plan français, que la Russie transmet aussitôt à l'Allemagne;

3° Liberté pour l'Allemagne de jeter toutes ses forces sur la France.

Pour l'invasion ultérieure de l'Allemagne par la Russie :

4° Conquête par la Russie de la moitié de la Pologne, d'une partie de la Finlande, des pays baltes et de la Bessarabie, c'est-à-dire : vol de grandes richesses pour augmenter son armement;

5° En même temps, avance sensible de sa ligne de départ pour le jour où, trahissant à nouveau, elle attaquerait l'Allemagne.

Telle fut la comédie de la feinte trahison que nous jouait froidement notre alliée l'Angleterre, en même temps que, de force, par la pression que sa franc-maçonnerie exerçait sur nos ministres francs-maçons, elle nous jetait dans la guerre, **POUR NOTRE MORT !**

L'AVEU DE M. EDEN : LE CONTINENT BOLCHEVISÉ.

Aujourd'hui, l'Angleterre est l'alliée de la Russie ! L'archevêque de Cantorbéry chante les louanges du bolchevisme, et voici que, pour n'être pas en reste, c'est M. Eden, ministre de Churchill, qui vient à son tour nous faire l'aveu que l'Europe doit s'attendre après la victoire anglaise à un état social relevant de l'influence russe (plaisant euphémisme).

Cet état social, nous le connaissons. Le Talmud nous l'a fait connaître. C'est l'abolition de la civilisation chrétienne et le rétablissement d'un régime féodal modernisé, dont les féodaux seraient, et de toute évidence ne pourraient être, que les vainqueurs, c'est-à-dire les maîtres de la victorieuse Russie : LES JUIFS. Tous les chrétiens, riches ou pauvres, savants ou ignorants, intelligents ou stupides, uniformément réduits en servage, ainsi que cela est arrivé une fois déjà à nos aïeux, il y a quinze siècles, quand l'empire romain, qui, depuis tant de siècles,

avait étendu sur le monde sa puissante civilisation, s'effondra définitivement sous les coups des Barbares, que, **par une folie qui donne le vertige**, tant de ses sujets appelèrent de leurs vœux et reçurent en « **Libérateurs** ».

Libérateurs de quoi ? Mais de l'empire romain jadis si bienfaisant, et qui, par ce malheur qui pousse les hommes trop heureux à toujours finir par se considérer comme des victimes, **avait poussé nos aïeux des IV^e et V^e siècles à glisser progressivement dans les revendications du socialisme marxiste.**

Car c'est une chose curieuse et assez peu connue, en effet, que le juif Karl Marx, inventeur du système social qui porte son nom, ne fut vraisemblablement qu'un plaisantin, qui mieux au courant que ses contemporains de l'histoire sociale de la Rome décadente, inventa au XIX^e siècle ce **qui, quinze siècles avant lui, avait fonctionné en grand** dans ce vieil empire qui s'étendait alors de l'Atlantique à la Caspienne et de la Baltique au Sahara. A moins que - et nous inclinons fortement à le croire - ce n'aient été les profonds psychologues **tout autant qu'érudits remarquables** que sont toujours les sages de Sion, qui, en vue de la poursuite de leur plan implacable **de domination du monde**, auraient apporté au juif Karl Marx le topo marxiste tout rédigé, avec mission de lancer comme une idée nouvelle à l'usage des goyim **ce poison des cerveaux qu'ils savaient avoir été et ne pouvoir être qu'un effroyable désagrégateur des nations et de la société.** Cette vraisemblance vaut fortement la peine de retenir un instant notre attention.

Quoi qu'il en soit, de l'application du futur marxisme, il était résulté un chaos et un **gâchis tellement indescriptibles** que, par une erreur qui ne manque jamais chez aucun peuple, les Romains, identifiant l'empire, qui leur avait donné la civilisation, avec le gâchis démagogique qu'eux-mêmes avaient imposé à l'empire, finissaient par gémir : « *De l'empire, délivrez-nous, Seigneur* », et, tournant leurs regards vers l'étranger, ils trouvèrent les Barbares, dont l'écho leur répondit : « *Libérateurs ! Mais nous le sommes et ne demandons qu'à venir à vous ! Ayez confiance. Pour vous nous viendrons, nous nous battons, et nous saurons aller, s'il le faut, jusqu'à nous faire tuer, et tuer gracieusement, parce que nous sommes vos amis, parce que nous vous aimons. Vite. Ouvrez vos portes ! Ce sont vos Libérateurs qui arrivent !* »

Il n'y avait pas de radio à cette époque, **mais la tempête de folie** n'en déferla pas moins sur les cerveaux des citoyens de l'empire le plus guerrier et le plus valeureux que le monde ait jamais connu. A ce point que quand Stilicon, le dernier chef militaire et la dernière belle figure de la Rome antique, lança son dernier appel « *Aux armes !* » pour arrêter les Libérateurs qui s'avançaient dans l'empire, **vingt mille hommes à peine**, aux pieds des Alpes, se rassemblèrent autour de lui. Ce que voyant, il fondit en larmes et préféra mourir pour ne point voir les maux effroyables qui allaient fondre sur la civilisation.

Et ce fut ainsi que, ne rencontrant aucune résistance sérieuse, souvent reçus, au contraire, par des foules en liesse, les Barbares des dernières invasions pénétrèrent jusqu'au tréfonds de cet empire dont le seul nom, pendant des siècles, les avait fait trembler. Et quand partout ils furent installés, **alors, mais seulement alors, les cerveaux en folie connurent leur destinée.**

Les Libérateurs se partagèrent le territoire en domaines, qui prirent le nom de fiefs, sur l'étendue desquels tout appartenait au seigneur. « *Bêtes et gens étant considérés comme vêtements de la terre, au même titre que les maisons et les arbres fruitiers.* »

Les Libérés le furent sincèrement et au-delà de tout ce qu'ils auraient pu espérer, puisque non seulement ils furent libérés de l'empire et du marxisme destructeur, mais ils le furent encore de tous leurs **DROITS** de toute nature **autres que ceux de souffrir, d'obéir et de travailler sans limite, attachés à la glèbe, sur la terre du seigneur, leur maître. Ce fut le servage. Ce fut la nuit, la nuit tragique que l'Histoire a appelée « la nuit du moyen âge », et qui dura tout simplement plus de MILLE ans.**

Ne nous y trompons pas. C'est cela, exactement cela que nous promet M. Eden. C'est cela, et rien que cela, qu'à notre intention **les « Libérateurs de 1942 »**, parfaitement identiques à ceux du V^e siècle, nous apportent dans leurs fourgons, **parce qu'il n'est pas VRAI, qu'il n'a jamais été VRAI, et qu'il ne sera jamais VRAI** qu'un peuple, à l'exception du peuple français, ait jamais fait la guerre pour en libérer un autre ; et qu'en fait de libérateur il n'y a dans les fourgons anglo-russo-américains que le juif, qui nous a dit : « **Cette guerre est la nôtre, et vous la faites pour nous !** »

Merci, et grand merci à M. Eden de nous avoir prévenus que, pour sauver l'empire Britannique, il avait conclu avec Staline ce tragique accord, d'ailleurs parfaitement conforme aux plans de **l'ETAT JUIF**, et qui se concrétise par une parodie de la célèbre entrevue de Tilsit :

« **A nous deux le monde. A nous, Angleterre et Amérique, les mers. A vous, Russie, le continent.** »

LA TRAGIQUE PUISSANCE DU DESPOTE CONTEMPORAIN

Libre aux esprits forts de s'esclaffer en se donnant pour tout argument : « *Mais nous ne sommes pas au V^e siècle. Le monde a marché depuis ce temps-là !* » Eh oui, le monde a marché, et c'est justement ce qui fait le tragique de la chose, et qu'oublie ces pauvres jobards.

L'EXEMPLE DE LA RUSSIE.

Il n'était pas dans le monde de bourgeoisie plus instruite que la bourgeoisie russe d'avant 1917, et les hommes d'âge mûr ont gardé le souvenir de ces multitudes d'étudiants et étudiantes russes qui venaient dans toutes nos facultés chercher une science dont ils étaient réellement avides. **Ont-ils empêché le bolchevisme ? Non. Ils ont été massacrés. Voilà tout !**

L'AUTO BLINDÉE.

Si l'homme du peuple se croit un autre homme que celui de l'empire romain du V^e siècle, accordons-le-lui pour lui être agréable, bien qu'il soit soutenable que, moralement, il n'est rien qui se ressemble aussi bien que deux masses humaines. Accordons-le-lui cependant tout autant qu'il peut le désirer; mais qui donc nous refuserait que l'armement dont disposent, pour mater le peuple, les **DESPOTES** du XX^e siècle **est aussi un autre armement que celui du V^e siècle.**

Pour mater une révolte de 1.000 hommes qui liaient un couteau au bout d'un bâton, il fallait, au V^e siècle, environ 500 policiers disciplinés, mais armés seulement d'un glaive, dont la supériorité n'était pas extraordinaire sur le bâton au couteau. Pour mater 1.000 hommes même armés de quelques revolvers ou de quelques fusils, il faut, en 1942, quelques blindées, montées par **DEUX** hommes chacune. Ne chipotons pas sur leur nombre. **5, 10, 15 ou davantage !** Qu'importe ! N'importe quel Despote en disposera toujours de beaucoup plus qu'il n'en pourrait avoir besoin.

En conclusion :

S'il est une vérité, c'est que, devant le DESPOTE, qui veut et sait vouloir, le peuple est infiniment plus désarmé aujourd'hui que jamais, et la transformation rapide de la civilisation en esclavage n'a jamais été aussi facilement réalisable et maintenable que de nos jours.

Il faut le dire, parce que c'est le plus grand service à rendre à tant d'esprits fourvoyés dans la béate quiétude. L'on reste stupéfait du nombre de gens qui, juchés sur la conviction de leur invulnérabilité à tel cataclysme, révèlent par leur conversation qu'à cette évidence ils n'ont jamais pensé. Il faut qu'ils y pensent. Il est déjà bien tard. Demain, il serait trop tard...

LA GUERRE ECLAIR

Nous avons déjà posé la question : l'Angleterre, pendant la guerre, a-t-elle eu envers nous la conduite d'une alliée qui veut la victoire commune ou la conduite de Judas ? Aux faits de nous répondre.

Le plan n° 3 impliquait de toute évidence l'obligation d'éviter une guerre qui, comme la précédente, s'éterniserait sur place en une interminable guerre de tranchées. Il impliquait la nécessité de la guerre « éclair » ; et, pour assurer le succès de celle-ci, s'imposait à son tour la nécessité de la plus grande disproportion possible entre les forces de l'Allemagne et celles de la France. **L'Angleterre veilla sur la force allemande. Le Front populaire, sous le règne du juif Blum, se chargea de réduire au minimum celle de la France.**

Il fallait la guerre « éclair », parce qu'il fallait que d'abord mourût la France.

Qui ne comprendrait que si, par un nouveau miracle de la Marne, il arriva que le front se stabilisât à longueur d'années, on exposerait le plan n° 3 tout entier à la merci de facteurs nouveaux, imprévisibles, qui pourraient intervenir brutalement et bousculer tous les projets de l'Angleterre et d'Israël. Faut-il un exemple : La France se ressaisissant, balayant ses traîtres, se donnant un gouvernement propre et fort, refaisant, comme en 1914-1918, son matériel, son armée et arrivant à la victoire avec une armée, un matériel et un chef capable de dire : « **Je suis là !** »

Pour Israël, tout était fini, tout était perdu.

C'est pourquoi cette guerre ANGLO-ALLEMANDE, guerre à mort, renouvelée de Rome et de Carthage, débuta, le 10 mai 1940, par la collusion de fait des deux adversaires : l'un donnant de toutes ses forces l'assaut de la guerre éclair ; l'autre, de l'autre côté de la barricade, aidant de toutes ses forces au succès de cet assaut⁸.

Pour innocenter l'Angleterre de son lâchage, sa publicité a lancé l'argument suivant : « *C'est vrai que nous vous avons lâchés dans la bataille, mais il faut nous comprendre. Nous savions par nos services de renseignements que vous étiez trahis de toutes parts, que vous ne pouviez tenir le coup. Devions-nous, sachant cela, être assez sots pour nous faire écraser avec vous et vous priver ainsi, comme nous-mêmes, de votre dernière chance d'être vainqueurs quand même ? Nous vous avons lâchés, c'est vrai, mais, en fin de compte, c'était pour vous donner la victoire.* »

Inclinons-nous. En matière de mensonge et de publicité, l'Angleterre n'a pas sa pareille ! Il n'y a qu'un malheur à cet argument *ad usum populi*, c'est que, quand l'Angleterre nous a lâchés, elle l'a fait justement dans des conditions préméditées par elle pour faire de ce lâchage une trahison dont nous ne puissions pas nous relever. Mais cela, l'auditeur moyen de la Radio de Londres n'est pas en état de le déterminer, et, pour ceux qui vont au fond des choses, c'est encore un argument de plus pour mesurer toute la duplicité britannique, **qui cependant dit vrai en affirmant qu'elle nous savait trahis, puisque, depuis VINGT ans, le traître, c'était elle.**

Sur ce point de départ, sur cette volonté de l'Angleterre « que la France mourût », tout prend sa signification et tout ce qui paraissait inexplicable s'explique de soi-même :

1° Les **DIX** divisions anglaises en ligne au lieu des **QUATRE-VINGTS** promises.

2° Les **300** avions de la Royal Air Force, chiffre grotesque devant les **15.000** avions des puissances de l'Axe. Leur fuite définitive avant la bataille de l'Aisne.

⁸ Ici, l'on pourrait objecter que la victoire de l'armée russe aurait été, au contraire, grandement facilitée, si elle avait pu tomber sur le dos de l'armée allemande aux prises avec l'armée française comme de 1914 à 1918.

C'est l'évidence, et vu ce que nous savons maintenant de l'armée rouge, l'évidence aussi qu'à l'armée allemande l'armée française n'aurait guère survécu.

Le salut nous vint uniquement de l'impossibilité pour **l'ÉTAT JUIF** de faire adopter par les gouvernements et classes dirigeantes anglo-américains un plan qui n'aurait comporté de victoire que pour **la seule Russie**. Le danger bolchevik les aurait effrayés, le **BUT juif eût été éventé.**

Force fut donc à **l'ÉTAT JUIF** de recourir au plan qui sauvegardait la hiérarchie les **BUTS** masqués et harmonisés (voir chap. IV), en donnant aux anglo-américains la promesse menteuse du Waterloo final.

A cette circonstance, nous devons d'avoir encore la vie et un reste de France.

3° La course folle au désastre à travers la Belgique au lieu de la sage attente derrière nos fortifications. Course imposée à notre commandement par le triste gouvernement RAYNAUD sur l'injonction de ses maîtres de Londres.

4° La débandade au premier choc de toute l'armée anglaise, obligeant par sa fuite toute l'armée française à une retraite précipitée.

5° La trahison préméditée de l'armée anglaise sur le champ de bataille le 25 mai 1944. Nous y reviendrons en détail.

6° Après la déroute définitivement établie, l'ordre de Churchill, transmis par le président du Conseil Paul REYNAUD au Conseil des ministres tenu au château de Cangey, **lui enjoignant de ne pas demander l'armistice, de laisser se poursuivre la déroute jusqu'aux Pyrénées et de fuir en Algérie pour y livrer la France à l'Angleterre.**

Examinons ces divers points.

En nous pressant de déclarer la guerre, en août 1939, l'Angleterre prenait l'engagement formel de nous envoyer quatre-vingts divisions. Il n'en vint jamais que *DIX*. A ces effectifs grotesques, en troupes aussi bien qu'en munitions, quelle raison donner, sinon : **avoir l'air de nous soutenir, mais limiter le risque.**

A la course folle en Belgique, nous savons que l'Angleterre donna comme raison pressante la nécessité de couvrir les côtes belges de la mer du Nord, face à l'Angleterre. Voilà qui est singulièrement en contradiction avec l'affirmation que l'Angleterre nous abandonnait parce qu'elle nous savait vaincus d'avance. Quelle nécessité, en effet, de se faire couvrir par une armée aussi certainement promise à la déroute immédiate ? Le mensonge est un art très difficile. Admettons plus simplement que l'Angleterre savait très bien la folie qu'elle nous faisait commettre, vu notre infériorité, de quitter nos positions fortifiées. Pour nous heurter en rase campagne à une armée *DIX* fois supérieure en matériel.

La débandade de l'armée anglaise au premier choc est moins probante. Il y a une certaine tradition anglaise. **Il y a le précédent de 1914, où, jusqu'au lendemain de la victoire de la Marne, l'armée anglaise demeura introuvable ; à ce point que ni Joffre, ni Gallieni, ne pouvant savoir où elle était, la bataille se passa complètement sans elle.**

LA TRAHISON ANGLAISE DU 25 MAI 1940.

La trahison du 25 mai 1940 est une autre affaire, et vaut d'être relatée ici en détail, car elle est aujourd'hui un fait établi, que tout Français a le devoir de connaître à fond : parce que, dans les circonstances où elle s'est produite, elle démontre la volonté anglaise de nous ôter toute possibilité d'éviter la déroute complète.

Voici les faits :

Le 22 mai 1940, Conseil interallié. WEYGAND expose son plan :

« *Attaque convergente vers Bapaume et Calais de l'armée du général Frère, partant d'Amiens à la rencontre de l'armée anglaise, partant elle-même de la poche de Dunkerque.*

« *BUT : Par cette jonction, isoler de leur ravitaillement les panzer allemandes aventurées jusqu'à la mer. Le Conseil approuve. Churchill approuve, et l'ordre d'attaquer le 24 au matin est envoyé au général Gort, qui accuse réception. »*

Le 24 au matin, l'armée Frère attaque et gagne rapidement une vingtaine de kilomètres. Dans l'après-midi, elle doit battre précipitamment en retraite, parce **que l'on vient d'apprendre que, dans la nuit du 23 au 24, sur l'ordre de son chef, se conformant lui-même à un ordre de M. Churchill, l'armée anglaise, au lieu d'attaquer, a déserté le champ de bataille et s'est retirée sur Dunkerque.**

Au Conseil du 22, Churchill pouvait refuser d'attaquer. C'eût été déjà fort mal, puisque, de convention expresse, l'armée anglaise était sous les ordres du généralissime français. **C'eût été un lâchage, ce n'eût pas été une trahison.** Entre les deux la différence est immense ; car, tandis que, dans le premier cas, l'armée française pouvait prendre d'autres dispositions, elle se trouvait par cette trahison engagée dans une aventure qui pouvait tourner au désastre. C'était bien, de toute évidence, ce que désirait M. Churchill, puisqu'il faisait désertir à son armée le champ de bataille en nous laissant croire, que, tandis que nous allions à sa rencontre, il venait de son côté à la nôtre.

Par cette trahison, il était bien sûr maintenant que le front ne serait pas rétabli ; que les panzer allemandes ne seraient pas coupées de leur ravitaillement et que les cinquante-trois divisions de notre armée du Nord et toute l'armée belge ne pourraient plus être sauvées de la capture, tandis que l'armée anglaise réussirait toujours à embarquer son personnel.

TROIS jours plus tard, dans la nuit du 27 au 28 mai, l'armée belge se trouvant, par le fait de cette trahison, complètement découverte, puis encerclée, n'avait plus qu'à déposer les armes. Le président du Conseil Paul REYNAUD, pour sauver l'Angleterre de l'exécration, n'hésitait pas à se couvrir d'ignominie **en proclamant mensongèrement à la face du monde la prétendue trahison du roi des Belges.**

QUATORZE jours plus tard, le 11 juin 1940, la guerre « *éclair* » était gagnée par l'Allemagne. Il n'importait plus que de veiller à ce qu'elle le fût totalement.

LA TRAHISON DE CANGEY.

Le 13 juin, les ministres français sont convoqués en Conseil au château de Cangey, sur la Loire. M. Churchill devait y assister. Il ne vient pas, mais, deux heures auparavant, il a rencontré M. REYNAUD, et lui a donné ses ordres.

Le maréchal PÉTAINE et le général WEYGAND exposent la situation tragique de notre armée et l'urgence de demander l'armistice, mais M. Paul REYNAUD, fidèle aux ordres de Churchill, s'y oppose vivement. Tous les ministres qui furent

les bellicistes à outrance, MANDEL en tête, font chorus avec lui, réussissent à faire une majorité, et le Conseil décide « **la déroute jusqu'au bout** ».

Puis ce fut Bordeaux et la frénésie de l'abandon, pour se retrouver à Alger, où devait avoir lieu la remise officielle à l'Angleterre de tout notre empire, de notre marine, de notre flotte de commerce, et, par surcroît, bien entendu, de tout notre or évacué de France.

Le plan n° 3 était en bonne voie. La première étape était magistralement réalisée. Encore quelques jours, et la France aurait vécu !

Mais le Maréchal veillait...

L'OBJECTION REFUTÉE

Continuant l'étude des grands événements internationaux pour déterminer s'ils accourent à l'appui de la thèse que nous avons prétendu démontrer ou s'ils la contredisent, nous arrivons à une objection qui doit nous être faite. Elle est d'importance.

« *S'il est vrai que la judéo-maçonnerie veut à ce point la mort de la France, comment se fait-il qu'au cours de l'autre guerre ce fut justement le franc-maçon Wilson, agissant de toute évidence en accord avec la franc-maçonnerie, toujours au service des juifs, qui, à l'heure où la France allait peut-être sombrer, après la défection russe, vint la sauver en entraînant les Etats-Unis à son secours, et cela presque malgré eux?* »

Réponse : Notre défaite de 1917 aurait eu des conséquences opposées à celles de notre défaite de 1940.

Par leur victoire, l'Autriche catholique, la monarchie des Habsbourg et celle des Hohenzollern seraient devenues inébranlables, en même temps que la maçonnique Angleterre aurait eu sa part de la défaite, qui, certainement, aurait entraîné la fin de l'empire Britannique, dont l'Allemagne impériale convoitait les colonies. **Tout cela était exactement le contraire de ce qu'il fallait.**

Allez donc bolcheviser l'Italie, même battue, avec un Habsbourg tout-puissant à Vienne, Budapest, et probablement Belgrade. Folie !

Prétendre renverser le trône d'Espagne et y importer le bolchevisme quand l'Europe centrale eut été peuplée de trônes triomphants, et la démocratie française amputée, réduite et leur vassale ! Y pensez-vous ?

Quant au communisme russe, instrument d'Israël, supposer un instant que l'empereur allemand victorieux aurait toléré ce foyer de pestilence à sa frontière de l'est ne serait même pas sérieux. Son compte eût été vite réglé. **L'ETAT JUIF** n'aurait jamais possédé ni la Russie, ni la formidable armée russe de 1940, et le communisme serait demeuré inconnu en Europe.

Poussière, seraient devenus les desseins d'Israël, auquel ne serait plus restée que la ressource d'attendre - quelques centaines peut-être - pour reprendre sa marche en avant vers l'empire du monde.

Il reste à envisager qu'il aurait pu les reprendre en se mettant en devoir de pénétrer, d'embrober et de faire sienne l'armature allemande, comme il a réussi à faire siennes les armatures anglo-saxonnes. La thèse peut être soutenue, mais l'étude en fait vite ressortir toute la fragilité. Car, si l'Allemagne de cette époque était certainement plus enjuivée encore que la France, il n'en reste pas moins que, suivant l'affirmation maintes fois redite par Lénine, Trotsky et Staline : « *L'assaut final pour la Révolution mondiale ne pouvait se concevoir sans une guerre mondiale.* » - « *Comment voulez-vous que la guerre nous fasse peur, disait, dans l'été 1939, l'ambassadeur soviétique à Paris ! De la guerre européenne de 1914 est sortie la Révolution russe. De la prochaine guerre mondiale, sortira la Révolution mondiale.* » Ceci est exact, et l'on voit mal comment aurait pu avoir lieu une guerre mondiale dans une Europe tout entière sous l'hégémonie allemande.

Nous ne prétendons certes en aucune manière épuiser la question des possibilités et moyens de **L'ETAT JUIF** pour poursuivre la réalisation de l'empire du monde par l'hégémonie de l'Allemagne impériale. Nous avons seulement voulu en indiquer la fragilité, et Israël a bien pensé ainsi, puisqu'en 1917, au moment où les mutineries de l'armée française, faisant pendant à la déliquescence de l'armée russe, qui courait à la Révolution bolchevique d'octobre, le fléau de la balance pencha si fortement - beaucoup plus fortement que **L'OPINION** française n'en eut jamais conscience - en faveur de l'Allemagne que l'on vit l'ambassadeur d'Angleterre se rendre à l'Élysée pour informer M. POINCARÉ du désir de son gouvernement de voir une dictature de guerre s'établir en France avec M. CLEMENCEAU ; en même temps qu'Israël et la franc-maçonnerie se mettaient en mouvement et imposaient au président Wilson, d'entrer sans délai en guerre aux côtés de la France et de l'Angleterre.

Par ailleurs, le commandement politique maçonnique alertait les loges de France par l'ordre : « *Clemenceau de suite au pouvoir* » ; et l'on assistait bientôt à un curieux coup de théâtre parlementaire qui vaut d'être rappelé.

Le président du Conseil, M. PAINLEVÉ, homme également remarquable par son sectarisme maçonnique et sa science des mathématiques, mais se rattachant en politique au genre hurluberlu, tant il est vrai que la politique est à la fois une science et un art, et que la transcendance dans une science ne confère aucunement même une simple supériorité dans les autres ! M. PAINLEVÉ, disons-nous, qui n'en avait pas moins été sacré Grand Homme par la franc-maçonnerie, revenait de conférer à Rome avec notre allié, le gouvernement italien, et ne devait que marquer l'arrêt à Paris avant de gagner Londres, où l'attendait le gouvernement anglais.

A la suggestion d'excellents amis politiques, il fit une apparition à la Chambre pour faire approuver son voyage et se nantir de l'autorité d'un vote massif de sa très forte majorité. Débat passionné. Grande interpellation ? Aucunement. Au contraire. Débat remarquablement quelconque, sans passion, sans grand mouvement, mais au terme duquel son minis-

tère était renversé comme une papillote au souffle d'un enfant. Les francs-maçons avaient voté en nombre contre lui. Le lendemain, M. CLEMENCEAU était appelé à l'Élysée, d'où quelques minutes plus tard il ressortait président du Conseil.

Et c'est contre ces loups que vous prétendriez vous mesurer et vaincre ! Pauvres agneaux !

Combattants, qui en ce temps-là ne pensions qu'à la France, et qui aurions juré que l'Amérique venait avec nous tout simplement parce qu'elle nous aimait, combien loin nous étions de nous douter que cet amour si pur, c'était Israël, qui, pour nous en effet, mobilisait ses forces, en France comme dans le monde, parce que :

« *Le cheminement dans la poursuite de son **BUT : l'empire du inonde**, se trouvait à cette époque exiger notre victoire, exactement comme, vingt-cinq ans plus tard, il exigera notre défaite et notre radiation de la carte du monde.* »

L'opération comportait **DEUX** temps :

Premier temps. - **Victoire des Démocraties pour abattre les trônes de l'Europe centrale et dépecer l'Autriche catholique, premier pilier de la papauté.**

Deuxième temps. - **Après bolchevisation entre temps de l'Italie et de l'Espagne, deuxième et troisième piliers de la papauté, écrasement de la France, quatrième pilier, par la Russie, partant de chez ses alliés Italie et Espagne. A défaut, par l'Allemagne enjuivée d'avant le national-socialisme, ce qui explique le maintien de l'unité et de la force allemande dans le Traité de Versailles.**

Plus tard, l'Allemagne du Führer ayant échappé à l'obédience judéo-maçonnique, il fut simplement ajouté : Ecrasement de celle-ci, à son tour, par la coalition des TROIS nations instrument d'Israël : Angleterre-Russie-Amérique.

Pas plus que le peuple américain ne soupçonnait que voguant vers l'Europe, en 1918, sous couleur de générosité pour la France, il venait, en réalité, « *sauver du naufrage imminent* » les desseins d'Israël ; pas davantage il ne soupçonne aujourd'hui que, voguant vers l'Afrique, ce sont ces mêmes desseins qu'il vient cette fois « *faire triompher* » et qu'il est avant tout le soldat de cette puissance qui, en **définitive, veut sa mort, exactement comme la nôtre.**

Notre victoire en 1918 ! Notre anéantissement en 1940 ! Telle est la cause profonde à laquelle il faut inlassablement revenir pour trouver l'explication qui nous donne inlassablement la clé de tous les mystères, de tous les grands événements de la politique française aussi bien que de la politique mondiale. N'importe qui vous fait-il une objection: Vite accourez à **CE FIL D'ARIANE**, en tenant toujours toutefois un compte décisif de la duplicité et de la félonie britanniques. Et tandis que vous verrez les plus braves gens, même bien nantis en esprit aussi bien qu'en intelligence, errer si souvent dans le nébuleux, l'incertitude et l'imprécision, ce fil conducteur vous mènera toujours à la source de lumière qui vous donnera sur-le-champ l'explication certaine et satisfaisante de tout ce qui, hors de ses rayons, demeure dans la nuit.

« *Le monde est mené par de tous autres personnages que ne s'imaginent ceux qui ne sont pas dans la coulisse.* » (le juif Disraëli, premier ministre de Sa Majesté la reine Victoria.

DEMANDE DE PAIX SEPARÉE PAR L'AUTRICHE EN 1916

Arrêtons-nous enfin quelques instants sur un événement historique d'importance capitale, dont jamais aucune explication satisfaisante ne fut donnée.

En 1916, l'empereur Charles de Habsbourg à peine monté sur le trône convoqua à Vienne son beau-frère, le prince Sixte de Bourbon-Parme, officier dans l'armée belge, et le chargea de porter au gouvernement français une offre de paix séparée, qui, très acceptable en elle-même pour la France, avait le double avantage de nous assurer soit une paix générale immédiate, soit, de toute manière, une victoire prochaine et certaine sur l'Allemagne.

Le président du Conseil, M. RIBOT, appartenant au parti dit « *modéré* », malgré l'insistance de M. POINCARÉ, président de la République, ne voulut rien entendre, rien savoir, et le carnage dura inutilement **DEUX** années de plus. Deux années, au cours desquelles nous eûmes à soutenir des offensives qui nous mirent à deux doigts de notre perte.

En langage clair, cet acte de M. RIBOT s'appelle : « *une trahison* ». Nous en savons l'explication.

M. RIBOT était franc-maçon. Cela n'empêchait certainement pas son âme de Français de vouloir pour son pays cette chance inespérée de victoire et de paix. Mais, pendant que, dans les tranchées les électeurs dits souverains de la république démocratique souffraient et mouraient pour la patrie ; pendant qu'à leur foyer, leur mère, leurs filles et leur épouse répétaient, résignées : « *Quand donc cela finira-t-il ?* » ; sachant ce que nous savons de la franc-maçonnerie, nous voyons très bien à Paris, « **un homme obscur entre tous, marchant de son pas feutré, traînant son regard de hibou effaré, son long nez flairant prudemment devant lui, sa haute taille courbée et inquiète, se diriger vers la présidence du Conseil, demander à voir M. Ribot, et sur-le-champ être introduit.** »

*Tout doucement, il lui tapait sur l'épaule, et de sa voix mi-basse, sans phrase tout autant que sans explication, il lui chuchotait simplement : « **NON. Pas de paix avec l'Autriche.** » « **AH !** » faisait M. Ribot, qui ne pouvait retenir un sursaut et dont le regard effaré disait à ce monstre : « **Est-ce possible ?** » Mais celui-ci répétait : « **Pas de paix avec l'Autriche.** »*

*Un long silence glacial... Un interrogatif : « **D'accord ?** » auquel répondait un geste d'acceptation désespérée. Et tout doucement, comme il était venu, le visiteur s'éloignait.*

*Sur le seuil de la porte, il se retournait. D'un faible geste de la main, plus encore que de sa sourde voix, il interrogeait à nouveau : « **D'accord ?** » Et le chef du gouvernement de la France, le dépositaire des destinées de quarante millions*

de Français, le cœur gonflé et la tête basse, lui ayant répondu pareillement : « **D'accord !** », il disparaissait sans dire un mot de plus.

Le ministre savait qu'en république il est des ordres que l'on n'oserait enfreindre. Trop de cadavres jalonnent le chemin de la désobéissance.

DÉMOCRATIE = AUTOCRATIE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES.

Qu'importait à l'autocrate maçonnique le carnage des Français ! Il lui fallait que de la guerre l'Autriche sortît dépecée. Que tous les trônes de l'Europe centrale fussent renversés. Et pour lui, cela seul importait.

Tels sont les hommes qui, à Londres, « **dans les fourgons de l'étranger** », attendent la victoire anglaise, pour revenir chez nous en autocrates, sous le couvert du mensonge de la « **LIBERTE** ». Mais ce qu'il y a de plus piquant, c'est que, même dans le cas tant souhaité par eux de la victoire anglaise, ce ne sont pas eux, ces bourgeois crassement ignorants, pour l'immense majorité, de ce qu'ils sont eux-mêmes en réalité, qui reprendraient le pouvoir en France.

« **A nous les mers ! A vous le continent !** » a été arrêté et convenu contre eux, aussi bien que contre tous les Européens. Les vrais maîtres de l'Europe seraient les maîtres de Staline. L'exemple de la Russie, et beaucoup plus près de nous celui de l'Espagne, où, dès l'avènement du communisme, ce fut, au témoignage d'innombrables personnalités radicales, donc maçonniques, réfugiées chez nous, « **une véritable chasse à l'homme radical qui fut aussitôt entreprise** », nous est une éclatante confirmation de ce que nous savions déjà des décisions de l'**ETAT JUIF**, souverain maître du bolchevisme.

« **Les premiers que nous ferons disparaître seront les FRANCS-MAÇONS : ils en savent trop long !** »

Alors, mais seulement alors, cesserait d'être exact l'aveu du juif Disraëli : « **Le monde est mené par de tous autres personnages que ne s'imaginent ceux qui ne sont pas dans la coulisse.** »

Les personnages de la coulisse paraîtraient sur la scène. Au grand jour, cette fois, ils prendraient tous les pouvoirs, tous les leviers de commande.

« **Dans un fleuve de sang, notre civilisation sombrerait et la chrétienté aurait vécu...** »

Elle peut vivre encore. Ces calamités d'Apocalypse peuvent encore être conjurées, mais la chrétienté a **besoin de tous les chrétiens.**

Stratèges de l'inconscience, qui exultez de joie à chaque point marqué « par les personnages de la coulisse » comprenez-vous maintenant l'immensité de votre erreur ?

RÉSUMÉ et CONCLUSIONS

L'ÉQUATION DRAMATIQUE.

Démocratie = Autocratie des sociétés secrètes, parce que la puissance de propagande tout autant que de duperie des sociétés secrètes fait de celles-ci les **DESPTOTES de L'OPINION** « **d'un peuple qui voit tout seulement par l'écorce** ».

AUTOCRATIE en république et **VETO** sous tous les régimes. Les sociétés secrètes exercent ce privilège par une propagande dont la technique a pour fondement : « **que, pour le peuple, les événements comptent peu, et que seule importe la publicité donnée à leur déformation** ».

Telle est l'équation, et telles sont les vérités auxquelles la France est redevable de toutes les catastrophes qui depuis **DEUX siècles** se sont abattues sur elle, aussi bien que de celles qui, présentement, s'amoncellent sur sa tête.

LA BOURSE.

« **La bourse est le reflet de la politique.** »

Maîtresse de la politique, la haute finance, par ailleurs ministère d'exécution de l'**ETAT JUIF**, est, en conséquence, maîtresse de la bourse.

Maîtresse de la bourse ! Les razzias qu'elle y opère lui donnent au centuple l'**OR** nécessaire pour demeurer toujours maîtresse de la politique.

Le cycle est fermé, et l'**OR** du monde afflue dans ses caisses.

LES TROIS LEVIERS DE L'ETAT JUIF.

L'HERESIE PHARISAIQUE, seule religion juive existante depuis le Christ, a sa mystique.

Son dogme :

« **L'âme juive essence de Dieu.**

« **L'âme non juive essence de bête** »,

engendre tout naturellement la mystique de « **L'EMPIRE DU MONDE AUX JUIFS** » ; et c'est vers lui que, sur un plan millénaire, les sages de Sion conduisent Israël.

Vers ce **BUT.**

La **démocratie partout** fut l'échelon intermédiaire pour dominer le monde par la franc-maçonnerie.

La **présente guerre est L'ASSAUT FINAL** pour l'avènement du **Bolchevisme universel.**

Ses moyens d'action, que nous avons appelés les **TROIS** leviers de commande du monde, sont :

L'OR,

L'INTELLIGENCE SERVICE,

LE KOMINTERM.

* * *

L'ACHEMINEMENT.

L'acheminement dans la poursuite de ce **BUT** s'est trouvé nécessiter la victoire de la France en **1918, comme il s'est trouvé nécessiter sa défaite et sa radiation de la carte du monde en 1940.**

Le Conseil suprême maçonnique français s'est rallié à ce plan dès la guerre de 1914-1918, parce qu'il savait qu'après le pilier « *Autriche* », qui serait renversé dès la victoire, et les piliers « *Italie et Espagne* », condamnés au communisme; la chute du pilier « *France* », quatrième et dernier pilier de la papauté en Europe, entraînerait l'effondrement de celle-ci.

Il leur fallait que la France mourût !

Tel est le fil d'Ariane des trahisons, permanentes de la république depuis 1918 jusqu'au *Massilia*.

L'ASSAUT FINAL.

Dieu a permis que le Christ, son fils bien-aimé, fut crucifié par **L'HERESIE PHARISAIQUE** et satanique, parce que son œuvre : « le christianisme », devait lui survivre et avait même besoin de ce sacrifice pour triompher.

Dieu n'a pas permis que, dix-neuf siècles passés et par un **nouvel assaut de la même HERESIE PHARISAIQUE** et satanique, l'œuvre du Christ fût anéantie.

Par le miracle **PÉTAINE** et le miracle aussi de la compréhension si totalement et si unanimement inattendue en ce temps-là du Führer, le 21 juin 1940, la France vendue à l'Angleterre, bras séculier d'Israël, n'a pas été livrée.

Mais :

Pas plus que le miracle du Christ incarné, puis crucifié et ressuscité, n'eût créé le christianisme sans la foi, le dévouement et le sacrifice des premiers chrétiens.

Pas plus que le miracle de la Marne n'eût donné la victoire sans la foi, le dévouement et le sacrifice des soldats de la Grande Guerre.

Pas davantage, le miracle **PÉTAINE** ne peut collaborer au deuxième triomphe de la civilisation chrétienne et assurer la résurrection de sa fille aînée sans la foi, le dévouement et, peut-être encore, le sacrifice de tous les Français, unis aveuglément derrière leur sauveur.

Rien ne se fait tout seul, et ce ne sera pas son sommeil qui sauvera la France.

Catholiques ou protestants, il n'importe ! Que les hommes de bonne volonté égarés sur le chemin de la démocratie réfléchissent à ces réalités. Qu'ils mesurent l'escroquerie immense dont ils furent les victimes et la mystification sans précédent que couvre le simple mot « *Démocratie* ».

Quand ils auront compris que l'enjeu de cette guerre **n'est rien moins que l'anéantissement de l'œuvre tout entière du Christ et de notre civilisation**, fondée sur sa parole : « **Aimez-vous les uns les autres.** »

Contemplant les carnages effroyables déchaînés dans le monde, uniquement pour atteindre ce **BUT** : « **L'EMPIRE JUIF, triomphe satanique** », ils réaliseront la filiation que, par un examen purement objectif des événements publics et incontestables de ces vingt dernières années, l'auteur de cette étude s'est efforcé de mettre en lumière, en les confirmant, en fin d'étude seulement, par certains documents.

Démocratie = Autocratie des sociétés secrètes.

La franc-maçonnerie, c'est L'INTELLIGENCE SERVICE.

L'INTELLIGENCE SERVICE, c'est Israël.

Angleterre et Amérique ne sont que les bras séculiers d'Israël pour lui conquérir l'Europe.

Cette conquête réalisée, le continent Europe-Asie serait tout entier sous la domination d'Israël, dont le vrai gouvernement, le seul, l'unique, est le gouvernement du KOMINTERM.

* * *

LA HIÉRARCHIE DES BUTS MASQUÉS.

L'ETAT JUIF masque son **BUT**, « *l'empire du monde* », à l'armée maçonnique qu'il tient en main, et qu'il fait marcher en lui montrant : « *l'assaut final à donner à la PAPAUTE* ».

A son tour, la franc-maçonnerie masque ce **BUT** aux peuples dont elle conduit **L'OPINION**, et qui forment ses armées, en leur montrant des **BUTS** économiques et idéologiques. Économiques pour les classes dites dirigeantes, idéologiques pour la masse.

Pour la France : Sa propre défense et la Croisade des démocraties.

Pour l'Angleterre : L'empire colonial français à voler en remplacement de ses dominions, déserteurs imminents, et sa part du marché du monde.

Pour l'Amérique : Le marché du monde avec part du lion par l'élimination ultérieure de l'Angleterre ; des affaires, de l'argent et du travail pour ses millions de chômeurs.

Pour la Russie : L'abêtissement et le bourrage de crâne, à la manière des rois nègres de jadis sur les pauvres hères qu'ils exploitaient, suffisent.

* * *

LES JOBARDS.

Les relations entre les peuples sont des questions d'intérêt immédiat et d'intérêt général.

En affaires, le verbe « *aimer* » n'existe pas : il n'est que les verbes « *calculer et compter* »... N'est-il pas courant de dire que celui qui, en affaires, fait du sentiment ne fait que des bêtises ?

Malheureusement :

« **La pensée, c'est l'effort. Le sentiment, c'est la facilité.** »

Et la masse, en conséquence, agit sous l'impulsion de ses sentiments, et très peu sous celle de sa pensée.

Cette loi est bien connue de tous les professionnels de l'exploitation de **L'OPINION**. Elle est à la base de toutes les sottises que l'on fait commettre à celle-ci.

Cette loi est si puissante qu'elle déborde de la masse sur une partie importante - et la plus importante peut-être - des classes cultivées, où l'on est effaré du nombre de gens instruits, parfois même très instruits, qui, en fait de politique mondiale, arrêtent leur **OPINION** sur des faits dont dépendent leur **VIE** ou leur **MORT** ; tout simplement : « *parce qu'ils aiment ou n'aiment pas* ».

La masse est excusable. Elle fait ce qu'elle peut. Les autres ne le sont pas. Ils peuvent, dans les circonstances graves, être un danger public.

Palmerston exprimait cyniquement cette vérité politique quand il disait :

« **L'Angleterre n'a pas d'amitiés. Elle n'a que des intérêts.** »

Il était cynique et véridique.

Face à lui, le gaulliste est un jobard.

* * *

CASSE-COU !

« **CROISADE** » pour le nouvel empire Britannique ou américain, des colonies françaises, comme le précédent, **VOLE** à la France !

« **CROISADE** » pour l'hégémonie économique de l'Amérique, qui veut avoir assez de débouchés à ses produits manufacturés pour ne pas revoir la plaie de ses millions de chômeurs !

« **CROISADE** » par-dessus tout pour le **JUIF**, par l'avènement du bolchevisme sur tout le continent Europe-Asie !

Voilà ce que masque l'écorce de la croisade des démocraties.

FRANCE ! casse-cou ! et comprendras-tu ?... »

FIN

POSTSCRIPTUM

Ce livre est un livre d'assemblage dont les pièces maîtresses sont les grands événements historiques vécus par nous-mêmes. C'est sa force.

Mais il peut se trouver des lecteurs qui, plus exigeants, voudraient qu'à cette puissance soit régulièrement ajoutée la preuve par le document sensationnel.

A ceux-ci, il convient de rappeler qu'en matière de société secrète et à l'exception, avons-nous dit, des documents saisis par surprise dans les loges au cours des perquisitions de 1940, et de quelques autres, auxquels des circonstances exceptionnelles ont attaché une présomption particulière d'authenticité, tout document de société secrète peut toujours être contesté, parce qu'il peut toujours être vrai ou faux, et, s'il est vrai, il peut encore **avoir été volontairement créé et égaré par les loges pour dérouter l'OPINION.**

Il ne faut jamais l'oublier, la société secrète, c'est le mensonge sous toutes ses formes ; et elle ne serait pas secrète si ce n'était pour mentir. Cela va de soi.

Aussi n'est-il jamais arrivé, peut-on dire, que la publication d'un document maçonnique sensationnel n'ait aussitôt provoqué l'explosion d'un vacarme de dénégations, qui finissaient bien souvent par jeter le doute sur sa valeur et réduisait à peu de chose, sinon à rien, l'œuvre du commentateur.

Que faire, donc ?

Renoncer, déclarer forfait, et laisser le champ libre aux assassins de la France et de la civilisation chrétienne, c'eût été une solution, et la plus simple assurément.

C'est la solution des « **attentistes** ».

Nous en avons choisi une autre, parce que, pour prouver ce que nous savons être la vérité, il restait le procédé dit de recherche scientifique, le procédé qui, partant des données acquises, tourne et retourne la matière, et, par l'observation, la déduction et la confrontation, pose et repose inlassablement les questions :

« *Il n'y a pas d'effet sans cause, et rien ne se fait tout seul. Quelle est la cause ?* »

Puis, la cause entrevue :

« *Est-ce logique? Y a-t-il confirmation ou contradiction? Le TOUT est-il COHERENT ?* »

Supprimez ce procédé, et il n'est plus ni science, ni tribunal qui subsistent.

C'est pourquoi, prenant notre point d'appui sur des bases solidement établies, notamment :

- a) La franc-maçonnerie, invention et création uniquement **anglaise**;
 - b) Le despotisme, maçonnique, régnant sur les francs-maçons aussi bien que sur la France, au cours de **DEUX** siècles de notre Histoire, et ce despotisme **agissant invariablement pour l'Angleterre contre la France**;
 - c) La Révolution russe, préparée, menée et réussie par les juifs, payés de surcroît **par l'or juif** du milliardaire américain Jacob Schiff, **et quelques autres** ; et le juif devenu par elle, le féodal, et le féodal exclusif de la Russie
- ;

- d) Le juif, pareillement roi et féodal des révolutions communistes hongroises et espagnoles ;
- e) Les incohérences effarantes, mais en apparence seulement, de la Diplomatie anglaise, souveraine maîtresse de l'Europe de 1918 à 1939,

Notamment :

Au traité de Versailles : L'Autriche dépecée et l'Allemagne unifiée et renforcée mais affamée ;

Par la suite : **La Victoire saccagée, en même temps que le réarmement allemand voulu et protégé par l'Angleterre,**

nous avons démontré l'obligation, pour atteindre les **BUTS** harmonisés de **L'ETAT JUIF, de l'Angleterre et de l'Amérique, de passer préalablement par la mort de la France.**

Après avoir dégagé au passage la concordance de ce programme avec les enseignements du Talmud, **nous** avons consacré **DEUX** chapitres à vérifier sa concordance avec tous les grands événements **nationaux français et internationaux européens** intervenus depuis la guerre de 1914-1918, *événements que nul ne peut nier, puisqu'il les a vécus*, mais auxquels, en dehors des **BUTS** précités de **L'ETAT JUIF, de l'Angleterre et de l'Amérique**, nul ne peut trouver non plus, ni une signification valable, ni un enchaînement, ni encore moins, une liaison qui fasse du tout, un **TOUT, UN et COHERENT.**

Libre à chacun, d'ailleurs, de se livrer à la contre-épreuve et de démontrer, par exemple :

1° Que ce fut uniquement par hasard ou pour toute autre raison - à dire et justifier - qu'à l'encontre de l'attente unanime du monde entier, qui tenait pour acquis l'amoindrissement de l'Allemagne et le renforcement de l'Autriche, l'Angleterre, souveraine maîtresse du Traité de Versailles, dépeçait l'Autriche et **renforçait l'Allemagne unifiée, en attendant de favoriser ensuite son réarmement par tous moyens en son pouvoir, mais tout cela en ayant bien soin de l'affamer.**

Libre à chacun de prouver que, ce faisant, l'Angleterre ne voulait que la paix et la grandeur de la France.

2° Que ce fut encore pour que la France jouît en paix de sa victoire et restât une Nation forte qu'elle nous fit **saccager cette victoire et pulvériser toutes les garanties** - cependant bien faibles - que nous y trouvions pour que « *cela ne recommençât pas* », cependant que, par sa franc-maçonnerie, elle ameutait **L'OPINION** contre le seul homme d'État français qui osât vouloir et tenta une entente définitive de la France avec l'Allemagne et l'Italie. A ce point que, parlant du président LAVAL, le chef de la propagande anglaise en France put dire après le triomphe du Front populaire, en 1936 : « **Il nous a coûté cher, mais nous l'avons eu.** »

3° Que l'or juif ne fut pour rien dans la Révolution russe.

4° Que les juifs n'ont aucun pouvoir en Russie.

5° **Qu'ils ne furent pour rien** dans les Révolutions communistes hongroises et espagnoles.

6° Que les colossales usines russes, dont le monde vient d'apprendre l'existence au loin, en Sibérie, qui, **en dix-huit mois, ont pu jeter 18.000 tanks** dans la bataille, sortirent de terre par hasard, ou sans aucune autre intention que de prémunir la Russie contre une attaque de l'Esthonie ou de la Finlande.

7° Que c'était enfin pour plaisanter que le juif Salomor Ash écrivait dans les *Nouvelles littéraires* du 10 février 1940 : « **Cette guerre est la nôtre, et vous la faites pour nous** ».

A tous ces faits, à tant d'autres, il faut trouver des raisons solides et valables. Mais ce résultat atteint, il n'y aura encore rien de fait si ces explications ne font pas un **TOUT**. Le **TOUT**, qui est **UN** et **COHERENT**. Le **TOUT** qui donne réponse à **TOUTES** les objections.

Voilà ce qu'il faudra encore échafauder, et le propos de cette étude **deviendra alors un néant**, auquel l'auteur s'engage à souscrire sur-le-champ.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE I

LES TEMPLIERS ET LA FRANC-MAÇONNERIE MODERNE.

ORGANISATION DU PERSONNEL MAÇONNIQUE.

Personnel dirigeant et personnel exécutant et répétant. Grands hommes et petits caporaux.

RECRUTEMENT ET MAINTIEN DU PERSONNEL MAÇONNIQUE.

Mutualité maçonnique.

Mystique et but réel, mais non final.

LE SECRET DE LA TOUTE-PUISSANCE MAÇONNIQUE.

Hiérarchie inconnue.

Automate idéal.

Armée contre troupeau.

Colossale machine à répéter.

La triple supériorité de l'interlocuteur maçonnique.

LA MYSTIFICATION DEMOCRATIQUE.

La culture du mécontentement.

L'autocratie maçonnique en république et le **veto maçonnique** sous les autres régimes.

CHAPITRE II

LA FRANC-MAÇONNERIE, INVENTION ANGLAISE ET INSTRUMENT ANGLAIS DE DOMINATION DE LA FRANCE.

Fondation en Angleterre de la franc-maçonnerie moderne en 1717.

Son importation en France.

Sa mystique anticatholique : moyen de durée et but réel, mais non final.

Les deux règles fondamentales de la diplomatie anglaise.

L'Angleterre et les neuf guerres européennes depuis 1688.

Le triptyque cinq fois répété.

LOUIS XIV.

Les deux dernières guerres de Louis XIV.

Le grand point d'interrogation.

LA REGENCE.

La vassalité : Vingt-huit années d'amitié anglaise.

LOUIS XV.

Le redressement :

Guerre de succession d'Autriche (1744-1748). Le défaitisme maçonnique.

Guerre de Sept ans (1756-1763) :

Le piratage amiral Boscawen.

Le défaitisme maçonnique perfectionné.

Les « arpents de neige ».

Le renversement des alliances (1^{er} mai 1756).

Le grand maître comte de Clermont.

Le mensonge maçonnique et l'œuvre de Louis XV.

LOUIS XVI.

L'indépendance des Etats-Unis, cause déterminante de la Révolution.

LA REVOLUTION.

Schéma.

La préparation maçonnique.

La manœuvre.

Les assemblées maçonniques. Etats généraux. Convention.

Anvers, 8 avril 1793.

L'Angleterre laisse tomber la franc-maçonnerie.

Rapprochement suggestif.

LE CONSULAT ET L'EMPIRE.

La franc-maçonnerie reparait.

L'expédition d'Egypte.

Le 18 brumaire.

La vassalité manquée : Paix d'Amiens.

Le redressement.

La guerre :

La deuxième piraterie anglaise à la Boscawen.

Talleyrand.

LA RESTAURATION.

La vassalité bénigne.

Le redressement : Alger 1830.

La révolution éclair de 1830.

LA MONARCHIE DE JUILLET.

Les républicains ardents soudain monarchistes.

La vassalité sérieuse.
Le redressement : les mariages espagnols.
La révolution à retardement de 1848.

LE SECOND EMPIRE.

L'évasion préventive du remplaçant impérial.
Les républicains ardents, soudain monarchistes impérialistes.
La vassalité totale :
 La guerre de Crimée.
 La guerre et l'unité de l'Italie.
Le redressement : Canal de Suez.
La guerre de 1870 :
 L'INTELLIGENCE SERVICE et les deux rives du Rhin.
 Les républicains ardents espagnols, soudain monarchistes.
La révolution éclair du 4 septembre 1870 : les deux trahisons de « la déroute jusqu'au bout ».

L'ASSEMBLEE NATIONALE.

Armée contre troupeau. Le mensonge fondamental du principe républicain.
Le franc-maçon duc Decazes, nouveau Talleyrand.
La franc-maçonnerie ceint la couronne.
L'asservissement jusqu'au bout.
La mort du prince impérial.

LA III^e REPUBLIQUE ou

LA VASSALITE DANS L'ASSERVISSEMENT JUSQU'AU BOUT.

LA REPUBLIQUE MODEREE (1875-1898).

Tunisie, Indochine, Madagascar, Fachoda.
L'affaire Dreyfus.

LA REPUBLIQUE MAÇONNIQUE (1898-1919).

M. Delcassé. La rupture du rapprochement ébauché avec l'Allemagne.
L'Angleterre veut l'armée française.
 La concurrence allemande.
 L'Entente cordiale.

L'Angleterre a l'armée française. Guerre de 1914-1918.
Clemenceau.

L'INTELLIGENCE SERVICE SANS PUDEUR ET SANS VOILE (1919-1940).

Le cartel et la victoire saccagée.
Le réarmement allemand voulu et protégé par l'Angleterre (Lausanne et Montreux).
La Société des nations.
Les dettes de guerre.

CHAPITRE III

LE SCHEMA REVELATEUR

L'alliance des hautes finances de Londres et de New-York.
Le bolchevisme, organe de l'ETAT JUIF parallèle à la franc-maçonnerie.
Les TROIS leviers de commande du monde.
L'ETAT JUIF.

La maîtrise de la bourse.
Le roi et le gouvernement anglais.
Pour les gaullistes de bonne foi.

L'ANGLETERRE EXECUTANTE ET COMPLICE INTERESSEE DE L' « ETAT JUIF ».

En 1919, par le traité de Versailles.
 Amérique. Japon. Dominion.
 L'apogée de l'hégémonie anglaise en Europe.
 L'Allemagne volontairement agrandie et affamée.

En 1939, par la guerre et la défaite de la France.

La France condamnée. Le matamore Albert SARRAUT.
Notre deuxième Empire colonial devait être volé par l'Angleterre en 1940, exactement comme elle nous a volé le premier en 1763.
L'Allemagne vaincue à son tour.
Le coup de bourse.

CE PLAN DEVAIT REUSSIR.

Le témoignage gaulliste.
« Marche, je suis derrière toi », avait dit Lé Juif.

CHAPITRE IV

I. L'HERESIE PHARISAIQUE.

LA LOI DU CHRIST.

LE TALMUD.

La migration des âmes.
Le panthéisme.
Le Messie, roi temporel, et la conception juive de la nation juive reconstituée.
Le juif n'est pas un homme comme les autres.

LA QUESTION DES BONS JUIFS.

Primauté de la nation juive.

La comédie possible.
Servir, c'est servir.
Du temps de Dreyfus et de Combe
C'EST LE JUIF QUI SE MET LUI-MEME EN DEHORS DE LA CITE CHRETIENNE.
HISTOIRE D'ISRAEL DEPUIS LE CHRIST.
Le Sanhédrin secret.
LA PAPAUTE.

II. L'ASSAUT FINAL.

L'ŒUVRE DU CHRIST ENJEU DE LA BATAILLE.
LA COLLUSION ANGLO-AMERICANO-JUDEO-MAÇONNIQUE.
Les *BUTS* harmonisés. A chacun sa part de nos dépouilles.
Le roi des juifs ou le Juif roi.
Le Conseil suprême des B'nai B'rith à Paris en 1936.
Le protestantisme.
Le destin des non-juifs francs-maçons.
Les « Protocols ».
LE JUIF ANTIDEMOCRATE.
SATAN.

III. ANNEXE.

CHAPITRE V

LES FAITS EXTRAVAGANTS.

La victoire et la paix de 1919.
L'Autriche dépecée. L'Allemagne unifiée.
Les vingt-trois conférences.
Les usines de guerre nationalisées.
La rupture de l'amitié italienne.
La préparation diplomatique à la guerre.
La marine.

LE CRIME MAÇONNIQUE.

Le paravent du commandement spirituel dans chaque nation.
Le BUT anglais toujours masqué par le BUT maçonnique.
La vapeur renversée.
Bordeaux 1940.

LA REPUBLIQUE ET LA RELIGION.

L'Action française.
La démocratie chrétienne.
La paix religieuse après la guerre 1914-1918.
Si le gaullisme rentrait vainqueur.

BRIAND ET SON ŒUVRE.

RESUME ET CONCLUSIONS

CHAPITRE VI

LE JUIF ETERNEL.

LES QUATRE PILIERS DE LA PAPAUTE.

LES ECHECS.

Italie.
Espagne.
Hitler.

LE PLAN ADAPTE.

L'explication de l'impréparation anglaise.

LES QUATRE AVEUX.

L'aveu de Roosevelt : le document Bullit.
L'aveu de Churchill : sur la Côte d'Azur.
L'aveu de Staline : la trahison russe de 1939.
L'aveu de Eden : le continent bolchevisé.
Les « Libérateurs » du V^e siècle. Stilicon.

LA TRAGIQUE PUISSANCE DU DESPOTE CONTEMPORAIN.

L'exemple de la Russie.
L'auto blindée.

LA GUERRE ECLAIR.

La trahison anglaise du 25 mai 1949.
La trahison du château de Cangey.

L'OBJECTION REFUTÉE.

DEMANDE DE PAIX SEPARÉE PAR L'AUTRICHE EN 1916.